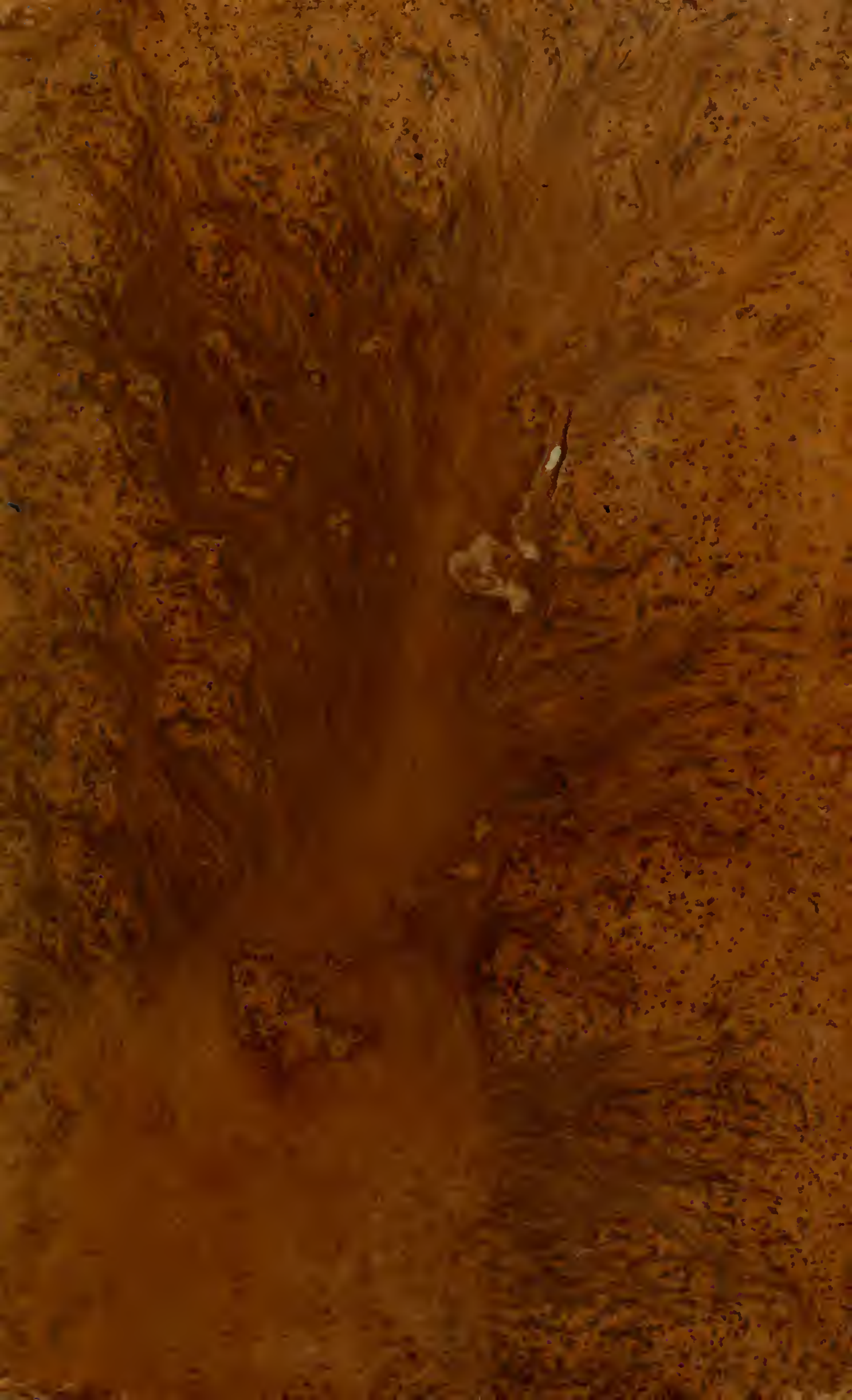
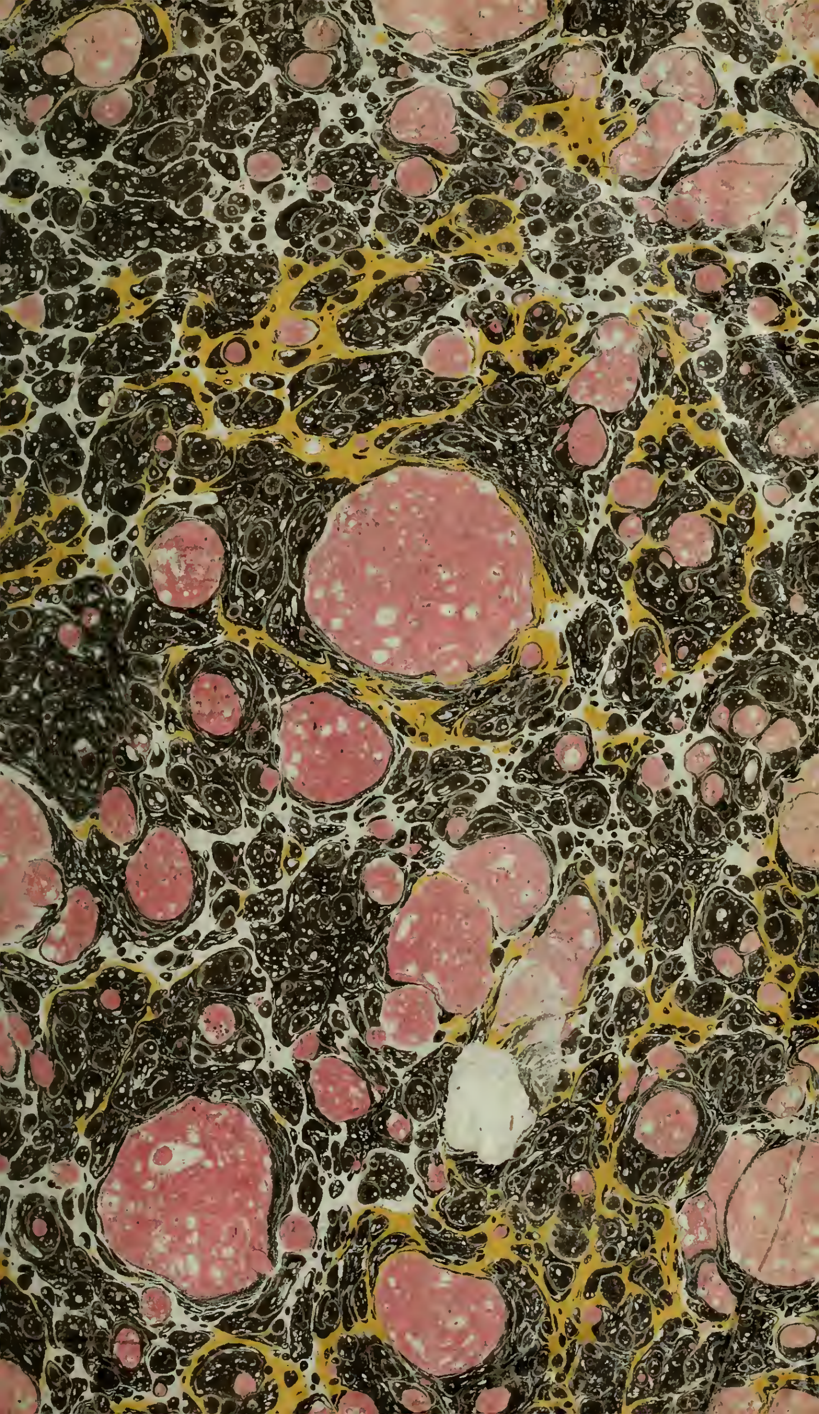




ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. PALISSOT.

TOME IV.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. PALISSOT,

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.

MÉMOIRES SUR LA LITTÉRATURE.

A PARIS,

Chez Léopold COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

M. DCCC. IX.



INTRODUCTION.

J'ai voulu donner un Essai de la manière dont on aurait dû traiter, dans les Dictionnaires, les articles des Hommes célèbres. J'ai consulté tous ces Dictionnaires si multipliés ; et, à l'exception de celui de Bayle qui m'instruit, tous les autres ne m'apprènent rien. On y prodigue vaguement les titres d'hommes illustres ou de grands hommes à des écrivains plus ou moins connus, mais sans me donner la moindre idée ni de leur physionomie littéraire, ni du caractère de leur génie. Ces Dictionnaires ressemblent aux portiques de nos églises gothiques, qu'on a surchargés de figures pesantes, inanimées, sans attitude, sans expression, et qui sembleraient toutes avoir été jetées dans le même moule.

J'apprends, dans ces prétendues archives de la littérature, combien de fois un homme célèbre a été marié, combien il a eu d'enfants, les voyages inutiles qu'il a faits, les noms de ses généreux protecteurs, et quelquefois de ses tyrans; je suis accablé de petits détails, et je ne sais rien de ce que je voudrais savoir.

Quoique je n'eusse d'abord entrepris cet ouvrage que pour mon utilité particulière, il est devenu cependant un de mes ouvrages de prédilection, et même un de ceux que j'ai travaillés avec le plus de soin. Ce n'est point un livre fait avec des livres; c'est un Cours de littérature qu'il m'eût été facile d'étendre, si je n'avais voulu faire qu'une compilation, mais dans lequel je me suis imposé des bornes pour ne parler d'aucun auteur qui ne me fût très-connu, et pour ne présenter au public que mes propres idées.

On trouvera, dans cette nouvelle édition, plusieurs articles ajoutés; mais c'est moins par ces nouveaux articles que par ceux que j'ai entièrement refondus, que j'ose la croire supérieure aux éditions précédentes. Je ne me dissimulais pas que, plus jeune, et sous un régime moins favorable à la liberté, j'avais été forcé de céder quelquefois, soit à des égards qu'on appelait de convenance, et qui n'en étaient pas moins rigoureusement exigés, soit même à des séductions de société. Mais au terme de ma carrière, et n'étant plus assujéti à de vains ménagements de politique ou de complaisance, j'ai supprimé tout ce qui portait l'empreinte de cette servitude, et j'ai osé dire, sans passion, mais avec courage, tout ce qui m'a paru la vérité.

J'avoue qu'en donnant à ces Mémoires ce caractère de franchise austère dont rien ne peut dispenser dans un ouvrage des-

tiné à devenir classique, et qui a été cité souvent comme autorité, j'ai balancé plus d'une fois si cette édition paraîtrait ou non pendant ma vie. Plusieurs de mes amis savent même que, résolu d'abord à ce qu'elle ne parût qu'après moi, j'en avais composé la préface dans cette intention. Parvenu en effet à un âge qui doit me commander le repos, je voulais écarter de mes dernières années les tempêtes de l'amour-propre irrité : mais d'autres considérations ont prévalu. Si je ne suis plus au temps où le feu de la jeunesse et le zèle des bons principes me permettaient de défier ces orages, j'ai acquis du moins le sens froid qui apprend à dédaigner l'injure, et je me suis fermement promis de n'y plus opposer que le silence du mépris. Je me résigne à ma destinée, comme le vieux lion de la fable; les ennemis peuvent accourir, ils ne troubleront pas ma paix.

J'avais pu, dans la *Dunciade*, en m'égayant aux dépens de quelques-uns de nos prétendus beaux esprits, me donner toute la liberté que la poésie permet à l'imagination; j'ai dû prendre dans ces Mémoires un ton plus sévère, motiver mes jugements, soutenir enfin le caractère d'impartialité qui leur a concilié, depuis plus de trente ans, la faveur publique, non seulement en France, mais chez l'étranger. S'il m'est arrivé quelquefois de me servir de l'arme du ridicule, je ne l'ai employée du moins qu'à l'égard de quelques écrivains dont il est impossible de parler sérieusement, et pour me conformer au vœu d'Horace, qui en donne à la fois le précepte et l'exemple.

Ceux qui m'ont accusé sans pudeur d'avoir été l'ennemi de la philosophie, quoiqu'à la tête de l'ouvrage qui a servi de prétexte à cette injure, j'eusse dit ex-

pressément que *la philosophie ne pouvait avoir d'ennemis qu'aux Petites-Maisons*, ne manqueront pas de répéter cette vieille sottise : car j'ai eu le temps d'observer que les sottises ne mouraient pas; mais le nom de *philosophe*, qu'une secte audacieuse et intolérante avait profané en se l'arrogeant exclusivement, n'avait rien de commun avec cette philosophie que j'ai toujours respectée, et qui, loin d'avoir contribué aux malheurs de la France, en est, au contraire, la consolation et le remède. Il en était de ces imposteurs de philosophie comme de ces brigands qui ont usurpé de nos jours le nom de *patriotes*, et qui traitaient d'ennemis de la liberté et de la patrie tous ceux qui ne partageaient pas leurs fureurs.

J'invite seulement les âmes honnêtes que cette inculpation de la calomnie pourrait avoir séduites, à consulter dans ces Mémoires les articles Bayle, Buffon,

Helvétius, Montaigne, Montesquieu, Rousseau de Génève, et Voltaire; elles se convaincront par leurs yeux de la justice que j'ai constamment rendue à ces hommes supérieurs, même en ne dissimulant pas les faiblesses ou les erreurs qu'on peut reprocher à quelques-uns d'eux, mais qu'ils ont couvertes de l'éclat de leur génie.

D'autres articles, tels que celui de Fréron, par exemple, prouveront tout mon mépris pour ces pieux anti-philosophes, qui ne signalent leur prétendu zèle pour la religion que par la délation et par l'insulte, et qui rendraient, comme je crois l'avoir dit ailleurs, la littérature exécrable, si des gens de cette robe pouvaient être comptés parmi les gens de lettres. On en conclura peut-être que je ne tiens à aucun parti; et c'est véritablement ce que je désire le plus qu'on remarque dans ces Mémoires, et ce qui

inspirera pour eux le plus de confiance. Je n'ai épargné ni les Tartuffes de philosophie ni ceux de religion ; mais j'ai respecté la gloire partout où je l'ai trouvée.

Quelques personnes auraient souhaité que je n'eusse employé, dans ces Mémoires, que des noms vraiment célèbres; mais alors l'ouvrage n'eût pas été le tableau de la littérature qui existe. Il est de jeunes écrivains dont le mérite, pour ainsi dire, n'est encore qu'en espérance, et qu'il fallait encourager ; il en est d'autres qu'une critique décente et modérée peut avertir de leurs défauts, et qui sauront en profiter; il en est enfin qui sont malheureusement voués au ridicule, et qui n'en désirent pas moins d'être connus. Leur exemple peut devenir salutaire en guérissant de la manie d'écrire ceux qui n'y sont appelés par aucun talent. Quelques noms, d'ailleurs, qui n'auraient pas excité par eux-mêmes un grand intérêt

de curiosité, ne m'en ont pas moins fourni l'occasion de dire quelques vérités utiles. On peut s'en convaincre à l'article DAMPIERRE; et ces physionomies différentes, rendues avec les couleurs qui conviènent à chacune d'elles, sont précisément ce qui jète de la variété sur l'ouvrage. C'est même en faveur de cette variété que j'ai rétabli quelques articles qui avaient été retranchés comme peu importants; j'ai cru ne devoir pas être plus sévère que Boileau, et je me suis autorisé de ce vers:

Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché?

La seule littérature étant entrée dans le plan de ces Mémoires, je ne dois point d'excuses à cette classe nombreuse de savants célèbres, qui n'ont pas moins contribué à la gloire de la nation que nos plus illustres littérateurs, si leurs noms ne s'y trouvent pas. Je n'ai pas cru qu'il m'appartînt de les juger. C'est un droit

que s'arrogent témérairement ces écrivains du jour ou de la semaine, que leur métier condamne à parler de tout, et qui ne parlent jamais avec plus de hardiesse que de ce qu'ils ignorent complétement : je n'ai ni leur orgueil, ni leur secret. Mais peut-être aurais-je à m'excuser d'avoir gardé à regret le même silence envers quelques hommes de lettres d'un mérite distingué, qu'il ne me serait pas permis d'ignorer, et qu'on sera surpris de ne pas trouver dans ces Mémoires.

Pour n'en citer qu'un seul exemple, on devait s'attendre sans doute que, dans un ouvrage où j'ai été trop fréquemment forcé de parler de la décadence actuelle de notre littérature, je saisirais avec empressement l'occasion de rendre compte d'un morceau d'histoire publié depuis quelques années (1), et qui m'a paru

(1) *Le Tableau historique et politique de l'Europe*, depuis 1786 jusqu'en 1796, contenant l'histoire des prin-

réunir souvent à l'élégance continue du style plusieurs traits dignes du burin de Tacite ; cependant je n'en ai fait aucune mention, les matières politiques ayant été jusqu'ici trop étrangères à mes études pour me croire à portée de les juger. Je me suis contenté d'admirer la forme, en m'interdisant de toucher au fond, où mon jugement d'ailleurs serait d'une trop faible autorité.

Je crois devoir répéter, dans cette dernière édition, ce que j'ai déjà répété plus d'une fois dans les précédentes, qu'en

---

cipaux événements du règne de Fréderic-Guillaume II, roi de Prusse ; et un précis des Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France.

Je me permets d'ajouter, par le même esprit de justice que je viens de lire avec beaucoup d'intérêt, un autre ouvrage qui me paraît prouver que le genre de l'histoire est précisément celui dans lequel notre littérature conserve encore un éclat qui, partout ailleurs, et surtout dans nos productions dramatiques, commence à s'affaiblir trop sensiblement. Cet ouvrage est *l'Histoire du dix-huitième siècle*, par M. Lacretelle le jeune.

commençant ces *Mèmoires*, je ne m'étais proposé que de donner un simple Essai, et de parler seulement des auteurs qui me sont les plus familiers.

On sait combien il m'eût été facile de grossir ma liste, et combien, avec peu d'idées et beaucoup de citations, il est aisé de prodiguer les volumes. J'ai préféré d'être court, pour ne pas ressembler à ces pauvres d'esprit, qu'on nomme *compilateurs*, et qui ne sont riches qu'en nomenclature.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE NOTRE LITTÉRATURE,

DEPUIS FRANÇOIS Ier JUSQU'A NOS JOURS.

A.

ABBADIE (JACQUES), né en Béarn en 1654, mort en Angleterre en 1727. Son livre intitulé l'*Art de se connaître soi-même*, plein de la meilleure philosophie et de recherches profondes sur les sources de la Morale, prouve, malgré l'orgueil de nos prétentions, que le véritable esprit philosophique n'a pas été moins commun dans l'autre siècle que dans le nôtre, et qu'à cet égard même, ce siècle, qu'on voudrait en vain rabaisser, est encore celui du génie.

Son *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, très-supérieur à celui de l'abbé Houteville, et à toutes ces apologies trop prodiguées d'une religion dont le plus beau triomphe est de subsister par ses propres forces, passait pour

un excellent ouvrage dans le temps où la philosophie, loin de rougir du christianisme, lui suscitait encore pour défenseurs des hommes tels que Pascal, Newton, Clarke, Locke, etc. Fontenelle, après avoir lu ce Traité, reconnaissait que la Religion chrétienne avait ses preuves.

Quoique nous soyions loin de la crédulité qui reçoit sans examen, et qui se résigne si docilement, dans les opinions religieuses, au sacrifice de sa raison, nous sommes cependant toujours étonnés de la mauvaise foi avec laquelle de prétendus esprits forts, très-mal instruits, affectent de mépriser, sans les connaître, de très-bons ouvrages qui ont paru, soit en France, soit avec plus d'abondance encore en Angleterre, pour la défense de la Religion. On peut leur opposer sans doute de très-grandes difficultés, nous n'en disconvenons pas : mais quel est l'ouvrage dont on n'en puisse dire autant ? Et s'ils n'ont pas toujours l'avantage de persuader, est-il juste d'en contester le mérite, quand il est reconnu par des hommes tels que ceux que nous venons de nommer ?

Ce serait un effort digne de la nouvelle philosophie, et qu'elle devrait du moins avoir tenté, que de leur opposer enfin une réfutation sérieuse et méthodique. On est étonné de voir ses prosélytes, au lieu de se réunir et d'essayer une attaque régulière contre l'ouvrage d'Abbadie, se

disperser, pour ainsi dire, en troupes légères, et se borner à de simples escarmouches. Il est vrai que, pour engager le combat, il faudrait renoncer aux plaisanteries, aux objections vagues, se renfermer dans l'état de la question, embrasser l'ouvrage entier, battre en ruine ses preuves par une suite de raisonnements qui en fissent sentir l'illusion, et mettre à la place de la morale évangélique un nouveau code plus salutaire, plus consolant, plus utile au genre humain (1). Jusque-là nous ne voyons pas que la nouvelle philosophie puisse se prévaloir du moindre avantage, ni que le livre d'Abbadie ait rien perdu de sa réputation.

Ce n'est point assez de dire et de répéter sans preuves, après Voltaire, que cet écrivain soit

(1) L'Auteur de ces Mémoires a manifesté partout son respect pour la vraie philosophie, et le mépris que doit tout honnête homme à la superstition et au fanatisme. Il n'ignorait pas que cette rouille s'était malheureusement attachée depuis plusieurs siècles à la religion chrétienne, et qu'elle avait fourni des armes très-redoutables aux ennemis de cette religion : mais en la purgeant de cet alliage impur, en la ramenant à l'auguste simplicité de son origine, enfin en écartant d'elle ce que les vaines disputes de l'école y ont ajouté, et surtout cette orgueilleuse intolérance, si opposée à l'esprit de l'Évangile, il n'y restera qu'un esprit de paix et d'amour, et le plus beau code de morale qui ait jamais été donné aux hommes.

mort fou, ce qui ne prouverait rien encore ; il faut lui répondre, et surtout ne pas chercher dans ses derniers ouvrages un malheureux subterfuge pour éluder la force des premiers. On sait qu'Abbadie, déjà vieux, eut la même faiblesse que Newton, et que sa raison parut faire naufrage dans un commentaire sur l'Apocalypse ; mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont pas craint de sonder les profondeurs de ce livre impénétrable ; et de ce qu'un grand homme, dans un accès de fièvre, aura eu quelques instants de délire, on ne peut rien en conclure contre les preuves d'excellent esprit qu'il a données dans son état naturel.

Abbadie fut un de ces Français qui, à la révocation de l'Édit de Nantes, portèrent loin de leur patrie des talents qu'elle regrette encore, et qui répandirent en Europe cet esprit de lumière, dont les progrès ont été si rapides depuis la fin du dernier siècle.

Nous rendons cette justice à ces hommes célèbres, et parce qu'elle leur est due, et pour venger leur mémoire de l'ignorance audacieuse avec laquelle on a parlé de la plupart d'entre eux, dans un livre qui parut, il y a quelques années, sous le titre *des Trois siècles de notre Littérature ;* ouvrage postérieur aux premières éditions de ces Mémoires, et que l'auteur n'entreprit que dans l'espérance de se mettre en rivalité avec nous.

Les noms des Dumoulin, des Blondel, des Bochard, des Jacquelot, des Basnage, des Beausobre, etc., seront toujours respectables pour quiconque aura été à portée de se familiariser avec leurs ouvrages. Si, par la fatalité des circonstances, quelques-uns de ces hommes chers aux sciences et aux lettres ont été entraînés dans les disputes épineuses des controverses, on peut en gémir sans doute, et regretter un temps qu'ils auraient mieux employé aux progrès de nos connaissances : mais dans ces controverses même, qui ne sont pas sans intérêt pour nous, puisque enfin l'on y traite des points fondamentaux de notre religion, ils ont déployé une vigueur de raisonnement à laquelle, malgré la disparité d'opinions, nous ne pouvons refuser l'admiration qu'elle mérite, et dont, à l'égard de quelques-uns d'eux, Bossuet lui-même ne se croyait pas dispensé.

C'est donc avec justice que nous avons été révoltés de la manière indécente dont l'auteur des Trois Siècles a parlé de ces hommes estimables et de leurs ouvrages qu'il ne connaît pas. C'est avec la même ignorance qu'il a cru caractériser les écrivains les plus célèbres de Port-Royal, M. Duguet entre autres, à qui il reproche de l'âcreté, tandis que personne n'a moins connu l'aigreur que ce pieux solitaire, et n'a écrit dans un genre plus opposé à l'esprit polémique. Mais le

comble du ridicule pour ce compilateur, qui se permet de traiter d'obscurs des hommes du plus rare mérite, c'est d'avoir employé la plus grande partie de son ouvrage à tirer du néant des auteurs inconnus, et dont on trouverait à peine les noms ailleurs que dans son catalogue. On est étonné de les y voir comblés d'éloges en apprenant leur existence, et rien ne fait mieux sentir ce qu'on doit penser de leur panégyriste : mais, pour l'honneur de la nation, on ne peut trop se presser de prévenir les étrangers que cette misérable compilation des Trois Siècles, soutenue un moment par l'esprit de parti qui avait présidé à sa rédaction, est enfin tombée dans un mépris dont elle ne se relèvera jamais.

Cette digression qui n'eût point trouvé sa place ailleurs, parce qu'Abbadie est peut-être le seul théologien protestant dont nous aurons occasion de parler, nous a paru nécessaire pour faire connaître le peu de cas que nous faisons d'un ouvrage dont l'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de travestir ces Mémoires, et pour manifester la disposition où nous sommes d'honorer le mérite, sans aucune acception ni de personne ni de parti.

ABLANCOURT (Nicolas Perrot, Sieur d'), de l'Académie française, quoique protestant, l'édit de Nantes n'ayant pas encore été ré-

voqué, né en 1606 à Châlons-sur-Marne, mort à Ablancourt en 1664.

Il s'est rendu utile par ses traductions très-estimées de son temps, et qui méritaient de l'être parce qu'il écrivait avec élégance. On lui pardonnerait les infidélités fréquentes qu'il a faites au sens de ses originaux, s'il eût mieux saisi leur caractère, s'il eût été nerveux et concis avec Tacite, enjoué avec Lucien, etc. Mais alors on accumulait les traductions, dont on sentait la nécessité, sans imaginer qu'il fallût changer de manière à chaque auteur qu'on se proposait de faire passer dans notre langue. Dacier traduisait Horace laborieusement et pesamment, comme il eût traduit les Aphorismes d'Hippocrate. On tâchait d'être fidèle à la lettre qui tue, sans s'occuper de l'esprit qui vivifie. Notre siècle, bien moins fécond que le précédent en ouvrages de génie, paraît l'emporter du côté des traductions. Celles de Térence par M. l'abbé le Monnier, des Géorgiques par M. De Lille, de Juvénal par M. Dussaux, du Tasse par M. Le Brun, des Métamorphoses enfin par M. de Saint-Ange, sont très-supérieures à toutes celles que nous connaissions; il en est même qui ne sont pas éloignées de la perfection des originaux.

ALEMBERT (Jean le Rond d'), né à Paris en 1717, mort en 1785, de l'Académie française et de celle des Sciences.

Il conservera dans les sciences exactes une réputation que peu de personnes seraient à portée de lui contester, et sous ce rapport il serait absolument étranger à nos Mémoires : mais c'est en qualité d'homme de lettres que nous allons le considérer ; et, quoiqu'à force d'adresse et de manége il eût trouvé moyen de jouer dans la littérature un personnage très-important, nous croyons que, pour sa gloire, il eût dû se renfermer dans les sciences exactes.

Ses *Refléxions* sur l'abus de la critique en matière de religion, son *Essai* sur les gens de lettres, ses *Éloges* lus dans les séances publiques de l'Académie, et principalement la Préface qu'il mit à la tête de l'Encyclopédie, et qui est son plus beau titre d'honneur (si elle est véritablement son ouvrage(1)), lui firent, dans leur temps, une

---

(1) Elle lui a été disputée dans une *Notice* sur la vie et les écrits de Mercier Saint-Léger, l'un de nos plus savants bibliographes, publiée par Chardon-la-Rochette. Voici ce qu'on y trouve : « Mercier aimait à conter à ses » amis des anecdotes curieuses, dont il les invitait à garder le souvenir, afin qu'elles ne fussent pas perdues. Il » nous racontait, par exemple, que quand d'Alembert » présenta à l'abbé Canaye, son ami, le manuscrit de la » Préface qu'il a mise à la tête de l'Encyclopédie, celui- » ci, après l'avoir parcouru, le jeta au milieu de la cham- » bre, en disant : *Fi donc, cela ne vaut rien;* qu'ensuite » l'ayant fait ramasser, il l'apostilla, le retoucha, fit des

réputation qui commence à décroître, depuis que sa correspondance avec Voltaire, ignorée encore lorsque la dernière édition de nos Mémoires parut, est sortie, malheureusement pour lui, de l'oubli qu'elle méritait. En effet, elle détruit non seulement l'idée avantageuse qu'il était parvenu à donner de lui comme homme de lettres, mais elle laisse sur son caractère moral une tache ineffaçable, en prouvant, pour ne rien dire de plus,

---

» retranchements, de nombreuses additions, lui donna » de la couleur et de la vie, en un mot en fit ce que nous » connaissons. La scène s'était passée sous les yeux de la » nièce de l'abbé Canaye, qui en attesta la vérité à Mer- » cier ». Si l'on objecte que dans un Mémoire de l'abbé Canaye sur la philosophie ancienne, cité dans les œuvres posthumes de d'Alembert, on trouve un pompeux éloge de cette même préface et de d'Alembert qu'on en reconnaît pour l'auteur, cette contradiction apparente serait-elle donc très-difficile à concilier avec l'anecdote qu'on vient de lire, et qui semble porter tous les caractères de la vérité? Il n'était plus temps de disputer à d'Alembert une préface qui avait paru sous son nom du consentement de l'abbé Canaye lui-même; mais celui-ci n'éprouvait-il pas un secret plaisir à louer son propre ouvrage, et à se payer en quelque sorte par ses mains du sacrifice qu'il en avait fait? Ce petit manége d'orgueil s'alliait très-bien à l'esprit philosophique du temps; et l'on n'ignore pas qu'il était peu de jouissances plus familières à nos philosophes, et qui eussent plus d'attrait pour eux, que le plaisir de se louer eux-mêmes.

qu'il n'était pas moins charlatan en philosophie qu'en littérature.

Cette correspondance, comme nous l'avons dit ailleurs, entre deux philosophes très-inégaux en renommée, mais tous deux célèbres, semblait promettre au public de grandes vues, des idées neuves, enfin des résultats utiles, soit aux progrès de la raison, soit au bonheur de l'humanité, et c'est ce qu'on y chercherait vainement. Il faut en faire le triste aveu ; ces lettres, si fastueusement annoncées, ne présentent guère qu'un commerce d'adulation réciproque entre deux hommes uniquement occupés d'eux-mêmes et des petits intérêts de leur vanité.

Voltaire, avec toute la vivacité de son esprit et le fond inépuisable de gaîté qu'il savait répandre sur tout ce qu'il écrivait, n'y rappèle pourtant que des idées déjà rebattues dans sa correspondance générale. Il paraît seulement se mettre plus à l'aise sur certaines convenances, y montrer plus de morgue et d'orgueil, s'exposer par conséquent (si l'on pouvait oublier qu'il ne croyait pas écrire pour le public) à indisposer contre lui beaucoup de lecteurs ; mais il savait du moins rendre ses défauts aimables, talent qui manquait à d'Alembert : tellement que ceux qui ont publié ses lettres ont fait beaucoup plus de tort à sa réputation qu'ils n'ont pu nuire à celle de Voltaire, en divulguant des secrets déposés

dans le sein de l'amitié, et qu'elle n'eût jamais dû trahir.

En effet, malgré toutes les faiblesses que cette coupable indiscrétion a dévoilées, Voltaire avait, si nous l'osons dire, un capital de gloire qui pouvait éprouver quelque réduction, sans qu'il parût altéré d'une manière sensible : d'Alembert, au contraire, peu capable de briller d'une lumière qui lui fût propre, n'avait guère, en littérature, que le faible éclat que faisaient rejaillir sur lui ses liaisons avec Voltaire. Attaché à cette grande planète, il en était en quelque sorte devenu le satellite ; et, pour y parvenir, il n'avait employé que l'adresse facile d'une perpétuelle adulation. Souvent, sans y ajouter aucun sel, et par conséquent en lui faisant perdre beaucoup de sa grâce, il se borne à répéter l'esprit de Voltaire ; et s'il se permet quelquefois de le contredire, ce n'est que pour lui ménager un triomphe plus flatteur, en revenant bien vite à son avis, ou même en exagérant ce que Voltaire avait dit avec plus de réserve.

S'il l'invite, par exemple, à mettre plus de décence et d'égards dans ses remarques sur les Tragédies de Corneille, bientôt il se permet contre un des chef-d'œuvres de ce grand poète, des expressions beaucoup plus dures que celles qu'il reproche à Voltaire. Il ne voit dans Cinna qu'*une pièce froide et sans intérêt d'un bout à l'autre*,

une conversation en cinq actes, en style tantôt bourgeois tantôt suranné; et, à l'exception, dit-il, de quelques scènes *du Cid*, du cinquième acte de *Rodogune*, et du quatrième d'*Héraclius*, il ne trouve rien dans Corneille de vraiment digne de la Tragédie : observez qu'il ne daigne pas même nommer *les Horaces*, *Poleucte*, *Pompée*, et qu'il croit faire grâce au grand Corneille, en le réduisant à quelques scènes.

Voyez dans la même correspondance le jugement qu'il porte d'*Athalie*, qu'il traite de tragédie de collége, et dans laquelle il ne trouve ni intérêt ni action. On ne s'y soucie de personne, dit-il, ni d'*Athalie* qui est une *méchante carogne*, ni de *Joad* qui est un prêtre insolent, fanatique et séditieux, ni de *Joas* même que Racine a eu la maladresse de faire entrevoir en deux endroits comme un *méchant garnement* futur. Enfin il ajoute que c'est moins l'art du théâtre qu'il faut étudier chez Racine, que l'art *de la versification*. Il est vrai que, pour engager Voltaire à lui pardonner ces blasphèmes, il lui dit *de ne s'en prendre qu'à ses pièces s'il est devenu si difficile*. Et c'est avec cette bassesse d'expression, que la familiarité du style épistolaire ne justifie pas, c'est en ces termes dont Voltaire aurait dû rougir pour lui, qu'un géomètre qui aspirait à la réputation de bel esprit, osait juger ce que le génie de Corneille et de Racine avait

produit de plus sublime ! C'est avec cet encens grossier qu'il se flattait d'enivrer et qu'il enivrait en effet l'homme supérieur qui daignait se prêter à ce vil manége.

Quoique personne ne possédât mieux l'art de dissimuler que ce prétendu philosophe, telle est la force de la vérité, qu'il ne put s'empêcher de se reconnaître dans celle de nos comédies où les tartuffes de philosophie avaient été démasqués. Ce n'est pas qu'il n'eût affecté de répandre que personnellement il n'était point attaqué dans cette pièce : peut-être même serait-il parvenu à le persuader, sans les cris de douleur et les injures grossières (1) qui trahirent sa sensibilité. Ces injures, qui nous étaient inconnues, ne furent révélées qu'après sa mort, dans l'édition de Vol-

(1) Veut-on voir à quel excès la philosophie en démence pouvait se porter? En parlant d'une femme mourante dont le rang commandait alors le respect, et qui ne pouvait avoir d'autre tort aux yeux de d'Alembert que d'avoir partagé avec le public le plaisir que fit cette comédie, il ose dire, à l'occasion d'un libelle qu'un autre philosophe se permit de faire contre cette dame, et dans lequel on avait la cruauté de lui annoncer sa mort prochaine, qu'*elle ne méritait aucune pitié, eût-elle f.... avec Dieu le père et son fils*. AB UNO DISCE OMNES : tel était alors l'esprit général de la secte soi-disant philosophique ; et si les chefs ne rougissaient pas d'employer un pareil style, on peut juger de l'impudence de leur livrée.

taire publiée par Beaumarchais, et l'on imagine bien que nous n'avons pas eu l'indulgence de les supprimer dans la nôtre.

Mais, pour se former une idée complète du caractère de cet étrange philosophe, il faut étudier le manége sur lequel il fonda si long-temps sa réputation usurpée; il faut le voir tel qu'il s'est peint lui-même dans cette correspondance de trente années. On y remarquera l'art perfide avec lequel il savait attiser les passions de Voltaire, ses tentatives pour l'isoler de tous ses amis, et particulièrement du duc de Choiseul, à qui Voltaire devait de la reconnaissance, et à qui d'Alembert en devait lui-même(1). On sera étonné de l'excès de son orgueil, de l'âcreté de son fiel, du cynisme, souvent même de la bassesse de ses expressions.

(1) Le jour même de sa disgrâce, et lorsqu'il eût été bien permis au duc de Choiseul de ne s'occuper que de lui-même, il se rappela qu'il n'avait pas signé le brevet d'une pension pour d'Alembert, et ce fut le dernier acte ministériel qu'il fit n'étant plus ministre. Nous tenons ce fait de la personne qui était à portée d'en être le mieux instruite, de madame la duchesse de Choiseul elle-même, et nous ne pouvons citer de témoignage plus respectable. Au reste, nous devons à Voltaire la justice de dire que toutes les tentatives de d'Alembert pour le rendre ingrat envers le duc de Choiseul furent infructueuses, et que même il se plaignait toutes les fois que d'Alembert osait les renouveler.

Si, malgré toutes les turpitudes dont cette correspondance est chargée, la réputation de son auteur conserve encore un reste de faveur dans l'opinion publique, il faut en conclure, ou que cette correspondance n'est pas encore assez connue, ou qu'elle n'a eu pour lecteurs que des personnes qui ne lisent que pour amuser leur désœuvrement, et d'une manière trop distraite pour établir un jugement sur ce qu'elles ont lu. En effet, nous avons rencontré et tous les jours encore nous rencontrons dans le monde une foule d'incrédules qui ne peuvent se persuader, ni que d'Alembert ait rien écrit de semblable à ce que nous venons de citer, ni qu'il ait employé ce style d'antichambre qui déshonore presque toutes ses lettres, et qu'on a dû trouver si choquant dans sa critique d'Athalie. Mais ce que nous étions loin d'attendre d'un homme qui eût conservé quelque pudeur, c'est la légèreté avec laquelle, après avoir fait l'énumération de plusieurs crimes qu'il ne désavoue pas, et dont la voix publique accusait celle de leurs prosélytes que nos prétendus philosophes s'enorgueillissaient le plus de nommer leur protectrice, il se contente de dire, d'un ton leste et presque moqueur, qu'*à la vérité la philosophie ne doit pas trop se vanter d'avoir fait de pareils élèves, mais qu'il faut aimer ses amis avec leurs défauts*. Au reste, il paraît tellement se complaire dans ce persif-

flage non moins inhumain qu'immoral, qu'il se plaint que le papier lui manque *lorsqu'il est en train de si bien dire :* il attribue même cette heureuse disposition de son esprit au bon état de son estomac. On cherche, dit-il, le siége de l'âme, *c'est à l'estomac qu'il est.*

Un trait prédominant de son caractère, d'autant plus remarquable que, loin de le dissimuler, il le décèle souvent jusqu'au ridicule, c'est la frayeur continuelle qu'il a de se compromettre. Tandis qu'il ne cesse de sonner la charge, et d'exciter Voltaire à tout oser, cette crainte, née du sentiment de son impuissance, ne l'abandonne jamais; et le moment où elle se manifesta le plus, c'est lorsqu'après la mort de Voltaire, il se sentit privé du principal appui de sa frêle réputation. Sa faiblesse alors ne vit plus d'abri qui ne lui parût une espèce de refuge : et (le croira-t-on ?) ce fut à nous, à nous-mêmes que non seulement il s'empressa de faire des avances de réconciliation; mais, ce que jamais nous n'eussions prévu, il nous adressa, en forme d'étrennes, le 1er janvier 1779, le volume d'Éloges qu'il venait de publier, et bientôt après il y joignit l'Éloge de milord Maréchal.

Si nous acceptâmes avec surprise ce présent inattendu, au lieu de le renvoyer avec indignation; si même il nous parut convenable de consigner cette anecdote dans une édition de nos

œuvres, c'est que nous ignorions encore, non pas la longue inimitié que d'Alembert avait eue pour nous, et qui n'avait pu nous blesser, mais les outrages qu'il avait prodigués dans sa correspondance à la princesse de Robecq et au duc de Choiseul, dont nous révérons la mémoire par un sentiment de reconnaissance que rien n'a dû changer, et que le temps n'affaiblira jamais. Ces injures, si peu dignes d'un philosophe, n'ont été connues que par l'édition qu'en a donnée Beaumarchais, et ce sont les seules qui nous ayent affectés. Voyez, dans notre édition de Voltaire, le volume de cette correspondance et les notes placées au bas des pages. Quand on aura lu ce volume avec l'attention qu'il mérite, on connaîtra parfaitement d'Alembert; et quiconque en aura pris la peine nous donnerait une bien mauvaise idée de lui, si cet article lui paraissait trop sévère.

ALLAINVAL (l'abbé Léonor Soulas d'), né à Chartres, mort à Paris en 1753. On doit l'ajouter à la liste trop nombreuse des gens de lettres qui ont vécu dans l'infortune. Malheureux jusque dans ses derniers moments, il fut transporté d'une maison de finance où il dînait, à l'Hôtel-Dieu où il mourut d'une attaque d'apoplexie. S'il eût prévu cette fin tragique, il eût peint dans sa comédie de l'*Embarras des Ri-*

chesses l'affreuse propriété qu'elles ont d'endurcir les cœurs, et sa pièce n'en eût été que plus morale. Cette comédie, et celle qu'il a intitulée l'*Ecole des Bourgeois*, ne sont pas sans mérite. Celle-ci est restée au théâtre ; l'autre a cessé d'être jouée depuis qu'on a fermé le théâtre Italien, et c'est une de celles dont la représentation était le plus suivie.

AMARE (Jean-Augustin), né à Paris en 1765, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine, littérateur très-instruit, et qui possède à un très-haut degré la connaissance des langues savantes.

La littérature étrangère, l'anglaise du moins et l'italienne, sans lesquelles on n'aurait aujourd'hui qu'une littérature incomplète, ne lui sont pas moins familières que celle de sa propre langue. On lui doit un *Cours de Rhétorique*, qui suppose un esprit solidement nourri par l'étude et la méditation des chef-d'œuvres anciens et modernes. On les y trouve cités presque à chaque page, toujours à propos, et appréciés avec autant de goût que de justesse. C'est partout la raison qui plaide énergiquement contre la barbarie, qui ramène les esprits aux idées justes, aux notions saines du vrai beau, et qui va les puiser à leur véritable source.

Ce qui doit distinguer cet ouvrage aux yeux

des bons juges, c'est que l'auteur y paraît moins jaloux d'orner l'esprit des jeunes élèves, que de former leur caractère moral. Tout devient pour lui la matière d'une réflexion utile ou d'un conseil judicieux; et, sous ce rapport, nous regardons son livre comme un service réel rendu à l'éducation publique.

Nous y avons remarqué d'ailleurs des parties absolument neuves. Tel est, entre autres, le chapitre de la partie oratoire des historiens anciens. Rien de plus riche que cette suite nombreuse de portraits, toujours peints de leurs vraies couleurs, et présentés d'une main familiarisée avec les pinceaux des meilleurs maîtres.

La seule chose que nous ait laissée à désirer cet ouvrage, c'est que l'auteur, en citant plusieurs morceaux de littérature anglaise, des vers de Pope, par exemple, de la plus grande beauté, n'ait pas pris la peine de les traduire en français, en faveur de ceux de ses lecteurs à qui la langue anglaise est absolument étrangère. C'est ce que nous l'invitons à faire dans une nouvelle édition.

M. Amare, qui enrichit souvent le *Moniteur* d'excellents articles, ne se borne pas à la prose. Nous connaissons de lui des vers très-bien faits, et même une tragédie de *Cathérine II*, reçue à la Comédie française, mais qui, selon toute apparence, n'y sera pas représentée, parce que le

sujet en est trop près de nous, et que des raisons politiques ne le permettent pas : mais cette pièce n'annonce pas moins un talent distingué, et digne, à ce qu'il nous semble, de s'exercer avec succès dans la carrière dramatique. Le Commentaire auquel nous savons qu'il travaille sur le Théâtre de Voltaire, en fournira sans doute une nouvelle preuve, et nous nous empressons de l'annoncer.

AMEILHON (Hubert-Pascal), né à Paris en 1730. Une *Histoire du Commerce et de la Navigation des Égyptiens*, sous le règne des Ptolémées, remporta, en 1766, le prix de l'Académie des Inscriptions, et lui en ouvrit l'entrée.

Aujourd'hui que l'érudition, beaucoup trop négligée, semble tombée dans un discrédit très-alarmant pour l'honneur des lettres, cette académie, il faut en convenir, est sensiblement dégénérée de ce qu'elle fut dans son origine. Ce n'est pas que dans la classe de l'Institut, qui la représente actuellement, elle ne conserve encore plusieurs membres d'un mérite très-distingué ; et parmi les noms célèbres dont elle s'honore, celui de M. Ameilhon est un de ceux qui se sont acquis le plus de droits à l'estime publique. Il n'a cessé d'enrichir le recueil de cette compagnie savante d'une foule de Mémoires intéressants, mais dont nous ne présenterons pas ici la nomenclature : nous nous bornerons au seul ouvrage qui, en le

mettant au nombre de nos historiens, ajoute un nouveau droit à celui qu'il avait d'être placé dans nos Mémoires.

On sait que M. Le Beau, professeur d'éloquence au collége Mazarin, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, avait laissé en mourant son *Histoire du Bas-Empire* imparfaite, et qu'on en désirait vivement la continuation. M. Ameilhon eut le courage de s'en charger. Le vingt-sixième volume qu'il vient de publier, et qui sera l'avant-dernier de tout l'ouvrage, touche, si nous l'osons dire, à l'agonie de cet empire; et l'on pourra juger du talent du peintre par le tableau plein d'énergie qu'il a tracé de cette époque désastreuse.

« Cet empire, dit-il, se trouve réduit à un » tel état de faiblesse, qu'à peine s'aperçoit-on » de son existence. C'est un vaisseau fracassé par » la tempête, dont il n'est plus guère possible » de suivre la trace qu'à la faveur de quelques » débris qui s'en séparent de temps en temps, et » qu'on voit flotter de loin sur la surface des » mers où il est près de s'engloutir. »

Forcé par son sujet à des discussions un peu trop fréquentes sur des querelles religieuses qui ne cessaient d'agiter ce malheureux empire à mesure qu'il penchait vers sa ruine, il en parle en théologien très-instruit; on s'aperçoit même qu'il paraît se complaire à ces matières de con-

troverse qui lui rappèlent le souvenir de ses premières études. Nous pensons qu'il eût mieux fait de n'en parler qu'en philosophe.

Moins brillant en général par le style que M. Le Beau, qui, par son état de professeur d'éloquence, recherchait peut-être un peu trop les fleurs, M. Ameilhon, accoutumé par une longue habitude au style des Mémoires, paraît tomber quelquefois dans la sécheresse et dans la familiarité ; mais toujours clair dans les détails, exact dans les faits, sage dans les réflexions, il a prouvé, par cet ouvrage estimable sous tant de rapports, que personne n'était plus digne que lui de remplacer l'écrivain célèbre dont il continue le travail.

AMYOT (Jacques), né à Melun en 1513, mort en 1593. Il y a plus de deux cents ans qu'il a écrit, et cependant on préfère encore avec justice sa traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse Amyot substitua des formes plus pures, et son style, quoique très-simple, n'est dépourvu ni d élégance ni de grâces. La langue a acquis depuis plus de force, plus de noblesse, plus d'harmonie ; mais, tant que la naïveté aura de quoi plaire, cette traduction de Plutarque et celle de la pastorale connue sous le titre de *Daphnis*

et Chloé rendront la mémoire d'Amyot précieuse à toutes les personnes d'un goût délicat.

On doit mettre cet écrivain dans le petit nombre de ceux pour qui la littérature n'a pas été une profession stérile. Abbé de Bellozane sous François Ier, précepteur des enfants de France sous Henri II, évêque d'Auxerre, et grand aumônier sous Charles IX, enfin décoré de l'ordre du Saint-Esprit sous Henri III, il mourut chargé de gloire et d'honneurs.

Par une fatalité bien étrange, le siècle de François Ier fut à la fois un siècle de politesse et de barbarie. La plupart des savants contemporains d'Amyot furent ou magnifiquement récompensés, ou les victimes de la superstition et du fanatisme.

ANDRIEUX (François-Guillaume), né à Strasbourg en 1759. Une petite comédie dans le genre érotique, intitulée *Anaximandre*, et représentée avec succès au théâtre Italien, avait fait remarquer ses heureuses dispositions; le progrès en parut sensible dans une pièce d'intrigue qu'il donna peu de temps après au même théâtre, et dans laquelle on retrouve et le style et l'ancienne gaîté de la bonne comédie. Cette pièce, accueillie comme elle devait l'être, l'invitait à de nouveaux efforts; et le succès de plusieurs jolis contes qu'il a publiés depuis, ne compense

pas la gloire qu'il pouvait acquérir dans une carrière plus digne de son émulation. Le talent paraît descendre toutes les fois qu'il cesse de s'élever; et c'est peut-être ce qui lui a fait reprocher, avec plus de sévérité que de justice, d'avoir mis trop peu de poésie dans ses contes. Nous croyons qu'ils n'en comportaient pas davantage, et que c'est, au contraire, la preuve d'un bon esprit que de traiter chaque genre dans le style qui lui est propre.

Parmi ces contes on doit distinguer surtout *le Meunier de Sans-Souci*, et celui que M. Andrieux vient de publier sous le titre de *la Bulle d'Alexandre VI*. Au mérite d'une narration facile, ingénieuse et piquante, ce conte nous a paru réunir le naturel, la gaîté, la grâce, en un mot tout ce qui fait le charme du genre.

Nous avions invité plus d'une fois M. Andrieux à tenter de nouveaux succès dans le genre de la comédie, auquel nous le croyons véritablement appelé; mais, quoiqu'il ait paru céder à nos invitations, en donnant depuis au théâtre de Picard, qui n'est pas celui de la Nation, la comédie du *Trésor*, et peu de temps après, sur la scène française, *Molière à Auteuil*, ces pièces n'ont pas tout-à-fait rempli les espérances qu'il nous avait données, et que nous conservons encore.

La première scène du *Trésor* traitée, nous l'osons dire, en maître, semblait annoncer un

excellent ouvrage ; mais si l'on en excepte la scène de l'inventaire qui nous a paru très-plaisante, et quelques traits heureux semés dans le cours de la pièce, elle n'a pas soutenu ce que promettait sa brillante exposition.

Molière à Auteuil n'est qu'une bagatelle ingénieuse, composée de scènes à tiroir, remplies de jolis détails accueillis comme ils devaient l'être ; mais ce n'était plus un ouvrage de jeune homme qu'on attendait de M. Andrieux.

Cependant un nouveau succès qu'il vient d'obtenir a réveillé toutes nos espérances. Il a refait, en deux manières très-différentes l'une de l'autre, et dont la dernière nous paraît infiniment supérieure, *la Suite du Menteur* de Pierre Corneille. Nous avouons qu'il n'est pas aisé de concevoir ce qui a pu l'attacher si fortement à ce travail ingrat. Peut-être a-t-il été séduit par l'idée vraiment flatteuse d'associer en quelque sorte son nom à celui du grand Corneille, et en effet il y a réussi assez heureusement pour ne pas regretter la double peine qu'il s'est donnée : mais il nous semble qu'à moins de frais, et avec la moitié du talent qu'il a mis à réformer une pièce vicieuse, il eût pu faire un meilleur ouvrage, et dont la gloire lui eût été complétement personnelle. On nous assure que c'est enfin ce qu'il a résolu de tenter par une comédie intitulée *les deux Vieillards*, dont on nous a dit beaucoup de bien, et qui ne

tardera pas à être représentée. Notre amour pour un genre dans lequel nous avons fait quelques essais qui nous ont valu beaucoup d'ennemis, mais qu'on ne réussira pas à faire oublier, nous fait désirer bien sincèrement que cette nouvelle pièce de M. Andrieux ait tout le succès qu'il est en droit d'espérer.

ANQUETIL (Louis-Pierre), écrivain judicieux, qui a puisé dans de bonnes sources d'utiles compilations historiques, et qui a réduit à 15 volumes, qui suffisent, l'immense *Histoire Universelle*, faite par une société d'Anglais, que leurs continuateurs en France avaient portée à 120. C'est vraiment rendre un service aux lettres que d'élaguer ainsi le superflu des histoires anciennes qui écraseraient la mémoire, si on ne les réduisait à des abrégés bien faits. Mais ce qui honore principalement Anquetil, et ce qui lui assure un rang distingué parmi nos meilleurs historiens, c'est l'ouvrage qu'il a intitulé l'*Esprit de la Ligue*, ou *Histoire politique des troubles de la France*, pendant les seizième et dix-septième siècles : ouvrage écrit avec une sage impartialité, et qui mérite à tous égards d'être conservé.

Voici le passage très-remarquable qui termine la préface de la seconde édition de cette histoire, édition publiée en 1771, et qui doit frapper d'autant plus, que les malheurs de la France

arrivés long-temps après, et dont nous avons été les témoins, en ont fait une prédiction.

« Mon but est de faire connaître à mes con-
» temporains, par l'exemple de leurs pères,
» qu'il n'y a point de maux qui ne soient pré-
» férables aux guerres civiles; que l'incendie
» vient souvent d'une étincelle; que le peuple
» est ordinairement victime de l'ambition et des
» autres passions des grands; qu'il court toujours
» moins de risque en s'attachant à ses rois; que
» le plus grand malheur qui puisse arriver est
» que les sujets perdent l'amour et la confiance
» qu'ils doivent aux souverains; que toute révo-
» lution commence par des écrits qui, de mo-
» dérés, deviènent insensiblement audacieux;
» par des associations qui, formées sous des pré-
» textes plausibles, et avec des apparences de
» droit, sont comme des foyers où les factieux
» viènent ensuite allumer les flambeaux qui em-
» brasent les royaumes. Puissent ces vérités se
» graver profondément dans les cœurs de mes
» compatriotes! Je me croirais récompensé de
» mon travail, si je réussis à inspirer l'aversion
» pour le sang, la haine des complots, et l'hor-
» reur du fanatisme. »

Calculez la distance de 1771 à 1789, et vous serez tenté de croire que M. Anquetil parlait par inspiration.

Cet excellent homme avait un frère aîné qui

mourut en 1857, dans un âge très-avancé, et qui joignait à l'érudition la plus vaste, et à un caractère un peu sauvage et mêlé de rudesse, une modestie, une simplicité, une candeur dignes d'admiration. Rien n'est exagéré dans cet éloge, et l'admiration est ici le mot propre.

ARNAUD (l'abbé FRANÇOIS), de l'Académie Française et de celle des Inscriptions, né à Aubignan, près de Carpentras, mort à Paris en 1784. Il s'est distingué parmi le petit nombre de savants qui ont conservé dans ce siècle superficiel le goût de la véritable érudition : mais, avant que l'Académie l'eût civilisé, il conservait un peu de ce style sauvage et amer qu'on a reproché tant de fois aux anciens savants. On peut en juger du moins par cette sortie violente qu'il s'est permise contre les philosophes en général, dans une lettre qu'il écrivit à Fréron, en les accusant tous, sans aucune exception, des excès dont quelques-uns d'eux pouvaient être coupables, mais que beaucoup d'autres étaient loin de partager. Cette lettre semblait plutôt inspirée par le zèle d'un habitué de paroisse, que par le sentiment délicat d'un homme du monde qui ne peut souffrir ni les réputations usurpées, ni les charlatans.

« Il est singulier, disait-il, que ce soit du » sein de la république des lettres, que partent » aujourd'hui les traits les plus funestes à la tran-

« quillité de l'État. Presque tous nos écrivains » s'érigent en législateurs, et détournent effron- » tément le respect qui est dû à la sainteté des » lois, pour en revêtir leurs délires et leurs ex- » travagances, et ces hommes se disent conduits » par la vérité! Philosophes petits et superbes, » qu'a-t-on affaire de vos recherches et de vos » observations? .... Le public commence à s'a- » percevoir que ces hommes qu'il admirait sans » les connaître, ou plutôt parce qu'il ne les con- » naissait pas, ne sont parvenus à se croire véri- » tablement grands, qu'à force de se persuader « que tout ce qui n'est pas eux est petit. Les » moyens dont ils se servent pour surprendre » l'estime, ont été pénétrés, et ils sont couverts » de l'humiliation et du mépris dans lequel ils » voulaient faire tomber ce qu'il y a de plus res- » pectable et de plus saint. Ils gémissent sur les » ruines du goût et de la raison, et ils écri- » vent des ouvrages insensés; ils déplorent les » abus, et pour les détruire ils ébranlent les » principes sacrés auxquels les abus sont néces- » sairement liés; ils se vantent d'étendre la car- » rière des sciences et des arts, et ils renversent » toutes les limites que la sagesse de nos aïeux » leur avait assignées, et ils se disent philoso- » phes! et on l'a cru quelque temps! Avant que » le livre *de l'Esprit* parût, on eut grand soin » de prévenir le public, et l'on n'oublia rien

» pour lui persuader qu'il fallait mettre cet ou-
» vrage en regard avec l'*Esprit des Lois*. C'était
» comparer la hutte du sauvage aux monuments
» éternels de l'Égypte. M. Helvétius s'est donc
» appliqué, pendant vingt ans, à dégrader le
» principe de toutes les actions humaines, à em-
» poisonner toutes les sources de la morale, à
» dissoudre, en un mot, tous les éléments de
» la société. Fallait-il tant de travail et de temps
» pour ne rien dire que de dangereux, sans
» jamais rien dire de neuf; pour réchauffer des
» systèmes qui, s'ils avaient dû faire fortune,
» l'auraient faite il y a deux mille ans, puisqu'ils
» avaient été présentés au peuple le plus inquiet
» et le plus libre qui fut jamais (les Grecs);
» pour ranimer enfin des opinions toujours con-
» fondues par la raison, toujours proscrites par
» l'autorité? etc. »

Il y a de bonnes choses dans ce sermon, quoique le style n'en soit pas académique; mais ce n'est point assez d'être zélé, il faut être judicieux. Or le livre de l'*Esprit* n'est point une hutte de sauvage, et nous ne savons ce que c'est que ces monuments éternels de l'Egypte auxquels l'abbé Arnaud compare l'*Esprit des Lois*. Il est faux que le livre de l'*Esprit* ne contiène rien que de dangereux, qu'on n'y trouve rien de neuf, enfin que son auteur n'ait écrit que pour empoisonner. Ces déclamations ne sont pas selon la science.

On ne nous soupçonnera pas de ménagement pour cette philosophie audacieuse et insensée que nous avons livrée nous-mêmes au ridicule du théâtre. C'était avec cette arme, la plus redoutable de toutes, qu'il convenait de combattre ces extravagances, et non avec des invectives qui ressemblent à la colère et qui ne persuadent personne.

L'abbé Arnaud parlait mieux qu'il n'écrivait. Sa conversation animée, comme celle de Diderot, par un enthousiasme qui se communiquait à ceux qui l'écoutaient, le faisait rechercher dans la société, où l'on est plus indulgent pour les excès d'une imagination trop ardente, qu'on ne le serait à l'égard d'un écrivain qui se les permettrait dans son style. Ce qui est vraiment singulier, c'est qu'après les déclamations emphatiques qu'on vient de lire contre les philosophes du jour, cet abbé finit par se ranger de leur parti, pour se ménager une entrée à l'Académie qui ne s'ouvrait alors qu'à leurs prosélytes.

ARNAULD (Antoine), docteur de Sorbonne, dans un temps où ce titre était encore un titre d'honneur : théologien profond et philosophe non moins éclairé, né à Paris en 1612, d'une famille féconde en personnages distingués, mort à Bruxelles en 1694.

On lui donna le nom de *Grand* dans le siècle

du génie, et il en était d'autant plus digne qu'il fut persécuté. Santeuil, Racine, Boileau, honorèrent à l'envi sa mémoire par des épitaphes. Le dernier surtout n'en parlait qu'avec enthousiasme: circonstance remarquable dans la vie de ce poète célèbre, et qui prouve l'élévation de son âme; car il n'ignorait pas combien ce docteur, accusé de jansénisme, avait eu le malheur de déplaire à Louis XIV. Mais l'amitié courageuse de Boileau ne se démentit point; il osa toujours la témoigner publiquement, et la gloire dont il semblait le plus jaloux, c'était d'apprendre à la postérité qu'il avait mérité le suffrage d'un homme aussi généralement estimé.

Arnauld (*disait-il*), le grand Arnauld fit mon apologie.

L'ouvrage immortel de cet illustre écrivain n'est pas celui de la *Perpétuité de la Foi*, dans lequel il combattit le ministre Claude, sans le persuader; mais c'est l'*Art de penser*, livre véritablement classique, et l'un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la raison humaine.

ARNAULT (Antoine-Vincent), né à Paris en 1766.

Nous nous rappelons toujours avec intérêt, que très jeune encore, il vint nous consulter dans notre retraite d'Argenteuil, sur sa tragédie de *Marius à Minturnes*, qui fut son début en

littérature. Le sujet ne semblait promettre qu'une belle scène ; cependant, en y mêlant un épisode d'amour, il était parvenu à l'étendre à cinq actes; et son inexpérience s'applaudissait sans doute d'avoir imaginé cette ressource qui s'offre d'elle-même à tous les jeunes gens. Le peu de connaissance qu'ils ont encore de l'art, ne leur permet pas de soupçonner que, loin d'enrichir un sujet ingrat, un amour épisodique est, au contraire, ce qui rend sa stérilité plus remarquable.

Flattés néanmoins de la confiance de ce jeune homme, et du genre d'esprit que sa conversation nous annonçait, nous lui fîmes sentir que s'il voulait risquer, pour cet essai de sa jeunesse, l'écueil de la représentation, il était du moins indispensable de le resserrer en trois actes, sans lui dissimuler que son sujet pourrait à peine lui en fournir la matière; et véritablement la chose n'était point aisée. Ce qui nous parut d'un favorable augure, c'est que son émulation n'en fut pas découragée : il suivit notre conseil ; et la pièce, mieux accueillie que nous n'avions osé l'espérer, s'est conservée au théâtre par la seule situation brillante qu'offrait le sujet, mais qui, parfaitement bien rendue par le soldat cimbre qui veut et qui n'ose tuer Marius, décida le succès de l'ouvrage.

Le style de l'auteur nous parut s'être fortifié

dans sa tragédie de Lucrèce, donnée dans des circonstances délicates qui nuisirent à sa complète réussite, mais sans lui enlever les applaudissements qu'il avait droit d'en attendre. Quoique depuis ses premières représentations elle n'ait pas reparu au théâtre, ce fut, à ce qu'il nous semble, une idée très-heureuse et très-hardie, et qui dut même être regardée comme un progrès de talent très-sensible, que d'avoir hasardé sur la scène la folie simulée de Brutus : folie d'un bien plus grand caractère, puisqu'elle produisit la liberté de Rome, et d'un effet supérieur, parce qu'elle n'est que feinte, à celle du roi Léar, qui est un véritable égarement d'esprit, une maladie occasionnée par de longs malheurs, et qui, par cette raison-là même, semble ne pouvoir se concilier avec la dignité de la tragédie.

Mais des différentes pièces de M. Arnault, celle qui jusqu'à présent a produit le plus de sensation, et par laquelle il nous paraît avoir donné l'idée la plus favorable de son talent, c'est *Blanche et Montcassin* ; sujet en partie d'invention, en partie emprunté de l'histoire, et dont la scène se passe à Venise. La principale intention de l'auteur (et il y a réussi) a été de peindre, avec autant de vérité que d'énergie, l'effrayant pouvoir confié dans cette république à ce que l'on nommait le *Conseil des Trois*, ou les *Inquisiteurs d'État*. La scène de

terreur que produit, au cinquième acte, un jugement de ce conseil, exécuté aussitôt que rendu, est la catastrophe de la pièce.

Elle fit sur les spectateurs, elle fait, même à la lecture, une impression d'autant plus vive qu'elle tient de la manière anglaise, qui commence à s'introduire sur nos théâtres, mais que M. Arnault n'a employée qu'avec la réserve que le goût devait lui prescrire, et dont il serait très-dangereux de s'écarter. Il est, nous le savons (et les orages qui ont agité la France en ont malheureusement grossi le nombre), des âmes qui ne seraient que faiblement émues par les ressorts de l'ancienne tragédie, et pour qui la manière anglaise, en les frappant avec plus de violence, est devenue une sorte de besoin. Nous concevons qu'en ajoutant plus de force aux effets tragiques, cette manière, pourvu que l'usage en soit modéré, et qu'elle ne se porte pas aux excès qui dégradent sur les théâtres de Londres la dignité de la tragédie, peut en augmenter l'intérêt ; mais l'abus en serait d'autant plus funeste, si le goût n'y mettait pas de frein, que non seulement il tendrait à détériorer les mœurs de la nation en la familiarisant avec des spectacles trop atroces, mais qu'il irait jusqu'à détruire, par des secousses trop violentes, le principe même de la sensibilité, qui est la source de nos plaisirs : *Est modus in rebus.*

Nous aimons à répéter que, dans l'exemple qu'il a donné, M. Arnault n'a point passé les bornes de cette sage retenue. Il n'a pas traité moins heureusement la partie pathétique de sa pièce. Les personnages de Blanche et de Montcassin sont très-intéressants, et le caractère noble et généreux de Capello forme, avec celui de Contarini, un contraste que nous regardons comme un des beaux ornements de son ouvrage.

M. Arnault fut moins heureux dans le choix du sujet de sa dernière tragédie (1). Quelques scènes intéressantes, et souvent de beaux vers à peine aperçus à travers le tumulte de la représentation la plus orageuse, sont tout ce que cette pièce a pu laisser dans notre souvenir ; et nous ne rappelons ici ces indécentes rumeurs, que parce que le public paraît en contracter l'habitude. Peut-il donc se dissimuler qu'en dégradant ainsi ses spectacles, non seulement il se déshonore lui-même aux yeux de l'étranger ; mais que cette licence, tournée en usage, finira par avilir le plus beau des arts ?

Indigné de cette espèce d'injure, M. Arnault (c'était sans doute le vœu secret d'une cabale jalouse), semble avoir abandonné un genre qu'il aimait, et qui lui promettait de la gloire. En effet, depuis cette scène scandaleuse, on ne connaît de

(1) Elle était intitulée : *Le Roi et le Laboureur*.

lui qu'un drame héroïque intitulé *Scipion*, écrit dans le vrai style de la tragédie, et qui prouverait seul, quoiqu'il n'ait qu'environ 500 vers, à quel degré de force son talent était capable de s'élever. On voit que, dans le personnage de Scipion, il a voulu caractériser le héros de la France, qu'il est impossible d'y méconnaître : louange d'autant plus délicate qu'elle est détournée, et qui heureusement transportée sur la scène lyrique, a servi de modèle au *Triomphe de Trajan.*

Mais, en renonçant aux succès du théâtre, l'émulation de M. Arnault s'est dirigée vers des travaux plus utiles. Attaché, sous M. Fourcroy, au département de l'instruction publique, et digne de seconder cet homme célèbre, il s'est fait un devoir de sacrifier à cet objet important une partie des veilles qu'il avait jusqu'alors consacrées à la poésie, et, dans ces fonctions honorables, il ne s'est pas moins distingué que dans sa carrière dramatique. A la distribution annuelle des prix accordés aux jeunes élèves des écoles spéciales, il a prononcé plusieurs discours généralement applaudis, et qui forment à peu près un système complet d'éducation, fondé sur les meilleurs principes.

Cependant le goût de la poésie, lorsqu'il est appuyé sur un vrai talent, ne s'éteint jamais sans retour, et M. Arnault en a donné la preuve par de jolies fables qui ont été honorées plus d'une

fois des suffrages de l'Institut. Il en est une, entre autres, dont l'affabulation nous a paru faire une allusion très-piquante aux querelles envenimées qui divisent trop souvent les gens de lettres. Il s'agit de deux dogues qui se battent avec d'autant plus d'acharnement qu'ils y sont excités par la populace qui s'en amuse ; et voici la leçon que cette fable fournit à l'auteur :

Gens d'esprit, quelquefois si bêtes,
Loin de prolonger vos débats,
Songez que vos jours de combats
Sont pour les sots des jours de fêtes.

On retient facilement, et même on n'oublie pas une leçon présentée d'une manière si naturelle, et soutenue d'une finesse d'expression si remarquable.

AUBERT (l'abbé Jean-Louis), né à Paris en 1731. Il a donné un volume de fables, dans lequel on en trouve quelques-unes qu'on peut lire avec plaisir, même après celles de La Fontaine ; et ce n'est point un éloge médiocre. Il a ordinairement assez de goût pour qu'on soit étonné que, dans une de ses fables, il ait choisi pour interlocuteurs un billet de mariage et un billet d'enterrement. Il ne faudrait qu'une bizarrerie de cette espèce pour jeter du ridicule sur un recueil moins estimable ; mais il y a dans celui de M. l'abbé Aubert des sujets d'un meilleur choix, et qui

doivent faire excuser ceux dont l'invention est moins heureuse.

A l'exception de ses fables, tout ce que cet auteur a écrit en vers est assez médiocre ; mais on doit lui savoir gré de s'être approché quelquefois du modèle inimitable que personne n'a mieux étudié que lui. On voit qu'il en a vivement senti les beautés, et il l'a prouvé surtout par un discours, qui nous a paru très-bien fait, sur la manière dont ses fables doivent être lues. Les jeunes gens, à qui peut-être on se presse trop de mettre La Fontaine entre les mains, y apprendront à lire avec intelligence un auteur qu'ils ne reliront en aucun temps sans y découvrir de nouvelles grâces. Il serait à souhaiter que, dès la première éducation de l'enfance, on négligeât moins d'exercer les élèves dans l'art de bien lire, préliminaire indispensable de l'art de bien juger.

AUBIGNAC (l'abbé François Hédelin d'), né à Paris en 1604, mort en 1696. La pratique qu'il avait du théâtre ne lui servit qu'à faire une tragédie détestable, et à dire beaucoup d'injures au grand Corneille qui en faisait de sublimes : tant il y a loin des règles au génie ! Son livre mérite encore d'être lu ; mais quiconque aura le germe des talents, en apprendra plus dans une scène de Phèdre ou d'Iphigénie, que dans toutes les poétiques.

Le *Traité des études* de Rollin, les *Réflexions sur la Poésie et la Peinture* de l'abbé Dubos, le *Cours de Belles-Lettres* de l'abbé Batteux, sont des ouvrages bien plus utiles que celui de l'abbé d'Aubignac, parce que tout le monde n'est pas obligé de faire des tragédies, et que personne n'est dispensé d'avoir du goût. Ces livres contiènent les meilleurs principes qu'on puisse donner aux jeunes gens ; ils sont très-agréables encore quand on a le goût formé, parce qu'à tout âge on aime à se rappeler les principes du beau et du vrai.

AUTREAU (Jacques), né à Paris, et mort dans la même ville en 1745. C'est ce *peintre Autreau toujours ivre*, dont il est question dans les couplets faussement attribués à Rousseau ; et c'est apparemment dans un de ces mouvements d'ivresse qu'il avait composé contre ce poète célèbre l'impertinente chanson si connue :

> Or, écoutez petits et grands,
> L'histoire d'un ingrat enfant, etc.

Autreau était de la société de Boindin, de La Motte, de Saurin, et ne pouvait par conséquent aimer Rousseau. A l'âge de soixante ans il commença de travailler pour le théâtre, avec assez de succès pour faire regretter que l'idée ne lui en fût pas venue plus tôt. Il y a de la gaîté, du naturel, de la finesse dans sa comédie de *Démocrite prétendu fou*. Celle qui est intitulée la *Magie de*

l'Amour eut du succès, et méritait d'en avoir par des traits pleins de naïveté et de grâces. C'est un original qui a servi de modèle à toutes ces petites pièces connues sous le nom d'*Erotiques*, et qui a été copié mille fois. Ce sont deux jeunes amants qui ignorent les mouvements de l'amour, et qui les regardent comme l'effet d'un sortilége. On reconnaît dans cette situation celle des *Ensorcelés*, de *Rose et Colas*, de l'*Amoureux de quinze ans*, etc. Nous nous rappelons d'avoir vu jouer à mademoiselle Gaussin le rôle de Sophilette dans la *Magie*, avec ce charme inexprimable dont elle savait animer tous les rôles naïfs : charme dont personne n'a hérité sur nos théâtres.

Les talents d'Autreau ne le conduisirent point à la fortune. Il peignit le cardinal de Fleury sous l'emblême de l'homme cherché long-temps, et enfin trouvé par Diogène. Cette flatterie ne l'empêcha pas de mourir aux incurables.

AVISSE. *Voyez* l'article COLLIN D'HARLEVILLE.

B.

BACULARD (FRANÇOIS-THOMAS-MARIE D'ARNAUD DE), né à Paris en 1715, mort en 1807. Il reconnaissait lui-même, dans la préface de sa tragédie de *Fayel*, que l'édition de ses poésies en trois volumes, n'*était qu'un chef-d'œuvre de*

sottises et d'impertinences. L'aveu était modeste, mais il supposait beaucoup d'impartialité et de courage.

Pavillon s'est fait moins de tort par sa *Métamorphose du cu d'Iris en astre*, que M. d'Arnaud par l'épître qu'il a adressée *au cu de Manon.* C'est que la pièce de Pavillon ne paraît qu'un badinage auquel il n'attache aucune prétention ; et que M. d'Arnaud, indépendamment de la passion qu'il a mise dans son épître, était revenu trop souvent à cette bagatelle, comme s'il eût eu peur qu'on ne l'oubliât.

Cet auteur semblait regretter en vieillissant le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse à traiter les sujets galants qui forment, en grande partie, le recueil intitulé *Œuvres diverses de M. d'Arnaud* ; et, sous le nom de M. Baculard, il s'était dévoué à un genre sombre et lugubre, dont il désirait qu'on le regardât comme l'inventeur. Ses essais en ce genre sont les tragédies du *Comte de Comminges* et *d'Euphémie.* Il n'avait pas pris garde que dans ces pièces singulières il substituait l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des fosses entr'ouvertes, des ossements, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire dont M. Baculard voulait charger la scène, pouvait former sans doute un spectacle horrible, dégoûtant même, mais qui n'eût fait que mieux sentir le défaut de génie d'un auteur qui ne se croyait

tragique qu'avec de pareilles ressources. L'éloquente douleur de Phèdre, un seul vers d'Iphigénie porte dans l'âme du spectateur un saisissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs, trop sérieux pour une parade, et trop ridicule pour une tragédie.

Quelque ennui que nous ait causé la lecture des Œuvres diverses de M. d'Arnaud, nous sommes forcés d'avouer que les productions lugubres et les mille et un romans de M. Baculard sont beaucoup moins supportables.

BAILLY (Nicolas), de l'Académie Française, de celle des Inscriptions et de celle des Sciences, né à Paris en 1736, mort en 1793. Ses conjectures sur l'histoire de l'astronomie pourraient n'être qu'un système, c'est-à-dire un rève ingénieux; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des songes qui supposent autant d'esprit, de connaissances et de lumières. Ses lettres à Voltaire sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie sont dignes du grand homme à qui elles sont adressées; elles offrent surtout un modèle très-rare de la décence et de la politesse qui devraient toujours régner dans les discussions des gens de lettres.

Le style de Bailly n'est défiguré par aucun excès; il est naturel, élégant, correct, et nous ne connaissons aucun écrivain qui se rapproche

davantage du beau siècle de la littérature. On doit mettre cet homme, également célèbre par ses talents et par ses vertus, au premier rang des victimes honorables qui furent sacrifiées pendant les orages de la révolution. Il eut autant d'héroïsme à sa mort, qu'il avait eu de simplicité et de candeur dans le cours de sa vie.

BALZAC (JEAN-LOUIS-GUEZ, seigneur de), né à Angoulême en 1594, mort en 1654. Le père de l'éloquence française, comme Malherbe le fut de la poésie. Avant lui Rabelais, Amyot et Montagne étaient à peu près nos seuls écrivains en prose. Leur mérite ne consistait principalement que dans une naïveté souvent piquante, mais aussi trop souvent grossière. Montagne se distingua par son énergie, et ne fut imité que par Charon, son ami, doué, comme lui d'une raison supérieure, mais avec une imagination moins vive et moins brillante. Au reste, on ne trouvait, dans ces différents auteurs, ni élégance continue, ni correction, ni harmonie. Malherbe prédit de Balzac, jeune encore, qu'il serait à cet égard le réformateur de la langue, et l'événement justifia la prédiction.

On doit en effet regarder Balzac comme le précurseur des bons écrivains, et de l'excellente école de Port-royal, école à laquelle nous nous sommes toujours glorifiés d'appartenir.

Il avait puisé, dans la lecture de Cicéron, la véritable idée de l'éloquence, et le goût de ces périodes nombreuses et soutenues, qui donnent encore à ses écrits un caractère de noblesse très-sensible. Mais, par un sort commun à ceux qui, dans tous les genres, osent tenter les premiers pas, Balzac passa le but qu'il voulait atteindre ; et la crainte de déshonorer son style par des expressions trop familières, le fit tomber dans l'hyperbole et dans l'enflure. Aussi lui-même ne savait-il pas s'il devait prendre pour un éloge ou pour une raillerie ce vers mis au bas de son portrait par le poète Maynard :

Il n'est pas de mortel qui parle comme lui.

Ses Lettres, ses Dissertations, ses Traités, rop négligés par nos jeunes auteurs peu jaloux de s'instruire, prouvent qu'il avait un mérite plus réel et plus solide que Voiture, qui ne fut guère qu'un très-bel esprit pour son temps.

Comme il faut être exact, même dans les petites choses, il n'est peut-être pas inutile d'observer que le mot *bienfaisance*, attribué par Voltaire à l'abbé de Saint-Pierre, est de Balzac.

BARON (Michel), né à Paris en 1652, mort en 1729. Le comédien le plus noble et le plus vrai qui ait paru sur notre scène ; mais ce n'est pas à ce titre que nous lui donnerions une place

dans ces Mémoires. On a de lui quelques comédies qu'on revoit encore avec plaisir, quoiqu'elles ne lui assignent aucun caractère parmi les auteurs comiques. Il a traduit l'*Adrienne* de Térence d'une manière faible et sans élégance; cette pièce subsiste cependant par la vérité des caractères et par le génie de l'original, qui se fait encore sentir à travers la médiocrité de la traduction. Il a peint avec assez de succès le *Manège des Coquettes*, parce qu'il en avait trouvé d'assez méprisables pour lui faire des avances, et les ridicules de l'*Homme à bonnes fortunes*, parce qu'il l'avait été lui-même.

BARRÉ (Piere-Yon), né à Paris en 1749, directeur, et l'un des fondateurs, avec M. Piis, d'un spectacle de Paris, qu'il serait injuste de passer sous silence, puisqu'il tient à l'histoire de la littérature, et qu'il fait partie des amusements publics.

Quelque temps après la suppression du théâtre de la Foire, où l'opéra-comique des *Troqueurs*, dont la musique était de Dauvergne, avait introduit le genre des pièces mêlées d'ariettes, les principaux acteurs de ce théâtre se réunirent à ceux de la Comédie Italienne, et y portèrent le goût de ces mêmes pièces. Elles y dominaient exclusivement, lorsque MM. Piis et Barré, unis de travaux et de talents, entreprirent de ramener

le public à son ancien goût pour le vaudeville. Leurs opéras-comiques des *Vendangeurs*, des *Amours d'été*, de *la Veillée de village*, eurent des succès d'affluence d'autant plus flatteurs qu'ils n'etaient dus qu'au mérite de ces jolies pièces, et nullement au charme de la musique. Peut-être même la faveur publique qu'elles obtinrent eût-elle été plus constante, si Favart, après le brillant succès d'*Annette et Lubin*, et tous ceux qu'il avait eus dans le genre du vaudeville, n'eût abandonné lui-même ce genre toujours cher aux Français, pour celui des ariettes.

Ce fut ce qui détermina MM. Piis et Barré à fonder un nouveau théâtre connu aujourd'hui sous le nom de Théâtre du Vaudeville. Ils s'associèrent MM. Radet, Desfontaines, et ce jeune Bourgueil qu'une mort prématurée vient de leur enlever. M. Piis, en adoptant le théâtre des Troubadours, se sépara de leur société qui le regrette, mais qui n'en subsiste pas moins.

C'est elle qui soutient encore ce genre créé, comme l'a dit Boileau, par le Français né malin, et les travaux de ces Messieurs sont tellement unis qu'on peut rarement citer l'un sans l'autre. Ils ont introduit avec succès à leur spectacle l'usage d'y rappeler les noms de nos écrivains les plus célèbres, et même des personnages qui ont eu le plus d'éclat dans les deux derniers siècles, en mettant, sous une forme dramatique, quel-

ques-uns des principaux événements de leur vie. Le *Mariage de Scarron* est dans ce genre une de leurs meilleures pièces ; et Paris a vu non seulement avec plaisir, mais avec le plus vif intérêt, le vertueux Malesherbes peint sous les véritables traits de son caractère, dans celle qu'ils ont intitulée *Monsieur Guillaume*.

De jolis madrigaux, ou des épigrammes piquantes, sont ce qui attire constamment le public au théâtre du Vaudeville, à qui l'on ne peut reprocher qu'un abus un peu trop fréquent de ce qu'on appèle calembours ou jeu de mots. On ne peut trop répéter que ces espèces d'énigmes à double sens, ne sont pas même un abus d'esprit.

BARTHE (Nicolas-Thomas), né à Marseille en 1734, mort à Paris en 1785. Tout homme qui n'ajoute rien à la gloire de l'art qu'il cultive serait déplacé dans ces mémoires, s'il ne fournissait du moins quelque vérité utile à dire. Barthe était un homme de beaucoup d'esprit. Sa petite comédie des *Fausses infidélités* prouve même qu'il avait de l'agrément et de la légèreté dans le style ; mais on n'est pas né pour la comédie sans le génie de l'observation : aussi Barthe n'a-t-il montré qu'un faible talent toutes les fois qu'il a voulu traiter un caractère. Il a donné sans succès la *Mere jalouse* et l'*Homme personnel*. Exceptons pourtant quelques détails de cette dernière

pièce, et principalement ceux où l'Homme personnel établit son caractère. Exceptons encore une scène très-courte, mais très-heureuse, entre le même personnage et un médecin. Mais *les Fausses Infidélités*, la seule des pièces de cet auteur qui soit restée au théâtre, a produit une foule de si mauvaises copies, que pour l'honneur de l'art on souhaiterait qu'elle n'eût jamais été représentée. C'est que rien n'est devenu plus facile et plus fastidieux que des vers de bel esprit faits avec des mots et sans idées; c'est que depuis l'abbé de Voisenon, Boissy, Dorat et leurs imitateurs, ce jargon a produit enfin la satiété qui devait amener le succès du *Mariage de Figaro*. On a préféré une farce burlesque, indécente, mais par intervalle assez gaie, à toutes ces pièces dont le style est si loin de la nature, que souvent elles ressemblent à des énigmes, dont on n'est pas bien sûr d'avoir deviné le véritable sens, ou même qui n'en ont aucun.

BARTHÉLEMY (l'abbé Jean-Jacques), né à Cassis, près d'Aubagne en Provence en 1716, mort à Paris en 1795. Homme d'une érudition, d'une modestie et d'un désintéressement très-rares. On a de lui de savantes conjectures sur l'alphabet de Palmire. Nous disons des *conjectures*, car il en est souvent de ces matières d'érudition comme de celles de physique; il faut se borner à deviner.

Ses *Voyages d'Anacharsis* en Grèce épuisèrent rapidement plusieurs éditions qui se répandirent dans toute l'Europe. Écrits avec plus d'agrément que de précision, mais avec une élégance toujours soutenue, on leur doit de nouvelles lumières sur cette contrée favorisée du ciel, dont les débris même inspirent encore une admiration respectueuse à toutes les nations civilisées, et à laquelle nous sommes redevables de tous les arts : mais on eût désiré qu'au mérite du style l'abbé Barthélemy eût allié plus de vues philosophiques.

Notre façon de penser est assez connue pour qu'on ne puisse pas se méprendre sur la nature des vues qui nous paraissent manquer à son ouvrage. Il est une philosophie audacieuse et téméraire, condamnée par Bayle lui-même, comme on le verra dans son article, qui, sous prétexte de combattre les préjugés, ne craint pas de s'attaquer aux principes dont la conservation intéresse le plus la morale publique et le bon ordre de la société. C'est contre cette manie qui nous semblerait mieux caractérisée par le nom de *philosophisme*, que nous nous sommes toujours élevés; mais autant elle nous inspire de mépris, autant nous avons de respect pour cette vraie philosophie qui ne peut avoir d'ennemis, parce qu'elle est aussi bienfaisante que l'autre est dangereuse; et que la lumière qu'elle répand n'est qu'un moyen d'instruction, et non d'incendie.

Telle est, par exemple, celle que nous croyons trouver dans les recherches savantes du célèbre de Paw sur la Grèce. Le style en est moins séduisant, la Grèce y est moins agréablement décrite que dans les *Voyages d'Anacharsis*, mais il nous semble qu'elles apprènent mieux à la juger.

On vient de publier un ouvrage posthume de l'abbé Barthélemy sur l'Italie, matière qu'il a su rajeunir, quoique épuisée, et qui prend un nouvel intérêt dans la passion éclairée qu'il avait pour les beaux arts. On y voit combien il en avait fait son étude, combien il les chérissait, et son enthousiasme se communique à ses lecteurs. Il avait enrichi d'ailleurs de plusieurs mémoires curieux et intéressants le recueil de l'académie des inscriptions dont il était membre. L'Académie Française venait aussi de l'adopter; et ce choix qui précéda de peu d'années sa destruction, est un de ceux qui lui firent le plus d'honneur.

BASNAGE (Jacques), né à Rouen en 1653, mort en 1725, pasteur à la Haye. C'est celui dont Voltaire a dit qu'il eût été plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse; et le même de qui l'auteur des *Trois Siècles* parle avec le plus profond mépris dans sa compilation.

On a de cet écrivain célèbre plusieurs ouvrages historiques très-estimés, une *Histoire de l'Église*,

entre autres, dont le principal objet était de répondre à l'histoire des variations des églises protestantes, par M. de Bossuet. Il ne faut la lire, sans doute, qu'avec précaution, puisque l'auteur était protestant; mais si l'on n'y trouve pas l'éloquence de M. de Meaux, on voit qu'il savait discuter les faits en critique très-profond et très-instruit. Les chapitres où il prouve qu'on avait très-injustement imputé aux Albigeois les erreurs des Manichéens, pour exciter contre eux la persécution par la calomnie, nous ont paru de la plus grande force; et dans cette discussion vraiment intéressante et digne de l'histoire, on ne peut guère se dispenser de reconnaître que M. de Bossuet avait eu le malheur de se laisser tromper per des extraits infidèles. Cet aveu sans conséquence, aujourd'hui que toutes ces disputes sont éteintes, et qui d'ailleurs ne nuit pas au fond de la cause que défendait M. de Meaux, est une justice que nous devons à Basnage, qu'il y aurait de la pusillanimité à ne pas lui rendre, et dont son éloquent adversaire ne s'offenserait pas. L'esprit de controverse a disparu, mais les droits de la raison et de la vérité sont imprescriptibles.

BASTIDE (Jean-François), né à Marseille en 1724. Auteur ingénieux à trouver des expédients pour se faire lire. Il avait entrepris un *Spectateurs Français* qu'il proposa d'abord à trois

livres par volume. Il en réduisit le prix à trente sous, ensuite à douze, et même à deux sous par feuille, que l'on distribuait aux portes cochères: les suisses avaient ordre de les refuser.

Depuis il a fait, non une affaire de littérature, mais une affaire de finance de la *Bibliothèque universelle des Romans*. Cet ouvrage, si on l'eût entrepris avec des vues philosophiques, si on l'eût distribué par siècles, en observant les progrès de l'esprit et des bienséances, les vicissitudes des usages, les révolutions qui se sont faites dans les mœurs, enfin les époques où la lumière commençait à briller, et celles où les voiles de l'ignorance semblaient s'épaissir, cet ouvrage, en apparence frivole, pouvait devenir important. Il eût contribué même à faire connaître, d'âge en âge, le caractère des nations; mais dénué de ces vues, qui seules pouvaient le rendre intéressant, on doit le regarder comme une superfluité de plus dans nos bibliothèques.

BAYLE (Pierre), né au Carlat en 1647, mort à Rotterdam en 1706. L'un de nos plus célèbres philosophes. C'est un des piéges les plus adroits que la secte de nos prétendus philosophes ait pu tendre à la crédulité du peuple, que de faire passer ce grand homme pour un de leurs coryphées. Cette ruse, qu'ils ont souvent répétée depuis, n'en a pas imposé seulement à leurs pro-

sélytes, mais à quelques âmes timorées, qui, peu capables de saisir l'esprit de Bayle dans son ensemble, ont pris l'habitude de le regarder comme un écrivain très-dangereux.

Il est vrai que ce philosophe, discutant avec impartialité toutes les opinions humaines, sans paraître en adopter aucune, faisant valoir également et les preuves qui les appuient et les difficultés qu'on leur oppose, dut soulever contre lui tous ceux qui n'ont pas la tête assez bien faite pour se reposer, comme le dit Montagne, sur l'oreiller du doute. Mais ce doute même lui fit sentir la nécessité d'une révélation, nécessité qu'il établit partout sur l'insuffisance et l'incertitude de nos lumières naturelles; et c'est ce que nos sophistes, nos théologiens intolérants, et nos petits écrivains délateurs ont eu la mauvaise foi de dissimuler.

Loin d'approuver cette manie audacieuse du raisonnement, cette philosophie téméraire dont on n'a que trop abusé pour détruire tous les fondements de la morale, voici le jugement qu'il porte lui-même de cette prétendue force d'esprit qui a fait de nos jours de si funestes progrès: « Il » n'y a personne, dit-il, qui, en se servant de sa » raison, n'ait besoin de l'assistance de Dieu; » car sans cela, c'est un guide qui s'égare; et » L'ON PEUT COMPARER LA PHILOSOPHIE A CES » POUDRES SI CORROSIVES, QU'APRÈS AVOIR CON-

» SUMÉ LES CHAIRS MORTES D'UNE PLAIE, ELLES » RONGERAIENT LA CHAIR VIVE, CARIERAIENT LES » OS, ET PERCERAIENT JUSQU'AUX MOELLES. LA PHI- » LOSOPHIE RÉFUTE D'ABORD LES ERREURS; MAIS SI » ON NE L'ARRÊTE POINT LA, ELLE ATTAQUE LES » VÉRITÉS : ET QUAND ON LA LAISSE FAIRE A SA FAN- » TAISIE, ELLE VA SI LOIN QU'ELLE NE SAIT PLUS OU » ELLE EST, NI NE TROUVE PLUS OU S'ASSEOIR. »

Nous savons qu'on a reproché à Bayle de s'être fait un plaisir malin de prêter de la force aux systèmes les plus erronés, et de donner du poids aux objections impies de quelques hérétiques, tels que les Pauliciens, les Manichéens, etc. Mais est-il donc permis d'interpréter et d'empoisonner ainsi les intentions d'un auteur? Il nous semble que Bayle n'a voulu par-là que nous armer contre l'orgueil et l'intolérance de notre raison. Il n'a pas connu de meilleur remède à une certaine maladie d'opinion à laquelle nous sommes tous plus ou moins sujets. On nous fait des exposés infidèles de presque toutes les doctrines qui paraissent contrarier la doctrine dominante. On impute à ceux dont les sentiments diffèrent des nôtres, des contradictions si manifestes, ou des conséquences si révoltantes, que, sur la parole de nos maîtres, nous serions tentés de prendre les défenseurs de ces doctrines pour des fanatiques opiniâtres, à peine dignes du nom d'hommes, et qui ne méritent pas qu'on leur fasse

l'honneur de raisonner avec eux. Cette façon de penser nous enorgueillit et nous dispose à l'intolérance, ou du moins au mépris pour quiconque ne pense pas comme nous. Nous devrions cependant être arrêtés à cet égard par une réflexion bien simple : c'est qu'il n'est pas de secte qui n'ait eu pour partisans des gens de très-bonne foi, et, qui plus est, très-éclairés.

Tel est le ridicule préjugé dont Bayle a cru devoir nous garantir en nous démontrant combien on risque de se tromper si l'on ne consulte que les docteurs de son propre parti ; combien on a calomnié et persécuté de certains hommes que l'on taxait d'opiniâtreté dans des erreurs évidemment absurdes, parce qu'on ne se donnait pas la peine d'examiner les raisons spécieuses qui les retenaient invinciblement dans ces erreurs.

Cette intention de Bayle est très-digne d'un vrai philosophe, d'un ami du genre humain : elle ne tend qu'à nous rendre plus réservés, plus circonspects dans ces jugements qui nous porteraient à la haine envers nos semblables. Soyons attachés à la vérité, mais examinons impartialement et sans précipitation ce qui peut en éloigner nos frères. Si nous réfléchissons sérieusement aux fausses lueurs qui nous ont souvent égarés, et qui peuvent, surtout en matière d'opinion, abuser l'homme le plus raisonnable, nous ne persécuterons personne. Le ridicule, et non

le glaive, deviendra le moyen de faire tomber sans violence certaines erreurs qui pourraient inquiéter le gouvernement. C'était sans doute à ce système de tolérance que se rapportaient toutes les intentions de Bayle, qui paraît n'avoir pas été bien entendu. Voilà du moins ce qu'un lecteur attentif aperçoit dans ses ouvrages; et alors il est indigné de toutes les calomnies qui se sont accréditées contre cet illustre écrivain. Nous osons croire qu'à son égard, les faux philosophes sont venus à bout d'en imposer aux théologiens.

En justifiant ici la mémoire de Bayle contre ses détracteurs, nous ne faisons que nous conformer à une pensée très-judicieuse d'un de nos plus grands poètes, qui repoussait pareillement les outrages faits à la mémoire du célèbre Fra-Paolo : « Je ne sais, disait-il, si ce n'est pas » faire tort à la religion, que de dire qu'un » homme aussi généralement estimé n'a point eu » de religion ». On a souvent répété cette réflexion vraiment philosophique de Racine, sans avoir l'attention de le citer.

Quoi qu'il en soit, si nos modernes sophistes ont cru de bonne foi honorer la mémoire de Bayle en le faisant passer pour un des fondateurs de leur secte, c'est de leur part, du moins, une espèce d'hommage qu'ils ne pouvaient lui refuser. Ses ouvrages ont été pour eux une mine féconde dans laquelle ils ont puisé tout ce qu'ils

ont écrit de raisonnable, et sa vaste érudition les a dispensés d'en avoir eux-mêmes. On n'ignore plus aujourd'hui que leurs volumes se réduiraient à très-peu de chose, s'ils restituaient ce qu'ils ont dérobé, non seulement à ce philosophe, mais à Montagne, Charon, Le Vayer, etc., etc.

Bayle fut compilateur et journaliste, et dans ces deux emplois, si avilis de nos jours, il s'est acquis une gloire immortelle : c'est que par l'assemblage le plus rare, il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux et même du génie. Son style incorrect et diffus plaît malgré ses négligences, parce qu'à l'exemple de Montagne, il converse avec ses lecteurs, et que peu d'écrivains apprènent mieux à penser. Personne n'employa plus heureusement que lui les armes de la dialectique, et ne sut raisonner d'une manière à la fois plus subtile et plus profonde.

Quoique réellement persécuté, on ne l'entendit point crier à la persécution; il ne déshonora point ses apologies par des libelles; il n'eut point la vanité de se comparer à Socrate; enfin, il ne prodigua pas les grands mots d'humanité et de vertu, répétés si fréquemment, et avec un enthousiasme si factice, par nos charlatans de philosophie. Chaste dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il put parler de morale sans craindre qu'on le fît rougir en lui opposant le contraste humiliant de ses discours et de ses actions.

Il est étonnant que le siècle de Louis XIV, ayant été illustré par les Descartes, les Pascal, les Arnauld, les Gassendi, les Nicole, les Mallebranche, et par Bayle lui-même, le siècle qui l'a suivi se soit arrogé si fastueusement le titre de siècle philosophique, comme si quelques-uns de nos philosophes du jour pouvaient se flatter de balancer la gloire de ces grands hommes.

BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin Caron de), né à Paris en 1732, mort en 1799. On n'avait encore, lorsque les premières éditions de ces Mémoires parurent, que deux drames de cet auteur, écrits en prose guindée, et partagés en cinq actes. Persuadé que la perfection est l'ouvrage du temps, et qu'à bien des égards notre art dramatique était encore dans l'enfance, Beaumarchais semblait ne s'occuper que de ses progrès, et des moyens de plaire que Molière avait eu, selon lui, le malheur de négliger.

Supérieur à Diderot par l'attention scrupuleuse avec laquelle il décrivait le lieu de la scène, et jusqu'à l'ameublement dont il convenait de le décorer, il notait avec le même soin les différentes inflexions de voix, les gestes, les positions réciproques et les habillements de ses personnages. Diderot s'était contenté de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théâtrales qu'il ne fallait point oublier; Beaumarchais,

dans sa comédie des *Deux Amis*, crut devoir ajouter à ces papillotes une veste du matin, et un balai de plumes. On voit combien les ressources du génie se multiplient entre les mains des grands hommes, et la merveilleuse influence de l'esprit philosophique sur tous les arts.

Pour sacrifier encore plus au naturel, Beaumarchais avait imaginé d'introduire dans la même pièce un valet bien bête, ce qui est d'une commodité admirable pour les auteurs qui voudront se dispenser d'avoir de l'esprit. Mais une découverte bien plus singulière, plus heureuse, et dont toute la gloire appartient à Beaumarchais, c'est le projet qu'il a développé dans la préface (1) de son drame d'*Eugénie* pour désennuyer les spectateurs pendant les entr'actes. Il voudrait qu'alors le théâtre, au lieu de demeurer vide, fût rempli par des personnages pantomimes et muets, tels que des valets, par exemple, qui frotteraient un appartement, balayeraient une chambre, battraient des habits, ou régleraient une pendule : ce qui n'empêcherait pas l'accompagnement ordinaire des violons de l'orchestre.

Nous pensons que Molière eût fait une scène très-piquante de ces modernes législateurs du théâtre, qui se flattent de perfectionner l'art dra-

(1) *N. B.* Que cette préface est d'ailleurs un modèle rare de ridicule, de mauvais goût et de style barbare.

matique par de pareils moyens, et qu'il n'eût pas manqué de joindre ces belles découvertes aux fameux projets de M. Caritidès, dans la comédie des *Fâcheux*. Il n'y a rien d'aussi plaisant, peut-être, que l'air de prétention avec lequel nos réformateurs de la scène proposent gravement des puérilités aussi niaises; et l'on serait tenté de s'écrier avec Mascarille :

Rare et sublime effort d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive !

Le nom de Beaumarchais est devenu depuis beaucoup plus fameux, nous dirions même plus célèbre, si le bruit pouvait se confondre avec la gloire. Il a donné, au théâtre de Molière, le *Mariage de Figaro*, qui, par un événement sans exemple, s'est maintenu pendant près de trois ans sur les affiches des spectacles, et n'a pas eu moins de cent représentations.

Nous avons cru devoir féliciter la nation du succès démesuré de cette pièce. En effet, si, comme les chef-d'œuvres de la scène, elle n'eût été représentée que trente ou quarante fois, le public, induit en erreur par cette égalité de succès, aurait pu la mettre au même rang : au lieu qu'elle ne peut raisonnablement se comparer qu'aux pièces qui ont obtenu, de nos jours, des succès plus inconcevables encore. Ce n'est, comme on le sait, ni *Cinna*, ni le *Misantrope*,

qui ont joui de ces honneurs : c'est aux *Battus qui payent l'amende*, c'est à la *Famille des Pointus* que la gloire de ces inépuisables représentations était réservée.

Jaloux d'un nouveau laurier, Beaumarchais voulant nous donner, dit-il, une idée des spectacles des Grecs, a fait représenter sur la scène d'Armide l'opéra de *Tarare*. Nous pensions qu'Athalie, ou même Sémiramis, pouvaient nous avoir donné quelque idée des beaux jours du théâtre d'Athènes; mais Beaumarchais a mieux aimé que nous en fussions redevables à *Tarare*. A *Tarare*, soit, ou même à Polichinelle, puisque c'est son bon plaisir. Il a bien le droit de commander à l'opinion de ceux qui se précipitent en foule à ses pièces. La bonne compagnie qui s'était passionnée pour Figaro, n'était pas moins digne de s'émerveiller pour *Tarare*. Eh! comment se défendre du charme lyrique de ces vers :

Nos tendres soins
Sont pour nos foins,
Et notre amour pour la pâture !

Heureuse la nation qui, dégagée de tous principes, et n'étant plus arrêtée par aucune fausse délicatesse, s'inquiète peu d'où lui viènent ses plaisirs ! qui, rassassiée des chef-d'œuvres de Racine, de Molière, de Quinault, s'adonne à Beaumarchais par régime, et dont la faveur ca-

pricieuse se partage également entre *Tarare* et *Britannicus*, le *Misantrope* et *Figaro; Armide* et *Calpigi!* Cette nation, il est vrai, dégénérée de sa splendeur, pourra bien, du moins pour les arts, ne plus conserver de rang dans l'Europe; mais de quoi ne se console-t-on pas avec l'Opéra-comique, le théâtre des Variétés, et les facéties de *Madame Angot!*

Adoucissons cependant par quelques aveux qui attesteront notre impartialité, ce que cet article peut avoir de trop sévère. Malgré le mauvais goût et le style bizarre qui relèguent nécessairement Beaumarchais dans la classe des écrivains médiocres, les mémoires qu'il publia dans son fameux procès contre un juge qui l'accusait d'avoir voulu le suborner, étincèlent de saillies heureuses, et méritent d'être conservés, par une foule de traits d'une gaîté originale et piquante, qui ne permettent pas de douter qu'il n'eût un fond d'esprit naturel très-riche. C'est, sans exception, ce qu'il a fait de meilleur; il y est même quelquefois très-éloquent.

Ses comédies, et principalement le *Barbier de Séville*, où il introduisit, pour la première fois, ce personnage de *Figaro*, devenu depuis, comme celui de *Falstaff*, chez Shakespear, un des personnages qu'il a reproduits le plus constamment sur la scène, offrent aussi plusieurs traits de cette même gaîté; et si quelques-unes de ces pièces,

telles que le *Mariage de Figaro*, devinrent, en quelque sorte, ridicules par un succès trop disproportionné à leur mérite, et ne peuvent être mises, à beaucoup près, au rang des ouvrages dont la scène s'honore ; il faut avouer du moins que, de nos jours, elle a été profanée par des ouvrages très-inférieurs, et qui ont porté son avilissement à son comble. Enfin, tous ceux qui ont connu Beaumarchais, assurent qu'il était peu d'hommes d'un commerce plus agréable dans la société. Peut-être, si le fond d'esprit naturel qu'il avait, eût été cultivé par quelques études, aurait-il pu se faire dans les lettres un nom distingué : mais s'étant borné à la seule éducation que peut donner l'usage du monde, cette éducation superficielle ne le mit à portée ni de se former des principes, ni d'épurer son goût ; et c'est, en effet, la partie qui manque essentiellement à tous ses ouvrages. Quelques-uns d'eux ont pu obtenir plus ou moins d'accueil aux représentations du théâtre ; mais aucun ne peut soutenir l'épreuve de la lecture.

BEAUMELLE (LAURENT-ANGLIVIEL DE LA), né à Vallerangue en 1729, mort en 1773.

Il a publié les *Lettres de madame de Maintenon*, dans lesquelles on trouve quelques anecdotes précieuses sur les dernières années du règne de Louis XIV. Ce recueil eût été beaucoup plus

piquant, si l'éditeur ne l'eût pas surchargé d'une foule de lettres inutiles et minutieuses. Ses Mémoires pour servir à l'histoire de cette dame ont été lus avec avidité, parce qu'ils tiènent à un siècle de gloire, qui véritablement commençait à se couvrir de nuages, mais dont les moindres particularités intéressent encore non seulement la nation, mais l'Europe entière.

La Beaumelle était protestant; quand on ne le saurait pas d'ailleurs, cet ouvrage le prouverait assez. On y remarque, contre la mémoire de Louis XIV, le chagrin et l'aigreur du style des réfugiés : sentiments pardonnables, il est vrai, si l'on remonte à leur cause, et à ces cruelles missions connues sous le nom de *Dragonnades*, parce qu'elles eurent des dragons pour missionnaires.

L'esprit d'animosité et de vengeance qui règne dans ces Mémoires, n'a pas eu peu d'influence sur leur succès; mais les personnes instruites et modérées, en rendant justice aux talents de l'auteur, qui a quelquefois la précision et l'énergie de Tacite, ont trouvé dans cet ouvrage beaucoup de faits hasardés. Le style n'a pas toujours la dignité, et n'a presque jamais la décence qui convient à l'histoire.

Ses notes téméraires sur le siècle de Louis XIV, lui attirèrent un redoutable ennemi. Si Voltaire parut avoir porté trop loin le ressentiment, ce ne

fut pas cependant un effet ordinaire de la susceptibilité délicate et ombrageuse de ce grand poète. Nous savons qu'indépendamment de ces notes, qui la plupart manquent de vérité, la Beaumelle avait eu le malheur de l'offenser personnellement, et sur un objet très-grave. La colère est sans doute plus déplacée chez un philosophe, que dans une âme vulgaire : mais qui peut se flatter de ne participer jamais aux faiblesses de l'humanité ? Il semble que la médiocrité, plus susceptible encore que le génie, ne devrait pas s'arrèter avec tant de complaisance et de fiel sur les défauts d'un grand homme : ce sont ces défauts mêmes qui le rapprochent d'elle ; et ils devraient la consoler, si quelque réflexion pouvait adoucir le tourment de la jalousie.

La Beaumelle perdit, dans ses démêlés avec Voltaire, un temps qu'il pouvait employer plus utilement ; il sacrifia tout au triste avantage de causer quelques moments d'humeur à cet illustre écrivain, et il y réussit par des lettres très-piquantes, devenues très-rares, et qui furent recherchées avec l'empressement qu'on a toujours pour les écrits polémiques. Si la vengeance savait se borner, la Beaumelle aurait eu peut-être de quoi s'enorgueillir d'avoir employé beaucoup de sel, de finesse et surtout de malignité contre un homme qui connaissait si bien l'usage de ces armes pour en accabler ses adversaires ; mais

bientôt il ne connut plus de frein. Après avoir fait avec Fréron un commentaire satirique sur la *Henriade*, il voulait, dit-on, refaire ce poème, et joindre à ce travail des notes critiques sur tous les ouvrages de l'auteur. Nous n'avons connu d'autres vers de la Beaumelle, que ceux d'une tragédie de *Virginie*, dont il nous fit un jour une lecture. Le style de cette pièce n'était pas un préjugé de succès pour sa nouvelle Henriade ; et son Commentaire, dicté par la haine, n'eût pas fait une grande fortune.

Moins livré à ces disputes, cet écrivain aurait pu se faire un nom distingué ; il était né avec des dispositions très-brillantes ; mais l'extrême vivacité de son esprit en avait retardé la maturité, et nuisit même à son jugement. Il nous avait lu quelques fragments d'une traduction de Tacite, qui nous fait regretter qu'il ne l'ait point achevée. Quoiqu'on ait dit qu'il en avait laissé le manuscrit en mourant, et que l'édition en ait été promise il y a quelques années, nous avons de fortes raisons de croire que la traduction est demeurée imparfaite, et que l'édition annoncée, si elle paraît, ne sera pas entièrement de sa main.

Il avait épousé une sœur de ce jeune la Vaysse de Toulouse, dont il a été si souvent question dans la malheureuse affaire des Calas. Le nom de cette famille respectable et infortunée inspire encore un vif intérêt pour tous ceux qui ont eu

quelque rapport avec elle ; et Voltaire qui s'était acquis tant de gloire en prenant sa défense, Voltaire que cette seule considération aurait dû fléchir, ne persécuta pas moins la Beaumelle jusqu'au tombeau.

BEAUVAIS (Jean-Baptiste-Charles-Marie de), ancien évêque de Sénès, né à Cherbourg en 1733, mort à Paris en 1789. L'un de nos plus éloquents prédicateurs, et celui qui nous paraît s'être approché le plus de cette éloquence mâle et nerveuse que l'on admire dans Bossuet, et qui sied si bien à un orateur apostolique. On n'a point oublié son sermon célèbre prêché à Versailles en 1774, et dans lequel il parut prédire à Louis XV, plongé alors dans tous les égarements qui ont flétri la fin de son règne, une mort qui semblait encore éloignée, et qui suivit de bien près la menace de l'orateur. Nous n'examinons pas si l'éloquence religieuse peut se permettre quelquefois ces explosions hardies, dont le fanatisme pourrait abuser; mais on peut juger de l'impression que fit sur une cour esclave une liberté si étrangère à ses mœurs, et combien cette impression dut se renouveler lorsque l'événement sembla justifier la prédiction. Quoi qu'il en soit, l'évêque de Sénès, porté à l'épiscopat, non par sa naissance, mais par son seul mérite, était né pour honorer la chaire, et ne réussit pas moins dans l'Oraison funèbre que

dans les Sermons. Il n'a laissé que peu d'ouvrages, mais assez pour être compris dans le petit nombre de ceux qui ont conservé parmi nous le génie de la véritable éloquence.

BELLOY (Pierre-Laurent-Buirette de), de l'Académie Française, né en Auvergne en 1729, mort à Paris en 1775. Il a donné à nos auteurs dramatiques l'exemple trop peu suivi de puiser leurs sujets dans l'histoire de la nation, et de consacrer leurs veilles à la gloire de leur patrie : mais il s'est trop souvent permis d'altérer par des intrigues romanesques la simplicité de l'histoire ; il n'a pas été heureux dans ses choix, et son style d'ailleurs a presque toujours plus d'enflure que d'élévation.

Si la catastrophe de sa tragédie de *Gabrielle de Vergi* était moins révoltante, cette pièce, soit par la sagesse de son plan, soit par la manière dont elle est écrite, nous paraîtrait le meilleur de ses ouvrages. L'auteur avait réuni dans cette pièce le double mérite de traiter un sujet très-simple, et d'avoir su rendre, malgré l'atrocité de sa vengeance, le personnage de Fayel intéressant.

La passion de cet écrivain pour l'héroïsme français supposait une âme élevée, et semblait promettre au public un poète national désiré depuis long-temps. C'est ce qui lui a conservé

pendant sa vie une réputation que sa mort n'a pas encore éteinte. On ne le mettait pas au rang des hommes supérieurs; on ne comparait aucune de ses tragédies à celles des maîtres de l'art; mais on convenait assez que s'il avait mérité quelque prix dans la carrière du théâtre, on ne pouvait sans injustice lui disputer la couronne civique.

BENSERADE (Isaac de), de l'Académie Francaise, né à Lions en Normandie, en 1612, mort à Paris en 1691. Bel esprit redouté de son temps par le talent qu'il avait de railler avec assez de finesse, quoique la plupart de ses épigrammes ne fussent que des jeux de mots. Il réussirait encore de nos jours dans les sociétés et dans les ruelles, par le mérite de quelques à-propos; mais il n'aurait d'ailleurs aucune réputation parmi les gens de lettres. On a deux volumes de ses vers, sans y comprendre sa traduction bizarre des Métamorphoses d'Ovide en rondeaux. Ce qui prouve leur médiocrité réelle, malgré l'agrément qu'ils pouvaient emprunter de quelques circonstances du moment, c'est que jamais on n'en cite aucun, et que Benserade ne fournit rien, même à la conversation. Son fameux sonnet de Job et celui d'Uranie qui firent tant de bruit dans leur temps, et qui partagèrent la ville et la cour entre Voiture et lui, ne passeraient aujourd'hui que pour deux productions médio-

eres, dont on parlerait, tout au plus, dans le Mercure.

BERCHOUX (JOSEPH), né à Saint-Symphorien-de-Lay, département de la Loire, en 1765.

Le bon temps de l'ancienne gaîté française avait disparu, et semblait ne devoir renaître qu'à une époque très-éloignée des troubles qui ont agité la France; cependant le caractère national a prévalu. Ces troubles finissaient à peine, lorsque M. Berchoux nous donna, il y a quelques années, l'ouvrage le plus original peut-être, le plus ingénieux, le plus gai qui ait paru depuis ce bon temps que nous regrettons, et c'est le poème de la *Gastronomie*. L'auteur, sans s'écarter un moment de son sujet, a su, quelque ingrat qu'il soit en apparence, en tirer le parti le plus heureux. Finesse, grâce, malice, gaîté franche, poésie même, mais poésie convenable au genre, et telle que Boileau, dans la satire du Repas, lui en fournit le modèle; voilà les différents mérites que M. Berchoux a réunis dans ce singulier ouvrage, qui semblait ne promettre que le burlesque de Scarron, dans lequel il ne tombe jamais. Les vers en sont naturels, faciles, et jetés de cette manière qui les grave aisément dans la mémoire, et qui en convertit plusieurs en proverbes. On y désirerait seulement par intervalles un peu plus de sévérité dans les rimes;

la plaisanterie n'y perdrait pas, et les vers y gagnent toujours.

Quelques esprits graves et voués au sérieux, quelques philosophes qui par malheur ne sont pas nés plaisants, et dont l'espèce abonde, trouveront sans doute nos éloges exagérés, parce qu'au fond il ne s'agit que d'un badinage ; mais nous pensons que ce badinage eût fait sourire Boileau, Racine, Molière, et tous les bons esprits du siècle de Louis XIV.

Ce poème, qui en est à sa quatrième édition, et qui en aura d'autres, est accompagné de Pièces fugitives, la plupart fort agréables. On y distinguera surtout l'Elégie, à laquelle l'auteur n'a donné ce nom qu'en badinant, et qui commence par ce vers :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?

Cette pièce appartiendrait plutôt à la Satire qu'à l'Elégie ; le sel nous en a paru du même genre que celui qui anime le poème, c'est-à-dire d'un atticisme très-piquant.

BERGERAC (Cyrano de), né dans le Périgord en 1620, mort en 1655. Cet auteur qui est échappé au souvenir de M. de Voltaire, dans sa liste des écrivains du siècle de Louis XIV, peut être regardé comme un homme vraiment singulier, et qui se fût acquis une réputation dis-

tinguée, si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige, et qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses, une éducation trop négligée, une imagination sans frein, et qu'il ne put jamais régler, furent les principaux obstacles qui l'empêchèrent de perfectionner ses talents. Mais, malgré les vices de son éducation, il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en philosophie. Ses ouvrages, quoique défigurés par des équivoques et par des pointes, en sont la preuve. On voit qu'il était parfaitement instruit des principes de Descartes; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il a fourni à Fontenelle, au docteur Swift, à Voltaire, et à Molière même, plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes supérieurs. Outre sa comédie du *Pédant joué*, assez plaisante pour le temps, et meilleure que celles des *Visionnaires* de Desmarets, qui eut une si grande réputation, il a fait une tragédie de la *Mort d'Agrippine*, où il a donné, dans le personnage de *Séjan*, le premier exemple de ces maximes anti-religieuses qui, depuis, ont été affectées jusqu'au ridicule dans plusieurs de nos tragédies modernes.

BERNARD (Pierre-Joseph), né à Grenoble en 1708, mort à Paris en 1776. On a de lui quelques pièces fugitives pleines de légèreté, de délicatesse

et de grâces. On sait qu'il a fait un *Art d'aimer* d'après celui d'Ovide, fort applaudi dans les sociétés, et qui ne fut pas moins accueilli lorsque l'auteur le rendit public. Il a donné à l'Opéra *les Surprises de l'Amour*, et *Castor et Pollux*. Il serait à souhaiter que le génie du célèbre Rameau eût été toujours aussi heureusement secondé par les ouvrages qu'il a honorés de sa musique.

C'est au poète aimable dont nous parlons, que fut adressée cette jolie invitation de Voltaire, au nom de madame la duchesse de la Valière, l'une des belles femmes de Paris qui conserva le plus long-temps sa beauté :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'Art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

Depuis les dernières éditions de ces *Mémoires*, il s'en est fait plusieurs du poème de l'*Art d'aimer*, et le succès s'en est toujours soutenu. Quoiqu'il ait, avec celui d'Ovide (1), le défaut d'être entièrement dénué de sentiment, l'auteur a été inspiré par les Grâces, comme son modèle, et souvent il a des beautés qui ne sont qu'à lui. Tel est, par exemple, le charmant épisode qui

(1) Tout ceci est tiré du nécrologe de 1776, dans lequel l'auteur de ces Mémoires s'était chargé de l'article *Bernard*.

termine le premier chant, épisode où la décence, peut-être, n'est pas assez ménagée, mais que nous proposons à nos jeunes poètes comme un modèle de cette retenue discrète avec laquelle un auteur, qui se respecte, doit présenter de certaines images : c'est la ceinture des Grâces appliquée où elle doit l'être.

Le génie de Bernard porte l'empreinte du siècle où il a vécu, et dont Voltaire a tracé une peinture si fidèle dans ces vers que la morale pourrait lui reprocher, si l'histoire n'attestait pas ici l'exacte vérité du tableau :

Voici le temps de l'aimable régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout, excepté pénitence.

La seule philosophie qui pût alors être d'usage, était celle d'Anacréon et d'Epicure, et Bernard n'en eut pas d'autre. Aucun de nos poètes ne s'est plus approché que lui de la manière d'Ovide; il en a les défauts et les beautés. Comme lui, il s'adresse toujours à l'imagination et à l'esprit, au lieu de parler au cœur, et souvent il ne sait pas s'arrêter ; mais il en a la facilité, les grâces brillantes (car il ne connaît pas les naïves) et, si nous l'osons dire, la fraîcheur : aussi tous ses contemporains se sont-ils accordés à lui donner le nom d'Ovide.

Le génie facile et léger de cet écrivain a produit de nos jours une foule d'imitateurs, dont on peut lire, chaque année, les tristes essais dans l'*Almanach* soi-disant *des Muses*. Mais qu'il y a loin d'un génie enflammé par la lecture assidue des bons modèles ! qu'il y a loin du talent de peindre à la malheureuse facilité d'amonceler de petits vers sans idées et sans images, et de former d'insipides recueils pleins de persifflage, de néologisme et d'ennui !

BERNIS (Le comte François-Joachim de Pierre de), de l'Académie Française, né à Saint-Marcel de l'Ardèche, en 1715, mort cardinal à Rome en 1794. Sa réputation littéraire, sans le placer à un rang très-élevé, est pour sa mémoire un titre d'honneur plus recommandable que toutes les dignités dont il fut revêtu, après avoir lutté long-temps contre l'infortune.

Il a fait dans ses poésies un usage trop fréquent de l'ancienne mythologie, lorsqu'à force d'avoir été prodiguée, elle commençait à perdre beaucoup de son prix. Il semblait n'avoir observé la nature qu'à travers le prisme de la fable ; et c'est à ce défaut que Voltaire faisait allusion dans une de ses épîtres :

Qu'un autre, dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques,

Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfants que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours.

Ce n'est pas que Voltaire ne condamne ailleurs ceux qui voudraient interdire avec trop de rigueur, à la poésie, ces fictions charmantes : « Il » s'élève parmi nous, dit-il, une secte de gens » durs qui se disent solides, d'esprits sombres » qui prétendent au jugement parce qu'ils sont » dépourvus d'imagination ; d'hommes lettrés et » ennemis des lettres, qui voudraient proscrire » la belle antiquité et la fable. » Mais il ne s'agit pas de proscrire, il faut ne pas abuser ; et c'est par l'abus continuel qu'en faisait l'abbé de Bernis, que son coloris, comme celui de Boucher le peintre, qui voyait tout couleur de rose, au lieu de se rapprocher de la belle nature, ressemble un peu trop à un coloris d'éventail : aussi Voltaire, pour caractériser cette surabondance de fleurs qui remplace trop souvent, dans les poésies de l'abbé de Bernis, le sentiment et les images, lui donnait-il quelquefois en plaisantant le nom de *Babet la bouquetière*.

Cependant on ne peut nier que, du moins dans quelques-unes de ses pièces, l'abbé de Bernis n'ait eu le mérite de peindre à grands traits, et même en maître. On peut en juger par ces beaux vers, où il nous paraît avoir décrit avec magnificence le soleil au milieu de sa course :

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la Terre et les Mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des Enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'univers.

Plusieurs Epîtres de cet auteur, celle à ses Dieux pénates, et celles qu'il a adressées au duc de Nivernais, à Duclos, au baron de Montmorency, lui assignent, à quelque distance de Gresset, un rang fort honorable encore parmi les poètes qui ont eu plus d'esprit que de génie.

Le *Poème de la Religion*, imprimé depuis sa mort, nous paraît trop inférieur à celui de Racine le fils, pour ajouter beaucoup d'éclat à sa réputation : cependant il en serait digne, si l'auteur eût toujours surmonté aussi heureusement les difficultés de son sujet, qu'il l'a fait dans ces vers où la doctrine de Spinosa est exposée avec

une fidélité dont la poésie ne paraissait pas susceptible :

Plongé dans le silence et dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant. Que dis-je? un monde entier
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible,
Ses cheveux des forêts, son œil sombre et terrible
Une fournaise ardente, un abîme enflammé :
Je crois voir l'univers en un corps transformé.
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines,
Le profond océan bouillonne dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs:
Sa tête touche aux cieux, et ses pieds aux enfers.
Il paraît : la frayeur de mon âme s'empare :
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la divinité,
Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
» Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
» Spinosa le premier connut mon existence :
» Je suis l'être complet, et l'unique substance :
» La matière et l'esprit en sont les attributs:
» Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
» Principe universel, je comprends tous les êtres,
» Je suis le souverain de tous les autres maîtres.
» Les membres différents de ce vaste univers
» Ne composent qu'un tout, dont les modes divers,
» Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
» Embellissent entre eux le théâtre du monde. »

Observez comme tout s'anime sous la main du génie. Le Dieu de Spinosa, tel qu'il s'est peint à l'imagination brillante du poète, nous rappèle

ce fameux promontoire des Tempêtes devenu, sous le pinceau du Camoëns, un énorme géant qui s'élève tout-à-coup du sein des mers, pour annoncer, d'une voix menaçante, à la flotte portugaise, tous les malheurs qui l'attendent, si elle ose lui disputer l'empire d'un Océan dont il est le gardien, et tenter un passage inaccessible jusqu'alors à l'audace humaine.

Ces deux fictions nous paraissent avoir entre elles de l'analogie; et l'on voit que si l'abbé de Bernis se fût moins borné aux images riantes et voluptueuses, aux succès de mode et aux applaudissements de société, il eût été capable de s'élever à la plus haute poésie.

BERTAUD (Jean), évêque de Séez, né à Condé en 1522, mort en 1611. L'un de ceux qui sauvèrent la langue française du naufrage dont le galimatias pédantesque de Ronsard semblait la menacer, et qui lui conservèrent son génie. En parlant des passions qui nous ont été données pour notre bonheur, et qui deviènent, par l'abus que nous en faisons, l'instrument de toutes nos calamités, il s'est servi de cette comparaison aussi juste qu'ingénieuse :

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Et s'en servit pour son dommage.

On connaît aussi ces belles stances de Bertaud,

dont les derniers vers sont encore dans la bouche de tout le monde :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

BITAUBÉ (PAUL-JÉRÉMIE), né à Berlin en 1732, membre de l'Académie de cette ville, et tant que Frédéric-le-Grand a vécu, honoré de la protection et des bienfaits de ce prince ; fixé aujourd'hui en France où il s'est naturalisé, et glorieusement dédommagé de ce que les circonstances lui ont fait perdre à Berlin par la générosité de l'Empereur.

Sage dans ses écrits, respectable dans ses mœurs, M. Bitaubé jouit depuis long-temps de l'estime publique. Sa traduction d'Homère est un de ses principaux ouvrages, et le succès en est attesté par les éditions multipliées, et la plupart très-belles, qu'on en a faites. Elle est non seulement plus pure, plus correcte, plus élégante, mais plus fidèle que celle de madame Dacier, qui n'est pas cependant sans mérite. Mais ce qui est bien remarquable à la gloire d'Homère, c'est que, traduit même en prose, il est lu et relu sans que l'admiration se lasse, tandis que Virgile, nous osons l'avouer, traduit en vers aussi heureusement qu'il pouvait l'être par M. de Lille, soutient à peine cette épreuve,

et ne trouve des admirateurs que dans sa propre langue.

D'où peut naître cette différence, sinon de la supériorité du génie d'Homère? Virgile, quoique le seul rival qui soit digne de lui être comparé, Virgile, moins riche en invention, faible surtout, et trop peu varié dans ses caractères, parfait dans les détails, et moins heureux dans l'ensemble de son poème, n'excelle et n'est véritablement enchanteur que par la magie de son coloris, avantage qui disparaît presque entièrement dans la meilleure traduction. Son imagination, plus réglée, plus sage peut-être que celle du poète grec, frappe l'âme d'une secousse moins vive, et (si nous osons hasarder notre avis), ne lui laisse que la gloire du second rang, gloire qui ne lui fut jamais disputée, et à laquelle, si l'on en excepte le Tasse, aucun moderne jusqu'ici n'a pu s'élever.

M. Bitaubé ne s'est pas borné à traduire; on a de lui, en des genres différents, plusieurs ouvrages qui prouvent tous un bon esprit, ce qui n'est plus un mérite commun. Son poème de *Joseph*, sujet emprunté de la Bible, comme celui de *la Mort d'Abel*, par Gessner, est un de ceux qui ont eu le plus de succès. Il est à la Mort d'Abel ce qu'un drame est à une tragédie; mais le drame est très-bien conduit, il est très-intéressant, et nous ne connaissons en effet dans la Bible aucune histoire qui nous ait plus vivement

émus que celle de Joseph. Le poème a fait sur nous la même impression, et c'est l'éloge le plus flatteur que l'auteur pouvait ambitionner.

Il a été moins heureux dans un autre poème, intitulé *Guillaume de Nassau*, ou *les Bataves*. Nous observerons ici que l'on n'accorde qu'abusivement le titre de poème à des ouvrages en prose. Le Thélémaque même n'est pas une exception, et ne doit être compté que parmi les romans. Le sujet de *Guillaume de Nassau*, beaucoup trop élevé d'ailleurs pour ce genre d'écrire, qui ne se rapproche de la poésie qu'en dénaturant la prose, et qui n'a pas de caractère propre, exigeait impérieusement le génie d'un poète; et le talent de M. Bitaubé, quoique fort estimable, n'était pas en proportion avec un sujet réservé à l'épopée. (1)

BLETTERIE (l'abbé JEAN-PHILIPPE-RENÉ DE LA), de l'Académie des Inscriptions, né à Rennes en 1696, mort à Paris en 1772.

La *Vie de l'empereur Julien* est le plus estimé de ses ouvrages. On sut gré à l'auteur d'avoir osé rendre quelque justice aux vertus d'un prince

---

(1) Nous savons que de M. Chénier s'est emparé de ce beau sujet, et nous le croyons en très-bonne main.

P. S. Aujourd'hui, 23 novembre 1808, les papiers publics nous apprènent la mort de M. Bitaubé.

infidèle à la religion, mais qui ne parut en attaquer les dogmes que pour en observer plus sévèrement la morale. Cette impartialité louable, et dont les exemples étaient encore très-rares, fit beaucoup d'honneur à l'abbé de la Bletterie : nous croyons cependant qu'il n'avait ni conçu ni tracé avec assez de grandeur le caractère de Julien, et qu'il est demeuré trop souvent au-dessous de son sujet.

Il paraît penser de bonne foi que cet empereur fut attaché, jusqu'à la superstition, aux fables du paganisme; et c'est ce que tout lecteur éclairé ne supposera jamais d'un homme tel que Julien, quoi qu'en ait dit Prudence dans ces vers qui caractèrisent assez bien d'ailleurs ce prince philosophe :

Ductor fortissimus armis,
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ.
Relligionis, amans tercentùm millia divûm,
Perfidus ille Deo, sed non et perfidus orbi.

On sait que Julien, né avec les dispositions les plus rares, eut encore le bonheur d'être élevé dans les principes de la religion chrétienne par les plus habiles maîtres de son temps. L'expérience nous apprend, il est vrai, que malgré de pareils secours on peut s'égarer dans la foi, ou même en perdre entièrement l'habitude; mais d'une éducation aussi soignée, on ne retombe point dans le délire des superstitions les plus absurdes.

Il est certain que, par une politique malheureuse, Julien crut devoir préférer à la religion de Constance, son persécuteur et le bourreau de sa famille, l'ancienne religion des maîtres du monde. Convaincu de l'influence que l'exemple du souverain a toujours sur l'opinion, il parut s'occuper avec d'autant plus de zèle des cérémonies sacrées, qu'il voulait en être le restaurateur. Empereur et pontife par les lois de l'État, que Constantin n'avait point abrogées, il dut allier les soins de l'autel à ceux du trône. Cette conduite, indispensable dans le système politique qu'il avait eu le malheur d'adopter, prouve sans doute combien il était affermi dans la résolution d'abolir le christianisme, mais n'a certainement rien de commun avec la superstition dont on l'accuse.

Les sources dans lesquelles l'abbé de la Bletterie a puisé, nous paraissent d'ailleurs assez pures. Il rejète sans balancer la fable qui attribue à Julien mourant ces paroles si peu dignes de lui : « Tu as vaincu, Galiléen (1) ». Il devait rejeter avec plus de mépris encore l'anecdote absurde

---

(1) Ceux qui ont attribué ces paroles à Julien n'en ont point pesé les conséquences : elles n'ont aucun sens, ou elles supposent que Julien ne doutait pas que la flèche dont il avait été blessé ne fût partie d'une main chrétienne.

d'une prétendue femme sacrifiée à la Lune, dans une ville de Mésopotamie. Il est vrai que les anecdotes les plus suspectes, dès qu'une longue tradition les a, pour ainsi dire, consacrées, peuvent trouver place dans l'histoire, pourvu qu'on ne les donne que pour des bruits populaires dénués de vraisemblance ; et c'est une attention que l'abbé de la Bletterie a rarement négligée.

La *Vie de l'empereur Jovien*, écrite par le même auteur, a paru très-inférieure à celle de Julien ; mais cette différence ne vient peut-être que du choix d'un sujet beaucoup moins heureux. En effet, malgré ses erreurs, Julien fut le modèle des princes ; et Jovien, quoique fidèle à l'église, eut à peine un caractère digne de l'histoire.

On a de l'abbé de la Bletterie une traduction estimée des *Césars* et du *Misopogon* de Julien. Il a traduit aussi quelques ouvrages de Tacite, et en dernier lieu ses *Annales* ; mais cette production de sa vieillesse a paru plutôt un travestissement qu'une traduction ; et il serait difficile d'imaginer un contraste plus bizarre, que l'énergie de l'historien romain comparée au style bourgeois de l'écrivain français.

Il résulte de nos observations, que vainement on chercherait dans l'abbé de la Bletterie l'homme supérieur, ou même l'homme de goût. Il est au rang de ces littérateurs estimables par leurs connaissances, qui, sans avoir fourni une carrière

assez brillante pour être enviée, ont eu cependant le mérite de se rendre utiles. Bon esprit plutôt que bel esprit, doué de plus de jugement que d'imagination et de talents, mais recommandable par ses mœurs, et par l'avantage qu'il eut de se faire des amis; enfin plus heureux avec moins de gloire que beaucoup de gens de lettres d'une classe plus distinguée, qui n'ont jamais su vivre en paix, ni avec leurs rivaux ni avec eux-mêmes.

BOINDIN (Nicolas), de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1696, mort en 1751 : homme juste, mais inflexible et dur, qui passait sa vie dans un café, à disserter sur les pièces nouvelles, et à débiter les opinions hardies d'une philosophie dangereuse. La tranquillité dans laquelle il a vécu, prouve la douceur et la tolérance du gouvernement qui existait alors, malgré les plaintes exagérées de quelques prétendus philosophes qui ne parlaient que de persécutions, et qui étaient souvent très-persécuteurs.

Boindin disait plaisamment à un homme qui pensait comme lui, et qu'on paraissait vouloir inquiéter : « On vous tourmente, vous, parce » vous êtes un athée-janséniste; mais on me laisse » en paix, parce que je suis un athée-moliniste »; c'est-à-dire du parti qui était alors en faveur, et dans lequel il avait des amis.

C'était d'ailleurs un homme d'esprit, d'érudition et même de goût, quoique, par l'habitude de disputer, il ait fini par ne plus rien voir que de problématique dans les opinions humaines. Sa comédie du *Port de Mer* est souvent d'un comique assez vif, et l'on ne sait trop pourquoi les comédiens n'ont pas conservé, sur leur répertoire, quelques autres petites pièces du même auteur, telles que *le Bal d'Auteuil* et *les Trois Gascons* : ils en représentent tous les jours de moins ingénieuses. A l'exception du *Bal d'Auteuil*, La Motte avait eu quelque part à toutes ces bagatelles de Boindin ; ce qui n'empêcha pas ce dernier de rendre toujours justice à l'illustre et malheureux Rousseau, qu'il regardait comme faussement accusé des couplets qui le firent bannir de France. Il a même laissé à sa mort, en forme de testament, un mémoire pour la justification de ce poète célèbre.

BOISJOSLIN (Jacques-François-Marie-Vieilh), né à Alençon en 1763.

Plus nous avons pris d'intérêt à la gloire des arts, plus nous devons, lorsqu'elle est menacée d'une décadence humiliante, exciter l'émulation de ceux que nous croyons capables d'en relever l'honneur ; et, sous ce rapport, nous ne pouvons nous dispenser de reprocher à M. de Boisjoslin l'oubli qu'il semble faire de son talent. Sa traduc-

tion du poème de Pope, intitulé *la Forêt de Vindsor*, n'est à la vérité qu'un ouvrage d'environ cinq cents vers, mais dont la couleur a tant d'éclat, et qui promettait à la poésie un talent si distingué, que le silence qu'il a gardé depuis doit paraître inexcusable.

Nous ne faisons, pour ainsi dire, que répéter ici en prose commune ce que M. Fontanes disait à M. de Boisjoslin en vers charmants, dans une épître qu'il lui avait adressée sous le titre de *l'Emploi du Temps*. Ce souvenir ne peut manquer de l'intéresser vivement, et nous ne connaissons rien de plus capable de ranimer en lui la passion des arts et le feu de ses belles années.

Si le charme du style ne suppose pas toujours le génie de l'invention, la gloire de bien traduire, qui manquait au siècle de Louis XIV, a fait de nos jours des réputations assez brillantes pour inviter M. de Boisjoslin à soutenir celle qu'il s'est acquise par ses premiers essais; et, puisque Pope lui-même, qui lui a servi de modèle, passe pour avoir si heureusement traduit dans sa langue les deux poèmes d'Homère, pourquoi M. de Boisjoslin n'entreprendrait-il pas de nous consoler des faibles imitations du Tasse, qu'on nous a données dans la nôtre? C'est une tâche que nous croyons qu'il remplirait avec succès, et que nous osons lui proposer, en lui rappelant qu'après un essai qui lui a fait autant d'honneur, le repos

n'est permis que sur des lauriers. C'est ce que disait Voltaire à ce jeune Le Fèvre, dont il se plaisait à encourager les talents, et de qui nous ne connaissons rien qui puisse entrer en quelque comparaison avec les beaux vers de *la Forêt de Vindsor.*

BOISSY (LOUIS DE) de l'Académie Française, né à Vic en Auvergne en 1694, mort à Paris en 1758. Il a fait plus de trente comédies, dont il n'est guère resté au théâtre que *les Dehors trompeurs*, *le Français à Londres* et le *Babillard.*

Ses vers sont en général pleins d'esprit, et l'on pense qu'il eût pu se faire un nom dans la satire : mais il n'eut que très-rarement la force comique; il lui manquait la connaissance approfondie du cœur humain, celle du monde et celle de son art.

S'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'on lui ait donné le plan de la comédie des *Dehors trompeurs*, on ne trouvera plus chez lui aucune trace du génie d'invention. Il ne sut ni placer ni faire agir sur la scène un caractère heureusement dessiné. Il n'eut jamais le talent du dialogue vrai, qui n'est que l'imitation fidèle du meilleur genre de conversation; et l'on ne saurait trop répéter à ce sujet que ce dialogue, qui ne doit être ni un assaut d'épigrammes ni un tissu de dissertations, est un des plus rares secrets et une des principales illusions de la bonne comédie.

Ce qui justifie tout ce que nous venons de dire sur Boissy, c'est l'empressement puéril avec lequel il saisissait, même dans sa vieillesse, tous les vaudevilles de Paris, pour en faire des comédies aussi passagères que la folie du moment qui en était le sujet. De là, dans ses pièces, tant de personnages allégoriques, tel que *le Badinage*, *la Mode*, *la Frivolité*, *la Bagatelle*, *le Je ne sais quoi*, etc. On sent que ces personnages ne peuvent être qu'un abus d'esprit, et qu'avec tout l'art du monde, ils demeurent toujours dans la classe des êtres de raison froids et inanimés.

C'est ce défaut de connaissances et d'observations réfléchies, qui rend cet écrivain presque toujours glacial, malgré la vivacité de son esprit et des talents distingués. On a de lui neuf volumes *in*-8°., qui en fourniraient à peine un bon.

On ignore assez communément que Boissy avait fait une tragédie d'*Alceste*, dans laquelle il y avait quelques vers qui n'étaient pas indignes du genre : celui-ci, entre autres, dont Le Mière s'était emparé dans une tragédie de *Céramis*, qui n'est pas moins oubliée qu'*Alceste* :

Réponds-moi des soldats, je te réponds des Dieux.

BONNET (Charles), né à Genève. Un des plus célèbres naturalistes et des plus grands métaphysiciens du siècle dernier. Ses premiers goûts le portèrent vers l'histoire naturelle, soit

des insectes, soit des plantes. Nous n'osons apprécier exactement son mérite à cet égard; il faudrait que nous eussions nous-mêmes plus de connaissances physiques, et d'ailleurs ces détails nous conduiraient trop loin. Ce que nous pouvons assurer d'après notre impression, et surtout celle des gens éclairés, c'est qu'aucun savant n'a peut-être plus que notre auteur, de cet esprit vraiment philosophique, nécessaire dans de pareilles recherches. Il suit la nature pas à pas, il l'observe, il l'étudie avec une sagacité, une justesse, une patience dignes d'admiration. Il nous montre, autant qu'il est possible, tous les degrés intermédiaires par lesquels elle passe pour arriver à tel ou tel résultat; il cherche, comme elle, à ne point faire de saut, à ne point laisser de lacune, à distinguer toutes ces nuances si déliées, si imperceptibles à l'œil vulgaire, et que le génie seul peut saisir et marquer. Voyez surtout, pour justifier ce que nous avançons, ses *Considérations sur les corps organisés*.

On reproche avec raison, à un grand nombre de physiciens célèbres (et Buffon lui-même n'en serait pas excepté), de former des systèmes d'imagination non moins frivoles que brillants. Ils voient la nature, non telle qu'elle est, mais telle qu'ils la veulent; ils la tourmentent, non pour lui arracher ses secrets, mais pour la plier de force à leurs idées, et la rendent, si nous l'osons dire,

complice de leurs écarts. Nous croyons le philosophe dont nous parlons bien à l'abri de ce reproche. Il a pu s'égarer sans doute; mais sa marche est assurément la plus méthodique, la plus circonspecte, la plus philosophiquement modeste qu'on ait pu suivre; et si l'on s'égare sur ses traces, c'est qu'après tout ce sont toujours des traces humaines.

De l'histoire naturelle il passa à la métaphysique; et cette transition, comme il le dit lui-même, n'a rien d'extraordinaire. En effet, le génie de l'observation embrasse tout. La même force d'attention qui se déploie sur des pétales, sur des germes ou des animalcules, peut s'exercer aussi sur les opérations et les facultés de notre âme : son *Essai analytique* sur ce dernier objet en est la preuve. C'est ici surtout où l'auteur avait à se tenir en garde contre une imagination naturellement forte et brillante : aussi nous appèlerions volontiers cet Essai, un combat perpétuel de l'auteur contre lui-même : combat, selon nous, toujours suivi de la victoire; car jamais il n'emploie d'images, de sentiments, de traits d'esprit, là où le sujet ne demande que la plus rigoureuse précision. Si l'on observe de temps en temps quelques morceaux pleins de chaleur, c'est de cette chaleur qui naît du fond du sujet, qui s'étend du centre à la circonférence, et non de cette chaleur superficielle et factice qui s'évapore en un moment.

L'auteur du livre *de l'Esprit* dit que Fontenelle était un de ces génies lumineux qui ont su établir un pont de communication entre la science et l'ignorance. Tel est Bonnet dans tous ses ouvrages, et principalement dans son *Essai analytique :* on n'y pouvait mettre à la fois plus de profondeur et de clarté. Ce qui distingue encore ce philosophe des autres métaphysiciens, c'est son attention soutenue à présenter l'homme tel qu'il est, autant qu'il nous est donné de le connaître : il ne l'envisage jamais que comme un être mixte, comme le résultat de l'union d'une certaine âme à un certain corps.

Parmi les métaphysiciens les plus célèbres, les uns, comme on l'a dit ingénieusement, ont voulu spiritualiser la matière ; les autres, au contraire, ont matérialisé les esprits. La vérité paraît devoir se trouver, ou nulle part ailleurs, dans la ligne qui sépare ces deux extrêmes ; et c'est sur cette ligne que marche sans cesse notre auteur. Qu'on ne l'accuse donc point de matérialisme, puisque, après tout, on ne saurait bien parler de l'âme sans parler beaucoup du corps, vu la prodigieuse influence des deux substances l'une sur l'autre. On accusa Descartes d'athéisme, lui qui avait donné de nouvelles démonstrations contre cette dangereuse hypothèse : voilà ce qui doit consoler tous les grands hommes exposés, avec autant d'injustice, aux mêmes imputations.

Enfin, ce qui distingue avantageusement l'auteur, de la foule audacieuse de nos prétendus philosophes, c'est qu'il est véritablement un philosophe chrétien, quoi qu'en puissent dire quelques beaux esprits qui ont décrété, dans leurs petits cerveaux, que *chrétien* et *imbécille* seraient dorénavant synonymes. Voyez son ouvrage intitulé *Recherches sur le Christianisme*, dans lequel il déploie tout ce que la dialectique a de plus fort, et la critique de plus impartial et de plus exact.

Sa *Palyngénésie* renferme beaucoup de conjectures sur le rétablissement futur de toutes choses. Il y en a quelques-unes qui paraissent un peu hasardées: quoi qu'il en soit, ce seront toujours les rêves d'un homme de beaucoup d'esprit, comme on appelait les ouvrages politiques du bon abbé de Saint-Pierre, les rèves d'un homme de bien.

BOSSUET (JACQUES-BÉNIGNE DE), évêque de Meaux, de l'Académie Française, né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1704; le plus éloquent et le plus sublime de nos orateurs.

Il ne s'agit ici ni de ses ouvrages de controverse, ni de ses autres écrits théologiques, qui l'ont mis au rang des Pères de l'Église : mais quelle élévation, quelle véhémence, quelle majesté de style dans ses Oraisons funèbres! on le croirait animé d'un enthousiasme divin. La gran-

deur et la force des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvements, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue et variée, sans laquelle il n'est point d'orateurs, tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Elle n'est point défigurée comme celle de nos modernes rhéteurs, par une emphase étudiée; elle ne doit rien à l'art ni à la symétrie des antithèses, ni à la fausse chaleur des apostrophes accumulées, encore moins à la pompeuse obscurité de ce jargon prétendu philosophique, que la décadence du goût a introduit de nos jours dans les harangues académiques, et même dans la chaire.

Le *Discours sur l'Histoire universelle*, ouvrage qui n'avait eu de modèle en aucune langue, porte l'empreinte du même génie. Peut-être la philosophie pourrait-elle cependant lui reprocher qu'en ne donnant pour cause à toutes les grandes révolutions des empires que les desseins secrets de Dieu sur la nation juive, il est tombé dans le même inconvénient que Ptolomée qui, dans son *Système du Monde*, subordonnant tous les astres à la terre, faisait de cette petite planète le centre unique de tous les mouvements du ciel. Mais ce reproche, qui n'est que spécieux, et auquel la théologie a solidement répondu, ne dérobe rien à la gloire de Bossuet, qui s'est frayé une route nouvelle, en

appliquant aux récits historiques toute la noblesse et toute la rapidité de l'éloquence.

Aucun lecteur de goût peut-il se rappeler sans saisissement l'impression qu'il a reçue en lisant, pour la première fois, ce morceau sublime où l'auteur fait entendre à l'imagination le fracas effroyable des empires qui meurent aussi bien que les rois, et tombent, pour ainsi dire, les uns sur les autres ?

Ce chef-d'œuvre n'est pas la seule grande leçon que Bossuet ait donnée sur l'histoire au Dauphin, dont Louis XIV lui avait confié l'éducation. Il avait fait, à son usage, un *Abrégé de l'Histoire de France*, dans lequel il ne dissimule à ce jeune prince aucune des vérités qui pouvaient servir à son instruction. Il y révèle, sans chercher ni à les excuser ni à les affaiblir, les crimes de Charles IX, les horreurs de la Saint-Barthélemy, et la joie indécente qu'en témoigna la cour de Rome. On jugera par son témoignage, trop curieux pour que nous n'en donnions pas un extrait, de la mauvaise foi des écrivains qui n'ont pas rougi d'accuser l'auteur d'une tragédie représentée de nos jours, d'avoir exagéré ces horreurs. C'est Bossuet lui-même, c'est l'homme qui a été mis avec tant de justice au rang des Pères de l'Église, que nous allons opposer aux calomniateurs.

« Le tocsin sonna à Saint-Germain-l'Auxer- » rois, paroisse voisine du Louvre, parce qu'on

» ne se donna pas le loisir d'aller au Palais, et le
» duc de Guise marcha avec une grande suite
» chez l'amiral. Il s'était éveillé au bruit; et la
» première pensée qui lui vint, fut que le duc de
» Guise avait ému le peuple: quelques coups qu'il
» entendit tirer dans sa cour lui firent juger que
» c'était à lui qu'on en voulait, et que ses gardes
» étaient de l'intelligence. Il se leva de son lit,
» fit sa prière, dit aux siens, sans paraître ému,
» qu'il voyait bien qu'il fallait mourir, et qu'ils
» se sauvassent comme ils le pourraient, que
» pour lui il n'avait plus besoin de secours hu-
» main.

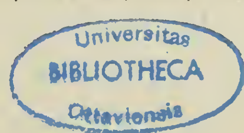
» A peine eut-il achevé ce mot, qu'il vit en-
» trer, l'épée à la main, un hommequi lui de-
» manda s'il était l'amiral. *Oui*, dit-il; et lui
» montrant ses cheveux gris: *Jeune homme*,
» poursuivit-il, *tu devrais respecter mon âge;*
» *mais achève, tu ne m'ôteras que peu de mo-*
» *ments*. L'assassin lui passa l'épée au travers
» du corps, et le perça de plusieurs coups.....
» Le duc de Guise demanda si c'en était fait; et,
» pour s'assurer par ses propres yeux, il voulut
» voir le corps mort: on le lui jeta par la fenêtre.
» Téligny fut tué en même temps, et revint à
» peine de sa profonde sécurité par le dernier
» coup. Le duc de Guise sortit à l'instant, et dit
» à ses gens qu'ils avaient bien commencé, mais
» qu'il fallait continuer de même.

» En même temps ils se jetèrent dans toutes » les maisons voisines, qu'ils remplirent de car- » nage : tout le quartier ruisselait de sang ; le » comte de La Rochefoucault, le marquis de Re- » nel et les autres gens de qualité furent les pre- » miers égorgés. *Dans le Louvre, on arrachait* » *de leurs chambres les huguenots qui y lo-* » *geaient, et, après les avoir assommés, on les* » *jetait par les fenêtres. La cour était pleine de* » *corps morts, que le roi et la reine regardaient* » *non seulement sans horreur, mais avec plai-* » *sir : toutes les rues de la ville n'étaient plus* » *que boucheries ; on n'épargnait ni vieil-* » *lards, ni enfants, ni femmes grosses.* Chacun » exerçait ses vengeances particulières sous pré- » texte de religion, et un grand nombre de ca- » tholiques furent tués comme huguenots : c'est » par-là que Salcède fut immolé au *cardinal de* » *Lorraine*. . . . . , . .

» Quand le Vidame et Montgommery ouïrent » le bruit de la ville, ils voulurent passer la ri- » vière avec ceux qui les avaient suivis au fau- » bourg Saint-Germain pour voir ce que c'était. » Chose étrange, *ils aperçurent le roi qui les* » *tirait par les fenêtres du Louvre*. Ils se sauvè- » rent en diligence.

» Le massacre dura plusieurs jours ; les deux » ou trois premiers furent d'une effroyable vio- » lence. Dès la première nuit, le roi fit venir le

7.



» roi de Navarre avec le prince de Condé, pour
» leur commander à tous deux d'abjurer l'héré-
» sie. Le cardinal de Bourbon et quelques ecclé-
» siastiques travaillaient à les instruire. Le roi
» de Navarre résista peu ; le prince de Condé
» répondit d'abord avec fermeté qu'on ne devait
» pas le forcer dans sa conscience, et qu'il ne
» pouvait se persuader que le roi pût manquer
» *à la foi donnée ;* mais il changea de langage,
» quand il vit le roi en personne lui dire en jurant
» et d'un ton terrible, ces trois mots : *Messe, mort*
» *ou Bastille pour toute la vie.* Le cardinal de
» Bourbon reçut, quelques jours après, l'abju-
» ration de ces deux princes, *et on les obligea*
« *d'écrire au pape.* »

Bossuet raconte ensuite comment le roi, joignant à tant de cruauté la plus horrible perfidie, en avouant *que la chose s'était faite par son ordre*, accusa faussement l'amiral d'avoir conjuré sa perte, celle de la reine-mère, de ses frères, et même du roi de Navarre, pour donner la couronne au jeune prince de Condé, qu'on devait ensuite tuer lui-même ; afin que ne restant plus personne de la maison royale, les conjurés pussent partager le royaume. Bossuet ajoute :

« Pour confirmer le bruit qu'on voulait répan-
» dre de la conjuration de l'amiral, on lui fit
» faire son procès. La reine-mère fit chercher
» dans ses papiers quelque chose qui diminuât

» l'horreur qu'un tel meurtre devait causer dans
» les pays étrangers. *On n'y trouva que des mé-*
» *moires pour la guerre de Flandres, et des avis*
» *qu'il donnait au roi pour le bon gouvernement*
» *de son État.* Il l'avertissait, entre autres choses,
» de ne point donner trop de crédit ou de trop
» puissants apanages à ses frères, et d'empêcher
» de tout son pouvoir que les Anglais n'acquis-
» sent, dans les pays-bas révoltés, un pouvoir
» qui deviendrait fatal à la France. La cour af-
» fecta de communiquer ces Mémoires au duc
» d'Alençon et à la reine d'Angleterre; on re-
» présentait à l'un et à l'autre la manière dont
» les traitait un homme qu'ils estimaient tant. La
» réponse fut honorable pour l'amiral; ils dirent
» qu'ils pouvaient peut-être se plaindre de lui,
» *mais que le roi du moins devait s'en louer, et*
» *que des avis si solides et si désintéressés ne*
» *pouvaient venir que d'un fidèle serviteur.* Ainsi
» tout ce qu'on employait pour décrier l'amiral,
» *ne servit qu'à illustrer sa mémoire.* . . . . .
» Pour imprimer davantage la conspiration
» dans les esprits, on rendit à Dieu des actions
» de grâces publiques *sur la prétendue décou-*
» *verte. Ces grimaces n'en imposèrent à per-*
» *sonne*, et l'action qu'on venait de faire fut d'au-
» tant plus détestée par les gens de bien, qu'on
» ne put trouver un prétexte *qui eût la moindre*
» *apparence.* L'horreur en augmentait tous les

» jours, par les nouvelles qu'on recevait des » provinces. Car encore qu'on eût publié. . . . . » des défenses d'inquiéter les huguenots, comme » les ordres expédiés pour les massacres avaient » couru par toute la France, ils firent d'étranges » effets, principalement à Rouen, à Lyon et à » Toulouse. Cinq conseillers du parlement de » cette dernière ville furent pendus en robe rou- » ge; *vingt-cinq à trente mille hommes furent* » *égorgés en divers endroits, et on voyait les* » *rivières traîner avec les corps morts, l'horreur* » *et l'infection dans tous les pays qu'elles arro-* » *saient.* . . . .

» Les nouvelles du massacre causèrent de l'hor- » reur presque partout; la haine de l'hérésie *les* » *fit recevoir agréablement à Rome; on se ré-* » *jouit aussi en Espagne.* »

Le nombre des morts, à Paris seulement, pendant sept jours que dura cette proscription religieuse, est évaluée, par Bossuet, à plus de six mille personnes, parmi lesquelles, dit-il, il y eut cinq à six cents gentilshommes qui se laissèrent égorger comme on aurait fait des animaux sans courage, tant ils furent étonnés et interdits par une violence si étrange et si imprévue : six à sept cents maisons furent pillées. Enfin il porte, comme nous venons de le voir, à vingt cinq ou trente mille hommes, le nombre de ceux qui furent massacrés dans les provinces. Quelle leçon

pour le jeune dauphin, que cette horrible preuve de la scélératesse d'une cour et du fanatisme de tout un peuple ! Nous l'avouons, Bossuet nous paraît encore plus grand dans l'hommage qu'il rend ici à la vérité, qu'il n'est sublime dans ses Oraisons funèbres.

BOUGEANT (Guillaume Hyacinthe), jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743. Son caractère ne l'appelait pas à la retraite ; il éprouva même quelques disgrâces dans sa Société, pour avoir fait un petit ouvrage intitulé *Amusement philosophique sur le langage des bêtes* ; ouvrage qui parut déroger à la gravité de son état, et qui n'était au fond que l'exposition d'une fable indienne, dans laquelle on suppose que les démons, pour expier leur révolte contre Dieu, font une espèce de purgatoire dans le corps des bêtes.

L'auteur, pour se réconcilier avec sa Société, fit contre les jansénistes les comédies de la *Femme docteur*, du *Saint déniché*, et des *Quakers français* ou des *Nouveaux Trembleurs*. Ces comédies, pleines de sel pour les jésuites, en auraient eu peu pour les gens du monde : on y trouve cependant quelques scènes vraiment plaisantes, et qui font sentir l'influence que pourrait avoir la bonne comédie, si le gouvernement lui abandonnait plus souvent quelques-unes de ces opinions qui trou-

blent la société, et qui ne deviènent dangereuses que parce qu'on néglige trop long-temps de les rendre ridicules.

Le meilleur ouvrage du père Bougeant, et celui par lequel il conservera toujours une réputation distinguée, c'est son *Histoire du Traité de Westphalie*, qui passe pour un modèle d'élégance, de précision et de goût.

BOUHOURS (Dominique), né à Paris en 1628, mort en 1702. Autre jésuite, bel esprit, mais dont les *Histoires de saint Ignace* et de *saint François-Xavier* ne sont point comparables à celle du *Traité de Westphalie* : tant, en matière historique, le surnaturel et le merveilleux sont éclipsés par le naturel et le vraisemblable ! Le zèle du père Bouhours pour la pureté du langage dégénéra quelquefois en afféterie, mais contribua beaucoup à cette correction de style si remarquable dans les bons écrivains du siècle de Louis XIV, et dont nous avons le malheur de nous éloigner tous les jours. Les jeunes gens, ceux surtout qui se dévouent aux lettres, ne peuvent que profiter à la lecture des ouvrages de Bouhours : ce sont des éléments de goût qui n'ont pas encore été surpassés. Il est vrai qu'il apprend plus l'art de bien écrire que celui de penser ; mais les idées doivent venir de notre propre fonds, et la manière de les rendre peut s'acquérir par

une étude que ce jésuite a facilitée. Ses principes sont très-sûrs, il a même su les rendre agréables; et si nous faisions un corps de nos ouvrages classiques, la plupart des siens devraient y servir d'introduction.

BOULANGER (Nicolas-Antoine), ingénieur des ponts et chaussées, né à Paris en 1722, mort en 1759. On lui attribue, depuis sa mort, une foule d'ouvrages où la religion est attaquée avec une sorte de fanatisme; mais on doit se défier de ces imputations, surtout après l'injure qu'on a faite à la mémoire de M. de Mirabeau, en lui attribuant faussement le livre connu sous le titre de *Système de la nature*. C'est un artifice usé dans notre siècle, que d'attribuer à des morts célèbres des ouvrages qu'aucun auteur vivant n'oserait avouer; et c'est ce qui nous fait regarder comme très-suspects la plupart de ces bruits populaires.

Ceux qui ont cru faire honneur à Boulanger, en lui attribuant ces écrits scandaleux, n'étaient pas convaincus, comme nous le sommes, que si le fanatisme religieux est abominable, le fanatisme de l'impiété n'est pas moins horrible. Nous venons d'en faire une cruelle épreuve; et, quoique zélés défenseurs de la liberté de penser et de la tolérance, nous croyons qu'il est même des pré-

jugés qu'on ne doit combattre qu'avec une sage réserve, surtout lorsque l'expérience a fait voir qu'on ne pouvait les détruire sans compromettre la tranquillité publique. Au reste, si l'on ne peut justifier entièrement Boulanger de quelques opinions téméraires qu'il a répandues, soit dans son *Antiquité dévoilée*, soit dans ses *Recherches sur le Despotisme oriental*, on est forcé d'admirer souvent la sagacité de ses conjectures et l'étendue de ses connaissances. Elles étaient d'autant plus surprenantes, qu'il a été enlevé aux lettres par une mort prématurée, avant l'âge de trente-huit ans, et que son état lui avait nécessairement dérobé beaucoup de moments absolument perdus pour l'étude.

BOULARD (Antoine-Marie-Henri), né à Paris en 1754.

Si, dans un état de qui dépend en grande partie la sûreté des fortunes publiques, et qui exige de ceux qui l'exercent une connaissance approfondie des lois et la plus religieuse probité, il se trouvait un citoyen qui eût mérité la confiance générale, et qui, par cette confiance même, eût obtenu toutes les distinctions qui pouvaient dépendre, non de la protection et de la faveur, mais des suffrages libres de ses concitoyens; si cet homme aussi modeste que vertueux, ayant

choisi la littérature pour son délassement, s'était occupé dans ses moments de loisir à faire ou à traduire des langues étrangères plusieurs ouvrages utiles, pourrait-on, sous le prétexte qu'il n'a pas recherché le vain bruit de la renommée, lui disputer dans ces Mémoires une place à laquelle il était loin de s'attendre, et que nous lui donnons à son insu?

M. Boulard, notaire, que nous avons vu tour à tour appelé par l'estime du peuple aux fonctions de maire et de législateur, et de qui nous avons un grand nombre d'ouvrages, la plupart traduits de l'anglais ou de l'allemand, est l'homme à qui nous croyons devoir ce faible éloge.

On sait qu'il fut l'ami intime de M. de la Harpe, à qui il rendit des services essentiels pendant sa vie, et jusqu'à ses derniers moments. Cet écrivain célèbre lui avait donné toute sa confiance, et le nomma en mourant son exécuteur-testamentaire.

BOURDALOUE (Louis), jésuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Corneille avait réformé la scène, Bourdaloue réforma la chaire, en y ramenant la véritable éloquence. Il se distingua surtout par la force de son raisonnement et par la solidité de ses preuves ; mais il négligea trop de parler au cœur ; il prodigua trop les citations des pères ; enfin il énerva quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des

divisions et des subdivisions : méthode qui ne semble imaginée que pour donner mal-à-propos des entraves au génie. Quoi qu'il en soit, Bourdaloue sera toujours regardé comme un excellent modèle parmi les orateurs chrétiens : mais s'il ne restait de lui que le sermon qu'il eût la faiblesse de prononcer contre la comédie du *Tartuffe*, il ne passerait que pour un fanatique.

BOURSAULT (Edme), né à Mussi-l'Évêque, en Bourgogne, en 1638; mort en 1701. Avec beaucoup d'esprit naturel et des talents peu communs, mais qui n'avaient été cultivés par aucune étude, Boursault mérita quelque réputation dans le siècle de Louis XIV, par des comédies que l'on représente encore, et dans lesquelles on trouve des vers heureux et des scènes bien faites. Ces pièces, à la vérité, ne sont pas régulières; elles sont toutes de ce genre dont Molière n'a donné qu'un seul exemple dans sa comédie des *Fâcheux* : c'est-à-dire, qu'elles ne présentent que des scènes détachées, et qui n'ont entre elles aucune liaison; mais il en est de très-plaisantes, et qui sont véritablement du style de la bonne comédie. Telles sont, entre autres, ces scènes du *Mercure galant*, que l'inimitable Préville avait choisies pour son début, et qu'il rajeunit d'une manière si brillante. Telles sont aussi plusieurs scènes d'*Ésope à la ville* et d'*Ésope à la cour*,

pièces que le public reverra toujours avec plaisir, tant qu'il existera un acteur capable de remplacer Lanoue dans le rôle d'Ésope.

Ces deux comédies sont les deux ouvrages de Boursault qui lui font le plus d'honneur. La scène de Rodope et de sa mère, qui termine le troisième acte d'*Ésope à la Cour*, est surtout remarquable par un pathétique simple et vrai, qui peut être admis dans la comédie sans la dénaturer, et qui n'a rien de commun avec ce pathétique de roman dont la Chaussée et ses imitateurs ont donné le triste exemple, et qui a fini par dégrader l'art en le ramenant à son enfance.

Boursault eut le malheur d'offenser Molière, qui le nomma dans l'*Impromptu* de Versailles, et le livra au ridicule sous les yeux du roi et de toute la cour. Il n'appartenait pas à Boursault d'être jaloux de l'auteur du Misantrope; mais Molière abusa de la vengeance.

Boileau, qui ne pouvait estimer un écrivain sans littérature, jeta aussi quelque ridicule sur le nom de Boursault. Celui-ci espérait de prendre sa revanche dans une comédie intitulée la *Satire des Satires*. Boileau eut le crédit d'en empêcher la représentation; et c'est le seul tort que l'on connaisse à ce grand poète, qui devait, plus que tout autre, ne point se défier de ses forces, et se prêter à la critique en homme supérieur. On ne

saurait trop redire aux gens de lettres que la liberté, qu'il faut bien distinguer de la licence, est leur plus belle prérogative; et que tout écrit qui n'offense ni les lois, ni les mœurs, ne peut être supprimé sans injustice.

Boursault, quelque temps après, eut l'avantage de se venger de Boileau, par un procédé très-noble. Il sut que Boileau avait besoin d'argent, et il s'empressa d'aller lui en offrir avec tant de grâces, que le satirique devint son ami; et des deux côtés la réconcialition fut sincère. Cette anecdote n'honore pas moins la mémoire de Boursault que la meilleure de ses comédies.

BRÉBEUF (Guillaume), né à Rouen en 1618, mort en 1671. On raconte que, fortement épris de Virgile dans sa jeunesse, il se trouva avec Ségrais, son compatriote, qui s'était passionné pour Lucain, et qui se proposait de le traduire. Brébeuf, dit-on, à force de lui vanter les beautés de Virgile, lui fit abandonner la *Pharsale* pour l'*Énéide*; et lui-même, entraîné par les louanges que Ségrais donnait à Lucain, quitta l'Énéide pour la Pharsale.

En supposant la vérité de cette anecdote, qui nous paraît peu vraisemblable, Brébeuf se rapprocha du modèle qui était le plus analogue au caractère de son esprit. Ce qui peut lui faire pardonner l'enthousiasme dont il s'échauffa tout-à-

coup pour Lucain, c'est qu'alors le goût n'était qu'à son aurore. Brébeuf d'ailleurs était dans l'âge où l'on se passionne aisément pour les faux brillants ! son imagination ardente était attisée encore par les accès d'une fièvre opiniâtre, qui ne l'abandonna presque jamais : il n'est pas étonnant que, dans cette espèce de délire, il ait confondu l'emphase avec la grandeur, et l'enflure avec le sublime ; mais du moins il eut le mérite de sentir qu'un poète ne devait être traduit qu'en vers, et les siens ne sont pas très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu plusieurs, et jamais on n'a pu lire une page de la Pharsale en prose.

Si Brébeuf n'eût pas été enlevé par une mort prématurée, et si ses maladies lui avaient laissé le loisir de perfectionner son goût, nous osons croire qu'il eût été un des bons poètes du siècle de Louis XIV. On peut le mettre dans le petit nombre d'écrivains que Boileau paraît avoir jugés avec trop de rigueur; mais on sait que ce célèbre satirique avait au fond moins d'éloignement pour Brébeuf, que d'antipathie pour Lucain; et la distance du style de Brébeuf à celui de Chapelain est en effet trop grande, pour que Boileau les mît sur la même ligne. On trouve souvent, dans la traduction de la *Pharsale*, des vers que Corneille lui-même n'eût pas désavoués. Les poésies morales du même auteur, rassemblées dans

un petit volume intitulé *Entretiens Solitaires*, contiènent aussi quelques détails heureux.

BRET (ANTOINE), né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792. Nous ne parlerons plus de ses comédies écrites sans verve, comme nous l'avions dit, et d'un style beaucoup trop négligé. Cette négligence est, à la vérité, moins aperçue dans le ton familier de la comédie, que dans des ouvrages d'un genre plus élevé; mais il ne faut pas s'y méprendre; la comédie est un poème, et il n'est pas de poésie sans inspiration dans le style. Bret a tenté sur Molière ce que Voltaire a fait sur Corneille : il a donné une édition de ce poète comique avec des commentaires; mais le mérite commun de l'esprit ne suffisait pas pour se charger d'une pareille entreprise. Pour dérober au génie de Molière quelques-uns de ses secrets, il fallait des yeux plus pénétrants, plus exercés à l'observation, enfin un caractère bien supérieur à celui que Bret a montré dans ses comédies.

BROTIER (l'abbé GABRIEL), né à Clamecy en Nivernais, en 1723, mort en 1789. Ce que le président de Brosse avait fait sur Salluste, avec des recherches infinies, l'abbé Brotier l'a exécuté plus heureusement encore sur Tacite : il en a rempli les lacunes, de manière que les yeux les plus exercés auraient peine à remarquer quel-

que différence entre son style et celui de l'historien romain. En rendant cette justice à son travail, nous savons combien il est difficile à un moderne, quel qu'il soit, de porter un jugement certain sur le mérite d'un auteur qui écrit dans ce qu'on appelle une langue morte. Nous nous bornons à dire ce qui nous semble vrai, c'est que parmi les écrivains qui se sont livrés à ce genre d'écrire, nous ne connaissons pas de latinité qui nous ait paru plus pure que celle de l'abbé Brotier.

Ce ne sont pas les philosophes (comme quelques pédants les en accusent) qui, pour décrier ce genre de composition, en ont exagéré les difficultés. Boileau en avait donné l'exemple dans une satire latine; et l'on voit, par le fragment qui nous en reste, qu'il n'epargnait pas le ridicule aux modernes qui osent se flatter d'égaler, dans une langue savante, la pureté du style antique. Nous n'en convenons pas moins que les Commire, les Rapin, les Vanière, les Santeuil, etc., ont ajouté à la gloire de la nation par leurs poèmes latins : ce sont des richesses étrangères qu'ils ont naturalisées parmi nous, et nous croyons qu'il serait injuste de ne pas associer à ces noms célèbres celui de l'abbé Brotier. Les lettres lui sont redevables d'ailleurs de plusieurs éditions précieuses, qui lui ont coûté beaucoup de recherches, et dont il a éclairci le texte par

des notes pleines d'érudition et de goût. Peu de personnes ont porté plus loin la connaissance des médailles, et il en a fait souvent l'emploi le plus heureux pour remplir les vides de Tacite.

BRUEYS (David-Augustin), né à Aix en 1640, et non en Languedoc, comme l'a dit Voltaire ; mort à Montpellier en 1723.

Il avait été, dans sa jeunesse, de l'église réformée, et même il avait fait une réponse à l'*Exposition de la foi* de Bossuet, qui, au lieu de lui répliquer, entreprit de le ramener à l'église romaine, et y réussit. De théologien controversiste, Brueys devint un auteur comique très-estimable. La seule comédie du *Grondeur* suffirait pour lui faire une réputation distinguée : son *Muet* (imité de l'*Eunuque de Térence*) est demeuré au théâtre : enfin on lui doit encore la petite comédie de l'*Avocat Patelin*, d'après une ancienne facétie française ; mais, en conservant la gaîté franche de l'original, il l'a beaucoup embelli.

Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut long-temps dans la familiarité la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On sait que Brueys disait, avec cette naïveté qui ne déplaît point dans un vrai talent : « Le premier acte » du *Grondeur* est entièrement de moi ; il est » excellent : le second a été gâté par quelques

» scènes de farce de Palaprat ; cet acte est mé-
» diocre : le troisième est presque entièrement
» de lui ; il est détestable .»

On doit regarder cet auteur comme un de ceux qui ont conservé parmi nous le goût de la véritable comédie. Il ne fut point de l'Académie Française.

BRUGUIÈRE (ANTOINE), né à Marseille en 1774. Dans le concours de poésie ouvert par l'Académie Française en 1806, elle avait proposé pour sujet *le Voyageur*, et M. Bruguière fut un de ceux qui se mirent sur les rangs. Il eut pour émules M. Millevoye et M. Victorin Fabre ; ce dernier à peine alors connu, et dont l'extrême jeunesse ne promettait pas les brillants succès.

Ni M. Bruguière, ni M. Millevoye n'osèrent s'écarter du sujet pris à la lettre, tel que l'Académie l'avait proposé. M. Victorin Fabre, dont nous invitons nos lecteurs à consulter l'article dans ce même volume, parut seul en pénétrer le véritable esprit, et ne vit dans ce sujet que ce qu'il avait d'intéressant : l'influence des voyages sur la civilisation des peuples, et leur utilité.

M. Millevoye, plus exercé à la poésie que M. Bruguière, obtint le prix ; M. Fabre fut honoré d'un prix extraordinaire, et M. Bruguière n'obtint qu'un *accessit*. Cependant, à ne considérer le sujet que sous l'idée restreinte au mot

Voyageur, nous croyons qu'il était à la fois traité avec plus d'abondance et mieux développé dans le Discours de M. Bruguière que dans celui de M. Millevoye.

Par une distraction singulière, le nom du célèbre et malheureux La Peyrouse, ce nom consacré par tant de regrets, et que le sujet du *Voyageur* rappelait si naturellement, ne se présenta au souvenir de M. Millevoye qu'au moment où son ouvrage allait paraître. Pressé de réparer cet oubli, le temps ne lui permit qu'un détail de quatre vers, dont le dernier est très-heureux ; mais lui-même dut sentir combien la réparation était insuffisante : il dut surtout le remarquer par l'impression que fit à la séance publique le morceau qui regarde La Peyrouse dans le Discours de M. Bruguière : ce morceau fut couvert d'applaudissements.

On sut aussi beaucoup de gré au même auteur des justes éloges qu'il avait donnés à ces pieux voyageurs qui se dévouent au périlleux emploi de missionnaires, et parmi lesquels le vertueux Las-Casas, leur plus beau modèle, tiendra toujours le premier rang. Il semble que ce nom si respectable, aux yeux même de la philosophie, aurait pu s'offrir à la pensée de M. Millevoye.

Enfin le Discours de M. Bruguière, d'un coloris moins brillant, et d'une élégance moins soutenue que celui de son concurrent, parut terminé d'une manière fort heureuse, par un mor-

ceau plein de sensibilité. Il y peint le voyageur ramené dans sa patrie, et la revoyant avec ce sentiment si tendre qu'inspire toujours après une longue absence, l'aspect des lieux qui nous retracent à la fois et les jeux de notre enfance, et nos premières affections, et nos plus chers souvenirs.

Nous connaissons de M. Bruguière d'autres ouvrages qu'il a bien voulu nous confier, et qui nous ont paru mériter de justes encouragements. L'un de ceux qui nous a le plus vivement émus est une traduction en vers de l'épisode du comte *Ugolin*, tirée de l'*Enfer du Dante*, épisode où la terreur est portée à son plus haut degré, et que nous regardons comme le chef-d'œuvre de cet ancien poète, dont, après le Tasse et l'Arioste, l'Italie s'enorgueillit encore. M. Bruguière a conservé dans sa traduction l'énergie de l'original.

BRUMOY (Pierre), jésuite, né à Rouen en 1688, mort à Paris en 1742. Son *Théâtre des Grecs* eût été mieux fait, si son état eût pu lui permettre de se familiariser davantage les chef-d'œuvres de notre scène. Il a trop souvent le défaut des scoliastes, qui est de se passionner avec excès pour les ouvrages qu'ils entreprennent de commenter ou de traduire; mais son livre n'en est pas moins très-utile, et le plus complet que nous ayions encore sur cette belle partie de la littérature antique. Il a rendu les Grecs dans leur

noble simplicité, et (ce qui n'est pas un faible éloge) de manière à conserver dans sa traduction l'intérêt qu'ils ont dans leur propre langue. On ose croire, du moins, que ceux qui ne sont pas à portée de lire *Sophocle*, jugeraient, par la seule traduction du père Brumoy, que l'*OEdipe* et le *Philoctète* sont en effet d'admirables tragédies. Il ne serait pas si aisé d'apprécier d'après elle le génie d'Aristophane, parce que le traducteur est presque toujours obligé d'expliquer les plaisanteries de l'original, et que des plaisanteries commentées perdent nécessairement beaucoup de leur sel. Il faut avouer cependant que, dans cette partie-là même, l'ouvrage du père Brumoy est encore très-estimable. Ses remarques supposent des recherches profondes; la plupart nous paraissent très-judicieuses; et si ses conjectures ne sont pas toujours justes, on doit le lui pardonner d'autant plus que, dès à présent, il nous échappe quantité de choses dans Molière, et qu'à plus forte raison il doit en échapper davantage dans un poète comique de deux mille ans. Le père Brumoy a plus péché contre le goût, par la préférence souvent aveugle qu'il ne manque jamais de donner aux anciens sur les modernes. Personne ne respecte plus que nous les grands modèles de l'antiquité; mais il faut convenir que si Racine n'est véritablement qu'Euripide, c'est du moins Euripide bien perfectionné.

BUFFON (Louis Le Clerc de), de l'Académie Française et de celle des Sciences, né à Montbart en Bourgogne, en 1707; mort à Paris en 1788. L'un des hommes dont la réputation a augmenté la gloire de la France après le beau siècle de Louis XIV. Il est autant supérieur à Pline, que la saine philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne physique. Son *Histoire naturelle* est un monument d'éloquence et de génie qui nous est envié par toute l'Europe, et qui a eu, dans MM. Guéneau de Monbeillard et de Lacépède, des continuateurs dignes de coopérer à cet immortel ouvrage.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de Buffon, est de reconnaître que partout il a été égal à son sujet. Non seulement il est admirable dans les plus petits détails; mais lorsqu'on lit sa première et sa seconde vue, on serait tenté de croire que, participant à l'intelligence suprême, il a surpris les secrets du Créateur pour lever le plan de la nature.

Son style a paru trop poétique à quelques esprits chagrins et jaloux, qui ont prétendu qu'il avait écrit le roman plutôt que l'histoire de la nature. Mais à qui convenait-il de peindre, sinon à l'historien, des merveilles de l'univers? Et le moyen de peindre en maître, sans dérober quelquefois le feu sacré de la poésie!

Si Buffon paraît avoir payé quelque tribut aux

faiblesses de l'humanité, c'est en se livrant à l'esprit de système. A l'exemple de Descartes, il a voulu donner une Cosmogonie, non moins ingénieuse peut-être, mais non moins chimérique que celle de ce philosophe. Cet esprit de système est malheureusement une des vanités de la physique. C'est à lui que nous devons les atomes, les tourbillons, les monades, et enfin les molécules organiques vivantes. Si l'on osait prêter un sourire à l'Être-Suprême, ce serait sans doute lorsqu'il voit l'homme abandonner son personnage d'observateur, le seul qui conviène à ses limites, pour la vaine fantaisie de créer des mondes.

C.

CAHUZAC (Louis de), né à Montauban, mort à Charenton en 1759. Presque tous ses opéras ont été mis en musique par l'illustre Rameau, et ne méritaient guère cet honneur. On ne peut nier cependant que Cahusac n'eût du moins une sorte d'intelligence dans la distribution de ses plans, et qu'il ne sût quelquefois amener avec art des fêtes ingénieuses. Il eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie, dont il mourut; et il semble qu'avec une imagination assez froide, il n'eût pas dû se croire menacé de ce genre de maladie.

Il avait donné un *Traité historique de la Danse*, en trois volumes, dans lequel on trouve des recherches curieuses; il est cependant très-loin des vues pleines d'esprit et de talent que M. Noverre a développées dans ses Lettres sur le même art.

Cahuzac avait fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie; et sa réputation ne paraissait pas devoir l'appeler à être un des coopérateurs de ce grand ouvrage. Une des principales causes de l'état d'imperfection où il est resté, c'est d'avoir eu, dès son origine, une foule de collaborateurs d'un mérite trop inégal, pour qu'il pût en résulter un heureux ensemble. Cependant, tout imparfait qu'il est sous les deux formes qu'on lui a successivement données, il peut tenir lieu de beaucoup de livres, et suffire à la curiosité de ceux qui se contentent de prendre une idée très-superficielle des connaissances humaines.

CAILHAVA (Jean François), né à Toulouse en 1731. On lui avait su gré d'un ouvrage utile, quoique pénible à lire, dans lequel il avait tâché de rappeler de bons principes sur l'art de la comédie, mais, comme l'a dit un de nos poetes :

> Savoir la marche est chose très-unie,

et l'auteur a malheureusement prouvé que la connaissance des règles ne suppose pas toujours le talent de l'exécution. En général, rien de plus

humble, de plus incorrect, de plus dénué d'imagination, de sel et de grâces que le style de M. de Cailhava; et nous ne pouvons trop répéter qu'un ouvrage en vers, sans poésie, est de tous les ouvrages médiocres le moins pardonnable aux yeux des gens de goût.

Cependant, d'après un vers de Boileau, devenu proverbe, et qui termine un des chants de son *Art poétique*, M. de Cailhava n'en a pas moins trouvé un admirateur; et cet admirateur, dont le nom peut inspirer de la curiosité, est M. de Cubières. C'est ici que, pour n'être soupçonné d'aucune exagération maligne, nous devons citer mot pour mot ce qu'on lit dans une Épitre adressée par ce dernier à Molière lui-même, avec qui l'on n'eût pas imaginé qu'il fût en correspondance :

« Tel n'est point Cailhava, ton plus savant élève.
» Sa Muse de ton art sonda tous les secrets,
» Et pour te commenter *Dieu le fit naître* EXPRÈS. »

Cette singulière prédestination de M. de Cailhava était apparemment un mystère dont Dieu s'était réservé la connaissance, et qu'il n'a révélé qu'à M. de Cubières, qui nous apprend ce que notre faible pénétration n'eût jamais deviné.

Tout ce que nous savions, c'est qu'un peu découragé de l'abandon des comédiens, M. de Cailhava, pour réveiller sur lui l'attention pu-

blique, ne cessait d'annoncer qu'il allait faire sur Molière ce que Voltaire avait fait sur Corneille ; c'est-à-dire, qu'il allait en donner une édition embellie de ses commentaires : mais la malveillance des libraires ne lui ayant pas permis d'exécuter cette grande entreprise, il s'est contenté de publier, en attendant mieux, ce qu'il appèle ses *Études sur Molière.*

On savait déjà, par ses comédies, de quoi ses études l'avaient rendu capable ; et cet ouvrage n'a fait que confirmer un jugement sans appel, porté depuis long-temps. En effet, ce singulier ouvrage n'offre de remarquable qu'une formule impérative assez bizarre, mais qui a semblé si importante à l'auteur, qu'il l'a répétée plus de trente fois (nous n'exagérons pas), et toujours sous la forme d'un écriteau, en gros caractères, mis à la fin de chaque pièce dont il rend compte. Pour donner à nos lecteurs une idée de cette espèce de talisman si fréquemment répété, sans aucune variation, nous nous permettons de le figurer aux yeux, précisément dans la même forme que M. de Cailhava lui a donnée :

LISEZ

LA PIÈCE DE MOLIÈRE.

On ne peut nier que cet écriteau ne soit une imagination très-neuve, et que le conseil, d'ail-

leurs, ne soit excellent; il l'est même au point qu'il aurait pu dispenser l'auteur de tout ce qu'il a pris la peine d'y ajouter.

Quelquefois cependant M. de Cailhava s'élève au-dessus de sa formule favorite, et se monte presque au ton de l'Ode, pour mieux faire sentir l'admiration dont il est pénétré pour le grand homme qui lui a servi de modèle. Lorsqu'il s'apprête, par exemple, à parler de la comédie du *Tartuffe*, ce n'est plus un homme ordinaire, c'est un poète inspiré, qui s'écrie avec enthousiasme :

Qu'en dirons-nous, grands Dieux, et par où commencer ?

Pour nous qui avons tâché, même dans ces Mémoires, d'exprimer notre admiration pour Molière d'une manière un peu différente, nous pensons que M. de Cailhava, s'il eût vécu du temps de ce grand poète, aurait pu lui fournir un personnage digne de ses pinceaux, et qui n'eût été ni moins plaisant ni moins agréable que celui de M. Caritidès.

CALPRENÈDE (Gautier de Costes, seigneur de la), né dans le diocèse de Cahors, mort en 1663.

Ses romans de Cléopâtre et de Cassandre sont remplis d'imagination, et seraient de véritables poèmes dans le genre de l'Arioste, s'ils étaient écrits en beaux vers, et qu'une main judicieuse

prît la peine d'en retrancher les longueurs. Ces ouvrages ne sont plus de notre goût ; mais ils ont fait les délices d'un siècle poli, et qui, peut-être, en cela même, prouvait sa supériorité sur le nôtre. Supposons, en effet, qu'il ne reste d'autre monument du siècle de Louis XIV, que ces romans de la Calprenède, quelle idée ne se formerait-on pas de la nation qui en faisait sa lecture favorite? On se représenterait sans doute un peuple d'une galanterie beaucoup trop exaltée, mais plein de fierté, de noblesse, de grandeur d'âme, susceptible, en un mot, de sentiments assez élevés pour ne se plaire qu'au récit des actions les plus héroïques. Ce tableau pourrait être flatté ; mais s'il est vrai pourtant qu'on ne puisse mieux juger du caractère d'une nation que par les ouvrages qui ont chez elle le plus de faveur, il faut admettre que, dans le siècle de Louis XIV, la nôtre avait conservé du moins quelques-uns de ces grands traits, et que c'est ce qui lui faisait trouver tant de charmes à la lecture de ces romans qui ne respiraient que la bravoure et l'honneur.

Qu'on se prête un moment à une supposition toute contraire. Quelle idée la postérité aurait-elle des mœurs françaises, si, pour en juger, il ne lui restait, des productions du siècle dernier, que les seuls romans de Crébillon le fils ? Nous ne le choisissons de préférence, que parce que nous ne connaissons pas de peintre qui ait été plus

fidèle et plus vrai. Mais si, par la même analogie, on voulait chercher dans ses ouvrages quel était à cette époque le caractère de la nation, l'inconséquence, la frivolité, la licence, la mollesse enfin, symboles du luxe et de l'esclavage, ne formeraient-elles pas le fond du tableau? Et si l'on y reconnaissait encore un peuple ingénieux et poli, ne rougirait-on pas de n'y plus trouver rien de grand que l'excès même de sa dépravation?

CAMPISTRON (Jean Galbert de), de l'Académie Française, né à Toulouse en 1656, mort en 1723. Toutes ses tragédies, à l'exception de *Virginie* et de *Pompéia*, furent très-applaudies aux représentations, et ne soutinrent pas ce succès à la lecture : l'ordonnance en est sage et régulière ; le style naturel, mais très-faible. Ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, et ne sont pas animées de ce pathétique brûlant qui doit être l'âme de la tragédie. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, et n'a presque emprunté que ses négligences. Cependant, *Andronic* et *Tiridate*, sont demeurés long-temps au théâtre ; et dans ce siècle, où le droit d'être difficile, n'est plus réservé qu'à un très-petit nombre de vrais connaisseurs, les comédiens devraient moins négliger ces pièces du second ordre qui leur fourniraient de quoi varier leur répertoire, et qui laisseraient reposer nos chef-d'œuvres

qu'ils épuisent à force de les prodiguer, ajoutons même de les profaner.

La comédie *du Jaloux désabusé* que le théâtre conserve encore, prouve que Campistron avait plus d'une sorte de mérite. On sait d'ailleurs qu'il a donné quelques opéras : celui d'*Acis* et *Galatée*, entre autres le dernier dont Lulli ait fait la musique.

Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il accompagnait le duc de Vendôme, à qui il fut attaché toute sa vie.

CARTAUD DE LA VILATE (Nicolas). Son *Essai historique et philosophique sur le goût*, est écrit avec une imagination qu'il n'a pas toujours su régler, et qui ne lui a pas permis d'être lui-même toujours fidèle aux principes du bon goût. On y trouve aussi quelques erreurs, fruit des liaisons de l'auteur avec La Motte ; mais son *Essai* n'en est pas moins un livre original et précieux, plein de morceaux de verve, qui prouvent que cet écrivain savait sentir et s'exprimer avec enthousiasme. Il est singulier que ce livre ingénieux ne soit pas plus répandu, et qu'on ne trouve même le nom de l'auteur dans aucun de ces dictionnaires où l'on entasse, sans discrétion et sans choix, tant d'hommes obscurs à côté des noms les plus célèbres. Helvétius l'en a un peu vengé en citant de lui, dans son livre de *l'Esprit*,

un morceau très-éloquent et qui approche du sublime. Il faut que Cartaud de la Vilate ait peu vécu; qu'il n'ait eu ni cabale ni manége, et c'est pour nous une raison de plus de réparer à son égard l'inattention de ceux qui ont donné avant nous des Mémoires sur la Littérature.

Le hasard vient de faire tomber sous nos mains un autre ouvrage non moins curieux, du même auteur, intitulé *Pensées critiques sur les Mathématiques*, où l'on propose divers préjugés contre cette science, à dessein d'en ébranler la certitude, et de prouver qu'elle a peu contribué à la perfection des arts. Ce livre, très-peu connu et très-rare, parut à Paris, chez Osmont et Clousier, en 1733; il fournirait, à ce qu'il nous semble, de redoutables armes au pyrrhonisme. Nous pensons que le grand crédit que la géométrie a pris de nos jours a pu contribuer à en étouffer le souvenir, et peut-être celui de l'auteur lui-même.

CASTEL (LOUIS), jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757, homme à paradoxes et d'un caractère singulier, à peu près semblable à celui de Cyrano de Bergerac. Tout le monde connaît la bizarre invention de son clavecin oculaire. Il pensait qu'à l'aide des couleurs on pouvait créer pour les yeux une espèce d'harmonie non moins agréable que celle des sons pour les oreilles.

Montesquieu ne dédaignait pas de s'amuser de ses saillies qui étaient quelquefois très-heureuses, mais ce n'était pas lorsqu'il disait que « la vie est » une épigramme dont la mort est la pointe. »

Son ouvrage intitulé *la Mathématique universelle*, lui ouvrit l'entrée de la Société Royale de Londres, et ne fut pas moins accueilli en France. On croit communément que l'étude des mathematiques est ce qui contribue le plus à la justesse et à la solidité de l'esprit : il n'en est que plus singulier qu'un homme un peu fou, tel que l'était le Père Castel, en eût fait sa principale occupation, et que cette science fût même ce qu'il possédait le mieux.

CASTEL (René-Richard), né à Vire en 1759. On lui doit non pas un de ces poèmes sèchement descriptifs dont on commence à s'ennuyer, mais un poème didactique sur les plantes, matière encore vierge, et que d'anciens préjugés avaient fait regarder comme peu favorable à la poésie ; mais on peut appliquer maintenant à nos poetes ce qu'Horace avait dit des poètes de son temps :

Nil intentatum nostri liquere poetæ,

et l'on doit toujours encourager ceux dont la noble émulation n'a pour but que d'agrandir le domaine de la poésie.

Le poème de M. Castel a, sur d'autres ouvrages

qui ont fait de nos jours une fortune plus brillante, l'avantage d'un plan sage et régulier ; seulement on pourrait, de temps à autre, y désirer plus de fermeté, de vigueur et de précision dans le style: mais il offre une foule de détails agréables, et souvent des vers qui seraient dignes d'être proposés pour modèles. On ne s'aperçoit point que l'auteur ait une manière ; ou s'il en a une, c'est celle des habiles maîtres qui savent orner la nature et non la farder.

Si M. Castel imite, il s'attache à égaler ses modèles jusque dans les sons d'harmonie imitative, par lesquels ils ont su peindre à l'oreille les objets qui peuvent être susceptibles de ce genre d'imitation. Un exemple en fera juger. Tout le monde a connu, dès l'enfance, ce vers où Virgile a si heureusement imité le bruit de la grêle :

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

Dans les premières éditions de sa traduction des *Géorgiques*, M. l'abbé De Lille, non seulement n'avait pas essayé de rendre cette beauté, mais il l'avait fait disparaître par ce vers lourd qui, loin de faire entendre à l'oreille le bondissement inégal et précipité de la grêle, représenterait plutôt la chute d'un rocher qui tomberait du ciel dans un abîme :

La grêle affreuse tombe, et l'écrase à grand bruit.

Il n'est pas de lecteur à qui *la grêle affreuse tombe*

ne rappèle sur-le-champ le *procumbit humi bos*, qu'il serait difficile de mieux imiter. M. l'abbé De Lille corrigea depuis cette inadvertance par ces vers plus heureux :

> Sous les grains bondissants dont les toits retentissent,
> La grêle écrase, hélas ! les grappes qui mûrissent.

Le premier de ces vers rend mieux sans doute ce que le traducteur avait à exprimer : cependant le mot *retentissent*, terminé par une syllabe muette, nous semble nuire à l'effet en appesantissant encore le vers. Le mot *écrase* dans le second, et l'exclamation *hélas !* qui s'y trouve mal enchâssée, laissent encore des regrets, et monsieur Castel nous paraît avoir atteint le degré de perfection dont cette imitation était susceptible, en disant :

> L'aquilon furieux, souffle, siffle, frémit;
> La grêle, en sautillant, sur les toits retentit.

Mais c'est moins par ce genre de beautés dont l'occasion se présente rarement aux poètes, que par des beautés d'un ordre supérieur, qu'il faut juger M. Castel. Quoiqu'il ne se crût pas appelé à traduire Virgile, on voit qu'il en a fait sa principale étude ; et, à son exemple, il ne se borne pas seulement à peindre, mais il sait donner de la vie à ses images par les traits de sentiment dont il les embellit ; secret qui suppose une âme passionnée, et qui ne peut être remplacé par aucun prestige de l'art. L'expérience, il est vrai, a prouvé

que ce secret n'est pas tellement nécessaire qu'on ne puisse obtenir sans lui de grands succès, et même en imposer au vulgaire des connaisseurs, par un mécanisme de versification très-savant en apparence, quoique l'habitude le rende bientôt très-facile ; mais ceux qui ne savent qu'éblouir ne seront jamais comptés parmi les grands poètes.

Un des talents remarquables de M. Castel, c'est de caractériser et d'ennoblir par des périphrases heureuses ce qui ne pourrait être exprimé en poésie par le mot propre. Voyez, par exemple, comme il évite le nom de l'oiseau, si bien défini d'ailleurs par ces vers :

Lorsque vous entendrez l'uniforme ramage
De cet oiseau haï de l'hymen qu'il outrage.

Mais par une liberté que nous sommes loin de blâmer, il ose quelquefois s'affranchir de cette gêne, en se permettant l'usage du mot propre, qu'une fausse délicatesse voudrait proscrire, et sans lequel il deviendrait impossible de comprendre le potager dans un poème des jardins. Si le potager cependant n'en est pas la partie la plus brillante, il en est du moins la plus utile ; mérite qui n'exclut pas le genre d'agrément qui lui est propre, et que la poésie ne doit pas dédaigner. Mais si les noms de nos légumes avaient toujours besoin d'être remplacés par des équivalents, non seulement il est douteux que la langue pût en fournir assez, mais cette recherche, sous

prétexte d'éviter des mots qui paraîtraient trop familiers, finirait par introduire dans le style une foule de circonlocutions énigmatiques (1), dont le sens ne serait pas toujours facile à saisir, et par dénaturer la langue elle-même en lui ôtant toute sa naïveté. C'est donc très-injustement que la critique a reproché ces vers à l'auteur :

Naguère d'un faux goût les poètes esclaves
Marchaient dans les jardins au milieu des entraves.
Phœbus ne nommait pas, sans un tour recherché,
Le haricot grimpant à la rame attaché.
La carotte dorée et les bettes vermeilles,
En flattant le palais offensaient les oreilles.
Ce temps n'est plus. Le chou dont Milan s'applaudit,
Quand sa feuille frisée en pomme s'arrondit,
Sans dégrader les vers ose aujourd'hui paraître, etc.

L'oreille se familiarisera bientôt avec ces mots nécessaires, lorsqu'ils seront aussi heureusement employés : l'usage même qu'en feront les poètes suffira pour les ennoblir. Il faut bien se garder de porter trop loin une prétendue délicatesse qui n'a que trop long-temps appauvri la langue ; et l'on doit sentir combien il serait ridicule de jeter de la défaveur sur des mots dont il est impossible de se passer. Il est en cela, comme en tout, un sage milieu à garder ; et, d'après le précepte d'Horace

---

(1) C'est ainsi que La Motte, dans ses Fables, croyait ennoblir ses expressions, en appelant un cadran *un greffier solaire*, et une grosse rave *un phénomène potager*.

même, on ne doit abandonner que ce qu'on désespère d'embellir.

Quelque estime que le poème *des Plantes* nous ait inspirée, dès sa première édition, les deux derniers chants nous avaient paru moins soignés que les deux premiers. Fallait-il s'en prendre au poète, ou seulement à la différence des saisons qu'il avait à peindre? On conviendra que le printemps et l'été offraient à ses pinceaux des détails plus agréables que la nature déjà dégradée dans l'automne, et dépouillée de tous ses charmes par les frimas de l'hiver. Mais il nous semblait qu'avec le talent de l'auteur, il n'était pas de difficulté qu'il ne dût surmonter; et c'est ce qu'il vient de prouver par une troisième édition de son ouvrage. Nous avions déjà remarqué dans la seconde qu'il savait mettre à profit la critique; mais, à de légères exceptions près, il nous paraît avoir rempli, par cette dernière, tout ce que nous avions osé nous promettre. Des corrections souvent heureuses et de nombreux embellissements ne nous laissent à désirer, comme nous l'avons déjà dit, qu'un peu plus de nerf et de précision dans quelques endroits où nous croyons qu'il serait facile, en resserrant la pensée en moins de vers, de donner au style plus de rapidité sans nuire à l'harmonie. Il n'est pas jusqu'aux notes du poème qui n'ajoutent à l'estime qu'on doit à l'auteur; elles sont pleines de recherches non moins curieuses

que savantes sur une des plus belles parties de la Botanique; elles achèvent de prouver, d'ailleurs, combien M. Castel enrichi de toutes les connaissances qui peuvent avoir rapport à son sujet, était digne de traiter cette matière encore neuve, et d'en former un monument qui lui assure un rang honorable parmi les bons écrivains qui nous restent.

Depuis la dernière édition de ces Mémoires, M. Castel a donné, sous le titre *de la Fôret de Fotainebleau*, un nouveau poème, où l'on retrouve le même peintre et la même manière. Tout est en description dans ce poème; et l'auteur, accoutumé à ce genre, qui n'est pas toujours favorable à la poésie, trouve souvent le moyen d'en appliquer le coloris à des objets qui semblent s'y refuser. Vaincre des difficultés qu'on serait tenté de croire insurmontables; lutter dans des routes non encore frayées, contre des obstacles qui naissent à chaque pas, c'est sans doute une preuve de talent, mais qui exige des efforts; et ce qui est pénible, est rarement agréable.

CAVEIRAC (Jean Novi, abbé de), né à Nismes en 1713. C'est un des écrivains qui a été le plus calomnié par cette nouvelle espèce de philosophes qui ont fait un calcul barbare des effets de la calomnie, et qui, persuadés que la cicatrice en reste toujours, se font un jeu de la prodiguer.

Si l'on en croit ces audacieux accusateurs, l'abbé de Caveirac a déshonoré son nom par un crime de lèse-humanité qui rendrait sa mémoire à jamais exécrable. Ils ont osé le dénoncer à toute l'Europe comme un fanatique en démence, qui n'aurait pas rougi de faire une apologie publique de la Saint-Barthélemi.

Tant que l'accusation subsiste, il est du devoir de toute âme honnête de confondre les calomniateurs, en leur opposant les propres paroles de cet écrivain si cruellement diffamé. « Quand on » enleverait, dit-il, à la journée de la Saint-Bar» thélemi, les trois quarts des horribles excès qui » l'ont accompagnée, elle serait encore assez af» freuse pour être détestée de tous ceux en qui » tout sentiment d'humanité n'est pas entière» ment éteint. »

A cette justification si précise et que nous nous garderons bien d'affaiblir par aucune déclamation, nous ajouterons seulement qu'en effet il s'est trouvé un Français assez fanatique pour faire, dans un écrit scandaleux, l'apologie de cette journée meurtrière, et que les mêmes philosophes qui en ont accusé si faussement l'abbé de Caveirac, ont laissé cette turpitude dans le silence; soit qu'ils l'ayent ignorée, ou plutôt qu'ils ayent cru devoir des ménagements à un écrivain qui passe pour avoir été un des précurseurs de leur philosophie incendiaire. *Voyez* l'art. NAUDE.

CERCEAU (Jean-Antoine du), jésuite, né à Paris en 1690, mort en 1730. Il est connu par ses poésies familières dans lesquelles il a imité quelquefois assez heureusement le Badinage de Marot. Mais ce dernier est resté le modèle d'un petit genre, au lieu que du Cerceau n'a point de caractère, et qu'il ne doit sa faible réputation qu'au talent très-mince d'avoir saisi passablement une manière qui a peu de difficultés, et n'exige aucune élévation.

CHABANON (Nicolas de), de l'Académie Française, mort à Paris en 1792.

On a de lui trois tragédies, *Éponine*, *Priam au camp d'Achille*, et *Eudoxie*; deux comédies, *l'Esprit de Parti* et *le Faux Noble*; des fables, et quelques autres ouvrages en vers; mais le génie de la poésie lui manquait. Sa prose a plus de mérite; sa traduction des *Odes pithyques de Pindare* est estimée autant qu'une traduction de Pindare peut l'être dans une langue qui n'est pas éminemment poétique, et à la distance où nous sommes des mœurs de son temps. Mais ce que Chabanon a écrit sur la musique, à l'occasion de la rivalité qui s'établit entre Gluck et Piccini, est, sans nulle comparaison, ce qu'il a fait de mieux; et véritablement il était très-bon musicien. Il a paru, depuis sa mort, un ouvrage de lui, intitulé *Tableau de quelques circonstances*

de ma vie, et ce tableau le fait aimer. Il eut, avec Voltaire, Chamfort et Thomas, des liaisons très-intimes; et l'amitié de ces hommes célèbres prouve que si Chabanon n'avait, en aucun genre, des talents très-supérieurs, il en avait du moins de très-aimables et des mœurs infiniment douces. Nous l'avons nous-mêmes assez connu pour lui rendre cette justice.

CHAMFORT (Sébastien-Nicolas), de l'Académie Française, né à Clermont en Auvergne en 1741, mort en 1794. Il s'était annoncé de bonne heure par des ouvrages qui supposaient une grande finesse d'esprit, un goût très-pur et de vrais talents. Ses petites comédies de *la Jeune Indienne* et *du Marchand de Smyrne* se sont conservées au théâtre, et la dernière surtout étincelle de saillies ingénieuses; mais dans sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*, ouvrage d'un genre très-supérieur, il nous parut avoir saisi, du style et de la manière de Racine, tout ce que peut en saisir un homme de beaucoup d'esprit qui n'est pas animé du même génie. On voit du moins qu'il en avait fait son étude favorite; et s'il eût continué à suivre cette carrière, Racine n'eût peut-être pas eu de meilleur élève.

L'esprit qu'il portait dans la Société n'était ni moins piquant ni moins agréable que celui qu'on remarque dans ses ouvrages. Personne ne savait

conter avec plus de grâce, et n'assaisonnait mieux une bonne plaisanterie.

Plusieurs de ses écrits ont été malheureusement perdus, et l'on regrette surtout un poème auquel on sait qu'il travaillait sur la guerre de la Fronde. Ceux qu'on a conservés ont été recueillis en quatre volumes ; un seul eût suffi, et l'éditeur de Chamfort, quoique lui-même soit un littérateur d'un mérite distingué, n'a pas assez senti qu'une réputation perd en valeur tout ce qu'on lui donne de trop en superficie.

Sans accorder, aux différents ouvrages que nous allons nommer, un égal degré d'estime, les trois pièces de théâtre qu'a données Chamfort, et que nous avons citées, son *Éloge* de La Fontaine, celui de Molière, qui vaut mieux, et son *Discours sur les Académies*, en y ajoutant quelques-uns de ses contes et un petit nombre de ses bons mots, étaient tout ce qu'on aurait dû recueillir ; et nous croyons que la réputation de Chamfort y aurait gagné.

Son *Éloge* de La Fontaine fut couronné par l'Académie de Marseille, en concurrence avec un *Éloge* du même poète par M. de la Harpe. Ce dernier, plus laborieux et plus célèbre (si la célébrité se mesure au plus grand nombre d'ouvrages), lui était cependant très-inférieur en ce qu'on appelait bon ton et usage du monde. L'esprit de Chamfort avait beaucoup plus de trait ;

et si sa littérature était moins vaste, il y suppléait par un goût plus délicat, et par une élégance d'expressions dont les formes dures de M. de la Harpe ne lui ont jamais permis d'approcher. Nous les avons assez connus tous deux, pour être à portée de saisir ces différences.

Le peu d'estime que Chamfort avait pour les grands, quoiqu'il eût la faiblesse de les rechercher, son attrait pour l'indépendance, et surtout ses liaisons avec le célèbre Mirabeau, l'entraînèrent dans les orages de la révolution, et la fin de sa carrière fut aussi malheureuse que les commencements en avaient paru fortunés.

CHAPELAIN (Jean), de l'Académie Française, né à Paris en 1595, mort en 1674. Balzac le mit en réputation, et véritablement Chapelain avait beaucoup de littérature. Son poème de *la Pucelle*, trop vanté avant de paraître, détruisit en un moment la considération prématurée qu'il avait eu l'adresse d'usurper.

Cet exemple doit effrayer tous ces écrivains qui se pressent de recueillir les suffrages des sociétés par des ouvrages qu'ils gardent prudemment dans leurs portefeuilles, et qui devraient n'en sortir jamais.

Les douze derniers livres de ce mauvais poème sont restés manuscrits à la Bibliothèque du roi, sans trouver de libraire qui ait osé s'en charger.

Cependant le nom de Chapelain avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers écrits, et qu'il fut choisi par l'Académie pour rédiger la critique *du Cid*.

Le moindre défaut de *la Pucelle* est d'être ennuyeuse. Le style d'ailleurs, à quelques endroits près, en est si âpre et hérissé d'inversions si dures, que Racine et Boileau s'imposaient pour punition, dans des jeux de société, d'en lire quelques vers. Nous avons vu les tragédies de Marmontel servir au même usage.

La satire la plus juste est toujours mêlée d'exagération. Si Chapelain était loin du sommet, il n'était pas du moins au plus bas degré du Parnasse, et Boileau lui-même ne put s'empêcher de dire :

Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.

Mais nous en connaissons de très-nobles, et qui ne sont pas durs. Voici, entre autres, une comparaison qui nous tombe sous les yeux, et qui prouve qu'avec un peu de goût Chapelain n'eût pas été médiocrement poète :

Tel est un fier lion, roi des monts de Cirène,
Lorsque de tout un peuple entouré sur l'arène,
Contre sa noble vie il voit de toutes parts
Unis et conjurés les épieux et les dards;
Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
Il résout à la mort son courage indomptable;

Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
Et la devant souffrir, la veut souffrir en roi.

Nous serions flattés de trouver de pareils vers dans quelques-uns de nos poètes actuels ; nous n'en exceptons pas ceux qui affichent le plus d'orgueil et de prétention.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel-Luillier), né à la Chapelle, près de Paris, en 1626 ; mort en 1686 : poète facile, naturel, voluptueux et négligé. Il est auteur du *Voyage* connu sous son nom, bagatelle agréable qui a été imitée souvent et malheureusement.

Chapelle était homme du monde, mais il sut conserver, dans la bonne compagnie de son temps, cette naïveté piquante qui fait le principal mérite de ses ouvrages. Il joignait, à ce don de la nature, celui d'observer avec finesse les ridicules de la Société ; il y puisait même des scènes comiques qu'il rendait à son ami Molière avec la plus grande vivacité ; mais ce feu l'abandonnait quand il voulait les écrire, tant il y a loin de l'esprit de conversation au talent de mettre en œuvre !

La méprise d'un éditeur, qui avait confondu l'écrivain dont nous parlons avec un auteur médiocre, nommé la Chapelle, donna occasion à cette épigramme de l'abbé de Chaulieu :

Lecteur, sans vouloir t'expliquer,
Dans cette édition nouvelle,

Ce qui pourrait t'alembiquer
Entre Chapelle et la Chapelle,
Lis leurs vers, et dans le moment
Tu verras que celui qui, si maussadement,
Fit parler Catulle et Lesbie,
N'est pas cet aimable génie
Qui fit ce Voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.

CHARRON (Pierre), né à Paris en 1541, mort en 1603. Son livre *de la Sagesse* est beaucoup moins lu que les *Essais* de Montagne, dont il fut l'ami, le disciple et l'imitateur; mais il n'écrivit ni en homme du monde, ni surtout avec la brillante imagination de son modèle. Il avait cependant une grande force d'esprit, et rien ne le prouve mieux, à ce qu'il nous semble, que ce passage plein d'idées profondes et respectueuses sur l'Être-Suprême :

« Déité, c'est ce qui ne se peut connaître, ni » seulement s'apercevoir. Du fini à l'infini n'y » a aucune proportion, nul passage; l'infinité est » du tout inaccessible, voire imperceptible. Dieu » est la même, vraie et seule infinité. Le plus » haut esprit et le plus grand effort d'imagination » n'en approche plus près que la plus basse et » infime conception. Le plus graud philosophe » et le plus savant théologien ne connaît pas plus » ou mieux Dieu que le moindre artisan. Où il » n'y a point d'avenue, de chemin, d'abord, » ne peut y avoir de loin ni de près. — Dieu,

» déité, éternité, toute-puissance, infinité, ce
» ne sont que mots prononcés en l'air, et rien
» plus à nous. Ce ne sont pas choses maniables
» à l'entendement humain. — Si tout ce que nous
» disons et proférons de Dieu était jugé à rigueur;
» ce ne serait que vanité et ignorance. Dont di-
» sait un grand et ancien docteur que parler de
» Dieu, même en disant choses vraies, il est
» très-dangereux. La raison de ce dire est
» qu'outre que telles et si hautes vérités se cor-
» rompent, passantes par nos sens, nos intel-
» ligences et nos bouches, encore ne savons et
» ne pouvons être certains qu'elles soient vraies.
» C'est à l'hasard que nous rencontrons, car nous
» n'y voyons goutte, et ne savons que c'est, ni
» quel il y fait. Or, parler de Dieu en doute et
» incertitude, et comme à tâtons, et par divi-
» nation, il est dangereux, et ne savons si Dieu
» le trouve bon; si ce n'est que nous confions
» tant en sa bonté, qu'il prend en bonne part tout
» ce qu'on dit de lui à bonne intention, et pour
» l'honorer tant que l'on peut. Mais encore, qui
» sait que cette confiance-là lui soit agréable, et
» que la bonté divine est de cette sorte? — C'est
» bien l'office et le fait de la bonté humaine,
» créée et finie; mais qui sait que la divine in-
» créée, infinie, soit de cette couleur? — Par
» quoi le plus expédient, mais qu'il soit possible
» à l'homme, se voulant mêler de penser et con-

» cevoir la déité, est que l'âme, après une abs-
» traction universelle de toutes choses, s'élevant
» par-dessus tout, comme en un vide, vague
» et infini, avec un silence profond et chaste,
» un étonnement tout transi, une admiration toute
» pleine de craintive humilité, imagine un abîme
» lumineux, sans fond, sans rive et sans bord,
» sans haut, sans bas, sans se prendre ni se tenir
» à aucune chose qui lui vient en imagination,
» sinon se perdre, se noyer, et se laisser en-
» gloutir dans cet infini; à quoi reviènent à peu
» près ces sentences anciennes; la vraie connais-
» sance de Dieu est une parfaite ignorance de
» lui; s'approcher de Dieu, est le connaître lu-
» mière inaccessible, et d'icelle être absorbé.
» C'est aucunement le connaître que sentir qu'é-
» tant par-dessus tout, l'on ne peut le connaître;
» éloquemment le louer, c'est avec étonnement
» et effroi se taire, et en silence l'adorer en l'âme.
» Mais pour ce qu'il est très-difficile, et à peu
» près impossible à l'âme de pouvoir subsister en
» un si incertain et vague infini (car elle demeu-
» rerait toute troublée et comme au rouet), sem-
» blable à celui qui, de force de tourner sa tête,
» tout ébloui, ne sachant plus où il est, se laisse
» tomber; et quand bien elle le pourrait, de-
» meurant transie, percluse, et ravie d'effroi et
» d'admiration, si ne pourrait-elle en aucune
» façon agir avec Dieu, le prier, l'invoquer, le

» reconnaître, l'honorer, qui sont les premiers
» et principaux chefs de toute religion ; car, en
» telles choses, il est nécessairement requis se le
» présenter avec quelque qualité, bon, puissant,
» sage, entendant, acceptant nos intentions ; il
» est force, et ne peut être autrement, en la con-
» dition présente de cette vie, que chacun se fasse
» et se peigne à soi-même une image de la déité,
» à laquelle il regarde, il s'adresse et se tiène,
» laquelle lui soit comme son Dieu. L'esprit se
» la fait, en élevant son imagination par-dessus
» tout, et concevant de toute sa force une sou-
» veraine bonté, puissance, perfection ; car le
» dernier et le plus haut degré où chacun peut
» monter et arriver par l'extrême effort de sa
» conception, lui est son Dieu, et lui sert d'i-
» mage de la déité ; image toutefois fausse, c'est-
» à-dire manquée et imparfaite ; car, étant la
» déité comme dit est, inimaginable, infinie,
» à laquelle l'esprit ne peut, par aucune concep-
» tion, ni près ni loin approcher, ne peut faire
» aucune vraie image, non plus que d'une chose
» qu'il ne sait du tout que c'est ; il suffit qu'il la
» fasse la moins fausse, moins vicieuse, plus
» haute, plus pure qu'il peut. »

Le scepticisme très-raisonnable de Charron, mais très-hardi pour son siècle, le fit accuser faussement d'irréligion par quelques fanatiques. Autant on a de respect pour une religion sainte

et épurée, qui n'excite les hommes qu'à la douceur, à la paix, à la tolérance et à la charité, autant on a d'horreur pour le fanatisme qui a quelquefois pris son masque, mais qu'il est aisé de reconnaître à ses fureurs. Le fanatisme est à la religion ce que l'hypocrisie est à la vertu.

CHATEAUBRIANT (N.), né en Bretagne, en 17.....

Nous nous sommes expliqués ailleurs sur le roman d'*Atala*, qu'on nous avait annoncé comme une merveille, et nous répétons ici qu'à l'exception de quelques pages intéressantes, l'ouvrage nous a paru très-vicieux de style et très-ennuyeux.

Nous avons eu le courage de lire *le Génie du Christianisme*, la critique judicieuse qu'en a donnée M. Ginguené dans *la Décade philosophique*, et l'extrait un peu flatteur, mais plein de goût, que M. Fontanes en a fait dans *le Mercure de France;* et, en nous interrogeant de bonne foi sur le mérite de ce livre, si vanté par les uns, et si décrié par les autres, nous n'avons pu concevoir comment les choses exquises qu'il contient pouvaient être de la même main qui s'en permet souvent de si ridicules ou de si bizarres. Ce livre nous a rappelé la statue de Babouc, composée d'or et de pierreries, et des matières les plus viles. Mais parce que tout n'est pas or et pierreries dans cette statue, faut-il la

briser ? L'ange Ituriel n'est pas de cet avis ; il ne nous conviendrait pas d'être plus sévères.

CHATEAUBRUN (Jean-Baptiste Vivien de), de l'Académie Française, né à Angoulême en 1686, mort à Paris en 1775. Il est, parmi les auteurs tragiques, dans la classe de ces imitateurs sans caractère, qui n'ont rien ajouté à la richesse de notre scène. Sa tragédie de *Mahomet II* a été surpassée par celle du comédien Lanoue, qui n'est elle-même qu'un ouvrage médiocre. *Les Troyennes* et *le Philoctète* qu'il a donnés depuis, ont eu le mérite de nous retracer une faible idée de la tragédie d'Athènes, telle que Sophocle et Euripide l'avaient conçue ; ces pièces ont obtenu par-là quelque succès, ce qui prouve que l'antiquité, qui a fourni à nos grands hommes la matière de tant de chef-d'œuvres, offre encore des ressources même à des talents communs. On doit cependant à Chateaubrun la justice de reconnaître que s'il fut très-inférieur aux maîtres de l'art, il n'en fut pas moins un littérateur très-estimable, très-instruit, et surtout très-modeste. Nous devenons chaque jour d'une indigence qui ne nous permet pas de dédaigner les petites fortunes.

CHAULIEU (Guillaume Amfrye de), abbé d'Aumale, né dans le Vexin-Normand en 1639,

mort à Paris en 1720. Il fut l'élève et l'ami de Chapelle ; négligé comme lui dans son style, mais supérieur par la hardiesse, le sentiment et la volupté que ses poésies respirent. Voltaire l'appelait l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet, à l'exemple du poète grec, et avec les mêmes grâces, il a chanté, jusque dans sa vieillesse, les jeux, les amours et le vin, et parce qu'il logeait au Temple, chez M. le duc de Vendôme, qui l'honorait de son amitié.

Les critiques d'un goût sévère observent que la réputation de ce poète, portée de son vivant au-dessus de sa valeur, commence à décroître un peu. Comme il n'eut aucune prétention littéraire, pas même celle de l'Académie, il n'arma contre lui ni l'orgueil ni la jalousie des gens de lettres. On pardonna à l'homme aimable, à l'homme qui rassemblait chez lui la meilleure compagnie de son temps, des négligences qu'on ne pardonnerait aujourd'hui à aucun poète. Les éditeurs, plus soigneux de sa gloire, n'auraient pas dû se permettre de grossir son recueil d'un grand nombre de pièces fort insipides. Le meilleur de ses ouvrages, quoiqu'on y trouve encore beaucoup trop de licences et de longueurs, est celui qu'il adresse au marquis de Lafare, et qui commence par ce vers :

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute.

CHAUMEIX (ABRAHAM), né à Orléans. Il passe pour l'auteur des *Préjugés légitimes sur l'Encyclopédie*; mais on doute qu'il ait été capable de faire même les mauvais ouvrages qui ont paru sous son nom; cependant Voltaire et quelques autres hommes célèbres n'ont pas dédaigné de le nommer, et c'est principalement ce qui l'a fait connaître.

On prétend qu'il s'est retiré à Moscow. Il faut avouer que l'Encyclopédie avait en lui un bien petit adversaire, mais elle a conservé des admirateurs qui ne valent guère mieux.

CHAUSSÉE (PIERRE-CLAUDE NIVELLE DE LA), de l'Académie Française, né à Paris en 1691, mort en 1754; le premier qui mit en faveur, sur notre théâtre, ce qu'on appela *le comique larmoyant*, ou la tragédie domestique, genre si bien caractérisé par Voltaire, dans ces vers du *Pauvre Diable* :

Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie
Qui défigure, et qui brave à la fois
Dans son jargon Melpomène et Thalie.

La Mélanide de la Chaussée est incontestablement le chef-d'œuvre de ce mauvais genre, quoique depuis on ait donné *Cénie*, *le Fils Naturel*, *le Père de famille*, *le Philosophe sans le savoir*, *Eugénie*, *Béverley*, *les Deux Amis*, etc., etc.

Il faut être juste, et reconnaître que la Chaussée était infiniment supérieur à tous les auteurs des ouvrages que nous venons de citer. Il entendait très-bien l'art du théâtre. Il y a peu de pièces dans lesquelles on ne trouve et des scènes très-intéressantes et beaucoup de vers heureux : car du moins il n'eut pas la maladresse d'écrire des drames communs en prose commune, ou même en prose ampoulée. Mais comme il n'était pas né plaisant, il s'entêta de son triste genre, flatté d'ailleurs du personnage de novateur, et sûr de réussir auprès de la multitude, parce qu'il avait, si nous l'osons dire, la perfection de la médiocrité.

Il affecta, pour paraître conséquent, les mœurs les plus graves; cependant on a de lui des contes orduriers, et d'indécentes parades. Qui croirait, d'après cela, que ce fut lui qui, se couvrant du manteau de la morale, contribua toujours à faire exclure Piron de l'Academie, sous prétexte d'une ode licencieuse échappée à la jeunesse de ce dernier, et connue sous le nom de l'*Ode à Priape?* Mais c'était moins cette pièce, en effet très-licencieuse, qui excitait l'humeur de la Chaussée, que les épigrammes très-gaies que Piron s'était permises contre lui. La plus ingénieuse de toutes, quoique à la rigueur on pût lui reprocher de n'être qu'un jeu de mots, désarmerait, par son originalité piquante, la critique la plus sévère;

elle a été citée souvent, et mérite de l'être encore :

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée, et l'autre non ;
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée :
Salut à la belle aux pieds nus,
Nargue (1) de la chaussée.

Voilà ce qui alluma le courroux du poète aux mœurs austères; et c'est ainsi qu'avec l'hypocrisie morale, plus commune aujourd'hui que l'hypocrisie religieuse, on vient à bout de faire réussir, et de sanctifier, pour ainsi dire, ses vengeances personnelles.

La foule des esprits superficiels regardait en effet la Chaussée comme l'inventeur de ce genre métis, qui n'était pourtant qu'un abus renouvelé, dont Scarron lui-même avait eu le bon esprit de purger la scène, et qu'enfin le génie de Molière en avait fait disparaître. Jusqu'alors nos comédies n'avaient été que de tristes romans mal conçus, tels que ceux qu'on nous donne aujourd'hui sous le titre de Drames. L'esprit prétendu philosophique n'a pas eu peu de part à cette révolution; et il serait facile de prouver que, loin

---

(1) Quelques copies substituent au mot *nargue* un mot plus énergique dont Piron avait l'habitude de se servir, et qui n'échappera pas à la pénétration des lecteurs.

de contribuer à perfectionner les arts, c'est par lui qu'ils ont presque toujours rétrogradé vers la barbarie de leur origine.

CHENIER (Louis de), né à Marseille. On lui doit des *Recherches historiques sur les Maures*, et une *Histoire de l'empire de Maroc* : matière qui n'avait pas encore été traitée, et qu'il a su rendre intéressante malgré les obstacles qui naissaient du fond même du sujet. On peut juger, par cette exposition de son travail, des difficultés qu'il avait à vaincre.

« C'est sur l'empire de Maroc, qui n'est qu'à » deux pas de nous, dit-il, et que nous ne con- » naissons pas assez, et sur les Maures en gé- » néral, que je me suis proposé de faire des re- » cherches. J'ai ramassé quelques lambeaux ré- » pandus dans les livres, comme ces tribus le » sont dans leurs déserts, pour pouvoir réunir, » d'une manière un peu suivie, ce que j'ai ob- » servé par moi-même, à ce que nous savons déjà » sur ces peuples. — On les a vus participer avec » un instant d'éclat aux révolutions de l'Europe, » et bientôt se replonger dans une profonde obs- » curité : semblables à ces torrents formés par les » orages, qui, après avoir désolé quelques val- » lons, vont se précipiter dans les abîmes de l'o- » céan, et laissent à peine le souvenir de leurs » ravages. »

Qu'une nation conquérante d'une partie de l'Europe, et qui n'était point étrangère aux arts (1), lorsque cette même Europe languissait encore dans la barbarie, soit rentrée tout-à-coup dans un état presque sauvage, c'est une circonstance unique peut-être dans l'histoire, mais que l'auteur nous atteste. Les Maures dispersés dans les campagnes (et c'est presque le grand nombre), semblables aux premières générations qui ont peuplé la terre, vivent actuellement sous des tentes, n'ont pour richesses que leurs troupeaux, et pour principal aliment que le lait qu'ils en obtiènent.

Tel est le champ que Louis Chénier a défriché le premier. Il a suivi ces peuples dans les différentes époques de leur origine, de leur élévation, de leur décadence; et son *Histoire de Maroc* mérite d'autant plus de confiance, que tout ce qu'il a dit est appuyé sur ses observations personnelles. Envoyé par le roi dans cette résidence, au moment où la France venait de former ses premières liaisons avec cet empire (en 1767), on sait avec quel courage, et même avec quel danger, il soutint l'honneur de son titre et

---

(1) C'est aux Maures établis en Espagne, que nous devons ces romans ingénieux et ce caractère de galanterie que nous avons peut-être conservé trop long-temps, surtout dans nos pièces de théâtre.

du nom français dans cette cour encore barbare: mais il aurait craint de ne pas remplir tous ses engagements, s'il eût négligé de profiter des circonstances qui le mettaient à portée d'observer le caractère de ces peuples, et de nous instruire de leur constitution.

Son travail était donc un véritable service rendu à sa patrie; mais l'administation qui lui avait donné sa confiance, ne l'en récompensa que faiblement; et nous l'avons vu mourir dans un état voisin de l'indigence, en 1794. C'est aux gens de lettres, du moins, de rendre à sa mémoire la justice qu'il a méritée par ses talents, par ses vertus, et par cette nouvelle carrière qu'il venait d'ouvrir aux recherches de l'histoire.

CHÉNIER (Marie-Joseph), fils du précédent, né à Constantinople en 1764.

Après la mort des grands hommes qui ont fondé la gloire de la scène française, on a remarqué constamment qu'il s'écoulait des intervalles plus ou moins longs avant qu'ils eussent des successeurs dignes de les remplacer. Le respect de préjugé qui se joignait à l'admiration qu'inspirera toujours le grand nom de Corneille, découragea bientôt ceux qui auraient assez présumé de leurs forces pour être tentés de l'imiter: sa manière inégale et sublime ne forma point d'école. Racine en imposa moins. On crut qu'il

était aisé d'atteindre à des beautés qui semblaient commander moins d'admiration, parce qu'elles n'étaient que des beautés de sentiment, dont on méconnut d'abord et la difficulté et la perfection. Ce poète enchanteur, mais envers qui son siècle fut souvent injuste, vit donc marcher à sa suite une foule d'élèves. Campistron, Duché, la Grange, la Fosse qui les surpassa tous par sa tragédie de *Manlius*, mais qui n'a fait que cette pièce vraiment remarquable, occupèrent tour à tour la scène, sans rien ajouter aux progrès d'un art qui ne peut s'agrandir que par le génie. Leurs pièces, accueillies avec plus ou moins d'indulgence, s'éclipsèrent toutes lorsque Voltaire parut.

On doit distinguer de cette foule d'imitateurs Crébillon qui, dans quelques scènes d'*Atrée*, d'*Électre*, et surtout dans *Rhadamiste*, prouva que, par la seule impulsion d'un génie inculte, à la vérité, et qui ne dut presque rien ni à l'éducation ni à l'étude, il était capable de s'élever à des béautés fortement tragiques. C'était Eschile venu trop tard pour sa gloire après Sophocle et Euripide; et l'incorrection de son style ne le mettra jamais au rang de nos auteurs classiques.

Voltaire seul, avec toutes les imperfections qu'on peut lui reprocher, parut remplacer dignement Corneille, Racine, Crébillon même, dans ce genre de terreur dont il croyait s'être exclusivement emparé.

Vers le déclin de Voltaire, on vit à peu près se renouveler ce qu'on avait vu lorsque Racine eut achevé sa carrière, c'est-à-dire la scène en proie à des poètes à qui l'on ne pouvait refuser une certaine mesure de talent, tels que Le Mière, de Belloy, la Harpe, etc. Ce dernier, par de meilleures études et une éducation plus soignée, fut celui d'entre eux qui mit le plus d'élégance et de goût dans son style; mais dénué d'inspiration et de chaleur, il ne put s'élever qu'à la poésie tempérée, dans laquelle il obtint et mérita quelque réputation, et il resta constamment médiocre dans tout ce qu'il voulut essayer de grand.

Aucun de ces écrivains ne peut être excepté de la classe des imitateurs; aucun n'enrichit l'art de nouveaux progrès, et tous ensemble n'étaient, pour ainsi dire, que la monnaie, plus ou moins chargée d'alliage, du grand homme qu'ils se flattaient de remplacer.

Un seul poète dont le génie paraît avoir quelque analogie avec celui de Crébillon, mais doué par la nature d'une sensibilité que Crébillon n'avait pas, et de cette mélancolie profonde qui sied si bien à la tragédie, Ducis enfin, très-supérieur aux écrivains dont nous venons de parler, se produisit avec plus d'éclat sur la scène, et semblait un de ceux qui pouvaient s'y promettre le plus de gloire. Malheureusement sa prédilection trop exclusive pour le théâtre anglais, et princi-

palement pour Shakespear, dont il fit son modèle, ne lui permit pas de sentir assez le prix d'une ordonnance régulière. De très-belles scènes; des détails pleins de force tragique, lui méritèrent des succès : mais les négligences et l'inégalité de son style, le désordre et quelquefois la bizarrerie de ses conceptions, ne permettent pas de le compter parmi ceux qui ont perfectionné l'art, ou qui en ont étendu les limites : il en a soutenu la dignité; on le vit même, sans murmure, remplacer Voltaire à l'Académie; mais il ne parut pas celui qui pouvait le remplacer sur la scène.

Si quelqu'un pouvait prétendre à l'honneur d'être regardé comme un des héritiers, non de l'universalité, mais d'une partie de ses talents, nous croyons que cette distinction brillante ne pourrait appartenir qu'au jeune homme qui, à l'âge de vingt-deux ans, choisit dans notre histoire le sujet le plus éminemment tragique qu'elle pût lui fournir, et qui, par sa tragédie de *Charles IX*, fit sur les théâtres de la France une révolution dont le souvenir ne s'éteindra pas. Cette pièce nous paraît toujours mériter ce que nous osâmes en dire dans sa nouveauté. Pour s'emparer de ce sujet environné d'obstacles, il fallait un grand talent, un grand courage, un grand caractère; et toutes ces qualités se trouvèrent réunies dans un jeune poète qui, non seulement sut en surmonter

la difficulté, mais soutenir la gloire de ce début, sans paraître inférieur à lui-même dans les pièces qu'il a données depuis.

En effet il était à craindre qu'après avoir choisi pour son coup d'essai le sujet dont Voltaire avait désiré le plus que le théâtre fût un jour enrichi, il ne succombât sous le fardeau d'une réputation prématurée; et il parut, au contraire, dans sa tragédie de *Henri VIII*, qui suivit immédiatement celle de *Charles IX*, avoir fait des progrès de maturité très-sensibles.

On peut lire, dans une lettre qui précède sa tragédie de *Calas*, et qu'il a conservée comme un monument de notre amitié mutuelle, ce que nous avons pensé de cette pièce, qu'il vient de perfectionner en la réduisant en trois actes. Nous la regardons comme un trophée érigé à la gloire de Voltaire par un de ses plus dignes élèves. Ce n'est pas que Chénier, trop jeune encore lorsque Voltaire mourut, eût été à portée, comme quelques autres, de recevoir des leçons directes de ce grand homme; mais personne n'a plus étudié ses ouvrages; et, après avoir puisé à son école les principes qui lui ont servi de guides, on ne l'a pas vu profaner, par des outrages, la cendre de son modèle.

Sa réputation, du moins aux yeux de ceux qui savent juger, s'accrut encore par le style à la fois nerveux et brillant de *Caïus Gracchus*, tra-

gédie républicaine, moins intéressante à la vérité que les pièces précédentes, et dont il n'eût pas dû changer le premier dénouement, mais non moins applaudie, et par son propre mérite, et par celui qu'elle empruntait des circonstances. Elle donna lieu à une anecdote très-honorable pour lui, et dont le souvenir doit être conservé. Un demi-vers très-remarquable, qui sert aujourd'hui d'épigraphe à la pièce, et que la situation rendait sublime, fut applaudi avec transport; mais à l'époque de l'anarchie révolutionnaire les factieux lui en firent un crime, et prouvèrent, par cet emportement, combien l'auteur, si indignement calomnié, et qui s'en est vengé par de si beaux vers dans son *Épître sur la Calomnie*, était loin de partager les fureurs de cette faction.

Dans la même année parut la tragédie de *Fénélon*, celle de ses pièces, qui a fait verser le plus de larmes. Le style réunit à la fois la chaleur et la grâce que prescrivait le sujet; et Chénier, qui ne se prévaut pas des applaudissements du public pour négliger la correction de ses ouvrages, vient d'y ajouter encore de nouvelles beautés. Le personnage de Fénélon, si cher aux Français, et si heureusement choisi, était un sûr garant, comme nous avions osé le prédire, de la réputation que conservera la pièce.

Jusqu'ici dans la carrière dramatique de cet écrivain, nous ne voyons que des succès; mais enfin un revers honorable lui était réservé. Il avait puisé dans l'histoire le sujet d'une tragédie (l'avénement de Cyrus au trône des Mèdes) qui nous paraissait heureusement choisi, et que Métastase a traité dans le genre lyrique. Les ennemis mêmes de l'auteur ont été forcés de reconnaître que la beauté, la pompe et la dignité du style étaient parfaitement assorties à l'importance du sujet.

Les deux premiers actes, comme l'ont attesté la plupart des papiers publics, produisirent le plus grand effet; mais dans les suivants il s'éleva de loin à loin quelques murmures, occasionnés surtout par la manière déplorable dont une actrice chargée du rôle de Mandane (l'un des plus importants de l'ouvrage) eut le malheur de le remplir. Cette actrice devint nécessairement fatale au succès; et, dans la disette d'actrices tragiques, où notre théâtre actuel se trouve reduit (1), il

---

(1) A cette époque, il ne restait à ce théâtre que nous avons vu si brillant, du temps des Dumesnil, des Clairon et des Gaussin, qu'une seule actrice qui joignît à l'accent noble et sensible de la tragédie, la diction la plus pure, et le souvenir, aujourd'hui presque éteint, de l'ancienne tradition. C'était mademoiselle Fleury, à qui Chénier n'eût pas manqué de confier le rôle de Mandane, s'il n'eût consulté que son goût et l'opinion publique; mais on con-

était difficile de faire un meilleur choix. Cependant, malgré cette faute inévitable du sort, une foule de beaux vers et de détails heureux furent applaudis avec transport dans tous les actes, *sans exception;* mais il était impossible que, dénué d'un de ses plus intéressants personnages, la pièce pût rester au théâtre, et l'auteur fut forcé de la retirer.

Nous avouons qu'au cinquième acte, un spectacle qui eût été mieux exécuté à l'opéra que sur la scène française peu accoutumée à cet appareil, donna lieu à quelques spectateurs mal intentionnés de renouveler les murmures. Il n'en eût coûté cependant que la suppression de quatre vers pour faire disparaître cet accessoire destiné uniquement aux yeux, mais inutile à la pièce; et c'est ce que Chénier fit le lendemain, quoiqu'il sentît parfaitement que, ne pouvant choisir

---

naît les intrigues des coulisses, et ce qui en résulte, contre le talent, en faveur de la médiocrité jalouse et trop souvent protégée. Mademoiselle Fleury, incapable par son caractère d'aucune espèce de manége, et ne voulant rien disputer à des rivales qu'elle n'estimait pas, mais dont elle redoutait les tracasseries, fatiguée d'ailleurs des injustices qu'on lui faisait éprouver, méditait alors sa retraite. Les représentations de ses amis ne purent l'en détourner; elle a quitté la scène et emporté avec elle les regrets de tous ceux qui savent juger l'art, et prévoir la décadence prochaine dont il est menacé.

une autre actrice, il fallait céder à la nécessité, et attendre des temps plus favorables. La dernière scène de ce même cinquième acte, qui était en effet une des plus belles de l'ouvrage, n'en fut pas moins applaudie à plusieurs reprises, et la représentation achevée avec gloire.

Nous avouons encore que l'auteur, quelque affecté qu'il dût être de ce qui avait troublé son succès, crut apercevoir dans sa pièce quelques fautes qui n'avaient point été saisies, mais qui pouvaient motiver une critique judicieuse, et que, deux jours après cette représentation, il remplaça par des corrections très-heureuses dont il voulut bien nous faire part, et qui nous firent admirer son étonnante facilité.

Chénier était donc l'homme sur qui la scène française devait le plus compter. Il a dans son portefeuille plusieurs autres tragédies que nous connaissons, et entre autres l'*Oedipe-roi* de Sophocle, le chef-d'œuvre de la tragédie grecque, rendue en beaux vers, avec toute la pompe qui s'allie à sa majestueuse simplicité; mais le vide que l'absence des talents, dans l'emploi tragique, nous fait éprouver, surtout parmi les actrices, semble lui fermer le théâtre, et il nous paraît découragé; espérons que des circonstances plus heureuses réveilleront son émulation.

Nous n'établirons point entre lui et les maîtres de la scène, une de ces comparaisons si fausses

et si déplacées que se permet l'envie, pour accabler, de la gloire des morts, les auteurs vivants qui ont le courage de s'ouvrir une nouvelle carrière. Chénier a des beautés et même des défauts qui ne sont qu'à lui; les bons juges les remarqueront assez; mais on ne lui disputera pas une variété de talent très-rare. Depuis Boileau, nous n'avons pas vu de vers mieux faits que ceux de son *Épître sur la Calomnie*; et dans le genre de la satire, auquel il s'est trop livré, en se permettant d'ailleurs quelques injustices que nous n'approuvons pas et qui lui ont fait de dangereux ennemis, personne n'a saisi plus heureusement, à quelques exceptions près, l'atticisme de Voltaire, lorsqu'il n'est qu'ingénieux sans dureté, et malin avec grâce. Efin il a le double mérite de bien écrire en vers et en prose; et nous en donnons pour preuve le discours préliminaire de sa tragédie de *Charles IX*, et cet autre discours bien supérieur encore par l'importance de son objet, dans lequel, après avoir tracé d'une manière aussi brillante que rapide, le tableau des progrès de l'esprit humain, il établit, sur ces progrès mêmes, les principes qui doivent désormais diriger ceux qui président à l'instruction publique. L'introduction au cours de littérature qu'il avait ouvert à l'athénée de Paris, et qui nous a laissé tant de regrets lorsqu'il se crut oblgé de l'interrompre, cette introduction seule est une

des plus belles preuves de talent qu'il ait données dans le genre oratoire. Parmi nos écrivains actuels, dont nous connaissons assez la portée, il en est bien peu qui eussent été capables, non seulement d'approcher du mérite de ce discours, mais d'oser même en tenter le sujet.

CHÉNIER (Marie de Saint-André), frère aîné du précédent, né en 1763, mort en 1794. Avec moins d'empressement de se produire, et un désir de gloire, non moins vif peut-être que celui de son frère, mais auquel il savait commander, il dédaignait des jouissances qu'il eût regardées comme prématurées; et, quoique déjà très-riche du fond de connaissances qu'il avait acquises par d'excellentes études, il n'était occupé que du soin de les augmenter. S'il se permettait quelques essais de ses talents, loin de penser à les faire paraître, il se contentait de les lire en secret à quelques amis, et nous étions du nombre de ceux qu'il honorait de sa confiance. Nous connaissons de lui des Élégies, où la sensibilité la plus exquise s'alliait à cette naïveté précieuse que la nature n'accorde qu'à quelques âmes privilégiées, et par laquelle il nous semblait se rapprocher beaucoup du caractère de La Fontaine. Il avait fait aussi quelques églogues, une, entre autres, dont l'originalité nous frappa d'autant plus que, sans s'éloigner de la simplicité du genre pastoral, l'in-

tention en était vraiment philosophique. Les interlocuteurs étaient deux bergers, l'un propriétaire et libre, l'autre esclave, et par conséquent ne donnant au troupeau qui lui est confié que des soins mercénaires, dégradé d'ailleurs comme le sont tous les esclaves par le sentiment de leur servitude. Le contraste du caractère de ces deux bergers, et de leur manière de sentir, nous parut donner à cette pièce un genre d'intérêt dont nous ne connaissons d'exemple chez aucun poète bucolique.

L'histoire de la chaste Susanne, arrachée au supplice par la sagesse du jeune Daniel, lui avait fourni le sujet d'un poème dont il nous lut plusieurs môrceaux très-intéressants. Enfin il s'occupait d'études plus sérieuses, lorsqu'il fut enlevé à la patrie par un de ces assassinats prétendus judiciaires qui souillèrent l'origine de notre liberté.

Ce qui nous est le plus pénible à raconter, c'est qu'au moment où son frère Marie-Joseph, menacé lui-même d'une pareille destinée, pleurait sa mort, et se refusait à toutes les consolations de l'amitié, la calomnie osait l'accuser d'en avoir été le complice. Nous qui avons été les témoins de sa douleur, nous ne lui ferons pas l'injure de le justifier d'un crime qui n'a pu lui être imputé que par ceux qui l'ont commis, ou qui auraient été capables de le commettre. Nous

nous contenterons de citer les vers de son *Épître sur la Calomnie.* On imagine bien qu'il n'a pu les faire qu'à une grande distance de l'événement, et lorsque le temps eut calmé son affliction ; mais les larmes qu'il répandit en nous les récitant, nous sont encore présentes :

J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes;
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser !
Qu'ai-je dit? on les vante, et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si long-temps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait, à grands cris, du sang et non des loix (1)!
Lorsque je les ai vus ivres de tyrannie,
J'entendrais ces valets, rois par la calomnie,
Me reprocher le sang d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux sifflant dans la poussière,

---

(1) Dans la tragédie de *Gracchus*, au moment où la guerre civile paraît prête à s'allumer dans Rome, entre le peuple et les patriciens, l'auteur faisait dire à Gracchus :

Des lois, et non du sang.

Un satellite de la tyrannie, nommé Albitte, présent à la représentation de la pièce, osa interrompre les acteurs, en s'écriant que ce vers ne pouvait être que d'un ennemi de la liberté. On crut que cet homme était ivre, mais il ne l'était que de tyrannie; et c'était un des membres de la Convention, un représentant du peuple !

N'ont point semé la guerre entre son ombre et moi :
Le crime fut pour eux, c'est pour eux qu'est l'effroi.
Brigands, qui conduisiez la victime aux supplices,
Mon cœur cherchait en vain le cœur de vos complices;
Je priais, l'œil en pleurs, le front humilié;
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si le jour (1) où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont (2) avait plongé,
Et qui, deux jours plus tard, périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe..... où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins, et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de Thermidor la septième journée
Sous les feux du Cancer ramenera l'année,
O mon frère, je veux relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits!
Là souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre, et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Dans la dernière édition de ces Mémoires, faite avant ces temps malheureux, nous avions fini cet article en félicitant la patrie de ce qu'elle possédait, dans une même famille, tant de sujets qui devaient un jour l'illustrer : hélas! nous étions loin de prévoir le funeste avenir de l'un d'eux.

---

(1) Le 9 thermidor : André Chénier avait été immolé le 7. Marie-Joseph ne put sauver qu'un autre de ses frères, lorsque la journée du 9 thermidor eut fait justice de l'affreux triumvirat qui avait commandé tant de crimes.

(2) Dumont était aussi un des membres de cette Convention qui fut si fatale à la France.

CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), né à Dijon en 1742, et ancien professeur du collége de cette ville.

Dans un temps où l'oubli des bons principes, presque généralement méconnus, menaçait la Littérature de la décadence où nous l'avons vu se précipiter, les critiques de M. Clément, quoique trop sévères, et souvent exprimées d'une manière trop dure, n'étaient pas cependant sans utilité. Ses vers exacts, mais péniblement faits, annonçaient un homme à qui Boileau avait servi de maître, sinon pour les grâces, qu'il faut avoir reçues de la nature, du moins pour cette espèce de correction qui peut devenir le fruit du travail. Enfin la première scène de sa tragédie de *Médée* (1), et surtout le monologue, où, livrée à toutes les furies, et déchirée par ses remords, cette femme teinte du sang de ses enfants qu'elle vient d'immoler, se retrace son crime, et les combats qu'elle a éprouvés en le commettant, nous semblaient une preuve que M. Clément aurait pu s'élever a des beautés d'un ordre supérieur : mais la manie de la critique, si difficile à justifier, quand on n'a fait encore que de faibles preuves de talents, et la manie plus dangereuse de croire illustrer son nom en attaquant des ré-

(1) Cette pièce dont l'auteur méritait d'être encouragé, n'eut qu'une représentation.

putations célèbres, lui suscitèrent une foule d'ennemis, dont il aura long-temps à souffrir, quel que soit le mérite qu'on ne peut se dispenser de lui accorder.

Très-jeune encore, il eut la témérité de critiquer sans aucun ménagement celui de nos écrivains qui avait le plus de droits à ses respects, et dont auparavant il avait sollicité la bienveillance. Ce n'est pas qu'admirateurs fanatiques de Voltaire, nous le regardions, à beaucoup près, comme un objet sacré pour la critique; mais il était du nombre de ces hommes rares qu'elle ne doit juger qu'avec une circonspection modeste. D'ailleurs ce n'étaient pas seulement les ouvrages de sa vieillesse, mais ses chef-d'œuvres, et ce grand homme lui-même, que M. Clément avait entrepris de rabaisser. On pouvait prévoir où le conduiraient ces excès : il fut réduit à devenir un des coopérateurs de l'Année littéraire ; et lorsqu'après la mort de Fréron, ce journal abandonné du public s'éteignit faute de lecteurs, il crut pouvoir en fonder un à ses risques; mais le règne des Lettres était passé, et la politique ayant usurpé dans tous les journaux une prééminence exclusive, il se vit bientôt dans la nécessité de l'interrompre. Il ne fut pas plus heureux en essayant de le reproduire sous le titre de *Tableau annuel de la Littérature*. Les mêmes causes le firent disparaître encore plus

vite, après quelques numéros qui devaient le faire regretter.

Il faut être juste, même envers M. Clément, et convenir que si l'humeur avait eu moins de part à plusieurs de ses critiques, on ne pourrait lui contester des principes très-sains. Il en a donné plus d'une preuve dans ses observations sur différents écrits qui ont paru de nos jours : observations qui méritent d'être lues, et qui lui ont fait, malgré ce que la haine en a pu dire, la réputation d'un littérateur très-instruit.

Il est vrai que, soit en vers, soit en prose, son style n'est que laborieusement correct : ce qui paraît tenir au peu d'usage qu'il a du monde, et à la retraite où il a toujours vécu. Né misantrope, et pour ne rien taire de ce qui peut lui servir d'excuse, un peu sauvage dans ses habitudes et dans ses goûts, il n'a jamais senti le besoin ni les douceurs de la société. Mais si, plus maître de lui-même, il eût pu surmonter ou tempérer du moins cette rudesse de caractère qui a presque émoussé chez lui le sentiment de la délicatesse et des grâces, nous croyons que personne n'aurait pu disputer avec plus d'avantage la chaire de Quintilien à M. de la Harpe, qui n'a sur lui qu'une supériorité d'élégance et de formes, sans connaître, à beaucoup près, aussi bien les véritables sources des bonnes études, c'est-à-dire les excellents modèles de l'antiquité.

Un des derniers ouvrages de M. Clément, est une imitation en vers de la Jérusalem délivrée, dans laquelle on lui reproche avec raison d'avoir mutilé son modèle. On y trouve cependant des morceaux bien faits, et qui prouvent un talent, sinon facile, du moins exercé. Il s'est permis, dans son *Tableau annuel de la Littérature*, de mettre en regard sa traduction du chant d'Olinde et de Sophronie, avec la traduction du même chant, par M. de la Harpe, sans aucune réflexion, et en invitant seulement les lecteurs à comparer. Nous convenons que M. de la Harpe aurait pour lui la faveur du préjugé; mais, soit pour l'exactitude, soit pour les vers, il nous paraît loin de gagner à la comparaison.

Nous n'ajouterons qu'un mot pour rendre à M. Clément une entière justice; c'est que, si l'on en croit ceux qui pensent le bien connaître, cette austérité de caractère à laquelle nous attribuons ce qui semble lui manquer du côté de l'agrément, n'est fondée que sur la sévérité de ses mœurs. Si tel est en effet le principe qui lui a fait négliger les avantages qu'il eût pu se promettre en se livrant avec moins de réserve à la société, s'il a craint la contagion d'un siècle dégradé et corrompu, ce sentiment, porté à l'excès sans doute, mais ennobli par sa cause, n'en serait pas moins estimable.

COLARDEAU (Charles-Pierre), né à Janville, près d'Orléans, en 1732, mort à Paris en 1776. Sa traduction en vers d'une *Épître d'Héloïse à Abailard*, eut un succès très-brillant, et le méritait. L'original est de Pope. Colardeau fut moins heureux en voulant imiter le Tasse, dans une *Épître d'Armide à Renaud*, qu'il publia quelque temps après, et dans laquelle cependant il y a des beautés.

Ses tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, remarquables seulement par le talent des vers, n'en annonçaient aucun pour l'art dramatique; et c'est ce que prouve encore plus sa comédie des *Perfidies à la mode*, la seule qu'il ait faite, qui n'a jamais été représentée, et qu'on aurait pu se dispenser d'imprimer.

Il est à regretter que cet écrivain n'ait pas perfectionné par plus de travail et d'étude les dons qu'il tenait de la nature. Cette négligence l'exposa à une singulière méprise qui lui fut durement reprochée. Dans la premiére édition de son poème du *Patriotisme*, rempli d'ailleurs de très-beaux vers, il avait placé la Crète à Colchos. Une erreur de ce genre, qu'un peu d'attention lui eût fait éviter, ne doit pas empêcher de reconnaître qu'il avait l'oreille savante, délicate, sensible, et un caractère de modestie et de candeur, fait pour le rendre cher à ceux mêmes qui n'auraient pas eu une haute idée de sa littérature.

Elle était véritablement très-bornée du côté des connaissances ; mais, quoique peu riche en idées, il conservera toujours la réputation, sinon d'un grand poète, ce qui supposerait le don de l'invention, du moins d'un excellent versificateur. Sa manière est très-brillante, mais sans ostentation et sans recherche ; son coloris a beaucoup de fraîcheur ; en un mot, il a su réunir à un très-haut degré l'élégance et l'harmonie. Nous pouvons nous faire illusion, mais notre oreille croit retrouver les sons de la lyre de Malherbe, dans ces stances que Colardeau adresse à un de ses amis.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes désirs :
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés.
J'aimais les fers d'un si doux esclavage ;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de Mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé ;
Mais je ne pus arracher à la Gloire
Qu'un vain laurier, que la foudre a frappé.

On remarquera souvent le même mérite d'élégance et d'harmonie, la même richesse d'expression, dans son *Épître d'Héloïse à Abailard*, dans ce poème du *Patriotisme*, dont nous avons déjà parlé, dans celui des *Hommes de Prométhée*, et surtout dans l'*Épître au célèbre Duhamel*. Enfin,

puisqu'il n'est question ici que du mécanisme heureux des vers, nous oserions préférer la versification de Colardeau à celle de M. l'abbé de-Lille, quoique très-savante, mais trop maniérée, trop fidèle aux mêmes tours et à de certaines expressions, qui, à force d'être répétées, y deviènent en quelque sorte parasites. Ces défauts masqués d'un vernis très-brillant, nous paraissent donner à sa versification une monotonie très-sensible, en faire même une espèce de routine qu'il applique indifféremment à tous les auteurs qu'il traduit, quelque différent que soit leur génie, et dans laquelle on le reconnaît toujours à sa manière qui ne varie jamais ; ce qui est regardé par bien des gens de goût, comme un véritable vice de style, que tout l'éclat de sa réputation ne peut couvrir.

COLLÉ (Charles), né à Paris en 1709, mort en 1783. C'était un de ceux qui, dans un siècle tristement raisonneur, avait eu le mérite de conserver cette gaîté franche et piquante qui était autrefois le caractère distinctif de la nation. Ses Vaudevilles ont plus de recherche, de finesse et d'énergie que ceux de Panard, et annonçaient davantage l'homme qui avait vécu dans un monde choisi.

Il y a d'excellentes scènes comiques dans son *Théâtre de société :* elles font regretter que l'au-

teur, rebuté apparemment par les dégoûts que sont forcés de dévorer ceux qui se dévouent à la bonne comédie, n'ait pas enrichi autant qu'il l'aurait pu la scène française.

Au style près (car on ne la croirait pas écrite en vers), sa comédie de *Dupuis et Desronais* est véritablement une pièce dans le genre de celles de Térence. Les sentiments sont vrais, les caractères heureusement tracés, le dialogue naturel, et tel qu'il doit être. Elle fit, dans sa nouveauté, la réputation de l'acteur qui joua le rôle de Desronais, et celle de l'actrice chargée du rôle de Marianne. Mais la pièce de Collé qui s'est soutenue au théâtre avec le plus d'éclat, et qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, c'est la *Partie de chasse d'Henri IV*, espèce de comédie nationale dont nous n'avions pas encore d'exemple. On y trouve toute la gaîté de l'auteur, réunie à la sensibilité la plus touchante. C'est un monument populaire érigé à la mémoire du meilleur roi qu'ait eu la France; et Collé n'eût pas imaginé que ce monument serait plus durable que la statue de bronze de ce bon prince, si indignement renversée dans nos troubles révolutionnaires.

COLLIN (Jean-François d'Harleville), né à Maintenon en 1755. Malgré notre penchant pour la satire, notre perversité reconnue, et notre jalousie attestée par une foule de libelles

qui se renouvellent encore de temps en temps, c'est nous qui avons rendu les premiers une justice complète au talent que cet auteur paraissait annoncer; et comme on peut en juger même par ces mémoires, ce n'est pas le seul homme de lettres que nous ayions pris plaisir à encourager.

Quoique nous ayions fait des comédies, et que M. Collin n'eût jusqu'alors travaillé que dans ce genre, c'est nous qui, révoltés de la tiédeur avec laquelle on avait accueilli sa comédie de l'*Inconstant*, avons, en quelque sorte, averti le public de son mérite, et qui osâmes dire que le style de cette pièce avait tout le charme dont le genre est susceptible : facilité, naturel, grâces piquantes sans aucune affectation; qu'enfin c'était le vrai style de la comédie.

Voilà ce que nous écrivîmes en 1787, et ce que nous nous plaisons à répéter vingt ans après, en avouant néanmoins que ces éloges accordés au style de la pièce ne tombaient pas sur le sujet même que nous avons toujours regardé comme mal choisi. En effet, l'homme qui change à chaque instant de façon de penser, de projet, de conduite, est non seulement un caractère très-monotone dans sa prétendue diversité, mais on ne voit aucune raison pour que ces scènes d'inconstance perpétuellement reproduites, et qui toutes se ressemblent, ne puissent aller beaucoup au-delà de cinq actes. C'est à peu près le défaut

du *Distrait* de Regnard, du *Capricieux* de Rousseau, et de l'*Irrésolu* de Destouches. Poussés à l'extrême, ces caractères n'offriraient plus que des personnages des Petites-Maisons, et ne fourniraient d'ailleurs aucune application morale : mais la pièce nous parut, et nous paraît encore très-agréablement écrite, en restreignant toutefois l'éloge au personnage de l'*Inconstant*, qui forme à la vérité, à lui seul, la presque totalité de l'ouvrage.

Dans sa comédie de *l'Optimiste*, dont le sujet nous parut moins vicieux, nous avions bien remarqué que, par ses variations continuelles, ce caractère rentrait un peu dans celui de l'*Inconstant* ; mais retenus par la crainte de nous montrer trop sévères pour un jeune homme dont nous avions conçu des espérances très-brillantes, nous nous interdîmes d'en faire l'observation, et nous continuâmes de lui prodiguer les encouragements ; mais sans nous dissimuler que son style avait non seulement perdu de son éclat, mais qu'en contractant de la fadeur, il commençait à s'éloigner du genre de la comédie.

Les *Châteaux en Espagne* nous parurent une récidive de tous ces défauts. Le personnage dominant de cette nouvelle pièce, soit que le sujet appartînt à l'auteur, soit qu'il l'eût enlevé à Fabre d'Églantine, comme ce dernier le lui reprochait vivement, est encore un personnage non moins

monotone que *l'Inconstant* dans sa prétendue variété, une espèce de fou dont on peut s'amuser pendant quelques moments, mais qui ne peut former le fond d'une pièce, et qui n'offre dans son ridicule aucun but moral. Nous vîmes alors avec peine que M. Collin, qui nous avait donné de meilleures espérances, n'avait encore observé aucun caractère vraiment digne de la scène, et qu'il ne faisait que tourner sur lui-même dans un cercle infiniment circonscrit. Ce qui nous affligeait surtout, c'est que le style s'éloignait de plus en plus du ton qui nous avait fait tant de plaisir dans la comédie de *l'Inconstant*.

La *Farce du Baron de Crac*, digne du temps des Jodelet, et dont le principal personnage est encore un extravagant, eût achevé de nous rebuter, si l'auteur n'avait paru se relever d'une manière assez brillante dans la comédie du *Célibataire*. Malheureusement cette comédie, qui serait en effet le meilleur ouvrage de l'auteur, sinon pour le style (car *l'Inconstant* est mieux écrit), du moins pour l'ensemble, a trop de ressemblance avec une ancienne pièce que M. Collin prétend, à la vérité, n'avoir lue qu'après avoir fait la sienne. Nous étions loin de ne par l'en croire sur sa parole; cependant la conformité est si frappante, qu'elle lui fera toujours perdre dans l'opinion publique une grande partie du mérite d'invention qu'on avait cru voir dans sa comédie.

L'ancienne pièce dont nous parlons est la *Gouvernante d'Avisse*, représentée, il y a plus de soixante ans, au théâtre Italien, et qui fait partie d'un volume d'autres pièces données par l'auteur à ce même théâtre. On y trouve presque toute l'intrigue du *Célibataire* de M. Collin : aussi convenait-il lui-même que les premières scènes *l'avaient fait trembler* par l'air, il pouvait dire par l'excès de ressemblance. Mais ce qu'il dissimulait, ou ce qu'il voulait tâcher d'éluder, c'est qu'on y trouve aussi le personnage entier de madame Evrard, qui fit tant d'honneur au talent de mademoiselle Contat; tellement que le peu qui resterait en propre à M. Collin ne vaudrait guère la peine d'être revendiqué. Mais quand le hasard seul aurait produit cette singulière ressemblance, et quand, par une seconde création, la pièce lui appartiendrait incontestablement, nous dirions encore que les inconvénients du Célibat n'y sont présentés ni avec la gaîté ni avec la force comique du *Légataire* de Regnard, auquel il ne manque que le titre du Célibataire pour être mis au premier rang de nos meilleures comédies. Certainement si cette excellente pièce eût été donnée sous ce titre qui lui convient parfaitement, et qui eût même fait disparaître l'espèce d'immoralité dont on l'accuse, en la rendant, au contraire, très-morale, jamais personne n'eût osé entreprendre de refaire un sujet si complétement et si heu-

reusement traité. Voilà donc encore un ouvrage qui, en accordant à M. Collin que la *Gouvernante d'Avisse* lui était absolument inconnue, nous paraît très-loin d'avoir enrichi l'art, et de pouvoir être mis en première ligne parmi nos bonnes comédies.

Être et paraître (titre un peu extraordinaire pour une pièce de théâtre) n'eut qu'une seule représentation, et fut regardé comme très-inférieur à ce que l'auteur avait fait jusqu'alors de plus médiocre. M. Collin ne dut être que faiblement consolé de cette chute, par l'indulgence avec laquelle le public accueillit depuis les *Mœurs du jour*. Cette pièce, qui eût exigé un pinceau plein de vigueur, et dont le style nous a paru de la plus déplorable médiocrité, n'obtint quelque apparence de faveur que par la manière brillante dont un des principaux personsonnages fut rendu par le célèbre Fleury, l'un des meilleurs acteurs comiques qui nous restent : cependant, on se demandait toujours par quelle étrange fatalité M. Collin n'avait jamais pu retrouver l'élégante facilité de son premier ouvrage.

On nous a assuré, ce que pourtant nous n'osons garantir, que le mot de cette inconcevable énigme était dans l'intimité qui existait, quand il fit sa première pièce, entre M. Andrieux et lui. On prétend que, très-jeune alors, et plein de verve, M. Andrieux eut une grande part aux

brillants détails de l'*Inconstant.* On retrouve en effet, dans sa jolie pièce des *Étourdis*, l'une des plus agréables petites comédies qui ait été donnée depuis long-temps au théâtre, la facilité, le naturel, la grâce piquante qui nous avait charmés dans le début de M. Collin. Ce qui semblerait confirmer la chose, c'est qu'en effet ce dernier, de son aveu même, fut obligé d'emprunter la main de M. Andrieux pour une scène entière de son *Optimiste*, et que cette scène, l'une des plus dificiles et des mieux faites de la pièce, est en même temps la plus agréablement écrite, et celle qui demandait le plus de talent. Cet aveu naïf (1) de M. Collin expliquerait mieux que

(1) Mais le hasard nous met sous les yeux un autre aveu de M. Collin, plus naïf encore, et qui ne laisse plus aucun doute sur les secours de toute espèce qu'il a reçus de M. Andrieux. Nous n'avions jamais lu ses *Artistes*, pièce tombée à la première représentation, comme *Être et paraître*, et dans la préface de laquelle il avoue que non seulement M. Andrieux, depuis son *chef-d'œuvre* des *Étourdis* (le mot de *chef-d'œuvre* est un peu hasardé, quoique la pièce soit très-agréable), « ne fait des vers que » pour lui ; qu'il semble avoir mis son bonheur dans ses » succès, son orgueil dans sa réputation ; et qu'enfin, » lorsqu'il a voulu corriger sa malheureuse pièce des » *Artistes*, M. Andrieux ne l'a plus quitté pendant tout » le temps de ce travail ingrat. Conseils, critiques, secours, » dit-il, j'ai trouvé tout en lui. Que ne lui dois-je pas »?... Aveu qu'il termine par cette exclamation qu'il adresse à

tout ce que nous pourrions dire, le changement subit qui s'était fait dans son style, où l'on ne trouvait plus ni sel, ni gaîté, ni finesse, en un mot aucune trace de l'esprit du genre où rien ne peut remplacer la force comique.

Peut-être avions-nous contribué nous-mêmes indirectement, et sans le vouloir, à cette métamorphose. Dans la dernière édition de ces Mémoires, faite en 1788, et dans laquelle nous parlâmes pour la première fois de M. Collin, après avoir remarqué, à l'occasion de son *Optimiste*, qu'il n'avait ni l'abus d'esprit ni la gaîté quelquefois immodérée de Regnard, nous affirmâmes beaucoup trop sérieusement qu'il avait pris le bon La Fontaine pour son modèle. Ce qui aida à

---

ce modeste et généreux ami : « Cher Andrieux ! puissent » nos deux noms n'être jamais séparés !... Ah ! s'ils n'ar- » rivent pas à la postérité, j'aime à croire du moins qu'ils » vivront quelque temps dans le souvenir des ames sen- » sibles » !

Assurément rien n'est plus touchant que cet *hommage*, et c'est aussi le nom que lui donne M. Collin dans l'excès de sa reconnaissance ; mais il nous révèle qu'il y avait, entre M. Andrieux et lui, une communauté de gloire que le public avait ignorée jusqu'alors ; et comme il y a de très-heureux détails dans cette mauvaise comédie des *Artistes*, et de temps en temps des vers très-bien frappés, nous savons maintenant à qui ils appartiènent : le style de M. Andrieux commence d'ailleurs à être assez connu pour ne plus s'y tromper.

nous tromper, c'est que, dans la société même, M. Collin en imitait parfaitement la contenance par un air de bonhomie, que tous ses traits, toutes ses habitudes extérieures, et jusqu'au son de sa voix, semblaient annoncer. Flatté de l'éloge, M. Collin put croire en effet que nous avions deviné le vrai modèle auquel il était appelé par la nature; et véritablement, depuis ce temps-là, il parut ne se complaire que dans la naïveté : mais il ne s'aperçut pas qu'il est malheureusement trop aisé d'en confondre la nuance, et de passer du simple au familier, et du familier au trivial. C'est ce qu'on remarque surtout dans une foule de petites pièces en vers, qu'il a fait servir, en quelque sorte, d'intermèdes à ses comédies, et qui n'ont de la poésie que la rime. Parmi ces petites pièces, il en est une dans laquelle on croirait que M. Collin avait eu l'intention de lutter avec Boileau. C'est une Épître à son jardinier; et autant l'Épître de Boileau est noble et poétique en conservant la simplicité qui convenait au sujet, autant celle de M. Collin est humble et commune dans tous ses détails : c'est (qu'on nous pardonne une comparaison trop vraie pour la sacrifier) le style de Janot substitué à celui d'Horace.

Nous persistons, après la mort de M. Collin, dans le jugement que nous en avions porté pendant sa vie. Le ton doucereux, sentimental,

quelquefois même un peu niais, qui est le ton dominant de presque tous ses ouvrages, l'absence totale de sel et l'insipidité qui les caractérisent, prouvent qu'il n'était pas né pour la comédie ; et c'est à lui surtout que s'appliquerait ce vers de Boileau :

Et je ne sais pourquoi je bâille en le lisant.

CONDAMINE (Charles-Marie de la), de l'Académie Française et de celle des Sciences, né à Paris en 1701, mort en 1774. Voici ce que Buffon lui dit en réponse au Discours qu'il prononça le jour de son entrée à l'Académie Française :

« Du génie pour les sciences, du goût pour » la littérature, du talent pour écrire, de l'ar- » deur pour entreprendre, du courage pour exé- » cuter, de la constance pour achever, de l'ami- » tié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de » l'enthousiasme pour l'humanité : voilà ce que » vous connaît un ancien ami, un confrère de » trente ans, qui se félicite aujourd'hui de le » devenir pour la seconde fois.

» Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, » traversé les continents et les mers, surmonté » les sommets sourcilleux de ces montagnes em- » brasées, où des glaces éternelles bravent éga- » lement et les feux souterrains et les ardeurs du » midi ; s'être livré à la pente précipitée de ces

» cataractes écumantes, dont les eaux suspendues
» semblent moins rouler sur la terre que descendre
» des nues ; avoir pénétré dans ces vastes déserts,
» dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à
» peine quelque vestige de l'homme; où la nature,
» accoutumée au plus profond silence, dut être
» étonnée de s'entendre interroger pour la pre-
» mière fois ; avoir fait, en un mot, par le seul
» motif de la gloire des Lettres, ce que l'on ne
» fit jamais par la soif de l'or : voilà ce que con-
» naît de vous l'Europe, et ce que dira la Pos-
» térité. »

Rien de plus pompeux que cet éloge. Le génie de Buffon s'y fait sentir à chaque trait; et quand on y supposerait un peu d'exagération, il était glorieux pour la Condamine d'avoir inspiré à l'orateur cet enthousiasme vraiment sublime, et qui ne pouvait avoir été excité que par un mérite supérieur.

CONDILLAC (l'abbé Étienne Bonot de), né à Grenoble en 1715, mort en 1780.

La métaphysique n'avait été long-temps qu'un chaos ténébreux, où trop de philosophes s'étaient égarés, en nous donnant, comme l'a dit Voltaire, le roman de l'âme au lieu de son histoire. Le célèbre Locke, en remettant en honneur l'ancien axiome de la philosophie péripatéticienne, *nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in*

sensu, répandit sur ces matières abstraites, dans son *Essai sur l'Entendement humain*, une lumière inattendue. L'abbé de Condillac fut parmi nous un de ses premiers disciples ; et son *Essai sur l'origine de nos connaissances* est un ouvrage que son maître n'eût pas désavoué. Mais dans son *Traité des Sensations* il cesse d'être élève ; et par les nouveaux développemens qu'il donne à la doctrine de Locke, et les nouvelles idées qu'il y ajoute, il nous semble se placer à côté de lui, et devenir le digne émule du génie le plus philosophique que l'Angleterre ait eu depuis Bacon.

Par son *Traité des Systèmes*, que nous regardons comme un de ses plus utiles ouvrages, il démontre à la raison combien il est téméraire de vouloir créer lorsqu'on devrait se contenter d'observer, et la vanité de tous ces romans de physique qui, n'ayant pour appui que le merveilleux d'une imagination désordonnée, finissent tous, après avoir ébloui pendant quelques moments, par se précipiter l'un par l'autre dans un éternel oubli.

Son *Traité des Animaux* nous paraît ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur le mystère impénétrable de la nature des bêtes. Il y combat avec des armes également victorieuses, et l'opinion de Descartes, qui veut que les bêtes ne soient que des machines, et celle de Buffon, qui, en

leur accordant une faculté de sentir inférieure à la nôtre, faculté qu'il rend inintelligible, en la réduisant à des sensations purement corporelles, finit cependant par soumettre, comme Descartes, toutes leurs actions à des lois mécaniques.

On voit qu'à proprement parler, l'opinion de Buffon n'en est pas une, et qu'il n'a voulu que se ménager entre les différents partis. En effet, il n'accorde aux animaux une faculté quelconque de sentir, que pour se concilier avec l'opinion populaire, qui ne balance pas à les croire capables de sentiment, et il ne réduit cette faculté à des sensations purement corporelles, que pour leur refuser la pensée, à l'exemple des Scolastiques. Enfin, en n'admettant d'autre principe à leurs actions qu'un simple mécanisme, il se réunit aux Cartésiens; et, loin de se débarrasser des difficultés qu'on oppose à chaque système, Buffon, par ce parti mitoyen, n'a fait que les réunir toutes contre lui, sans jeter d'ailleurs aucune lumière sur l'état de la question.

L'abbé de Condillac, plus sage, observe et n'imagine pas, et conclut de ses observations qu'il est absurde de refuser aux animaux la faculté de sentir, de penser, de comparer, de juger, en un mot, une intelligence bornée sans doute, si on la compare à la nôtre, mais admirable encore par les effets qu'elle produit, et dont les bornes n'ont d'autre cause que les différences essentielles d'or-

ganes, de conformation ou de besoins qui existent entre eux et nous.

Il avoue franchement l'ignorance à laquelle nous sommes tous condamnés sur la nature des êtres, et l'incapacité où nous sommes d'assigner à chacun d'eux ses limites : aussi ne fait-il pas de système sur la nature des animaux, parce qu'il ne la connaît pas ; mais il est moins réservé sur leurs opérations, parce qu'il les voit ; et il ne conçoit pas les scrupules de ceux qui, ne pouvant se dissimuler l'exacte conformité de plusieurs de ces opérations avec les nôtres, se refusent cependant à leur supposer le même principe, dans la crainte d'établir, entre les animaux et nous, une sorte d'égalité qui les blesse. « Quoi-
» qu'ils ne puissent, dit-il, leur refuser ni les
» organes qui sont le principe mécanique du
» sentiment et de l'intelligence, ni les actions
» qui en sont l'effet, le préjugé les arrête ; ils
» appréhendent de voir la nature telle qu'elle
» est : semblables à des enfants qui s'effrayent,
» dans les ténèbres, des fantômes que l'imagi-
» nation leur présente. »

Nous n'avons donné quelque étendue à nos réflexions sur ce Traité, que pour y faire observer l'esprit de sagesse et de circonspection de son auteur. Ce n'est point là cette philosophie téméraire qui a été pour nous la source de tant d'égarements et de malheurs, et que nous avons

vu dominer si long-temps à la honte de la raison.

Un des plus vastes et des plus importants ouvrages de l'abbé de Condillac, c'est le *Cours de Littérature* qu'il a fait pour l'instruction du jeune prince de Parme, et qui ferait désirer que tous ceux qui sont nés pour commander aux hommes n'eussent jamais que des instituteurs de son mérite. Cet ouvrage, aussi clair que méthodique dans toutes ses parties, renferme à la fois et la grammaire que l'auteur regarde comme le premier élément de l'art de penser, et cet art même qui en est la suite naturelle. L'art d'écrire et celui de raisonner viènent après ; enfin un cours complet d'histoire ancienne et moderne, suivi de réflexions très-sages sur les vérités fondamentales auxquelles doivent s'attacher ceux qui étudient l'histoire, termine cette précieuse collection.

Il est cependant quelques parties de ce Cours qui nous ont paru pénibles à lire, par la sécheresse et la négligence du style. Telle est, entre autres, presque toute la partie historique. Il est aussi quelques paradoxes qui sont échappés à l'auteur dans son *Traité de l'Art d'écrire*, et que les jeunes gens qui se destinent aux lettres, et spécialement à la poésie, ne doivent lire qu'avec défiance. L'abbé de Condillac était un profond métaphysicien, mais il était loin d'être poète ; et dans ce même Traité il s'est permis, sur quelques-uns de nos meilleurs auteurs, sur Ra-

cine et Boileau, par exemple, des remarques critiques qu'il n'eût jamais hasardées, s'il n'eût eu le sentiment de l'art qu'il prétendait juger. Des écrivains, très-distingués d'ailleurs, sont tombés dans la même faute. Il semble que la métaphysique et la géométrie soient précisément ce qu'il y a de plus incompatible avec le génie poétique. Pascal, Buffon, d'Alembert, Montesquieu même, soit dans l'intention de rabaisser un art dont ils se jugeaient incapables, soit qu'ils fussent privés de cette sensibilité d'organes nécessaire pour en apprécier les beautés, n'ont fait que prouver, par ce qu'ils en ont dit, combien il est téméraire aux meilleurs esprits de sortir de leurs limites. Nous n'avons connu qu'un seul homme qui nous ait paru faire exception à cette loi commune, et qui allie non seulement à ses connaissances en métaphysique la passion des beaux arts, mais le goût délicat qui sait les juger. Cet homme (et nous ne craignons pas d'être contredits) est M. Garat, qui les a cultivés lui-même, en différents genres, avec beaucoup de succès, et que nous avons souvent entendu parler de poésie, comme s'il en eût fait son unique étude.

CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat de), de l'Académie Française et de celle des Sciences, né à Ribemont, en Picardie, en 1743; mort en 1794. Géomètre et philosophe,

comme d'Alembert, et son ami le plus intime, si pourtant il peut exister une véritable amitié entre deux personnes de ce caractère.

Lorsque, vers la fin de leur correspondance, Voltaire et d'Alembert convinrent de se désigner mutuellement, Voltaire par le nom de Raton, et d'Alembert par celui de Bertrand, le même nom de Bertrand fut appliqué aussi à Condorcet par les deux philosophes. C'est dans le bon La Fontaine que se trouve la clef de ces dénominations :

> Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat.

Voltaire avait bien en effet la grâce, la légèreté, la souplesse, souvent même la malice du chat; mais ses deux affiliés n'auraient pas eu lieu d'être très-flattés de leur personnage de Bertrand, s'ils s'étaient rappelé ces vers de Raton, dans le *Pauvre Diable :*

> Mais pour le singe, animal inutile,
> Malin, gourmand, saltinbanque indocile,
> Qui gâte tout, et vit à nos dépens,
> On l'abandonne aux laquais fainéants.

Quoi qu'il en soit, d'Alembert se contentait modestement du personnage que Voltaire lui avait assigné; mais il en désirait un d'un plus grand caractère pour son ami Condorcet. Vous savez, disait-il à Voltaire (1), que le Condor est

---

(1) Lettre de d'Alembert à Voltaire, du 6 mars 1777, vers la fin de leur correspondance.

le plus grand et le plus fort de tous les oiseaux ; or, dans Condorcet il y a Condor : donc il est prouvé que Condorcet est destiné à jouer un jour le rôle le plus distingué dans les sciences et dans les lettres. On ne sait trop quel rang aurait en géométrie une pareille démonstration ; mais on se tromperait fort, si on la prenait pour une de ces mauvaises plaisanteries que d'Alembert se permet si souvent dans sa correspondance ; c'est sous la forme la plus sérieuse qu'elle se trouve dans une de ses lettres, par laquelle il fait part à Voltaire du choix que l'Académie des Sciences venait de faire de Condorcet pour son secrétaire : et voici les éloges qu'il lui donne aux dépens de Bailly et de Buffon, dont il osait être jaloux ; « Celui-ci, dit-il, ne parlera ni d'éclaboussures du soleil, ni de molécules organiques, ni des taupinières apennines. Je ris, ainsi que vous, de ces sottises, et du style ampoulé ou empoulé dont on nous les étale ; mais je ne ris pas moins d'un gros volume de Lettres qui viènent de vous être adressées, et où l'on nous donne le feu central et le refroidissement de la terre comme des idées comparables au système de la gravitation. Supplément de génie que toutes ces pauvretés ; vains et ridicules efforts de quelques charlatans qui, ne pouvant ajouter à la masse des connaissances une seule idée lumi-

» neuse et vraie, croient l'enrichir de leurs idées
» creuses, et nous persuader de l'existence d'un
» peuple qui nous a tout appris, excepté son
» nom. »

Le zèle de Condorcet pour le philosophisme, soutenu d'une force de caractère que d'Alembert n'avait pas, l'entraîna dans la révolution dont il finit par être la victime. Abandonné des grands qui avaient contribué à sa fortune, et dont il parut oublier les bienfaits, trahi ensuite par le parti qu'il avait eu le malheur d'adopter, il se vit réduit à éviter l'échafaud par le suicide ; exemple mémorable et trop souvent renouvelé, du sort auquel doivent s'attendre ceux qui, dans les orages révolutionnaires, croient trouver leur sûreté en s'attachant à une faction.

Condorcet était véritablement appelé, comme d'Alembert, aux sciences exactes, mais il n'a jamais eu de réputation parmi les gens de lettres. Son style est en général lourd et diffus, sans imagination et sans coloris. Rivarol le caractérisait avec plus de vérité encore que de malice, en disant qu'il écrivait avec de l'opium sur des feuilles de plomb.

CORNEILLE (Pierre), de l'Académie Française, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684 ; le créateur de l'art dramatique en France.

Quoique Voltaire ait dit que de trente-trois

pièces que ce grand homme a composées, on n'en représente que six ou sept (ce qui n'est pas exact), cette fécondité de Corneille, loin de nuire à sa gloire, ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son génie. Nous n'avons connu que par ses chef-d'œuvres la médiocrité de quelques-uns de ses derniers ouvrages; mais dans ce nombre il en est qui seraient eux-mêmes des chef-d'œuvres dans ce siècle de disette, tels que les Sertorius, les Othon, etc. Ces pièces que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, et que nos jeunes gens lisent à peine, demanderaient des acteurs capables de les représenter, et des spectateurs dignes de les entendre. C'est alors que toute la richesse du génie de Corneille se ferait sentir; alors on serait à portée d'observer combien, dans ses productions du second rang, il est supérieur encore, non seulement au vulgaire de nos écrivains, mais à ceux même qui paraissent s'élever au-dessus de la foule commune, et soutenir avec quelque dignité la réputation de la scène. On peut appliquer à ce grand poète ce que Longin disait d'Homère: « Ses rêves sont ceux de » Jupiter. »

On est toujours étonné qu'un tel homme n'ait pas eu plus d'influence sur le caractère de la nation; il semble qu'il était fait pour lui donner plus d'énergie et de grandeur, mais le génie du cardinal de Richelieu prévalut sur celui de Corneille.

Le ministre ayant affermi l'autorité de manière qu'elle n'eût plus rien à redouter des derniers efforts d'une liberté expirante, le poète fut sublime et romain en pure perte. Racine, par son style enchanteur, et par la route qu'il choisit, entièrement opposée à celle de son prédécesseur, acheva d'amollir la nation. Corneille, plus jaloux d'étonner que d'émouvoir, avait fait de l'admiration le principal ressort de ses tragédies ; Racine y substitua la pitié. Les maximes de politique, les idées républicaines disparurent insensiblement du théâtre pour faire place à une passion plus touchante, et le cœur donna des lois au génie.

Malgré cette révolution, Corneille sera toujours le plus imposant de nos poètes tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble, à notre égard, avoir acquis déjà la majesté d'une antique. L'héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de La Fontaine fut naïf. Peut-être même ces deux genres ne sont-ils pas aussi opposés qu'on pourrait d'abord le penser, surtout s'il est vrai, comme nous le croyons, que le sublime ne soit que le naïf du grand.

Mais que le respect dû à ce fondateur du théâtre ne nous rende point injustes envers

ceux qui ont eu le mérite d'ajouter après lui de nouvelles richesses à l'art dramatique. N'imitons pas ces écrivains toujours prêts à calomnier les vivants, sous prétexte d'honorer les morts, qui ont accusé Voltaire d'une basse jalousie pour avoir commenté Corneille avec une liberté qu'ils qualifient d'irrévérence. On trouve, il est vrai, dans son Commentaire, quelques critiques non seulement sévères, mais injustes, et, ce que nous pardonnons encore moins, des expressions peu mesurées; mais on s'était pressé malignement de publier que Voltaire, en se chargeant de ce travail, n'avait eu d'autre but que d'outrager la mémoire de ce grand poète. Cette injustice lui donna de l'humeur; et telle est la faiblesse de l'esprit humain, que cette humeur semble quelquefois rejaillir sur Corneille. Soyons justes cependant, et convenons que le Commentaire est plus souvent impartial que sévère (1); convenons que si l'auteur ne dissimule pas les fautes, il a soin de faire sentir les beautés, et d'établir en plus d'un en-

---

(1) Oui, dans la première édition, la seule que nous connussions alors, et dans laquelle Voltaire fut en effet moins sévère, moins dur, et surtout moins injuste que dans les éditions postérieures. C'est là que son Commentaire, qui déjà, comme nous l'observons, n'était pas exempt de reproche, devint trop souvent une satire. *Voyez* notre édition de Corneille.

droit la supériorité de ce grand homme, non seulement sur ses contemporains, mais sur les anciens eux-mêmes. Opposons ses sentiments à ceux de l'Académie sur le Cid, et voyons ce que gagne un poète à être jugé par ses pairs, au lieu d'être livré à une troupe de grammairiens incapables de mesurer l'essor du génie. Distinguons les objections judicieuses de celles qui peuvent être hasardées, et reconnaissons du moins que personne n'était plus dispensé que Voltaire, même à l'égard de Corneille, d'une admiration populaire et superstitieuse. Ce sentiment peut convenir à de jeunes élèves qui se passionnent d'autant plus en faveur d'une grande réputation, qu'ils sont moins capables d'avoir pour elle une estime réfléchie ; mais on n'est point la dupe de ces hommages exagérés, et l'on sent trop que si Corneille vivait encore, il n'aurait peut-être pas d'ennemis plus acharnés que ces mêmes écrivains qui semblent aujourd'hui si jaloux d'honorer sa cendre.

Il faut avouer cependant que le Commentaire de Voltaire, devenu souvent une satire dans les éditions postérieures qu'il en donna, ne contribua pas peu à diminuer chez quelques jeunes gens, et même chez M. de la Harpe, le respect que l'on doit à ce fondateur du théâtre. En effet, dans son Eloge de Racine, M. de la Harpe parla du grand Corneille avec assez de légèreté pour

s'attirer cette épigramme accablante de M. Le Brun :

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie ;
Au bas du Pinde, il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie,
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas ;
Et redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée !

CORNEILLE (THOMAS), de l'Académie Française, né en 1623, mort en 1709. Le grand nom de son frère devint pour lui un honneur dangereux. Il est un des premiers qui ait altéré la noble simplicité de la tragédie par des intrigues romanesques. C'est en cela que nos tragiques modernes semblent l'avoir pris pour modèle ; mais aucun d'eux n'a fait le *Comte d'Essex*, ni le beau rôle d'*Ariane*, qui est le chef-d'œuvre de Thomas Corneille.

COTIN (l'abbé CHARLES), prédicateur, poète, et l'un des quarante de l'Académie Française, né à Paris, mort en 1682. Son nom, immortalisé par Boileau, est devenu proverbial pour désigner les plus mauvais auteurs ; c'est

ainsi du moins que paraît en avoir jugé M. d'Arnaud, lorsqu'il a dit si judicieusement en parlant de lui-même :

Il est bien vrai que ma muse vulgaire
N'atteindra point au renom de Voltaire,
Que mis au rang des modernes Cotins,
Je subirai d'aussi honteux destins.

On doit observer cependant que, dans toutes les pièces légères de M. d'Arnaud, il ne s'en trouve pas une de comparable à ce joli madrigal de l'abbé Cotin :

Iris s'est rendue à ma foi,
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Personne n'ignore que l'abbé Cotin fut joué par Molière, dans la comédie *des Femmes Savantes*, sous le nom de *Tricotin* d'abord, et ensuite sous celui de *Trissotin*. On sait aussi que le traiteur Mignot, pour se venger de Boileau, qui l'avait appelé *empoisonneur*, eut recours à la plume du même Cotin qui lui fournit une satire. Mignot en enveloppait ses biscuits, et par ce moyen il vint à bout de lui donner une sorte de publicité. Nous avons connu un curieux qui avait conservé un exemplaire de cette satire

originale. Voici comme on y traitait l'illustre Despréaux :

Que ne peut point une étude constante (1) !
Sans feu, sans verve, et sans fécondité,
Boileau copie, on croirait qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété, etc.

L'auteur de *l'Art poétique* sans verve ! L'auteur du *Lutrin* sans fécondité ! Rien, à notre avis, n'est plus capable que ces vers de faire sentir à jamais toute la médiocrité du pauvre Cotin.

COURAYER (le Père NICOLAS LE), chanoine régulier, et ancien bibliothécaire de Sainte-Geneviève, né à Rouen en 1681, mort à Londres en 1776. Il s'est principalement rendu célèbre par une controverse théologique qui troubla le repos de sa vie, et qui fut cause de sa retraite en Angleterre.

Il entreprit de prouver la validité des ordinations conférées selon le rit de l'Eglise anglicane ; il soutint que cette église n'avait pas perdu la trace apostolique ; que les évêques qui, depuis le schisme jusqu'à nous, ont rempli successivement les siéges de l'Angleterre, ont été de véritables évêques, et les prêtres ordonnés par eux de véritables prêtres. C'est encore l'opinion de

---

(1) Ceci est une plaisanterie ; ces vers sont de Marmontel, mais Cotin aurait pu les faire.

quelques savants catholiques ; on prétend même que c'était celle de l'illustre Bossuet.

Le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, en déclarant formellement qu'il ne prononçait pas sur le fond de la question, crut devoir cependant publier un mandement contre les écrits du Père le Courayer, qui, pour éviter les suites de ces orages, se retira en Angleterre, où il obtint un canonicat de l'église d'Oxford, mais sans se séparer de la communion romaine, et en conservant toujours avec son ordre une correspondance également honorable pour messieurs de Sainte-Geneviève et pour lui (1).

Le Père le Courayer était très-versé dans l'histoire ecclésiastique. Sa théologie, ainsi qu'on nous représente celle du sage Ganganelli, penchait vers la tolérance. On peut en juger par sa

---

(1) On nous a nié, dans un libelle, cette union du Père le Courayer avec son ordre. Nous en croyons les témoignages que nous en avons vus. D'où pouvait venir d'ailleurs, à Messieurs de Sainte-Geneviève, leur répugnance à convenir des liaisons que plusieurs membres de leur société ont conservées avec cet homme célèbre, et qui n'a jamais abjuré sa religion ! Nous avons vu des Augustins s'enorgueillir avec quelque justice de ce que leur ordre, assez ignoré à d'autres égards, avait produit le fameux Martin Luther ; et véritablement ce Luther leur donnera toujours un peu plus d'illustration que le *Nobiliaire* du Père Anselme.

traduction de l'*Histoire du Concile de Trente*, de Fra-Paolo, et par les notes savantes dont il l'a enrichie. Cette traduction très-estimée, et qui mérite de l'être, lui donnait le droit d'être placé dans ces Mémoires. Son caractère de tolérance et de paix doit d'ailleurs rendre sa mémoire précieuse à tous ceux qui savent honorer la religion sans aucun mélange de superstition.

COYER (l'abbé Gabriel-François), né à Beaume-les-Nones, en Franche-Comté, en 1707, mort en 1782. Il a donné, sous le nom très-judicieux de *Bagatelles* de petites brochures morales qui toutes n'ont qu'un même ton, un même style, un même caractère, l'ironie. On sait combien, à la longue, l'uniformité de cette figure devient fastidieuse, quand elle n'est pas accompagnée, comme dans les ouvrages de Swift, d'une légèreté, d'une finesse, d'une gaîté continues, d'une gande variété de connaissances, et surtout d'une imagination vive, brillante, originale et féconde.

L'abbé Coyer a écrit une Histoire du grand Sobieski, du même ton que ses Bagatelles. Un de ses derniers ouvrages était un Discours badin sur l'inutilité de la prédication, inutilité à laquelle il eût fait croire, si lui-même eût fait des sermons, et que nous n'en connussions pas d'un meilleur genre.

On peut prendre une idée de ce singulier Discours par cette phrase qui confirme ce que nous disons, et qui n'est pas la seule de son espèce : « Tant que, dans la grande trémie du gouverne-» ment, on n'engrénera point le bonheur et la » considération avec la vertu, on n'aura rien » fait ». Et c'était au dix-huitième siècle qu'un homme, qui n'était pas sans quelque réputation, se permettait de dénaturer ainsi le langage et le style!

N'oublions pas que, dans un Discours fait pour une Académie de province, le même abbé a traité très-cavalièrement le bon La Fontaine; mais ce poète lui avait répondu d'avance par ces vers qui terminent si heureusement une de ses fables :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CRÉBILLON (Prosper Jolyot de), de l'Académie Française, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762. Ce poète avait reçu de la nature, à un degré très-éminent, le génie tragique, mais, osons le dire, un génie brut et sauvage, que ni l'éducation ni le goût n'avaient perfectionné. On s'est aperçu à la longue que la plupart de ses

rôles de femmes étaient de la plus grande faiblesse, qu'il n'avait jamais sacrifié aux Grâces, et que presque toutes ses pièces étaient fondées sur des travestissements et des changements de nom ; petits moyens qui appartiènent plutôt au roman qu'à la tragédie.

Ce n'est plus le temps où, pour rabaisser Voltaire, il était permis d'élever Crébillon au même rang que les Corneille et les Racine. Le style qui défigure trop souvent ses meilleures pièces, ne pouvait manquer de révolter des oreilles que Racine avait rendues délicates, et que Voltaire avait accoutumées, sinon à la même harmonie, du moins au même charme d'élégance et de pureté. Atrée, quelques scènes d'Électre, et principalement Rhadamiste, conserveront à Crébillon la réputation d'homme de génie ; mais, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, il ne sera jamais compris dans le nombre de nos auteurs classiques.

Les amateurs d'anecdotes ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici ces vers de la tragédie de Catilina, qui ne furent point dits aux représentations de la pièce, qui n'ont été recueillis nulle part (1), et que des raisons de circonstances

---

(1) Ils l'ont été souvent depuis, mais, pour la première fois, dans une ancienne édition de ces Mémoires.

ne permettaient guère de laisser subsister. C'est Probus qui parlait à Fulvie :

Car vous n'aimez jamais ; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste :
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son devoir, son honneur, sa patrie et ses dieux.

Ces vers n'avaient rien de très-remarquable ; ils n'étaient ni meilleurs ni plus mauvais que ceux du reste de la pièce ; mais il y avait alors à la cour une femme qui jouissait d'un grand crédit, et à qui on n'eût pas manqué d'en faire l'application. Cette femme était la marquise de Pompadour, et protégeait Crébillon pour chagriner Voltaire, dont elle croyait avoir à se plaindre, quoiqu'elle en eût été beaucoup trop flattée.

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), fils du précédent, né à Paris en 1707, mort en 1779, écrivain plein d'esprit, mais qui n'avait rien de commun avec le génie de son père, quoique peut-être il ne lui fût pas inférieur, du moins aux yeux de ceux qui savent que la perfection des arts ne consiste que dans l'imitation vraie de la nature. Il n'a fait que des romans, mais on y trouve la peinture la plus fidèle des mœurs corrompues de ce qui s'appelait alors la très-bonne compagnie. La vérité ne saurait être plus exacte,

les caractères mieux tracés, les situations filées et graduées avec plus d'art.

Ne l'accusons point de la licence des mœurs qu'il a peintes : il pouvait dire à tout son siècle :

Est-ce ma faute à moi, si ces mœurs sont les vôtres?

Ne soyons, au contraire, frappés que de l'art singulier avec lequel il a su dire les choses les plus libres, et présenter les images les plus voluptueuses. Il semble qu'à l'exemple de La Fontaine, il se soit créé une langue à lui seul, pour exprimer, en style décent, des idées qui ne pouvaient se passer de gaze. A la manière non moins adroite qu'ingénieuse dont il sait placer cette gaze, en la rendant plus ou moins transparente, d'après le sentiment délicat qu'il a des convenances; enfin, au choix toujours heureux de ses expressions, on serait tenté de croire que les Grâces elles-mêmes ont jeté leurs voiles sur ses nudités.

On peut le regarder comme le Pétrone français; mais, après ce que nous venons de dire, on peut juger de combien il l'emporte sur l'auteur latin, dont la licence n'est guère moins effrénée et moins grossière que la cour de Néron qu'il a voulu peindre.

Le comte Hamilton est le seul écrivain à qui Crébillon ait été comparé; mais si Hamilton a donné, dans ses Mémoires de Grammont, un modèle de plaisanterie exquise que personne n'a

tenté d'imiter, ses *Contes*, quoiqu'il en ait fait de très-agréables, n'ont, à ce qu'il nous semble, ni la gaîté piquante, ni l'originalité des romans de Crébillon, ni surtout cette vérité de mœurs qui les fera vivre tant qu'on sera curieux de connaître les Français du dix-huitième siècle.

La réputation de ces romans peut, à la vérité, décroître par le changement qui s'est déjà fait et qui se fera encore dans nos habitudes ; mais il sera toujours vrai que Crébillon a été, comme nous l'avons dit, l'historien le plus fidèle et le plus exact des mœurs de son temps.

D.

DACIER (N.), né à Valogne en 1742, ancien secrétaire de l'Académie des Inscriptions.

Il a traduit du grec les Histoires diverses d'Elien, et les a enrichies de notes savantes et utiles ; on lui doit aussi la traduction de la Cyropédie de Xénophon : mais sous ce rapport d'érudition, il serait étranger à nos Mémoires, consacrés seulement aux genres de littérature vers lesquels se sont dirigées nos principales études, et qui n'ont eu pour objet ni les sciences exactes, ni les recherches relatives à l'antiquité. C'est ce qui nous a forcés d'omettre à regret, dans ces Mémoires, plusieurs noms justement célèbres, mais qui n'étaient pas entrés dans notre plan. Ceux de nos

lecteurs qui seraient jaloux de les connaître, peuvent consulter les Eloges de Fontenelle, ceux du savant Fréret et de M. Dacier lui-même. Ces éloges ne ressemblent point à ces ridicules panégyriques que l'Académie Française ne rougit pas de prodiguer à quelques-uns de ses membres déjà tombés dans un éternel oubli, lorsqu'elle s'efforce d'en réveiller le souvenir. Ce sont des discussions intéressantes, presque toujours accompagnées d'une critique judicieuse sur les ouvrages dont on y rend compte avec la plus sage impartialité. La louange, soit qu'elle tombe sur les ouvrages mêmes ou sur leurs auteurs, ne se permet jamais ni l'exagération ni l'emphase; et tels devraient être les honneurs rendus aux morts par les compagnies savantes qui connaîtraient les convenances et qui sauraient les respecter. C'est ce caractère de franchise et de noble simplicité que nous avons cru remarquer dans les Éloges de M. Dacier; et si nous le plaçons ici, c'est que, par une alliance très-rare, il joint à l'érudition que personne ne lui conteste, le style élégant et orné de la belle littérature.

A l'égard de quelques écrivains dont nous reconnaissons tout le mérite, et qui, loin d'être étrangers à nos Mémoires, auraient pu nous fournir d'excellents articles, nous les prions de nous pardonner un silence qui n'a pas dû les blesser : notre excuse est à la fin de notre Intro-

duction, et la difficulté de dire mieux nous dispense de nous répéter.

D'AGUESSEAU (Marie-François), chancelier de France, né à Limoges en 1668, mort à Paris en 1751. Ce nom respectable manquait à ces Mémoires. Le grand jurisconsulte, le législateur, l'homme enfin qui avait honoré successivement toutes les magistratures, nous avait en quelque sorte dérobé l'homme de lettres, et D'Aguesseau en était un du rang le plus distingué. Lié, dès sa première jeunesse, avec Boileau et Racine, il avait puisé, dans la conversation de ces deux grands poètes, l'amour des arts qu'il a conservé toute sa vie, et le goût exquis, et l'élocution noble et simple qui embellit tous ses ouvrages.

En ne rendant au mérite de D'Aguesseau que la justice la plus exacte, on pourrait être soupçonné d'exagération. Les sciences, la philosophie, l'éloquence, la poésie même, rien ne lui était étranger. A l'étude de toutes les langues savantes, il avait réuni celle de la plupart des langues de l'Europe; et s'il est un moderne que l'on pût comparer à Cicéron, soit pour l'étendue, soit pour l'universalité des connaissances, nous ne pourrions citer que D'Aguesseau.

« Souvent, dit un de nos orateurs célèbres, » ce magistrat, digne du plus beau siècle de la

» France, avait hasardé de déplaire au plus absolu
» des rois pour le servir ; de résister à ses ordres
» pour demeurer fidèle à ses intérêts ; de préférer
» sa gloire réelle à sa volonté apparente ; de dé-
» mêler, dans la droiture de ses intentions, les
» surprises faites à sa conscience, et de contre-
» dire respectueusement son autorité pour ne
» pas la commettre dans des entreprises qui au-
» raient blessé les droits de la couronne : fermeté
» d'autant plus digne d'admiration, qu'elle l'ex-
» posait à tout, et que, combattu entre les mou-
» vements de son cœur, qui l'attachaient tendre-
» ment au roi, et les lumières de son esprit, qui
» lui montraient les engagements austères de la
» magistrature, il avait pris le parti d'être, s'il le
» fallait, plutôt la victime que le destructeur de
» nos libertés ».

On voit que, semblable aux Molé et aux Lamoignon, D'Aguesseau n'était pas moins recommandable par les vertus du citoyen que par les qualités de l'homme d'état ; modèle dans sa vie publique, modèle également dans sa vie privée.

Bayle opposait, comme un argument redoutable aux esprits forts de son temps, la foi soumise de Pascal. On ne pouvait soupçonner Bayle de faiblesse ; nous ne craignons donc pas que l'on nous en accuse, lorsqu'à son exemple nous opposerons à nos orgueilleux sophistes la religion

de D'Aguesseau. Il joignait la foi de Pascal à l'immensité de ses connaissances.

DAMPIERRE (N.), né à Paris en 1723. Sous le titre modeste de *Théâtre d'un Amateur*, il a publié quelques comédies, parmi lesquelles il en est une en cinq actes et en vers, intitulée le *Bienfait rendu* ou *le Négociant*, que nous avons vu jouer avec succès à deux reprises différentes, et que nous croyons digne de rester au théâtre. Le ridicule que l'on y joue était très-commun chez les grands ; le caractère du *Négociant* est bien peint, et nous nous rappelons que Préville y produisait beaucoup d'effet, surtout à la fin du quatrième acte.

Quoique cette pièce soit la seule de Dampierre qui ait été représentée, et qu'elle ne soit pas d'un ordre supérieur, nous n'avons pas balancé à lui donner dans ces Mémoires une place que nous n'accorderions pas avec la même facilité à plusieurs de nos tragédies modernes.

Si l'on considère, en effet, combien il est plus aisé, même avec des talents très-communs, de faire dix tragédies médiocres qu'une seule comédie vraiment estimable, on ne sera pas surpris de la différence que nous établissons entre les deux genres. Une seule réflexion fera sentir combien cette différence est juste, et nous fera développer quelques vérités utiles, qui, d'ailleurs,

ne seront pas déplacées dans un ouvrage tel que celui-ci.

On sait que la comédie n'a pour elle qu'un nombre très-circonscrit de grands caractères, presque tous épuisés par le seul Molière dans le siècle du génie. Ses successeurs, placés tous si loin de lui, se sont emparé du reste ; ou si quelques-uns leur sont échappés, en les supposant dignes de la scène, on sent combien le peu d'auteurs qui osent encore tenter quelque fortune dans une carrière qui devient de jour en jour plus ingrate, méritent d'encouragements et de faveur. Le public lui-même connaît si bien ce qu'elle offre de difficultés à vaincre, que deux comédies, *la Métromanie* et *le Méchant*, ont suffi pour mériter à deux poètes la réputation la plus brillante ; et ce même public, qui ne se trompe jamais dans la distribution de la gloire, en leur accordant ce haut degré d'estime, n'a fait qu'un acte de justice.

La tragédie, au contraire, soit par les sujets d'invention, dont on n'aperçoit pas les limites, soit par ceux que peut lui fournir l'Histoire moderne qu'elle n'a fait pour ainsi dire qu'effleurer, ouvre encore à l'émulation des poètes un champ de la plus riche fécondité ; et si l'on ne peut se dissimuler qu'elle dégénère très-sensiblement, c'est moins à la disette des sujets qu'à celle des talents, qu'il faut attribuer cette humiliante dégradation.

Observez encore que la tragédie (sans que nous puissions en pénétrer la cause) a toujours été plus favorisée que la comédie par les comédiens eux-mêmes, qui paraissent ne pas se douter du préjudice que porte à leurs véritables intérêts cette prédilection très-injuste. Une tragédie peut, sans conséquence et sans rien perdre de sa valeur, être écartée du théâtre pendant plusieurs années, tandis qu'une comédie, si elle n'est pas remise fréquemment sous les yeux du public, perd nécessairement beaucoup de son prix, et peut finir même par ne plus offrir aux spectateurs aucun attrait de curiosité. Quantité d'allusions fines, dont la tradition se conserve tant que la pièce reste en possession de la scène, commencent à devenir obscures ; et le sel ne tarde pas à s'en évaporer, si elle en est éloignée trop long-temps. C'est de quoi cependant les comédiens ne s'inquiètent guère ; et, par une négligence impardonnable, ils laissent à la fois périr, et pour eux, et pour le public, une foule de pièces que nous pourrions citer, et qui, si l'on en juge par le succès qu'elles eurent dans leur nouveauté, auraient été revues avec grand plaisir. Ces pièces, que les comédiens ne sacrifient que par indolence, et pour s'épargner la peine d'en faire l'étude, leur produiraient non seulement d'abondantes recettes, mais leur fourniraient les moyens de varier leur répertoire, en laissant reposer des chef-d'œuvres

qu'ils aviliront enfin à force de les prodiguer ; voilà, si l'on n'y met ordre, ce qui ne tardera pas à entraîner la ruine de la scène française.

Il serait temps que notre gouvernement, à l'exemple de ceux de Rome et d'Athènes, voulût enfin ne pas voir avec indifférence la dégradation d'un théâtre qui a été si long-temps une des plus belles branches de la gloire nationale, et qu'il en regardât la surveillance, ou par lui-même, ou par des préposés bien choisis, comme une de ses plus importantes prérogatives. La perte de ce théâtre est inévitable, s'il reste abandonné encore pendant quelques années au caprice et à l'insouciance des comédiens qu'il faut accoutumer à obéir, et à ne plus se considérer comme les propriétaires d'un fonds qu'ils laissent dépérir, ou parce qu'ils en ignorent toute la richesse, ou parce que leur paresse néglige de le mettre en valeur. Ce même fonds, bien administré, deviendrait, pour le gouvernement lui-même, une ressource inappréciable, et lui fournirait des moyens d'encouragements d'autant plus flatteurs pour les gens de lettres, qu'ils ne les devraient en quelque sorte qu'à eux-mêmes. Mais, encore une fois, le temps presse, le danger est imminent, et l'administration des théâtres tient beaucoup plus qu'on ne le croit à la restauration des mœurs (1).

(1) Ce que nous venons de dire sur la nécessité de ren-

DAMPMARTIN (Anne-Henri), né à Uzès en Languedoc, en 1755, ancien capitaine au régiment Royal cavalerie, et depuis colonel du régiment de Lorraine dragons, où il remplaça le prince de Vaudemont.

L'éclat qui se répandit sur les lettres sous le règne de François Ier, n'avait pas vaincu le préjugé de la noblesse, qui mit long-temps l'ignorance au rang de ses prérogatives, et qui attachait de l'orgueil à ne savoir ni lire ni écrire. A un très-petit nombre d'exceptions près, il n'y a point ici d'exagération ; et, de nos jours encore, ce maréchal de Richelieu, à qui Voltaire a prodigué tant d'éloges, qui passait pour un des hommes de la cour le plus aimable, et dont la conversation était en effet très-brillante, avait reçu une édu-

---

dre au théâtre de la nation son ancienne splendeur, est en partie emprunté d'un article de nous, inséré dans le Mercure de France du 16 germinal an 9, et signé, parce que nous le voulûmes ainsi, d'une lettre initiale qui ne pouvait nous déceler. Cet article fut mutilé en quelques endroits, par ménagement pour les comédiens, envers qui les autorités sont trop indulgentes : mais quand elles le voudront bien, c'est-à-dire fortement, elles trouveront enfin des comédiens disciplinables, et qui sauront obéir. La chose peut être difficile, mais nous la croyons très-possible : nous osons dire même que les comédiens raisonnables se plieraient de bonne grâce à un régime plus sévere, mais plus favorable à leurs véritables intérêts.

cationsi peu soignée, que, loin d'être instruit de sa propre langue, quoiqu'il fût de l'Académie Francaise, il déshonorait ses lettres par des fautes d'orthographe à peine pardonn ables à une femme mal élevée. Nous en avons eu la preuve dans celles qu'il nous écrivit à l'occasion d'une de nos comédies, et dans quelques fragments de sa main dont nous avons vu les originaux, et qui semblaient destinés à des Mémoires sur sa vie.

Ce fut à l'époque du beau siècle de Louis XIV que disparut, du moins en partie, ce préjugé avilissant. Non seulement des hommes nés dans les premières classes de la société, mais des femmes du même rang, ne crurent pas déroger en se piquant de parler et d'écrire avec pureté ; plusieurs même se rendirent célèbres par de bons ouvrages.

M. Dampmartin est un de ceux qui ont associé la gloire des armes à la passion de l'étude, et qui n'ont pas cru l'amour des lettres incompatible avec la noblesse. Il a donné, sous le titre de *Rivalité de Carthage et de Rome*, un morceau d'histoire accueilli avec faveur lorsqu'il parut, et qui, dans les circonstances actuelles, semble avoir acquis un nouveau degré d'intérêt. Cet ouvrage, estimable sous plus d'un rapport, nous avait fourni la matière d'un article qui devait être inséré dans la dernière édition de nos *Mémoires sur la Littérature ;* mais le nom de l'auteur, mis hors de son rang par une méprise qui fut aperçue trop

tard, ne put y reprendre sa place, et nous nous empressons de réparer cette omission.

On sait que l'orgueil de Carthage, qui se prétendait la souveraine des mers, fut une des principales causes de la ruine de cette république; et nous ne doutons pas qu'en choisissant ce trait d'histoire, M. Dampmartin n'ait voulu faire allusion aux orgueilleuses prétentions du cabinet de Londres, et menacer indirectement l'Angleterre du sort de Carthage; mais si la tyrannie commerciale que ce même cabinet ose regarder comme un de ses droits, et le sentiment d'indignation qu'elle inspire, a révolté l'historien, elle n'a pu le rendre injuste envers les hommes célèbres qui ont illustré cette nation rivale. C'est du moins ce qu'il a prouvé en traduisant la belle tragédie de *Caton d'Utique* d'Adisson, et, plus récemment, l'*Essai sur l'Éducation* de Goldsmith. Cet esprit d'impartialité devrait servir d'exemple aux auteurs anglais, qui, dans les fréquents emprunts qu'ils font à nos meilleurs écrivains, et même en les copiant servilement, se permettent souvent de mêler l'injure à leurs larcins, sans se douter que cette basse jalousie est, de leur part, l'aveu le plus formel de notre supériorité littéraire.

Témoin et victime des événements qui désolèrent la France en flétrissant les prémices de sa liberté, M. Dampmartin, obligé de fuir sa patrie,

et de se réfugier à Berlin où le feu roi de Prusse l'honora d'une bienveillance particulière, écrivit dans cet asyle l'ouvrage qui nous a inspiré le plus d'estime pour sa personne, en nous faisant connaître toute la beauté de son caractère moral. Il y raconte les faits qui se sont passés sous ses yeux dans le cours de la révolution ; et, dans cette histoire intéressante, il donne l'idée la plus vraie de ces temps orageux, mais sans passion, sans aucune trace de ressentiment, enfin avec l'impartialité d'un homme qui n'eût pas eu personnellement à s'en plaindre, et qui n'eût été sensible qu'aux malheurs de sa patrie. Cette sage modération qui ne l'abandonne jamais, et qu'il soutient avec tant de décence et de dignité, prouve, à ce qu'il nous semble, une élévation de caractère très-rare ; et nous pensons que, sous ce rapport, personne ne serait plus appelé que M. Dampmartin à écrire l'histoire. Il termine le récit qui nous rappèle de si tristes souvenirs par le sentiment d'admiration dont aucun Français ne peut se dispenser envers le héros à qui nous devons des jours plus doux et une gloire que nous n'osions plus espérer.

Ce qui nous confirme dans la pensée que le genre historique est le véritable genre auquel M. Dampmartin est appelé, c'est un nouvel ouvrage qu'il vient d'achever, que nous croyons même actuellement sous presse, et qui est intitulé :

Essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé en France la chute des trois premières Dynasties.

Ce titre seul promet une Histoire de France sous un point de vue absolument neuf. On conçoit le vif intérêt que doit exciter, non seulement chez tous les Français, mais chez l'étranger même, la chute de la dernière dynastie, et l'établissement de celle qui commence avec tant de gloire. L'auteur avait déjà fait pressentir le caractère d'impartialité qui régnera dans cet ouvrage, par un volume qu'il fit paraître, il y a près de trois ans, sous le titre d'*Annales de l'Empire français*. Ce volume contenait un abrégé très-rapide de notre histoire depuis Clovis jusqu'à nos jours, et l'on y retrouvait cette même sagesse avec laquelle il avait parlé de nos tempêtes révolutionnaires. Nous regardons cette sagesse comme la première et la plus essentielle qualité d'un historien.

Sans dissimuler les abus qui peuvent naître des meilleures institutions, lorsqu'elles dégénèrent de leur pureté primitive et qu'elles ne sont pas surveillées, M. Dampmartin se gardait bien cependant d'affaiblir le respect qui leur était dû. Le frein qu'elles opposent à cette licence contagieuse dont nous avons vu de si déplorables exemples, étant, sinon le seul, du moins un des plus puissants moyens d'en prévenir le retour, ne saurait

être en effet trop respecté. Osons dire même que, s'il était des préjugés capables de fortifier en nous ce sentiment moral, qui est le plus ferme appui de la tranquillité publique, ce serait non seulement une imprudence inexcusable, mais un crime réel envers la Société, que de chercher à les détruire.

M. Dampmartin, dans un écrit où il analyse avec goût nos différentes espèces de romans, en a donné lui-même, sous le titre de *Gustave et Léonce*, un petit modèle fort intéressant, et remarquable surtout par la décence qui y règne : décence dont on ne devrait jamais s'écarter dans des ouvrages destinés à l'amusement des femmes.

On lui doit aussi, dans un genre plus sévère, d'autres productions qui attestent toutes qu'une de ses principales pensées s'est tournée constamment vers l'éducation. Il n'admet pas le préjuge qui attribue exclusivement aux dons de la nature la prodigieuse inégalité qui se trouve entre les hommes ; il paraît fortement persuadé que cette inégalité se ferait beaucoup moins sentir par les avantages d'une éducation bien dirigée. D'heureuses expériences qu'il a eu occasion d'en faire, dans ces temps orageux qui forcèrent une foule de bons citoyens à s'exiler de leur patrie, le mirent à portée d'apprécier la justesse de sa théorie, et sous ce rapport M. Dampmartin serait digne de l'attention du gouvernement.

Que le sage et modeste écrivain qui nous a fourni le sujet de cet article, nous permette, en le finissant, de nous féliciter de l'amitié dont il nous honore. Elle nous est d'autant plus chère, que nous la devons, comme il nous en a souvent fait l'aveu, à la malignité de nos ennemis. La perfidie maladroite et lâche avec laquelle ils ont accumulé contre nous, dans des libelles *toujours anonymes*, les calomnies les plus absurdes ; la persévérance de leur haine, heureuse quelquefois dans ses moyens de nuire, et les injustices qu'elle nous a fait éprouver, ne pouvaient manquer d'exciter l'indignation d'une âme honnête et sensible, et de l'intéresser vivement en notre faveur. Les mêmes causes ont souvent produit les mêmes effets ; et nous aurions, en ce genre, plus d'un remercîment à faire à l'animosité de nos détracteurs.

DANCOURT (FLORENT CARNOT), né à Fontainebleau en 1661, mort en 1726. *Le Chevalier à la mode*, *les Bourgeoises de qualité*, *les Trois Cousines*, *le Galant Jardinier*, et quelques autres pièces de cet auteur fécond, sont remplies de gaîté, et ne sont pas indignes d'être représentées, même après les chef-d'œuvres de Molière.

Le dialogue de Dancourt est très-vif et très-enjoué ; mais l'auteur s'écarte souvent de l'objet de sa scène pour montrer de l'esprit et pour

courir après un bon mot. C'est pécher contre le naturel dont la comédie ne saurait trop se rapprocher, et dans laquelle toute plaisanterie qui n'est pas amenée par le sujet même, nuit à l'illusion, précisément parce qu'elle est déplacée.

Malheureusement toutes les pièces de l'auteur se ressemblent un peu trop. Il n'a guère peint que des femmes d'intrigue et des chevaliers d'industrie; mais ce n'est pas un médiocre mérite que de les avoir peints d'une manière vraie et naturelle, tels enfin qu'on les voyait dans la Société. Dancourt, par ce caractère de vérité qu'il a su donner à ses personnages, peut être regardé en quelque sorte comme le Téniers de la comédie.

Cet auteur, si animé dans sa prose, n'est plus le même lorsqu'il écrit en vers. Il avait commencé par être avocat; et ce fut par une passion violente pour une comédienne, qu'il renonça au barreau pour se faire comédien lui-même.

DANIEL (Gabriel), jésuite, né à Rouen en 1649, mort à Paris en 1728. Son *Histoire de France* a souffert de la révolution qui s'est faite dans le genre historique, où l'on veut moins de détails et plus de philosophie. Nous avouons que la vraie philosophie est en effet l'âme de l'Histoire, qui ne serait sans elle qu'une gazette inanimée. Le Père Daniel a précisément négligé ce

qui mérite le plus d'être connu, les lois, les usages, les mœurs de chaque siècle, et surtout les progrès de l'esprit humain. On le lit cependant encore avec plus de plaisir que Mézeray, quoique ce dernier ait souvent un caractère de franchise et de liberté hardie qui manquait à l'autre, et qui ne déplaît pas. Mais la narration du jésuite a plus de clarté, plus de méthode, et serait peut-être dans le vrai genre de l'Histoire, si le style en était moins faible et moins diffus.

Le plus grand défaut de cet ouvrage, c'est que son auteur était maîtrisé, non seulement par ses préjugés particuliers, mais par ceux de la Société dont il était membre. On reconnaît trop le jésuite à l'importance ridicule qu'il a donnée au Père Coton dans l'*Histoire du règne d'Henri IV*, et plus encore à l'esprit de partialité qui se fait sentir dans les règnes orageux de François II, de Charles IX, d'Henri III, et même avant cette époque. Il eût été d'autant plus difficile au Père Daniel de garder cette sage neutralité, qu'il est le principal mérite d'un historien, que, dans sa vie privée, lui-même était un homme de parti, et qu'il appuya de ses intrigues celles du Père le Tellier.

Téméraire par zèle pour sa compagnie, il entreprit de répondre aux fameuses *Lettres provinciales;* mais ce fut un écueil contre lequel il se brisa, sans aucune utilité pour les jésuites. Il

s'était fait plus de réputation par son *Voyage du Monde de Descartes*, qui fut traduit en plusieurs langues, et qui était véritablement une réfutation très-ingénieuse du roman cosmogonique de ce philosophe.

DE LILLE (JACQUES), de l'Académie Française. Nous n'imiterons pas ceux qui lui ont reproché d'avoir adopté, dans sa traduction des *Géorgiques*, quelques vers des anciens traducteurs de Virgile ; ils appartenaient de droit à celui qui aurait le courage de se charger après eux d'une entreprise aussi laborieuse, et nous pensons que M. De Lille a pu, comme son modéle, mettre à profit les paillettes d'or d'Ennius, sans compromettre sa gloire.

Nous avons lu les observations sévères et quelquefois judicieuses de M. Clément sur cette traduction, mais elles ne prouvent rien de plus, à ce qu'il nous semble, sinon qu'à la rigueur il est impossible de rendre dans notre langue toutes les beautés de Virgile. C'est de quoi son traducteur conviendra sans peine. Peut-être Virgile lui-même, s'il pouvait renaître parmi nous, ne parviendrait-il pas à se traduire parfaitement en français.

On a su beaucoup de gré à M. Clément de l'estime sentie qu'il a pour le poète latin, et de la sévérité de son goût ; mais la traduction de M. De

Lille n'en est pas moins un ouvrage qui suppose de rares talents. Ce ne serait pas la louer assez, que de dire qu'elle est infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru. Nous pensons qu'il serait difficile de faire mieux, et nous invitons seulement l'auteur à ne pas désespérer d'atteindre à une perfection plus grande encore, en revoyant son ouvrage avec toute l'attention dont il est digne. Le poème *des Jardins* qu'il a donné depuis, contient des détails très-brillants et des vers très-bien faits; mais les objets de luxe y tiènent trop de place, et les beautés de la nature trop peu. On s'attendait à une muse champêtre, et non à une muse de ville, chargée d'ornements, et souvent un peu maniérée. Nous croyons que la traduction *des Géorgiques*, portée au degré de perfection que M. De Lille était capable d'y donner, eût ajouté plus d'éclat à sa réputation que son poème, ou plutôt ses beaux vers sur les jardins.

Nous pensons que ce dernier ouvrage est loin d'avoir gagné en mérite par les nombreuses additions dont l'auteur l'a surchargé en Angleterre, et que sa réputation a perdu un peu d'éclat par un autre poème, intitulé l'*Homme des champs.* Un professeur de belles-lettres (1) en a fait une

(1) L'auteur, qui s'est déguisé sous ce titre, est M. Chaussard, connu par différens ouvrages qui prouvent

critique très-détaillée, sous le titre d'*Appel aux principes*, ou *Observations classiques et littéraires sur les Georgiques françaises*. L'auteur de ces Observations, en relevant, peut-être avec trop de sévérité, tous les défauts de l'ouvrage, nous paraît avoir donné une excellente leçon de goût, quoique trop prolixe.

M. Clément, à qui l'on peut quelquefois reprocher de l'humeur, mais qui n'est pas toujours injuste, n'a pas jugé plus favorablement ce nouveau poème; et, malgré toute notre estime pour le talent très-distingué de son auteur, nous sommes forcés d'avouer que nous n'avons pu lire en entier l'*Homme des champs*, sans beaucoup d'efforts.

Les papiers publics ont annoncé depuis, et nous avons appris avec surprise, que M. De Lille se proposait de publier, à la fois les traductions, en vers, de l'*Énéide*, du *Paradis perdu* de Milton, de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, en y ajoutant trois nouveaux poèmes de sa composition.

Malgré la haute idée que nous avons de ses talents, nous nous méfions un peu des prodiges, et cette merveilleuse fécondité en est un que nous attendions en silence.

---

du talent pour les vers, un amour éclairé des arts, et des connaissances de plus d'un genre.

Les papiers publics n'avaient rien exagéré, mais le doute nous était permis. Le poème de *la Pitié*, très-inférieur à ce que M. De Lille avait fait jusqu'alors, venait de paraître, et semblait ne plus donner de grandes espérances. Les hommages que l'auteur y prodigue sans cesse à l'Angleterre, aux dépens d'une patrie qui avait pris tant de part à sa gloire, et qu'il paraissait sacrifier à une nation ennemie, nous avait disposés peu favorablement à son égard : mais M. De Lille (nous aimons du moins le croire) n'a pu revoir la France sans y reprendre les sentiments d'un Français. Il s'agit d'ailleurs d'être justes; et c'est dans l'article même où nous nous étions montrés incrédules, que nous nous empressons de donner une nouvelle preuve d'impartialité.

Si l'on excepte la traduction de l'*Essai sur l'Homme*, toutes celles que les journaux avaient annoncées ont paru, et l'on y retrouve le talent de l'auteur dans tout son éclat. Celle de l'*Énéide*, à la vérité, n'est trop souvent qu'une paraphrase; mais quelques traits manqués ne dispensent pas d'y reconnaître une foule de beaux vers. Celle du *Paradis perdu*, que moins de lecteurs sont à portée de comparer avec l'original, semble avoir obtenu la préférence, et nous la croyons en effet supérieure. Mais l'auteur nous paraît s'être surpassé lui-même dans son poème de l'*Imagination*. L'ordonnance, il est vrai, est

encore sa partie faible, et la critique y trouverait, de loin à loin, quelques fautes de goût: mais quelle abondance de richesses, quelle magnificence de détails, s'offrent partout dans ce bel ouvrage! Le mérite incontestable de M. De Lille est d'avoir enrichi notre langue de plusieurs tours brillants qui lui appartiènent en propre, ou qu'il a puisés chez nos anciens poètes, dont il a fait une étude savante; d'avoir accoutumé notre oreille à un grand nombre de mots que le style poétique semblait dédaigner, et qu'il a ennoblis par l'heureux emploi qu'il en a fait. Enfin on ne peut lui disputer la gloire d'avoir prodigieusement agrandi le domaine de notre poésie.

DESCARTES (René), né à la Haye, en Touraine, en 1596, mort à Stockholm en 1650. Le plus grand philosophe de l'Europe, puisqu'elle lui est redevable de Newton même, et de la méthode avec laquelle on a combattu ses propres erreurs. On sait assez que c'est lui qui a délivré la raison de l'espèce de chaos scolastique où elle était demeurée ensevelie depuis plusieurs siècles. Mais comme un homme qui a gémi long-temps sous une tutelle sévère, et qui tout-à-coup se trouve maître de sa liberté, se précipite ordinairement dans des écarts proportionnés à la vigueur et à l'énergie de ses organes, Descartes, dont le génie s'était affranchi de tous ces préju-

gés de l'école auxquels on donnait encore le nom de philosophie, s'égara dans l'esprit de système, et substitua de nouvelles erreurs aux chimères qu'il avait détruites. Ce ne fut, à la vérité, qu'en s'écartant de ses excellents principes, et ses fautes mêmes ont contribué indirectement aux progrès de l'esprit humain.

Nous ne dissimulerons pas qu'il avait été devancé par le célèbre et malheureux Ramus, par Keppler, par Galilée, par le génie de Bacon, et que ces hommes fameux doivent, en quelque sorte, être regardés comme ses précurseurs : mais aucun d'eux n'avait fait la révolution qu'il a occasionnée dans toutes les branches de la philosophie ; aucun n'avait été doué de ce génie inventif, qui est à la fois la source de ses grandes découvertes, et de ce qu'on a appelé ses rêveries ; aucun enfin n'avait imaginé, comme lui, d'appliquer l'algèbre à la géométrie, et la géométrie à la physique.

Ce grand homme, accusé d'athéisme, quoiqu'il eût fourni de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu, et que dans sa philosophie Dieu soit regardé comme la cause efficiente de nos idées, et même du mouvement des corps, dont il veut que nous ne soyions que les causes occasionnelles, mourut à la cour de la reine Christine de Suède, qui l'avait attiré dans ses États pour profiter de ses lumières.

Le cartésianisme paraît tombé quant à l'hypothèse des tourbillons, à celle des animaux, en qui Descartes ne reconnaissait que de pures machines; enfin quant aux lois du mouvement et au système inexplicable des idées innées : mais la méthode de ce philosophe et la gloire de son nom ne périront jamais.

DESFONTAINES (l'abbé PIERRE-FRANÇOIS GUYOT), né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1749; écrivain de feuilles périodiques, trop souvent prévenu, passionné, exposé enfin, comme tous les autres journalistes, à parler inconsidérément de matières qu'il n'était pas à portée d'entendre, et entraîné dans des jugements précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation. Cependant il avait fait de bonnes études, et du moins, dans ses feuilles, l'antidote est quelquefois à côté du poison. Par une sorte d'instinct heureux, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux bel esprit, du comique larmoyant, et de toutes les innovations absurdes que, de son temps, on essayait déjà de mettre en crédit. On pourrait presque lui appliquer ces vers :

Il a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE DU LIGER DE

la Garde), née à Paris en 1630, morte en 1694. Il y a de la facilité, du naturel et des grâces dans plusieurs de ses petites pièces; mais elle eut le malheur de faire un sonnet satirique contre la Phèdre de Racine, en faveur de celle de Pradon : ce qui ne fait pas honneur à son goût. Elle donna une tragédie de Genseric, qui lui attira le conseil de retourner à ses moutons, par allusion à une de ses plus agréables idylles. Au reste, elle a été soupçonnée, comme la plupart des femmes beaux esprits de nos jours, d'avoir eu peu de part aux ouvrages qui portent son nom. On sait que le poète Hénault fut amoureux d'elle, et ce fut lui, dit-on, qui lui apprit à faire des vers. Quoi qu'il en soit, il faut convenir, avec Voltaire, que de toutes les dames françaises qui ont paru s'adonner à la poésie, c'est elle qui a le plus réussi, et qu'elle est encore aujourd'hui presque la seule dont on ait retenu des vers.

DESMAHYS (Joseph-François-Édouard de Cossembleu), né à Sully en 1722, mort en 1761. Sa petite comédie de l'*Impertinent* est remplie de détails agréables, mais elle n'est point comique. Elle eut, dans sa nouveauté, un succès qui ne s'est pas soutenu, parce qu'il y avait trop d'esprit et trop peu de naturel. C'est aussi l'agrément et le vice du petit nombre de ses pièces

fugitives que l'on a recueillies. Elles sont supérieures cependant à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis, et qu'il semble que Gresset avait prévues, lorsqu'il a dit :

De la joie et du cœur on quitte le langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.

C'est à Desmahys que Voltaire adressa ces vers aimables :

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines :
Vous dormez dessous les courtines
Et des Grâces et des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines ;
Mais vous possédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'use, tout passe ;
Je m'affaiblis, et vous croissez ;
Mais je descendrai du Parnasse,
Content si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.

Je dirai : je fus comme vous ;
C'est beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne serai point jaloux :
Le plaisir permet-il de l'être ?

En prodiguant des éloges à peu près semblables au chevalier de Boufflers, à M. de la Harpe, à M. François de Neufchâteau, en un mot à tous les jeunes gens qui donnaient des espérances, la muse coquette de Voltaire comptait

sur la reconnaissance de l'amour-propre ; et l'on sait que l'amour-propre n'est jamais ingrat.

Desmahys joignait, au talent de faire de jolis vers, celui d'écrire agréablement en prose. On a de lui, dans la première édition de l'Encyclopédie, deux ou trois articles pleins d'esprit, mais qui paraissent un peu déplacés dans ce dictionnaire.

DESPORTES (PHILIPPE), né à Chartres en 1555, mort en 1606, oncle du célèbre Régnier. Il eut, comme Bertaud, le mérite de dégager la langue française du fatras grec et latin sous lequel Ronsard avait pensé l'ensevelir. Ses poésies, jugées par Malherbe avec trop de rigueur, méritent encore quelque estime : on peut même y remarquer quelques-uns de ces traits d'un tour énergique et original, appelés, de nos jours, *mots trouvés*, par une dénomination néologique et précieuse, qui ne donne pas l'idée de ce qu'on voudrait faire entendre. Ces prétendus mots trouvés ne sont qu'une alliance heureuse de certains mots qui ne semblaient pas faits pour être unis ; alliance qui enrichit la langue, en lui fournissant des expressions neuves.

Malgré la justice que nous croyons devoir à Desportes, il n'en est pas moins vrai qu'avant Malherbe et Régnier, Marot fut le seul de nos

poètes qui eût véritablement un caractère que la postérité distinguera toujours.

Desportes fut comblé des bienfaits de Henri III.

DESPRÉAUX (Nicolas Boileau), né au village de Crône, près Villeneuve-Saint-Georges, en 1636, mort en 1711.

Les étrangers ne l'ont appelé long-temps que le Poète français, et cette gloire était bien due à l'immortel auteur de l'*Art poétique* (1), du *Lutrin*, et de tant de belles Épîtres qui n'ont jamais été surpassées. On doit regarder ses Satires comme l'époque du bon goût ; elles servirent à la fois à encourager les grands hommes

---

(1) Ce poème, qui est un des chef-d'œuvres de notre langue, vient d'être traduit très-heureusement en vers italiens par M. Buttura qui, dans plusieurs chants lyriques, a dignement célébré le héros de la France.

Sa traduction de l'*Art Poétique* a prouvé que la langue italienne n'a pas la prolixité dont on l'accuse, et qu'employée habilement, elle peut allier la précision à l'harmonie et aux grâces qu'on ne lui a jamais contestées.

Le célèbre Drydon, dont l'ouvrage le plus parfait est une Ode qui n'a point encore été surpassée en Angleterre, a traduit aussi l'*Art Poétique* en vers anglais. Nous ignorons s'il en a surmonté la difficulté avec autant de bonheur que M. Buttura ; mais il est remarquable qu'un ouvrage d'une beauté si sévère et d'une perfection si désespérante n'ait eu pour traducteurs que deux poètes lyriques.

dont il fut le contemporain, et à humilier leurs ennemis. La France doit peut-être à Boileau les chef-d'œuvres de Racine et de Molière; tant un seul homme de génie peut avoir d'influence sur tout un siècle ! Ses vers, devenus proverbes en naissant, répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéry et la gloire des Corneille.

En vain l'ignorance et la haine osèrent murmurer de sa liberté courageuse ; on ne la confondit point avec la licence : on se ressouvint que Régnier avait porté beaucoup plus loin la même liberté. On sut distinguer la critique utile qui ne s'attache qu'aux écrits, du libelle scandaleux qui offense les mœurs. Ni madame de Montespan, ni Louis XIV (quoique protecteurs de Quinault), ne furent blessés des traits que Boileau avait lancés contre ce poète ; et madame de Maintenon ne crut pas sa gloire intéressée à venger sur lui la mémoire de Scarron. On ne vit point alors les grands épouser ridiculement la querelle de leurs protégés littéraires : aussi Boileau fut-il l'ami des Condé, des la Rochefoucault, des Vivonne, des Lamoignon, des Termes, des Daguesseau, et de tous les personnages illustres de son temps.

Nous savons que quelques écrivains de nos jours, cherchant à s'autoriser par un grand exemple, ont osé compter Voltaire parmi les détracteurs de Boileau. Si le fait était vrai, nous dirions,

sans balancer, que toute la gloire de Voltaire suffirait à peine pour expier cette erreur de son jugement : mais comment a-t-on pu l'en accuser? lui qui, dans le *Temple du Goût*, après avoir nommé nos plus grands hommes, caractérise ainsi Boileau d'un seul trait :

> Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.

Lui qui a dit si heureusement :

> On put à Despréaux pardonner la satire;
> Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
> Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
> Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs, etc.

Lui, enfin, qui humiliait ainsi les Cotins modernes qui se permettent de parler avec irrévérence de ce législateur du goût :

« Il y a encore, à ce que j'entends dire, quel-
» ques beaux esprits subalternes, qui passent
» leur vie dans les cafés, lesquels font, à la mé-
» moire de M. Despréaux, le même honneur
» que les Chapelain faisaient à ses écrits de son
» vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent
» que si M. Despréaux les eût connus, il les au-
» rait méprisés autant qu'ils le méritent. »

Nous devions à Voltaire cette apologie. Les détracteurs de Boileau sont connus. Marmontel s'est mis du nombre, et nous en sommes affligés pour lui. M. de Cubières, et quelques écrivains de cette classe, l'ont imité : on sent trop que Voltaire ne pouvait rien avoir de commun avec eux.

Malgré le talent supérieur et le génie de Boileau, il ne fallut pas moins qu'un ordre exprès de Louis XIV, pour le faire admettre à l'Académie. La Bruyère eut comme lui le singulier honneur de n'y entrer qu'à force ouverte. Ces anecdotes mériteraient peu d'être rappelées ; mais il faut observer qu'alors l'Académie était encore une distinction.

Cette Académie à laquelle on a reproché tant de choix ridicules et d'exclusions injustes, n'existe plus, ou du moins elle a changé de nom, mais sans changer d'esprit, et sans être, à beaucoup près, aussi bien composée dans quelques-unes de ses classes, où la disette de talents est humiliante. On a peine à concevoir que, dans le même temps où l'on avait cru devoir abolir toutes les corporations, on ait précisément conservé la plus inutile de toutes et la plus évidemment abusive. Quelle peut être, en effet, l'utilité d'une corporation de beaux esprits ? Loin de donner le moindre lustre aux hommes infiniment médiocres qu'elle a souvent la complaisance d'adopter, elle ne fait que mettre leur ineptie dans un plus grand jour ; et, loin de rabaisser les hommes supérieurs qu'elle n'exclut que parce qu'elle redoute leur supériorité, elle ne fait que s'avilir en pure perte, en décelant le sentiment de jalousie qui la dirige dans ses préférences. Également incapable d'honorer les grands ta-

lents qui n'ont aucun besoin d'elle, et de donner de l'importance aux sots qu'elle favorise, on demande à quoi elle est bonne ? La réponse est assez indiquée par la question même, et nous la laissons faire au lecteur.

DESTOUCHES (PHILIPPE NÉRICAULT), de l'Académie Française, poète comique, né à Tours en 1680, mort en 1754. Il n'a eu ni la vigueur de style, ni la raison profonde, ni le naturel de Molière, ni même la gaîté de Regnard; mais il était très-supérieur à Boissy, son contemporain; il connaissait mieux son art, avait plus étudié ses maîtres, et porté sur les caractères un coup d'œil plus observateur. Il est souvent un peu froid, mais plein de sens; et le ton de ses ouvrages décèle l'éducation cultivée d'un homme du monde.

On lui reproche cependant d'avoir mal saisi, dans quelques-unes de ses comédies, ce ton que l'orgueil des gens de la cour appelait exclusivement le ton de la bonne compagnie et du grand monde. Le *Glorieux*, par exemple, paraît souvent grossier, non seulement envers Lisimon dont il veut épouser la fille, mais envers elle-même, quoiqu'il en soit amoureux; et ceux qui ont de l'usage savent assez que, lorsque les personnes d'un certain rang voulaient dire une chose dure, ou même cruelle, c'était toujours avec

l'enveloppe la plus polie. Nous convenons qu'en cela Destouches a manqué aux convenances : mais l'esprit n'a plus d'objections contre cette pièce, l'une des meilleures qui ayent paru depuis Molière, quand on entend ces vers si heureusement amenés par une situation qui n'a rien que de vrai :

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Sans cette pièce, et celle du *Philosophe marié*, qui nous semble son chef-d'œuvre, on pourrait regarder l'auteur comme un des premiers par qui la comédie a dégénéré sur notre scène. Il l'a rendue froide, sous prétexte de l'épurer ; et il a été le précurseur de la Chaussée, qui en a fait une bourgeoise sérieuse et triste.

On a de lui pourtant quelques comédies d'intrigue, dont la représentation est agréable ; mais il paraît chercher le comique qui venait de lui-même s'offrir à Molière ; et son vers est moins facile que celui de Regnard. Il a publié un Recueil d'Epigrammes dénuées de sel, qui prouvent qu'il n'avait pas l'esprit du genre.

DIDEROT (Denis), né à Langres en 1713, mort à Paris en 1784. C'est un des éditeurs et des principaux coopérateurs du Dictionnaire encyclopédique ; et voici l'idée qu'il donne lui-même de ce grand ouvrage :

« Ici, nous sommes boursoufflés, et d'un vo-
» lume exorbitant; là, maigres, petits, mesquins,
» secs et décharnés. Dans un endroit, nous res-
» semblons à des squelettes, dans un autre nous
» avons un air hydropique. Nous sommes alter-
» nativement nains et géants, colosses et pyg-
» mées; droits, bien faits et proportionnés, bos-
» sus, boiteux et contrefaits. Ajoutez à ces
» bizarreries celle d'un discours tantôt abstrait,
» obscur ou recherché, plus souvent négligé,
» traînant et lâche; et vous comparerez l'ou-
» vrage entier au monstre de l'art poétique, ou
» même à quelque chose de plus hideux (1). »

C'est cependant pour avoir présidé à cette compilation si difforme, que Diderot est principalement connu : car on ne sait guère dans le monde qu'il ait traduit de l'anglais l'*Histoire de Grèce* de Temple Stanyan, le *Dictionnaire universel de Médecine* avec Eidons et Toussaint, ni qu'il ait donné des Mémoires sur différents sujets de mathématiques.

Il paraît avoir été plus jaloux de devoir sa célébrité aux belles-lettres qu'aux sciences, du moins si l'on en juge par les éloges fastueux qu'il a faits lui-même de ses prétendues comédies, le Père de Famille, et le Fils Naturel.

---

(1) Voyez dans l'édition *in-fol.* du dictionnaire encyclopédique l'article *Encyclopédie*, *page* 641.

C'était une manie bien inconcevable de Diderot, que de vouloir à toute force se faire regarder comme l'inventeur de ce nouveau genre de drames, qu'il appèle *Tragédies domestiques*. Quand bien même l'invention lui en serait due, il n'eût pas voulu, sans doute, récuser le jugement de Voltaire, qui n'avait accepté le titre de chef et de protecteur du parti philosophique, que sous la condition tacite du plus profond respect de la part de ses vassaux. Or, dans la Liste des Écrivains du siècle de Louis XIV, Voltaire s'élève contre ce mauvais genre avec plus de mépris encore que dans les vers rapportés ci-dessus à l'article La Chaussée. Il y félicite le célèbre Destouches « d'avoir évité cette comédie » langoureuse, cette espèce de tragédie bour- » geoise, qui n'est ni tragique ni comique; mons- » tre né de l'impuissance des auteurs et de la » satiété du public, après les beaux jours de notre » littérature. »

Il serait à souhaiter, comme nous nous rappelons de l'avoir écrit à Voltaire, que Diderot se fût moins passionné pour des idées très-communes; qu'il eût été plus sobre d'annoncer ses réminiscences comme des découvertes; qu'il eût été bien persuadé que, pour être savant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue, et de l'écrire correctement. Il a quelquefois des moments très-lumineux; mais c'est un chaos où la lumière ne

brille que par intervalles, ou plutôt on croit voir le combat du bon et du mauvais principe.

On voudrait aussi que le style de cet écrivain fût en général plus exempt d'une certaine emphase désordonnée, espèce de convulsion que la plupart de nos auteurs modernes ont affectée comme un prestige d'éloquence, et qui n'est dans le fond

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

Nous croyons trouver un exemple bien remarquable de cet enthousiasme glacial, lorsque, dans son *Éloge* de Richardson, Diderot s'écrie d'une manière si ridiculement hyperbolique : « O Richardson, Richardson, homme unique à » mes yeux, tu feras ma lecture dans tous les » temps. Forcé par des besoins pressants, si mon » ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité » de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes » enfants les soins nécessaires à leur éducation, » je vendrai mes livres, mais tu me resteras : tu » me resteras sur le même rayon avec MOYSE, » HOMÈRE, EURIPIDE et SOPHOCLE! » Voyez quelques morceaux non moins bizarrement emphatiques dans les regrets adressés par l'auteur à sa vieille robe de chambre.

Mais ce qui étonne surtout dans le style de cet écrivain, c'est une espèce de jargon apocalyptique qu'il affecte sans cesse, et qui l'a fait appeler, non

sans raison, le Lycophron de la philosophie. On peut en juger par cette incroyable citation, tirée mot pour mot de ses pensées sur l'interprétation de la Nature : « La véritable manière de philosopher » serait d'appliquer l'entendement à l'entende- » ment, l'entendement et l'expérience aux sens, » les sens à la nature, la nature à l'investigation » des instruments, les instruments à la recherche » et à la perfection des arts, qu'on jèterait au » peuple pour lui apprendre à respecter la phi- » losophie. »

On invite ceux à qui cet amphigouri philosophique ne suffirait pas, à essayer leur pénétration sur cette singulière définition, tirée aussi du même livre : « L'animal, dit l'auteur, est un sys- » tème de molécules organiques qui, par l'im- » pulsion d'une sensation semblable à un toucher » obtus et sourd que celui qui a créé la matière » leur a communiqué, se sont combinées jusqu'à » ce que chacune ait rencontré la place la plus » convenable à son repos ». Assurément cela s'appèle bien définir une chose obscure par une chose plus obscure encore ; et c'est ce que Boileau nommait très-heureusement du galimatias double.

Veut-on encore quelques exemples de ce style ténébreux ? voyez comment Diderot se fatigue pour obscurcir la notion assez claire de ce qui constitue l'illusion théâtrale ; « Cette

» illusion, dit-il, dépend des circonstances : ce » sont les circonstances qui la rendent plus ou » moins difficile à produire. Me permettra-t-on » de parler un moment la langue des géomètres ? » On sait ce qu'ils appèlent une équation. L'illu- » sion est seule d'un côté. C'est une quantité cons- » tante qui est égale à une somme de termes, les » uns positifs, les autres négatifs, dont le nombre » et la combinaison peuvent varier sans fin, mais » dont la valeur totale est toujours la même. Les » termes positifs représentent les circonstances » communes, et les négatifs les circonstances » extraordinaires. Il faut qu'elles se rachètent » les unes par les autres ». On le demande de bonne foi à toutes les classes de lecteurs, les pédants du quinzième siècle auraient-ils mieux embrouillé ce qu'il s'agissait d'éclaircir ?

De ce galimatias qui eût étonné Richesource et la Serre, on aurait peine à se douter que le même auteur pût tomber quelquefois dans une afféterie qui rappèle le temps des Précieuses ; cependant il en offrirait encore des modèles : mais, pour ne pas épuiser les citations, arrêtons-nous à sa merveilleuse découverte sur la manière dont on doit peindre les femmes. Il conseille à l'écrivain qui en voudra faire son étude, *de tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel.* Que cela dut paraître charmant aux Aspasies modernes, à qui Voltaire donnait le nom de *Papillons philo-*

sophes! mais qu'il est difficile, en se rappelant de pareilles phrases, de contenir l'éclat de rire prêt à s'échapper!

Tel était pourtant le singulier jargon avec lequel un des coryphées du parti philosophique croyait en imposer à l'Europe savante; et, tandis que nos théâtres auraient dû retentir du ridicule d'une philosophie si insensée; tandis qu'il eût été nécessaire d'apprendre aux étrangers que toute la nation n'avait pas trempé dans cette conspiration philosophique contre le sens commun, on fermait la scène au seul homme qui avait eu le courage de s'élever publiquement contre cet excès de folie.

DORAT (Claude-Joseph), né à Paris en 1736, mort en 1780. Esprit léger et agréable, qui semblait s'être assigné à lui-même la place qui lui convenait, en prenant, dans ses petits ouvrages, le ton cavalier d'un petit-maître en littérature. Ce personnage de ruelle peut avoir un succès de caprice dans la société, mais il ne mène pas à la gloire, pour laquelle Dorat, en homme conséquent dans son persifflage, ne cessait de témoigner la plus parfaite indifférence. Ce dédain pour la renommée aurait dû lui faire abjurer tous les genres qui supposent de grandes prétentions: la tragédie, par exemple, à laquelle il semblait qu'il dût renoncer, moins encore à cause de la

faiblesse de ses premiers essais (1), que pour avoir eu le malheur de lutter sans trop d'avantage contre le Régulus de Pradon. Il est vrai qu'à force de corrections et de petites manœuvres qui n'étaient pas ignorées, le Régulus de Dorat, qu'on n'a pas revu depuis, fut accueilli avec assez d'indulgence; mais on ne le regardait pas moins comme un ouvrage très-médiocre, quoique très-supérieur à sa tragédie d'Adélaïde de Hongrie, dont il avait puisé le fond dans une source que Pradon lui-même eût dédaignée. Cette source est un mauvais conte de fées, qui a fourni aussi à la comédie italienne un opéra-comique qui n'eut pas plus de bonheur qu'Adélaïde. Il faut convenir que ce n'était pas dans de pareils contes de Peau-d'Ane, que Corneille et Racine allaient puiser des sujets de tragédie.

Aux yeux des vrais connaisseurs, Dorat n'a pas mieux réussi dans le genre de la comédie. *La Feinte par amour* paraît, à la vérité, lui avoir survécu : c'est le style, ou ce qu'on appelait le jargon de Marivaux, mis en vers assez faciles; mais, ni dans cette pièce, ni dans *le Célibataire*, ni dans le *Malheureux Imaginaire*, ni dans *les Prôneurs*, on n'a remarqué aucune scène qui suppose le génie de l'art, aucune profondeur

---

(1) *Zulica* et *Théagène*, tragédies de Dorat, oubliées depuis long-temps.

de vues, aucun caractère bien observé. L'auteur, qui manquait surtout de naturel, qui semblait même prendre plaisir à s'en écarter, n'est riche qu'en persifflage et en opposition de mots; enfin, si cette expression peut nous être permise, en paillettes d'esprit. Mais une foule de ces jolis trais échappent à la province, qui n'en a pas encore la clef, et qui les prend bonnement pour du néologisme et du jargon.

Il semblerait donc que Dorat aurait dû s'en tenir aux bagatelles qu'il a données sous le nom de *ses Fantaisies*, et qui, du moins dans la société, lui réussirent mieux que ses comédies. Mais, par son incroyable facilité, ces bagatelles mêmes sont devenues d'un volume immense; et malheureusement on a remarqué, jusque dans ses petits ouvrages, des fautes inexcusables. L'auteur, par exemple, avait cru peindre très-poétiquement une autruche dans une de ses fables, et même la caractériser d'une manière imitative par ces deux vers (1) :

Elle étend lourdement ses gigantesques ailes,
Dont la masse ressemble aux voiles des vaisseaux.

Il est triste que cette belle image ne présente

---

(1) Depuis que ces Mémoires eurent paru, Dorat, au moyen d'un carton, fit disparaître ces deux vers, qui n'en subsistent pas moins dans un très-grand nombre d'exemplaires.

qu'une double absurdité. Les *gigantesques ailes* de l'autruche se réduisent à rien, car elle n'en a pas, elle n'a que de petits ailerons très-courts; et les plumes qui en sortent sont tellement effilées et décomposées, que, loin de ressembler *aux voiles des vaisseaux*, elles n'ont même entre elles aucune adhérence, ce qui les rend absolument inutiles pour voler. Cette méprise rappèle assez naturellement celle de Sancho, qui, n'ayant jamais vu d'autruches, et les entendant nommer, demandait si elles étaient de la maison d'Autriche.

Il faut avouer que ces fautes, qui sont le fruit de notre manie d'écrire avant d'être instruits, et qui nous exposent à la raillerie des nations voisines, commencent à devenir trop communes dans notre littérature. Un je ne sais quel poète avait placé une sole dans un étang, sans se douter qu'elle fût un poisson de mer. Nous ne citons qu'à regret ces exemples humiliants. On voit que Dorat aurait eu besoin de consulter des hommes capables de l'éclairer, et de mettre un frein à cette incontinence de verve qu'il prenait pour la fécondité du talent. Son poème sur la Déclamation, dont il avait publié le premier essai en un seul chant, contenait des vers heureux, et aurait pu tenir un rang parmi nos poèmes didactiques, si l'auteur, au lieu de l'étendre et de l'affaiblir, se fût borné à le corriger.

Avec tous ses défauts que nous n'avons pas exagérés, Dorat a fondé une espèce d'école, et conserve encore quelques élèves. Celui qui a eu le plus de mérite est de Moustier, auteur d'une comédie intitulée *le Conciliateur*, et qu'une mort prématurée vient d'enlever aux lettres, lorsqu'il commençait à revenir du bel esprit au bon esprit, et à se corriger des faux brillants qu'il a prodigués dans ses Lettres, mêlées de prose et de vers, sur la Mythologie. Il a été fort regretté de ses amis pour la douceur de ses mœurs; et la littérature elle-même a cru faire une perte, puisqu'en se rapprochant du naturel, il avait cessé de sacrifier au mauvais goût.

Quoique M. de Cubières ait fait à Dorat l'injure de prendre non seulement sa livrée, mais son nom, en se faisant appeler Dorat-Cubières, nous ne lui ferons pas l'honneur de le compter parmi ses élèves. Nous ne connaissons rien de plus trivial que la prose et les vers de M. de Cubières, même en y comprenant ceux qu'il a mis sous le nom d'une belle dame pour qui Dorat avait eu la même complaisance, et qui nous donna un jour la preuve la plus convaincante que, loin d'être poète, elle n'avait pas même l'idée de la mesure des vers : mais nous pourrions comprendre dans la classe des imitateurs de Dorat, M. de Guerle, auteur de quelques pièces fugitives agréables, et qui le seraient davantage si

l'esprit y était moins recherché. Il en est d'autres encore dont nous pourrons avoir occasion de parler dans le cours de ces Mémoires.

DUBOS (l'abbé JEAN-BAPTISTE), de l'Académie Française, né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742. On doit le joindre à ces excellents esprits qui ont donné, sur les arts, des leçons pleines de goût. Le *Traité des Études*, de Rollin; les *Réflexions sur la Poésie et la Peinture*, de l'abbé Dubos; l'*Essai sur le Beau*, du père André; les *Beaux Arts réduits à un même principe*, de l'abbé Batteux; le *Cours de Belles-Lettres*, de l'abbé de Condillac, malgré quelques erreurs où ce dernier est tombé en parlant de poésie, sont des livres qui seront médités utilement par tous les jeunes gens curieux de s'instruire de la théorie des arts. Ces livres ne donnent pas le génie, mais ils peuvent le guider; ils rappèlent les vrais principes, même aux écrivains d'un âge mûr; enfin ils éloigneront la barbarie, tant que ceux qui président à l'éducation en rendront la lecture familière à leurs élèves.

Ce fut l'abbé Dubos qui, dans ses *Réflexions sur la Poésie et la Peinture*, indiqua le premier, comme un choix heureux pour l'Épopée, le sujet de la Henriade. A ses connaissances littéraires, il en joignait de très-profondes sur l'histoire : il a donné celle de la Ligue de Cambrai,

qui est très-estimée, et qui renferme une des époques les plus intéressantes de l'histoire moderne. On sait qu'il s'était formé contre Venise une coalition qui semblait la menacer d'une ruine inévitable, et qui se dissipa d'elle-même, sans avoir rempli son objet. Nous en avons vu se former une plus redoutable contre la France, tandis qu'elle était déchirée par des troubles intérieurs non moins dangereux pour elle. Un seul homme, aidé de la valeur de nos armées, sut, par ses victoires et par son génie, rendre non seulement cette coalition vaine, mais donner à l'Europe une paix sans modèle encore dans l'histoire, par la foule d'intérêts différents qu'elle avait à concilier. Au nom de libérateur de la France, il joignit le nom plus glorieux encore de pacificateur; et comme si tout devait être prodige dans la destinée de ce héros, il a exécuté ces grandes choses à l'âge où la maturité commence à peine pour les autres hommes.

DUCHÉ (Joseph-François), de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1668, mort en 1704. Le désir de plaire à madame de Maintenon qui était dévote, et qui avait rendu Louis XIV dévot, lui fit choisir tous les sujets de ses tragédies dans l'écriture sainte. On connaît peu *Jonathas* et *Débora*; mais *Absalon*, que nous avons vu jouer avec succès dans notre jeunesse, et que

les comédiens négligent comme beaucoup d'autres bons ouvrages, a des beautés supérieures aux meilleures tragédies de Campistron, et qui prouvent que Duché eût pu devenir un des meilleurs élèves de Racine. Son opéra d'*Iphigénie en Tauride* n'est pas très-inférieur à ceux de Quinault, et sa réputation s'est conservée jusqu'à nos jours.

Notre projet n'est pas de nous étendre sur cette classe d'écrivains qui n'ont eu que le talent d'imiter plus ou moins heureusement nos grands modèles ! mais nous remarquerons ici, que peut-être on n'est point assez frappé de la richesse de la scène française. Il n'appartenait qu'à une nation aussi ingénieuse, aussi passionnée que la nôtre pour les beaux arts, de voir éclore dans son sein cette foule de tragédies qui, sans avoir le mérite de nos excellentes pièces, fourniraient encore le fonds d'un théâtre très-intéressant, très-varié, digne enfin d'exciter l'émulation de nos rivaux, s'il en est qui puissent nous disputer la gloire des succès dramatiques.

Mais c'est une singularité remarquable, que, malgré notre réputation de gaîté, nous n'ayions pas, à beaucoup près, dans le genre comique, un si grand nombre d'ouvrages du second rang; ils nous serviraient du moins à laisser reposer nos chef-d'œuvres dont on abuse, et qui, à force d'être représentées, et de l'être mal, finiront

peut-être par n'avoir plus de spectateurs. Cette disette de comédies prouve qu'il est plus facile d'imaginer, avec des talents communs, quelques situations pathétiques, que d'exceller dans la bonne plaisanterie. Le peu d'encouragement que l'on accorde aux auteurs comiques, peut être aussi une des causes de cette disette : leur talent doit leur faire des ennemis, et la tragédie n'en fait pas.

DUCIS (Nicolas). On trouve dans la plupart de ses tragédies, des morceaux qui respirent un grand caractère et un génie vraiment tragique. Il a emprunté tous ses sujets de Shakespear, modèle à la vérité dangereux pour les bienséances de l'art dont il n'avait aucune idée, mais qui, dans son théâtre barbare, a semé des traits d'un naturel précieux, d'une imagination forte, en un mot de véritables traits de génie; et l'on sent combien de fautes un pareil mérite peut racheter. Séduit par ces beautés originales, M. Ducis paraît avoir voué à Shakespear une admiration trop exclusive. Ce n'est pas qu'il l'imite en esclave. Quelquefois il le corrige heureusement; plus souvent, s'il désespère de l'atteindre, il ne balance pas à l'abandonner; et c'est ce qu'on peut reprocher surtout à sa tragédie d'*Othello*, dans laquelle il n'a osé s'emparer du plus bel ornement de la pièce anglaise, du caractère sublime

de Jago : c'est là qu'il eût été glorieux de lutter avec le génie de Shakespear.

Si les emprunts que M. Ducis n'a cessé de faire à une scène étrangère et encore barbare ne permettent pas de lui supposer une grande richesse d'invention, cependant on lui doit la justice de reconnaître que dans plusieurs de ces pièces on trouve à la fois et de belles scènes, et des détails d'une vigueur qui le distingue avantageusement du vulgaire de nos poètes, et qui n'appartiènent qu'à lui. Mais il était difficile qu'il ne s'égarât pas souvent à la suite d'un modèle tel que Shakespear; et sa manière a dû nécessairement se ressentir des défauts de l'auteur anglais. L'ordonnance de ses tragédies est en général vicieuse et incohérente. Il tombe fréquemment dans la déclamation, dans l'enflure, ou dans des fautes de convenance, qui malheureusement n'auront que trop d'imitateurs : il associe enfin à un génie fortement tragique des inégalités qui le tiendront toujours à une grande distance des maîtres de l'art.

Quoique la forme de ces mémoires ne nous permette que peu de citations, ce morceau de la tragédie d'Œdipe chez Admète nous paraît caractériser si heureusement la manière M. de Ducis, que nous croyons ne pouvoir nous dispenser de le rappeler à nos lecteurs.

D'être heureux en naissant l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.

Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours, peut-être, ont pour lui quelques charmes;
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau:
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

Ces vers, qu'on ne peut lire sans être ému, respirent, à ce qu'il nous semble, cette douce et profonde mélancolie qui sied si bien au genre, et qui se fait sentir si vivement aux âmes passionnées: c'est le véritable accent tragique, et le théâtre de M. Ducis en fournirait plusieurs exemples.

Consultez d'ailleurs, sur le même poète, ce que nous avons dit à l'article Marie-Joseph Chénier.

DUCLOS (Charles), de l'Académie Française, né à Dinant en Bretagne, mort à Paris en 1772. Un seul défaut, qu'il n'eut pas l'attention de réprimer, indisposa long-temps contre lui la plupart des gens de lettres et des gens du monde. Incapable de ménagement dans la dispute, il révoltait l'amour propre par une franchise trop dure, plus jaloux en apparence de subjuguer les esprits, que de se concilier leur bienveillance. Peu de personnes furent à portée de s'apercevoir que ce défaut tenait en lui à d'excellentes qualités. On lui supposa des prétentions qu'on est toujours tenté de punir, lorsqu'elles s'annon-

cent avec trop de confiance. On craignit qu'il ne se fût peint lui-même dans ses *Considérations sur les mœurs*, en disant » que la fausseté de la po-
» litesse est si généralement reconnue, qu'elle
» avait fait naître à de certaines gens l'idée de
» jouer la grossièreté et la brusquerie pour imiter
» la franchise, et mieux couvrir leurs desseins. »

Il est dans le naturel dépravé des hommes, de soupçonner de manége quiconque, avec un pareil caractère, trouve le moyen de parvenir à toutes les distinctions. C'est ce qui réussit à Duclos, et ce qu'on avait peine à concilier avec cette franchise trop brusque, qui ne paraît pas une voie sûre pour se ménager des succès. Toutes les académies lui furent ouvertes: il eut l'honneur de remplacer Voltaire dans le titre et dans les fonctions d'Historiographe de France; il obtint des pensions, des lettres de noblesse; et son mérite alors fut jugé d'autant plus sévèrement, qu'il faut une supériorité bien réelle pour se faire pardonner tant de faveurs.

Les soupçons de manége redoublèrent, lorsqu'on vit Duclos se charger du rôle délicat d'annoncer dans le monde un homme qui semblait être supérieur à sa recommandation. On crut voir de l'orgueil dans le zèle empressé avec lequel il saisit l'occasion de présenter à la ville et à la cour le philosophe de Genève, surtout quand il fut payé de ces bons offices par la Dédicace du

Devin de village, et par les éloges où le philosophe reconnaissant le comparait à Montesquieu. On n'était point encore accoutumé à ce concert de louanges et à ces brevets de célébrité que se renvoyaient réciproquement les coryphées d'une certaine philosophie : mais lorsque le ridicule en fut devenu sensible, même à la multitude, on ne fut que plus étonné de voir Duclos affilié en apparence à une secte qui commençait à tomber dans le mépris ; et l'on crut encore davantage que sa franchise savait se plier aux petites ressources de l'intrigue.

Tout contribuait donc à le faire juger à la rigueur. La souplesse de son esprit, et la facilité avec laquelle il avait su se prêter à des genres entièrement opposés, tels que les romans, les contes de fées, l'histoire, la morale, la poésie et la grammaire, formaient encore un préjugé contre lui. Le vrai génie a rarement cette souplesse ; mais elle peut être le partage d'un très-bel esprit, et Duclos en était un. Il prouva même qu'il était quelque chose de mieux. Des observations fines et profondes sur les mœurs, des définitions frappentes par leur précision et par leur justesse, des maximes fortement pensées, et rendues avec une énergie qui lui était familière, supposent à la fois un bon esprit, une pénétration et une sagacité rares, un jugement solide et sain, en un mot un assemblage heureux de qualités peu vulgaires,

faites pour lui concilier l'estime des connaisseurs les plus difficiles, et pour lui conserver un nom célèbre dans la posterité.

Cette justice que nous lui rendons ici lui aurait été plutôt et plus généralement rendue si, par des éloges prématurés et indiscrets, ceux qui s'arrogeaient le droit de distribuer les renommées, n'avaient pas voulu le placer dans la classe des hommes de génie. On peut avoir le talent de définir, d'analyser, d'observer avec finesse, et c'en est assez pour mériter le nom de philosophe; mais ce n'est point là le talent de peindre et d'animer tout, qui rendit La Bruyère si recommandable.

Son livre des *Considérations sur les mœurs* est, comme nous l'écrit Voltaire, le livre d'un honnête homme ; il pouvait ajouter que c'était l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit et d'un très-grand sens ; mais nous ne croyons pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût. Duclos, pour n'en citer qu'un exemple, s'est permis de dire dans ce livre « que la robe de » Nessus agissait en dedans, et qu'au contraire » le feu de la robe de nos moines agit en de- » hors »: voilà ce que La Bruyère n'eût jamais dit. La Bruyère peignait à grands traits; Duclos peint trop souvent en miniature, et d'une manière froide et recherchée. On trouve d'ailleurs dans ses Considérations et dans ses Mémoires pour servir à

l'histoire des moeurs du dix-huitième siècle, un style trop coupé, trop dogmatique, trop sentencieux, quelquefois obscur à force d'affecter la précision, quelquefois même un peu mêlé de néologisme. Les mêmes défauts se font remarquer dans son Histoire de Louis XI : le bel esprit est plus ou moins compatible avec ces fautes ; mais ce ne sont pas celles du génie.

Le meilleur des ouvrages de Duclos, celui du moins dans lequel il nous paraît avoir montré le plus de talent, c'est le roman intiulé *les Confessions du Comte de**** ; il a mis en action dans ce livre ce qui semble un peu trop sec et trop décousu dans ses *Considérations sur les mœurs*. A l'exception de deux ou trois caractères plus bizarres que vrais, le reste nous a paru tracé de main de maître. Les situations, à la vérité, n'y sont pas aussi développées qu'elles pourraient l'être. L'auteur a négligé les gradations, les nuances ; en un mot, ce roman n'est pas assez dramatique ; mais l'histoire intéressante de madame de Selves prouve que Duclos savait aussi bien âchever qu'esquisser, et qu'il ne lui manquait aucune partie essentielle de son art. Le principal mérite qui caractérise d'ailleurs cet ouvrage, c'est la vérité des portraits : mérite qui justifie ce que nous avons dit du talent de l'auteur pour bien observer, et qui doit assurer sa réputation.

On conserve dans les recueils de l'Académie

des Inscriptions plusieurs dissertations de Duclos, qui sont un témoignage de l'étude approfondie qu'il avait faite de notre histoire. Ses remarques sur la Grammaire de Port-Royal, mêlées de quelques détails minutieux sur la réforme de notre orthographe, méritent d'être méditées. Elles confirment ce que Du Marsais avait déjà prouvé par ses ouvrages, que la Grammaire peut devenir une véritable science ; que la philosophie a présidé plus qu'on ne le croit à l'art de la parole, et qu'on peut en établir les règles, non sur des décisions de caprice et de fantaisie, mais sur les lois immuables du raisonnement.

Ce serait manquer à la mémoire de Duclos, que de se borner à l'éloge de ses talents. Son austère probité, principe de cette franchise un peu dure qu'on lui reprochait dans la société, sa bienfaisance, ses vertus, lui ont acquis à l'estime publique des droits plus légitimes encore que le mérite de ses ouvrages. Peu de personnes connaissaient mieux le prix et les devoirs de l'amitié.

Il avait eu le malheur de s'attacher pendant quelque temps à un parti qui prétendait à une considération exclusive, et qui ne négligeait aucun moyen de grossir le nombre de ses prosélytes. Le mot imposant de philosophie, qui devrait si naturellement exclure l'idée de toute cabale et de toute association dangereuse, lui avait inspiré quelque confiance en des écrivains

qui, en affectant de mettre ce mot en faveur, semblaient ne s'obliger que plus solennellement à le rendre respectable. Cette secte naissante (car c'en était une) conservait encore quelque apparence de modération, et déguisait avec soin, aux yeux du gouvernement et de tous ceux qu'elle avait intérêt de séduire, cet esprit turbulent qu'elle a développé depuis avec une audace si surprenante.

Trop estimable pour être homme de parti, Duclos ne se crut en liaison qu'avec des gens de lettres, à qui l'on ne pouvait reprocher encore que d'avoir insensiblement amené le public à les regarder comme la portion la plus distinguée de la littérature. Mais lorsque, sous le prétexte de combattre tous les préjugés, cette cabale artificieuse, enhardie par ses premiers succès, eut enfin secoué le joug de toutes les bienséances, Duclos, désabusé, ne tarda pas à manifester ouvertement son mépris pour elle. On peut en juger par ces paroles remarquables tirées de ses Considérations sur les mœurs. « On déclame » beaucoup depuis un temps contre les préju- » gés ; peut-être en a-t-on trop détruit. Le pré- » jugé est la loi du commun des hommes. — Je » ne puis me dispenser à ce sujet de blâmer les » écrivains qui, sous prétexte d'attaquer la su- » perstition, ce qui serait un motif louable, si » l'on s'y renfermait *en philosophe citoyen*, cher-

» chent à sapper les fondements de la morale, » et donnent atteinte aux liens de la société ; » d'autant plus insensés, qu'il serait dangereux » pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le » funeste effet qu'ils produisent sur les lecteurs, » est d'en faire, dans la jeunesse de mauvais ci- » toyens, des criminels scandaleux, et des mal- » heureux dans l'âge avancé : car il y en a peu » qui aient alors l'avantage d'être assez pervertis » pour être tranquilles. L'empressement avec » lequel on lit ces sortes d'ouvrages, ne doit pas » flatter les auteurs qui, d'ailleurs, auraient du » mérite : ils ne doivent pas ignorer que les plus » misérables écrivains en ce genre partagent » presque également cet honneur avec eux. La » licence et l'impiété n'ont jamais seules prouvé » d'esprit. Les plus méprisables par ces en- » droits, peuvent être lus une fois ; sans leurs » excès, on ne les eût jamais nommés : sembla- » bles à ces malheureux que leur état condam- » nait aux ténèbres, et dont le public n'apprend » les noms que par le crime et le supplice. »

Plus loin il ajoute encore : » Il y a des prin- » cipes qu'on ne doit pas même mettre en ques- » tion. Il est toujours à craindre que les vérités » les plus évidentes ne contractent, par la discus- » sion, un air de problème qu'elles ne doivent » jamais avoir. »

Enfin, il prononce ailleurs ce redoutable ana-

thême contre toutes les factions qui se font un coupable honneur de se faire remarquer dans la société par leur licence. » Il n'y a malheureu-» sement que les fripons qui fassent des ligues ; » les honnêtes gens se tiènent isolés. »

C'est par une suite de la même façon de penser, que dans ses *Confessions du comte de****, il avait déjà traité avec tant de mépris ces coteries littéraires, où président des femmes assez enivrées de l'encens que leur prodiguent, en se moquant d'elles, les petits héros de leur société, pour ne pas s'apercevoir du ridicule qui les assiége partout ailleurs. » Tous ces bureaux de bel » esprit, dit l'auteur (après avoir peint une de » ces femmes), ne servent qu'à dégoûter le gé-» nie, rétrécir l'esprit, encourager les médio-» cres, donner de l'orgueil aux sots, et révolter » le public ».

On doit donc rendre une pleine justice à la mémoire de Duclos, et ne jamais le confondre avec ces prétendus philosophes qui se glorifiaient d'avoir fait sa conquête. Il n'est pas de stratagèmes auxquels ils n'aient eu recours pour exagérer le nombre de leurs prosélytes ; mais ils ont eu la douleur de se voir désavouer par ceux mêmes qui avaient paru quelque temps se ranger de leur parti. Rousseau, qui avait bien connu cette secte, n'en parlait qu'avec exécration ; Montesquieu se défendait d'en être ; Buffon, dans une lettre écrite peu de

mois avant sa mort, l'avait solennellement abjurée. On n'ignore plus combien Voltaire, quoiqu'il n'eût pas dédaigné de s'en servir, et que, par une politique pusillanime, il crût avoir besoin de la ménager, la méprisait au fond du cœur. Il nous écrivait à nous-mêmes qu'*il etait à l'égard des philosophes ce que Ninon Lenclos était à l'égard des catins*. Ninon ne voulait pas qu'on les appelât par leur nom ; et Voltaire, qui savait très-bien le nom que méritaient la plupart de ces messieurs, voulait qu'on eût pour eux la même indulgence. Le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, dont ils avaient séduit la jeunesse, n'en parlait, dans sa maturité, qu'avec le plus profond mépris. Enfin, si l'on substituait aux noms célèbres que cette cabale comprenait audacieusement dans ses listes, ceux qui lui sont véritablement restés fidèles, on serait étonné de n'y plus voir que des noms obscurs ou même ridicules ; et c'est ainsi que devait tomber ce colosse aux pieds d'argile.

Nous avons vu avec quelle force, dans le temps même de leur prétendue splendeur, Duclos s'éleva contre la doctrine licencieuse de ces charlatans. Il résulte de nos observations sur sa personne et sur ses ouvrages, que, sans être précisément dans la classe des écrivains du premier ordre, il n'en fut pas moins un excellent esprit ; qu'il mérita l'estime de son siècle par des

talents très-distingués, et qu'il en fit constamment le plus respectable usage. Si l'on put lui reprocher le ton un peu leste qu'il prit avec le public dans la préface d'Acajou, ce fut du moins sa seule faute, et elle n'était qu'une étourderie de jeune homme. Ce qui est exactement vrai, sans être vraisemblable, c'est que les philosophes se prévalurent de cet exemple, et qu'ils parvinrent non seulement à subjuguer le public, mais même à se concilier la faveur des grands, en leur disant des injures.

Duclos a fait, sur la Régence, des Mémoires très-supérieurs à ceux qui ont paru depuis à la suite des Mémoires posthumes de Marmontel. Nous n'avons été frappés, dans ces derniers, que d'une histoire fort intéressante, et qu'on ne trouve nulle part aussi bien faite, de la peste qui ravagea Marseille en 1720. Ceux de Duclos ne parurent qu'après sa mort; et Marmontel qui devait les connaître, aurait dû sentir qu'il n'était pas de force à lutter avec lui dans un même sujet.

DUFRESNY (Charles Rivière), né à Paris en 1648, mort en 1724. C'était un homme né avec une aptitude singulière à presque tous les arts, et qui pourtant n'a rien laissé de fini en aucun genre. Son *Siamois à Paris* qui a pu donner à Montesquieu l'heureuse idée de ses *Lettres Persannes*, ne prouve pas moins que son Théâtre

la finesse et la sagacité avec lesquelles il observait les hommes.

Il associa, dans quelques pièces, ses talents à ceux de Regnard ; mais ils se divisèrent ensuite, et se disputèrent même l'excellente comédie du *Joueur*. Dufresny a fait voir, par d'autres comédies, qu'il était digne en effet de partager la gloire de son rival.

Son vers est moins facile, mais son style est plus pur que celui de Regnard. On trouve, dans toutes ses pièces, des scènes heureuses, et même des traits d'un génie vraiment appelé au genre comique ; mais il a moins de gaîté que de finesse. On peut croire qu'il eût mérité une réputation encore plus distinguée, si le goût de la dissipation et des plaisirs n'eût étouffé en lui l'amour du travail. *L'Esprit de contradiction* passe pour le plus régulier de ses ouvrages : c'est une bagatelle charmante, à laquelle le temps n'a rien fait perdre de sa grâce. Les comédiens ont grand tort de négliger, comme ils le font, le Théâtre de Dufresny. Ils ne jouent plus ni le *Double Veuvage*, ni la *Réconciliation normande*, ni le *Mariage fait et rompu* ; et l'on ne se souvient pas de leur avoir vu remettre le *Faux sincère*, dont le principal personnage ressemble à tant de monde, qui réussit dans sa nouveauté, et qui, avec de légères corrections, enrichirait la scène d'un caractère de plus. Enfin, ils négligent aussi

le *Jaloux honteux de l'être*, pièce très-piquante, que Collé avait pris la peine de corriger, et qu'il regardait comme une des meilleures de l'auteur. *Voyez* ce que nous avons dit, à l'article DAMPIERRE, de cette insouciance coupable des comédiens, et de la dégradation dont le théâtre est menacé.

Dufresny ne fut point de l'Académie Française.

DUSSAULX (JEAN), de l'Académie des Inscriptions, né à Chartres en 1728, mort à Paris en 1799.

Personne n'a décrit avec plus de force les funestes emportements de la passion du jeu, et les dangers qui en résultent, et pour l'État, et pour les citoyens. Ceux que son livre ne corrigera pas, non seulement seraient faiblement émus de la comédie *du Joueur*, mais ne le seraient pas même assez du spectacle atroce de Béverley.

On doit au même écrivain une traduction de Juvénal, très-supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, et qu'on ne pourra surpasser que difficilement.

Dans un écrit intitulé *Mes rapports avec Jean-Jacques Rousseau*, il a donné, sur le caractère de cet homme vraiment bizarre, des idées très-justes et capables d'affaiblir un peu l'excès d'enthousiasme qui subsiste encore dans quelques âmes trop prévenues en faveur de ce philosophe, qui

eut de grands talents, mais des faiblesses plus grandes encore, et dont il est impossible d'estimer beaucoup la personne, même en admirant ce qui est très-beau, et quelquefois sublime dans ses ouvrages.

Dussaulx fut un homme d'une bonté, d'une probité et d'un désintéressement très-rares dans un siècle corrompu. Il pensa être la victime de nos orages révolutionnaires, après une longue captivité qui avança le terme de sa carrière.

Marie-Jeanne Lieutau, sa veuve, avec laquelle il vécut long-temps dans la plus tendre union, a publié sur sa vie des Mémoires qu'on ne peut lire sans le plus vif intérêt. On aime à voir, dans ces Mémoires, la vertu qui rend hommage à la vertu; et s'il est un genre d'ouvrage qui puisse honorer véritablement une femme, nous n'en connaissons aucun qui nous ait inspiré plus de respect pour son auteur.

E.

ESMÉNARD (N). On ne peut encore déterminer avec justice le rang que cet écrivain pourra tenir un jour dans la littérature. Jusqu'à présent on ne connaît de lui que quelques pièces fugitives et des fragments d'un poème sur la navigation, qui prouvent du talent; mais il s'est permis, lorsqu'il travaillait au Mercure de France, des cri-

tiques imprudentes qui, d'ailleurs, n'annoncent pas toujours un homme de goût. L'exemple de M. de la Harpe, qui s'est attiré une foule d'ennemis, doit effrayer tous les jeunes gens qui, avant que d'avoir fait des preuves suffisantes, se livrent inconsidérément à la manie de juger.

Depuis la dernière édition de ces Mémoires, le poème de la *Navigation* a paru, et nous pensons que l'auteur a prouvé par cet ouvrage qu'il connaît, à un degré peu commun, le mécanisme de notre versification. Nous y avons remarqué même, non pas seulement de ces beaux vers isolés que le hasard inspire quelquefois aux talents les plus vulgaires, mais des morceaux entiers, tels que la médiocrité n'en produit jamais. Cependant ce poème n'est pas de ceux qu'on ne peut quitter sans effort, ce qu'il faut peut-être attribuer au peu d'attrait que le sujet a pour nous, peut-être aussi à la lassitude que nous a fait éprouver la surabondance des poèmes descriptifs.

M. Isménard vient de donner tout récemment, au théâtre de l'Opéra, le *Triomphe de Trajan*, tragédie lyrique en trois actes. Les vers nous en ont paru tels qu'ils devaient être, bonne fortune devenue depuis long-temps très-rare à l'Opéra; mais ce qui nous a le plus frappés dans l'ouvrage (et c'est un mérite qu'avec beaucoup d'esprit il était difficile de porter plus loin), c'est l'adresse ingénieuse et surtout la vérité avec laquelle l'au-

teur a su réunir sans violence, en traitant son sujet, une foule de traits qui, sous les noms de Trajan et de Plotine, s'appliquaient d'eux-mêmes à la gloire de notre invincible Empereur, et à la bonté toujours prévenante, toujours active de notre auguste Impératrice. Ces applications ont été saisies avec transport, et M. Esménard a dû s'applaudir d'avoir excité, à chaque représentation de sa pièce, un sentiment qui prouve aux maîtres du monde que l'amour du peuple est pour eux un hommage bien plus flatteur encore que l'admiration.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph de Sahuguet, baron d'), lieutenant-général des armées, et gouverneur des Invalides, né à Brive-la-Gaillarde en 1713, mort en 1783. Il est du petit nombre de guerriers célèbres qui se sont distingués non seulement dans les armées, mais qui ont écrit sur l'art de la guerre. Tels ont été les Feuquières, les Folard, et le maréchal de Saxe lui-même, dont le baron d'Espagnac a donné l'histoire, après avoir ajouté deux volumes de supplément à l'ouvrage que ce héros avait intitulé *Mes Rêveries*.

Il est beau d'unir ainsi à la gloire des armes celle de perfectionner l'art de vaincre par des écrits qui peuvent y contribuer ; et s'il était permis de comparer de petites choses aux grandes, on pourrait, sous quelques rapports, appliquer

au baron d'Espagnac ce qu'on a dit de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit.* Tous ses ouvrages prouvent l'expérience et les talents d'un homme que le maréchal de Saxe avait jugé digne de sa confiance.

Un des fils de ce brave officier, connu d'abord, dans le monde et dans les lettres, sous le nom de l'abbé d'Espagnac, avait obtenu, en 1775, l'*accessit* du prix décerné par l'Académie Française, à l'éloge de Catinat, et avait publié, quelques années après, des réflexions sur l'abbé Suger et sur son siècle ; mais dans le temps où M. de Calonne fut appelé au ministère de nos finances, la faveur dont il jouissait auprès de ce ministre alluma en lui cette soif de richesses qui devint immodérée à l'époque de la révolution. Chargé, à cette fatale époque, des principales fournitures de nos armées, il y fit une fortune immeuse, qui le conduisit à l'échafaud en 1794.

En continuant de cultiver les lettres dans lesquelles il n'eût jamais obtenu des succès assez brillants pour exciter la jalousie des tyrans qui régnaient alors, il eût échappé à cette cruelle destinée, et sa vie eût été plus heureuse.

F.

FABRE D'ÉGLANTINE (N.), né en 1755, décapité à Paris en 1794, comme prévenu d'avoir

falsifié un décret de la convention, mais jugé illégalement par un tribunal qui fit périr une foule d'innocents pendant l'anarchie qui régnait alors, et qui n'a laissé qu'un affreux souvenir.

Après avoir parlé de Molière, de Regnard, de Destouches, de la Chaussée, des auteurs de la *Métromanie* et du *Méchant*, enfin du très-petit nombre d'écrivains dont les noms, quoique placés à la suite de tant d'hommes célèbres, ne sont pas demeurés sans gloire sur la scène comique, il est triste sans doute d'être forcés de descendre à Fabre d'Eglantine. Mais ce qui nous paraîtrait plus triste pour nos lecteurs et plus pénible pour nous, ce serait d'employer, à l'exemple de M. la Harpe, près de 80 pages à parler d'un homme à qui nous n'accordons à regret quelques lignes, que parce qu'il est parvenu, dans un temps qu'on voudrait oublier, à usurper sur nos théâtres une apparence de réputation qu'il conserve encore.

Au reste l'abus que nous reprochons ici à M. de la Harpe n'est pas, à beaucoup près, le seul du même genre qu'il se soit permis dans son *Cours de Litterature*. Qui le croirait? Ce n'est ni Homère, ni Cicéron, ni Virgile, ni les grands hommes des siècles de Léon X et de Louis XIV, qui lui ont fourni ses plus longs articles ; ce sont, au contraire, les fondateurs de l'Opéra comique, et après eux Fabre d'Eglantine et Beaumarchais. En rapprochant, comme il l'a fait, les noms de

ces deux écrivains, nous ne serons pas assez injustes pour ne pas convenir avec lui de l'extrême supériorité de Beaumarchais. Quoiqu'avec un esprit naturel peu commun, il n'ait fait aucun ouvrage que le bon goût puisse avouer complétement, il n'était pas moins, dans la société, très-aimable et très-séduisant; mais rien ne justifie l'espace démesuré qu'il occupe dans un ouvrage consacré aux lettres. Les détails de sa vie privée, dont M. de la Harpe a surchargé son article., qui remplit à lui seul près de la moitié d'un volume, peuvent être encore de quelque intérêt pour ceux qui l'ont connu; mais on imagine aisément de quelle indifférence ils seront pour la postérité.

Revenons enfin, en nous faisant violence, à Fabre d'Eglantine. De prétedues comédies faites tout au plus pour ces théâtres de licence et de mauvais goût, dont, pour l'intérêt de l'art et des mœurs, on aurait dû purger depuis long-temps la capitale, *le Présomptueux*, *l'Intrigue épistolaire*, *etc*., *etc*., furent ses premiers essais dramatiques. Jamais plus de mots impropres, plus de constructions vicieuses, plus de barbarismes, n'avaient outragé la langue; et malheureusement Fabre d'Eglantine s'obstinait à écrire en vers, sans se douter que des vers détestables paraissent encore infiniment au-dessous de la prose la plus déguenillée.

Cependant, d'après une opinion paradoxale

du philosophe de Genève, chez qui l'on en trouve un peu trop du même genre, il crut avoir découvert, dans le personnage de Philinte, que Molière a donné pour contraste à son personnage du Misantrope le modèle d'un parfait égoïste, ce qui n'avait été nullement dans l'intention de Molière; et, d'après cette idée fausse et qui ne lui appartenait pas, il se pénétra néanmoins assez fortement du caractère de l'égoïste, pour tenter de le mettre sur la scène. Une inspiration heureuse (car il faut être juste), et la seule qu'il ait eue de sa vie, lui fit sentir qu'il ne pouvait mieux terminer sa pièce qu'en y représentant l'égoïste puni par une conséquence naturelle de ses principes et par son égoïsme même. Cette idée vraiment morale fit une impression d'autant plus vive sur les spectateurs en faveur de son denoûment, qu'on était loin de l'attendre d'un homme qui, pour ne rien dire de plus, n'avait jamais annoncé dans sa conduite aucune espèce de moralité. Le seul mérite de cette conception lui fit pardonner, non seulement l'ennui de plusieurs scènes, mais des fautes de langue sans nombre, moins aperçues à la représentation qu'à la lecture, et qui le relèguent nécessairement dans la classe des écrivains les plus décriés.

Mais ce que la postérité (si toutefois elle entend parler de lui) aura plus de peine à lui pardonner, c'est d'avoir, par une sorte de profana-

tion, associé son nom à celui de Molière, dans le titre de sa pièce (1), et d'avoir osé reproduire, dans la pièce même, les noms des personnages du Misantrope, c'est-à-dire d'un des chef-d'œuvres de la scène.

D'autres auteurs avant lui étaient tombés dans ce ridicule. Dorat s'était permis d'intituler une de ses comédies *les Nouveaux Tartuffes ;* Beaumarchais, dans sa *Mère coupable*, en faisant, dans le nom de *Béggearss*, l'un de ses personnages, l'anagramme du nom de *Bergasse* qui, dans une cause célèbre, avait plaidé avec beaucoup d'éclat contre lui, se permit aussi de l'appeler l'*Autre Tartuffe*. Mais l'auteur de quelques comédies très-récentes, et déjà parfaitement oubliées, a porté beaucoup plus loin ce même ridicule. Il s'est logé long-temps dans la rue de Molière ; il a le portrait de Molière en médaillon, en bague, et sur sa boîte. Il a refait *le Dépit amoureux* de Molière ; il annonçait depuis plusieurs années, sans trouver de libraire, *le Commentaire de Molière ;* il s'est même fait nommer, sur quelques affiches de spectacles, dans les provinces, le successeur de Molière (2). Nous l'a-

---

(1) Il a osé l'intituler *le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misantrope*.

(2) Celui que les affiches désignaient ainsi était M. de Cailhava.

vons vu, *ce qui s'appèle vu, de nos propres yeux vu ;* et ces messieurs ne se sont jamais douté du grand intérêt qu'ils auraient, pour paraître quelque chose, de faire oublier, s'ils le pouvaient, jusqu'au nom de ce grand homme. Mais terminons l'article de d'Eglantine, en disant un mot de sa comédie posthume, intitulée *les Précepteurs.*

Dans cette pièce plus vicieuse encore par le style qu'aucune des précédentes, il avait conçu le projet insensé de mettre en action le système d'éducation que Rousseau a développé dans son *Emile*, et il prouva qu'il n'avait pas compris un mot de la doctrine de ce philosophe; doctrine trop évidemment au-dessus de sa portée. Son jeune Alexis, dont il a cru faire un Emile, n'est qu'un enfant très-mal élevé, livré sans aucun frein aux caprices de la nature, et qui n'étonnerait personne si, d'après quelques traits de sa conduite, et les prétendus principes de son gouverneur, il finissait par devenir un bandit, ou même un voleur de grand chemin. M. de la Harpe, à qui nous renvoyons ceux qui auraient assez de temps à perdre pour être curieux de connaître à fond cette pièce, l'appèle un *Chef-d'œuvre unique en bêtise.* Le mot est dur ; mais il emploie, à prouver qu'il est le mot propre, plus de soixante pages d'analyse. Pour nous, si, à la honte de notre siècle, cette misérable produc-

tion n'eût pas été vantée, dans quelques écrits du temps, comme un ouvrage philosophique, et si nous n'eussions pas été témoins des applaudissements qu'elle reçut à ce théâtre qui n'est plus à la vérité celui de Molière, quoiqu'on y représente encore ses chef-d'œuvres, mais qui ne devait pas s'attendre à l'excès d'avilissement où il est tombé, nous n'eussions jamais parlé, dans ces Mémoires, d'une pièce qui n'était pas faite pour y trouver place, et qui ne se serait pas même offerte à notre souvenir. S'il était permis d'espérer que du sein de ces décombres et de ces ruines, on verra renaître un jour le véritable esprit des lettres, et qu'il reprendra quelque faveur chez une nation qui a perdu jusqu'à la trace de son ancienne gloire, combien nos neveux n'auraient-ils pas à rougir pour nous, d'avoir pu non seulement tolérer, mais applaudir de pareilles rapsodies, à une époque si voisine encore du beau siècle de Louis XIV.

FABRE (Marie-Jean-Jacques-Victorin); né à Vals dans l'Ardèche en 1785.

Les concours pour les prix que l'Académie est dans l'usage de distribuer annuellement étaient tombés, dès leur origine, dans une espèce de mépris par la médiocrité des ouvrages couronnés. Les grands talents dédaignaient cette gloire; ou si quelques-uns d'eux avaient été tentés de l'ob-

tenir, une fatalité singulière semblait les en écarter. On se rappelait que Voltaire, dans sa jeunesse, l'avait briguée sans succès, et qu'un abbé Dujarry, convaincu par ses ouvrages mêmes d'une absence totale de talents, avait remporté sur ce jeune rival, qui fut depuis l'honneur de la France, une victoire qui flétrit à la fois, dans l'opinion publique, la couronne du vainqueur et le tribunal qui l'avait adjugée.

Mais, par une révolution qu'on ne devait pas se promettre de la décadence où notre littérature et l'Académie elle-même paraissent tombées, ces concours ont repris faveur, et sont même devenus célèbres depuis cinq ou six années, et par l'importance des sujets qui ont été successivement proposés, et par le mérite des concurrents.

Ce fut la classe savante qui représente aujourd'hui, à l'Institut de France, l'ancienne Académie des Inscriptions, qui se distingua la première, en donnant pour sujet l'influence qu'avait eue sur l'Europe la réformation de Luther, sujet qui honorait son choix par les vues philosophiques qu'il offrait en foule aux auteurs capables de le traiter dignement. On verra, dans ces Mémoires (article Leuliette), les noms de ceux qui concoururent, et à qui l'on doit deux ouvrages d'un caractère différent, tous deux très-estimables.

L'année suivante, l'Académie Française pro-

posa pour sujet de poésie *l'Indépendance de l'homme de lettres*. Deux jeunes poètes, MM. Victorin Fabre et Millevoye, tous deux d'un talent distingué, traitèrent ce sujet. M. Millevoye, d'un âge un peu plus avancé que l'autre, et déjà connu par quelques ouvrages en vers qui avaient donné d'heureuses espérances, obtint le prix, et M. Fabre l'*accessit*, qui jusqu'alors n'avait point été décerné par l'Institut. Le nom de M. Millevoye, placé dans le second volume de ces Mémoires, prouvera l'estime que nous faisons de ses talents : mais l'Académie dut balancer entre les deux ouvrages; et, quoique celui de M. Millevoye ait mérité par des vers très-bien faits les suffrages des connaisseurs, nous osons croire que celui de son jeune émule décelait un talent supérieur pour la poésie, dussions-nous n'en donner pour preuve que la comparaison très-neuve et très-belle qui le termine.

Un nouveau sujet, *le Voyageur*, ramena sur la scène, l'année d'après, les deux concurrents, auxquels il s'en joignit un troisième d'un âge plus mûr, nommé M. Bruguière, à qui, dans ce volume, nous avons cru devoir un article. M. Millevoye eut encore l'avantage d'être couronné ; mais d'après le haut degré d'estime que témoigna l'Académie pour l'ouvrage de M. Fabre, en se plaignant de n'avoir qu'un prix à donner, le ministre de l'intérieur voulut bien faire les fonds

d'un prix extraordinaire en sa faveur, distinction qui n'honora pas moins le ministre que le jeune auteur. Quant à nous, si nous eussions été au rang des juges, nous n'eussions pas balancé entre les deux ouvrages.

Ce qui dut rendre l'Académie incertaine, c'est que M. Fabre semblait s'être écarté du sujet proposé, et s'était moins occupé du Voyageur que des Voyages et de leur influence sur la civilisation des peuples et sur le bonheur du monde : mais c'est en cela même que M. Fabre nous paraît avoir donné la preuve d'un goût exquis et d'une maturité bien supérieure à son âge. Le Voyageur n'offrait à la pensée qu'un sujet vague et indéfini. L'utilité des voyages, et ce qui en était résulté pour le bien public, semblait au contraire l'objet essentiel, l'objet intéressant que l'Académie devait avoir eu principalement en vue dans le choix du sujet. C'est ici que s'applique de lui-même le principe : *La lettre tue, l'esprit vivifie*, principe que l'Académie n'aurait pas dû méconnaître.

Nous avons lu avec toute l'attention qu'il mérite le Discours de M. Millevoye, à qui l'on ne peut contester le talent très-rare de faire de beaux vers ; mais il y règne, surtout dans le début, un embarras sensible, occasionné peut-être par la manière trop vague dont l'Académie avait proposé le sujet, et qu'il prit pour une loi

de rigueur à laquelle il ne pouvait se dispenser d'obéir : circonspection timide qu'il a dû se reprocher, et qui se fait sentir dans quelques parties de son ouvrage, où l'on remarque de la sécheresse. Il n'en est pas de même du Discours de M. Fabre : après avoir lu son introduction, où le sujet, dans tout ce qu'il pouvait offrir d'intéressant, est si bien saisi et si heureusement exposé, il nous semble qu'il ne pouvait plus rester d'incertitude dans l'esprit des juges, ou plutôt que la cause était jugée.

L'Eloge du grand Corneille, proposé l'année dernière par l'Académie pour le sujet d'un discours en prose, vient d'ajouter, le 6 avril 1808, une nouvelle couronne à celle qui, l'année d'auparavant, lui avait été décernée comme un prix extraordinaire. Ce dernier succès ne fut balancé par aucun de ses concurrents, et l'on vit avec surprise que le talent de l'éloquence la plus élevée n'appartenait pas moins à ce jeune athlète que celui de la poésie. On a beaucoup parlé de cet Eloge, l'envie pour en atténuer le mérite, et la saine critique pour en faire sentir les beautés. Nous n'en dirons qu'un mot, il est digne du sujet.

Un recueil d'Opuscules en vers et en prose que l'auteur vient de publier, et que nous avons relu plus d'une fois, nous a vivement intéressés par la variété des talents et par la maturité des

pensées qu'il annonce (1). Nous avons remarqué surtout à la fin de ce recueil une Elégie ornée de cette heureuse épigraphe empruntée de Pétrarque :

Ite rime dolenti al daro sasso
Che'l mio caro tesoro in terra asconde.

Cette pièce adressée aux mânes d'une jeune amie enlévée à l'auteur par une mort prématurée, nous a fait verser des larmes. Elle a le vrai caractère du genre, et la douleur n'y est point défigurée par ces convulsions de style que, de nos jours, où toutes les limites des arts sont si ridiculement confondues, le mauvais goût ne manquerait pas de prodiguer, même dans une romance ; le beau idéal, non moins indispensable dans la poésie que dans la peinture, y est conservé d'un bout à l'autre : c'est ainsi, comme l'a dit Boileau, qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle. La douleur de l'élégie exclut les emportements, les fureurs, les cris du désespoir. L'art en a donné le modèle dans la belle douleur de la Niobé antique.

A l'instant même où nous terminions cet article, M. Fabre vient de publier un poème sous

---

(1) Différentes pièces de ce recueil (ce que nous croyons sans exemple pour un auteur aussi jeune) ont eu l'honneur d'être traduites.

le titre de *la Mort de Henri IV*. C'est une étude qu'il s'est proposé de faire du genre et du style de l'épopée ; mais, dans les études de ce jeune homme, on aperçoit déjà des traits de maître. Le peu d'étendue de ce poème, dont le sujet eût mérité plus de développement, nous dispense d'en faire l'analyse ; il est accompagné d'un Discours préliminaire très-bien écrit, et terminé par des notes pleines d'intérêt.

FAGAN (CHRISTOPHE-BARTHÉLEMY DE LUGNY), né à Paris en 1702, mort en 1755. On a imprimé son Théâtre en quatre volumes ; et en cela, les éditeurs ne se sont pas montrés soigneux de sa réputation. Si l'on n'eût imprimé que *la Pupille*, *l'Etourderie*, *le Rendez-vous*, et, par faveur, *l'Inquiet* et *les Originaux* seulement, ces petites pièces auraient formé un volume agréable ; mais, quoique Fagan eût du naturel, il a trop souvent écrit par besoin. Il eût mérité un bienfaiteur qui se fût honoré lui-même en lui procurant un loisir qui l'eût mis à portée de travailler plus sévèrement et avec plus d'avantage pour sa gloire. Les auteurs comiques se rebutent plus facilement que les autres, s'ils viennent à manquer d'encouragement.

Fagan n'a fait que de petits ouvrages, et il nous paraît avoir excédé la mesure de son talent toutes les fois qu'il ne s'est pas réduit à des sujets d'un

acte; nous trouvons cependant qu'il a été jugé avec plus de légèreté que de justice par M. de la Harpe, à qui deux essais très-faibles dans le genre comique n'avaient pas donné le droit d'être si difficile.

FALCONNET (Etienne), sculpteur célèbre. Il serait étranger à ces Mémoires comme artiste, quelque réputation qu'il ait méritée par ses savans ouvrages; mais il a publié des Œuvres diverses concernant les arts, qui ne lui font pas moins d'honneur que ses plus belles statues.

Dans une dispute sur le sens de quelques passages de Pline, élevée entre M. Falconnet et quelques gens de lettres, ces derniers avaient pris un ton de hauteur que des hommes vraiment sépérieurs ne prendront jamais avec un artiste de son mérite. Il leur fit sentir vivement le ridicule de parler des arts sans les connaître; non seulement il ne leur fit grâce d'aucune bévue, mais il ne dissimula pas celles de Pline, et il étonna, par le nombre et par la justessse de ses observations, ceux qui le croyaient étranger à la littératue. Falconnet leur prouva qu'il était digne à la fois de lutter avec eux, et capable de les instruire. Admirateur éclairé des anciens, dispensé par conséquent, à leur égard, d'un culte aveugle et superstitieux, il crut ne devoir de respect qu'à la vérité; et nous sommes forcés de convenir, après

l'avoir lu très-attentivement, qu'il nous a presque toujours fait adopter ses idées. Quand aux sentiments d'une âme libre et fière on réunit l'avantage de penser aussi fortement que Falconnet, et de combattre d'ailleurs sur son propre terrein, c'est acquérir de nouveaux droits à l'estime publique, que de savoir, dans l'occasion, soutenir la dignité de son caractère.

On sait qu'indépendamment de ses ouvrages connus en France, il a enrichi Pétersbourg d'un monument immortel érigé à la mémoire de Pierre-le-Grand. Nous ne connaissons ce vaste monument que par un très-beau dessin qui nous a frappés d'admiration; mais M. Lévesque qui a vu le monument même, et dont le témoignage est appuyé sur une grande habitude des arts, atteste que c'est véritablement le héros du Nord qui revit en bronze sur un cheval de bronze animé. La tête de Pierre-le-Grand est l'ouvrage de mademoiselle Collot, élève de Falconnet, et depuis devenue sa bru. C'est, à ce que nous croyons, la seule femme qui, du moins en France, ait cultivé l'art de la sculpture. Nous avons vu d'elle des morceaux qui prouvent qu'elle était digne d'associer ses travaux à ceux de nos plus célèbres artistes; et les personnes qui ont l'honneur de la connaître savent qu'elle réunit à ce talent distingué les qualités les plus essentielles et les plus aimables.

FAVART (Charles-Simon), né à Paris en 1710, mort en 1793. Quoique, par sa petite pièce de *l'Anglais à Bordeaux*, représentée au Théâtre Français, à l'occasion de la paix de 1763, et surtout par celle de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, Favart ait prouvé qu'il eût pu s'élever jusqu'au genre de la comédie, c'est principalement pour le théâtre de l Opéra-comique qu'il a travaillé, et sa *Chercheuse d'esprit* a été regardée long-temps comme le modèle de ce genre d'ouvrages. Le naturel, la délicatesse, la grâce, le sentiment même, se trouvent souvent réunis dans ses pièces, et c'est par lui que l'Opéra-comique était devenu un spectacle que la décence et le goût pouvaient avouer. Soit à lui seul, soit en société avec Panard, Collé et Laujon, tous renommés par l'agrément, la variété et la gaîté piquante de leurs chansons, il a donné à ce théâtre plus de soixante pièces, et presque toutes ont réussi. C'est un sujet d'éloge sans doute qu'il faut pourtant ne pas exagérer, et qui ne doit pas tenir trop de place dans un Cours de Littérature ; mais ceux qui savent de quel prix est l'amusement dans les grandes villes, jugeront du degré d'estime que peut mériter une pareille fécondité.

On vient d'imprimer, sous le nom de cet aimable écrivain, trois volumes de Memoires littéraires, dramatiques et anecdotiqnes, absolument dénués d'intérêt, même pour l'oisiveté à

qui tout est bon. Il eût fallu se borner à l'histoire de sa vie, qui pouvait fournir quelques pages dignes d'être lues.

Nous aimions Favart, et nous l'avions prouvé en disant de lui, dans les premières éditions de la Dunciade :

Dans leurs chansons elle (la stupidité) trouve plus d'art,
Qu'à ces couplets avoués par les Grâces,
Que tant de fois la muse de Favart
A recueillis en jouant sur leurs traces.

C'est encore de lui que nous disions dans les anciennes éditions de ces Mémoires, en appréciant à leur juste valeur ses jolis ouvrages : « Il » ne s'agit pas de le couronner de lauriers ; mais » il est des Muses qui ont leur prix, et qui n'ont » pour parure qu'une guirlande de roses. »

Nous persistons dans les mêmes sentiments ; et c'est ce qui nous ferait désirer qu'on eût laissé en paix sa cendre, au lieu de faire peser sur elle trois volumes qui sont loin de rien ajouter à sa réputation. Mais la mode est venue d'abuser de la typographie en multipliant les livres inutiles, au point que ce bel art, destiné à perpétuer la gloire, ne semble plus occupé qu'à donner une existence éphémère à des inepties.

FÉNÉLON (François de Salignac de la Motte de), archevêque de Cambray, de l'Académie Française, né au château de Fénélon, en

Périgord, mort à Cambray en 1715. Le Racine de la prose par son immortel ouvrage de Télémaque, qu'il composa pour l'éducation de M. le duc de Bourgogne, dont il était précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que l'archevêque de Cambray de présider à l'éducation d'un prince. Il avait trouvé dans son propre cœur le modèle de cette morale douce et pure que son Télémaque respire. On voit dans cet ouvrage, unique en son genre, qui se refuse au nom de roman, et qu'on ne peut cependant regarder comme un poème, combien Fénélon était nourri des beautés simples et nobles d'Homère et de Virgile.

Sa philosophie n'est point ce pédantisme sec et aride qui flétrit le cœur de l'homme, en lui exagérant sans cesse sa perversité ou ses infortunes ; mais c'est la sagesse même qui, sous des images riantes, insinue doucement ses maximes, et persuade en se faisant aimer.

Fénélon eut le malheur de tomber dans la disgrâce de Louis XIV ; et madame de Maintenon, qui abandonnait tous ses amis, et qui depuis abandonna Racine lui-même, n'eut pas le courage de le défendre. La vanité de Louis fut offensée de quelques applications secrètes qu'elle se fit intérieurement, ou qu'elle apprit qu'on lui faisait de différents passages du Télémaque. Ce monarque accoutumé, par la prospérité de son règne, à voir tout fléchir sous sa volonté absolue, n'aimait

pas, dans Fénélon, ce caractère de modération, de douceur, d'humanité, de tolérance, qui semblait, en quelque sorte, lui reprocher l'orgueil de son administration. Ce fut la source des persécutions cachées qu'éprouva ce grand homme; mais sa mémoire en est vengée par un sentiment plus flatteur encore que celui de l'admiration, par une espèce d'hommage du cœur qui ne se partage qu'entre La Fontaine et lui.

Son extrême sensibilité l'entraîna dans une erreur qu'on pourrait appeler respectable, si quelque erreur pouvait l'être. Il voulait que, sans aucun motif ni d'espérance ni de crainte, on aimât Dieu pour lui-même. Il répandit cette opinion dans un livre mystique, intitulé *les Maximes des Saints*. Bossuet s'éleva avec force contre un sentiment qui lui parut tenir aux chimères du quiétisme; mais il mit dans cette dispute toute l'amertume d'un zèle excité peut-être par un secret mouvement de jalousie. Fénélon n'opposa à cet emportement que de la douceur et de la modération. Bossuet fut vainqueur à Rome : le livre des Maximes fut condamné; mais Fénélon, en se rétractant lui-même publiquement, remporta, par une soumission si rare, un triomphe plus honorable que celui de son impétueux adversaire. L'un et l'autre étaient dignes de s'estimer : tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquents de leur

siècle. Rien ne les caractérise mieux peut-être que ce mot de la reine, femme de Louis XV : « M. de Bossuet, disait-elle, prouve la religion, » M. de Fénélon la fait aimer. »

On a fait à Voltaire une espèce de crime d'avoir, par un couplet de chanson qu'il attribue à ce vertueux prélat, essayé de prouver que sa foi religieuse s'était affaiblie dans ses dernières années. Sa maligne intention eût été mieux servie par un long passage d'une Lettre sur l'Ecriture sainte, adressée par Fénélon à l'évêque d'Arras; passage d'une toute autre importance qu'une chanson, et dont il était bien plus facile d'abuser. Il nous a paru trop curieux pour ne pas le transcrire, du moins en partie, mais sans en tirer aucune conséquence. On y verra que Fénélon ne cherchait pas à se dissimuler les objections des incrédules; que même il ne se permettait pas de les affaiblir, et que par conséquent sa foi n'en avait que plus de mérite.

« J'ai vu, dit-il, des gens tentés de croire qu'on » les amusait par des contes d'enfants, quand on » leur faisait lire les endroits de l'Ecriture où il » est dit que le serpent parla à Eve pour la sé- » duire; qu'une ânesse parla au prophète Balaam, » et que Nabuchodonosor paissait l'herbe comme » les bêtes..... J'ai vu un homme d'esprit qui » était indigné de voir le peuple qui se vantait » d'être conduit par la main de Dieu, sortir de

19.

» l'Egypte après y avoir enlevé les richesses des » Egyptiens, se révolter, dans le désert, contre » Moïse, adorer un veau d'or, et enfin n'employer cette mission céleste qu'à s'emparer » des terres des peuples voisins, et qu'à les massacrer pour occuper leur place, sans être moins » corrompus qu'eux..... J'en ai vu d'autres qui » étaient scandalisés de David, parce qu'il recommanda, en mourant, à son fils, de faire la » vengeance qu'il n'avait pas faite durant sa vie. » Il faut avouer que le commun des hommes, » dont l'esprit n'est pas assez subjugué par l'autorité des saints livres, est surpris de voir les » prophètes commettre je ne sais combien d'actions qui paraissent indécentes et insensées..... » Quand on n'est pas accoutumé à ces profonds » mystères, n'est-on pas étonné de voir Abraham » qui veut égorger son fils unique, quoique Dieu » le lui ait donné par miracle, en lui promettant » que la postérité de cet enfant sera la bénédiction de l'univers ? On ne l'est pas moins de » voir Osée chercher, par l'ordre de Dieu, la » femme qu'il prend. Les hommes indociles et » corrompus s'étonnent de ce qu'on leur propose, pour modèle de patience, Job, qui maudit le jour de sa naissance, qui se vante de » n'avoir jamais mérité la peine qu'il souffre, et » qui paraît, dans l'excès de sa peine, murmurer contre Dieu même, après avoir rejeté la

» consolation que ses amis veulent lui donner en
» l'exhortant à se reconnaître pécheur. Rien n'est
» plus difficile que d'expliquer comment Judith,
» que le saint esprit nous fait admirer, a pu aller
» trouver Holopherne. Elle l'excite au mal,
» disent les libertins ; elle le trompe, elle l'as-
» sassine. Il n'y a dans tout le Cantique des Can-
» tiques aucun mot ni de Dieu ni de la vertu ;
» la lettre n'y présente qu'un amour sensuel, qui
» peut faire les plus dangereuses impressions, à
» moins qu'on n'ait le cœur bien purifié..... Si
» on ne s'arrêtait qu'à la seule lettre de l'Ecclé-
» siaste, on serait tenté de croire que c'est le
» raisonnement d'un impie, qui compte que tout
» est vanité sous le soleil, parce que l'homme
» meurt tout entier comme les bêtes. »

Fénélon passe ensuite de l'Ancien Testament au Nouveau, y remarque à peu près des choses aussi extraordinaires, des contradictions non moins apparentes, et finit par cette conclusion remarquable qu'il adresse à l'évêque d'Arras : « Il
» faut avouer que si un livre de piété, tel que
» l'Imitation de Jésus-Christ, ou le Combat spi-
» rituel, ou le Guide des pécheurs, contenait
» la centième partie des difficultés qu'on trouve
» dans l'Ecriture, vous croiriez en devoir défen-
» dre la lecture dans votre diocèse. »

On sent avec quel plaisir Voltaire se serait arrêté sur les aveux d'un prélat aussi éclairé, et

combien il en aurait appuyé l'anecdote, vraie ou fausse de la chanson. Pour nous, pleins de respect pour la mémoire du vertueux Fénélon, nous n'y voyons que sa candeur, et l'exemple qu'il donne de captiver son entendement sous le joug de la foi.

FLÉCHIER (Esprit), évêque de Nîmes, né à Pernes en 1632, mort en 1710. Il y a moins d'éloquence et de génie dans ses Oraisons funèbres que dans celles de Bossuet; mais son élocution est plus brillante, et personne n'a montré plus d'esprit, sans qu'on puisse lui en reprocher l'abus. Ceux qui ont la manie des parallèles, et qui l'ont appelé le Racine de la chaire, se sont trompés. Racine avait sans doute plus de goût et d'élégance que Corneille; mais il ne lui était inférieur ni en éloquence ni en génie. Il ne s'agit pas de les comparer l'un à l'autre, comme on s'est obstiné si long-temps à le faire sans aucune utilité : le génie qu'ils avaient tous deux à un très-haut degré, était trop différent pour être l'objet d'une comparaison bien motivée. Il est des gens qui préféreront toujours Corneille; d'autres, en aussi grand nombre, préféreront Racine: tous auront raison d'après leur manière de sentir; et c'est l'occasion d'appliquer le proverbe, qu'il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs.

FLEURY (l'abbé Claude), de l'Académie Française, né à Paris en 1640, mort en 1723, sous-précepteur du duc de Bourgogne, et depuis confesseur de Louis XV. Il ne connut, dans ces places délicates, ni l'ambition ni l'intrigue. La cour vit avec surprise un homme, qui pouvait parvenir à toutes les dignités de son état, se borner au prieuré d'Argenteuil, et donner ce rare exemple de désintéressement et de modestie.

On désirerait dans son Histoire Ecclésiastique plus de philosophie, une critique plus exacte, et des recherches plus profondes. Elle peut être surpassée, mais ses Discours préliminaires ne le seront pas. Le livre qu'il a donné, sous le titre de *Mœurs des Israélites*, est une excellente réponse faite d'avance à toutes les imputations odieuses dont on affecte aujourd'hui de charger le peuple juif, comme si aucun peuple pouvait être méprisable aux yeux d'une philosophie éclairée et impartiale.

Dans nos précédentes éditions, nous n'avions point parlé d'un ouvrage de l'abbé Fleury, devenu assez rare, et que nous n'avons connu que par l'éloge qu'en fait, dans ses Mémoires, le savant M. Gibbon. Cet ouvrage est intitulé *Traité sur le choix et la méthode des études*. « Tout y » respire, dit cet écrivain célèbre, l'amour de » la vérité et de la vertu, joint à cette raison » juste et lumineuse, à ce bon sens perfectionné

» qui est bien plus rare que l'esprit, et presque » autant que le génie. »

Cet éloge n'est point exagéré, et il a d'autant plus de poids, de la part d'un écrivain anglais et protestant, que M. Fleury était un prêtre catholique. Nous souhaiterions que cette noble impartialité servît de modèle aux auteurs des différentes communions qui partagent le christianisme, et que nos prêtres en donnassent plus souvent l'exemple. Malheureusement on reconnaît toujours, à quelque trace d'intolérance, le zèle amer de leur théologie exclusive.

FLORIAN (Jean-Pierre Claris de), né au château de Florian, en Languedoc, en 1755; mort en 1794. Une naïveté piquante, presque étrangère à nos mœurs actuelles, une sensibilité douce, une imagination riante, enfin la délicatesse et la grâce, forment le caractère de cet agréable écrivain, qui essaya son talent dans le genre des Pastorales.

Quoique ce genre dût avoir peu d'attraits pour un siècle accoutumé à toutes les jouissances du luxe, et par conséquent assez dépravé pour ne plus sentir le prix ni de la simplicité champêtre ni de la belle nature, la Galatée de Florian, imitée de l'espagnol, mais que Cervantès avait laissée imparfaite, fut assez bien accueillie pour engager l'auteur à travailler d'après lui-même;

et son Estelle eut plus de succès encore, quoiqu'elle nous semble inférieure à Galatée.

Florian n'était appelé qu'à de petits ouvrages. Il donna successivement des Nouvelles, des Contes, des Fables, et quelques Pièces fugitives en vers, dont quelques-unes furent couronnées par l'Académie. Si ces différents ouvrages n'annonçaient, en aucun genre, un homme supérieur, tous prouvaient un esprit aimable, et qui savait allier dans son style, à beaucoup de naturel, une facilité élégante et souvent grâcieuse : mais lorsqu'il voulut franchir ces limites, et lutter imprudemment avec Télémaque dans le roman de Numa, qui contient pourtant quelques détails agréables, le public lui fit sentir que son talent ne lui permettait de tenter ni des sujets qui eussent exigé de grandes vues, ni même des ouvrages de longue haleine.

C'est la loi qu'il s'était imposée lui-même dans de petites comédies qu'il sut rendre, non seulement très-piquantes, mais originales, en donnant à un personnage de pur caprice, et qu'on eût pu croire épuisé au théâtre, une physionomie toute nouvelle. Il a fait du personnage d'arlequin le héros de trois pièces. Amant dans l'une, époux dans l'autre, père enfin dans la troisième, il lui donna, dans chacun de ces états, un charme de vérité qui ne pouvait manquer de plaire, et qui ramena, pendant quelques

années, l'affluence publique à la scène qu'on nommait italienne.

Ce personnage qu'il eut le mérite de créer, n'était plus, comme il le dit lui-même, un bouffon ; ce n'était pas non plus un personnage sérieux, mais un grand enfant ; il en avait la douceur, l'ingénuité, la grâce, et les développements que prenait son caractère dans les trois différentes situations où l'auteur l'avait placé, étant toujours parfaitement d'accord avec le modèle qu'il en avait conçu, c'était toujours la nature, et la nature la plus vraie.

On doit sentir cependant, ét Florian l'avoue lui-même, que de pareilles pièces ne lui permettaient pas de grandes intentions. Il n'aspirait point à corriger les hommes en attaquant leurs vices ; il ne voulait (et nous empruntons ses propres paroles) que les exciter à la vertu en leur rappelant combien elle est aimable et combien elle donne de vrais plaisirs. « Ma principale in-
» tention, dit-il, fut de présenter le tableau de
» ces vertus familières, de ces vertus de tous les
» jours, les plus utiles peut-être, et les plus
» nécessaires au bonheur : car ce ne sont pas les
» grands préceptes de la morale et de la philo-
» sophie que l'on trouve à mettre en pratique le
» plus souvent. On est rarement dans le cas de
» sacrifier à son devoir, à sa patrie, à l'honneur,
» son repos, sa fortune, sa vie ; mais on est

» obligé à tous les instants d'être un bon fils, un » bon époux, un bon père ». Ce but est très-louable, et l'auteur nous paraît l'avoir très-heureusement rempli. Il s'est fait par le sentiment un genre à part dans ces petites pièces, à peu près comme Saint-Foix s'en était fait un par les tableaux grâcieux qu'il a mis sur la scène dans de petites comédies plus riches d'imagination, mais qui ne portent pas au cœur des émotions si douces.

Florian avait traduit le roman de Don Quichotte. Sa traduction, plus agréable et plus élégante que l'ancienne, mais qu'il s'occupait encore à perfectionner, n'a paru que depuis sa mort.

FONTANES (Louis), écrivain d'un talent très-distingué en vers et en prose. S'il n'a pas encore toute la célébrité qu'il mérite, et qu'il obtiendra; s'il est, par exemple, moins généralement connu que certains auteurs que nous nous abstenons de nommer, et auxquels nous sommes loin de le croire inférieur, c'est qu'il n'a pas consacré comme eux ses premières veilles à la carrière du théâtre. On sait combien, même avec des succès médiocres, cette carrière conduit plus rapidement que toute autre à une réputation qui n'a pas toujours autant de solidité que d'éclat. M. Fontanes, d'ailleurs, ne s'est pas

encore occupé de former un recueil de ses différents ouvrages : du moins ne connaissons-nous aucune édition qui les rassemble.

Il débuta par une traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, traduction que nous promet aussi M. l'abbé De Lille, et qui pourra donner lieu à une comparaison dont nous ne préjugeons pas le résultat. La traduction qu'en avait faite avant eux l'abbé Duresnel, paraît en général moins fidèle, moins précise, et d'un style plus faible que celle de M. Fontanes ; mais il nous semble que ce dernier, à force de vouloir atteindre à la précision du poète anglais, est tombé quelquefois dans la sécheresse : défaut dont l'original n'est pas exempt, et qui peut tenir aussi à la nature un peu métaphysique du sujet. Quoi qu'il en soit, il nous a paru moins sensible dans la traduction de l'abbé Duresnel, à laquelle peut-être l'attrait d'une ancienne habitude nous a toujours ramenés, et qui a pour elle d'ailleurs le préjugé favorable de l'estime qu'en faisait Voltaire. Nous avouons que Pope nous y paraît plus agréable, mais sans nous dissimuler le talent que suppose celle de M. Fontanes : nous regardons surtout le Discours préliminaire, qui lui sert d'introduction, comme un ouvrage non moins bien écrit que bien pensé.

L'auteur a donné depuis un poème, intitulé *le Verger*. Ce poème, sur un sujet qui n'avait pas

encore été tenté, est une nouvelle preuve du succès que peut obtenir notre langue dans un genre qu'elle avait dédaigné long-temps, et qui est devenu pour elle une source abondante de richesses. Il faut en convenir, nos yeux, non seulement séduits, mais dépravés par les objets de luxe dont ils sont continuellement frappés dans nos grandes villes, s'étaient un peu trop détournés des beautés simples de la nature. Un préjugé presque général, et que, dans notre jeunesse, nous avons partagé nous-mêmes, avait jeté sur les travaux champêtres une espèce d'avilissement qui semblait les interdire à nos Muses. Rapin et Vanière, dans le siècle de Louis XIV, s'étaient cependant emparé avec succès de ce nouveau genre, mais dans la langue de Virgile, dont ils avaient eu le mérite de s'approcher; et le choix même qu'ils avaient fait de cette langue semblait confirmer le préjugé qui supposait que la nôtre ne pouvait descendre à ces détails rustiques. Il était réservé à notre siècle de nous désabuser de cette erreur. M. Le Brun, le premier, dans son poème *de la Nature*, qu'il n'a pas encore publié, mais que nous connaissons depuis plus de quarante ans, et, après lui, plusieurs écrivains célèbres (1), ont prouvé, par leur exem-

(1) MM. de Saint-Lambert, De Lille et Rosset qui les avait devancés, mais dont le poème sur l'*Agriculture*

ple, que notre langue n'était pas moins susceptible que les langues anciennes, de ce nouveau genre de beautés. Le poème des *Jardins*, entre autres, dont le principal mérite est précisément l'élégance de sa diction, fut celui qui excita le plus vivement l'émulation de M. Fontanes, et qui lui fit naître l'idée de son sujet. Voici comme il s'en explique lui-même dans son Avant-propos:

« Le poète célèbre qui a daigné embellir les
» nouvelles théories qu'on paraît vouloir établir
» sur la fôrmation des jardins, semble avoir ou-
» blié la retraite de l'heureuse médiocrité. La
» partie utile, celle qui appartient à tous les ha-
» bitants des campagnes, a été surtout négligée.
» Cependant il faut, dans le poème didactique,
» s'attacher aux principes invariables et univer-
» sels de l'art dont on traite, et non pas aux
» exceptions. Cet art doit intéresser, s'il est pos-
» sible, une classe nombreuse; et quand il n'est
» destiné qu'à satisfaire les fantaisies dispendieu-
» ses de quelques riches propriétaires, il est à
» craindre que l'intérêt ne se refroidisse sur le
» fond du sujet, quoique l'admiration se sou-
» tiène pour les détails dont il est orné. — Com-

---

ne parut qu'en 1774; M. Castel enfin, et même un jeune homme dont nous parlerons ailleurs, et qui, par un *Essai didactique sur le Potager*, nous a donné d'heureuses espérances.

» ment Virgile, après avoir peint les utiles tra-
» vaux de l'agriculture, ornait-il son enclos?
» Avec des plantes potagères, des fleurs, une
» ruche et des eaux. Ce jardin, le fondement
» de tous les autres, est assez simple pour que
» chacun puisse y prétendre sans trop d'ambi-
» tion, c'est celui du pauvre; et les objets qu'il
» renferme doivent se trouver même chez le
» riche, avant des rochers, des ruines et des
» temples. Je n'ai pas sans doute rempli le plan
» de Virgile, mais j'ai cherché à le suivre; au
» lieu des parcs de Wathely et de le Nôtre, j'ai
» voulu tracer simplement

» Le jardin du berger, du poète et du sage ».

C'est d'après ces principes judicieux et du goût le plus pur, que M. Fontanes a composé son poème, sans recherche, sans affectation, sans faux ornements, en un mot moins brillant de luxe, mais plus riche de nature que celui de M. l'abbé de Lille.

Parmi les différentes pièces de poésie qui portent le nom de l'auteur, et qui ne se trouvent que dispersées, on doit distinguer le poème sur l'Édit en faveur des Non-Catholiques, qui fut couronné par l'Académie en 1789. Cette palme, avidement recherchée par tant d'écrivains, et obtenue tant de fois par des ouvrages médiocres, fit ici plus d'honneur au choix de l'Académie qu'au jeune

poète qui avait daigné la briguer, sans attacher à cette gloire éphémère l'importance risible que quelques auteurs connus ont si ridiculement essayé de lui donner.

Un recueil du temps vient de mettre sous nos yeux une autre pièce de l'auteur, dont le sujet, quoique très-ingrat en apparence, lui a fourni des beautés que nous n'espérions pas, et qui nous ont vivement frappés. Cette pièce est intitulée *Le Jour des Morts dans une campagne.* Une mélancolie douce et tendre, une sensibilité qui part de l'âme, et qui se communique au lecteur, un style enfin dont la couleur nous a paru parfaitement assortie au sujet, forment le caractère de cette pièce qui est bien véritablement d'un poète, et qui nous a causé, en la lisant, une émotion qu'aucun ouvrage en vers ne nous avait fait éprouver depuis long-temps.

Mais un poème que nous ne connaissons que par la renommée, et dont M. Fontanes lut publiquement, il y a quelques années, plusieurs fragments qui firent la plus grande sensation, est, si nous en croyons quelques bons juges qui en ont entendu la lecture, de tous les ouvrages de l'auteur, celui qui annonce le plus de talent. Le titre seul (*La Grèce sauvée*) en fait sentir toute l'importance; et, d'après l'opinion avantageuse que nous avons déjà du mérite de M. Fontanes, nous attendons ce poème avec d'autant plus d'im-

patience, que la gloire de notre littérature déclinant de jour en jour avec une rapidité qui nous effraye, il est un de ceux par qui nous espérons le plus de la voir renaître, s'il y a encore quelque place à l'espérance.

En effet, ce n'est pas seulement comme poète que nous le croyons digne d'être compris dans le très-petit nombre de bons écrivains qui nous restent. D'autres titres moins brillants prouvent qu'il ne s'est pas borné à l'art des vers; il a relevé le sort d'un journal que La Bruyère avait placé, dès son origine, immédiatement au-dessous de rien (1), et qui n'avait guère démenti ce triste horoscope, en l'enrichissant de quelques articles littéraires, qui nous ont paru des modèles d'une excellente critique. Tel est, entre autres, celui où il a rendu compte d'un ouvrage de madame de Staël, intitulé : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales.* Cet ouvrage lui a fourni la matière d'un double extrait, que nous avons lu avec le vif intérêt que le nom d'une femme aussi célèbre et le sujet de son livre ne pouvaient manquer d'inspirer.

On sait que, chez madame de Staël, l'esprit est, si nous osons le dire, un bien héréditaire, mais dont elle a singulièrement amélioré le fond par la manière dont elle l'a cultivé. L'étendue de ses

---

(1) Le Mercure de France.

connaissances étonne, et la rend très-supérieure aux femmes qui, de nos jours, se sont adonnées aux lettres; du moins, dans cette classe, on lui trouverait difficilement une rivale. Mais l'esprit de méthode, l'esprit qui sait enchaîner les conséquences aux principes, et qui ne divague jamais, est rarement le partage de son sexe, et l'etendue même de ses connaissances pourrait bien y faire soupçonner un peu de désordre. C'est ce que M. Fontanes a cru voir, et ce qu'avec toute la mesure et tous les égards dont rien ne peut dispenser envers une femme de ce mérite, il s'est permis de remarquer dans l'examen d'un ouvrage qui, sans être à beaucoup près exempt de fautes, n'en est pas moins un titre de gloire pour son auteur.

Telle est la discrétion que tout homme de lettres, qui sait se respecter, doit toujours mettre dans ses jugements, même lorsqu'il est forcé d'être sévère; et nous présumons assez du bon esprit de madame Staël pour croire que, loin d'être offensée d'une critique aussi décente, elle n'a pu se dispenser, en la lisant, d'un sentiment d'estime pour M. Fontanes. Cette manière délicate de critiquer, qui ne peut souffrir d'exception que lorsqu'il s'agit *de quelques écrivains dont il est impossible de parler sérieusement*, est bien différente de la manière dure, violente, impérieuse et souvent grossière, qui déshonore

la plupart des discussions littéraires de M. de Laharpe. Cette morgue du pédantisme étonne d'autant plus dans un homme à qui l'on ne pouvait refuser des lumières et du goût, qu'elle est aujourd'hui absolument étrangère à nos mœurs. Ce n'était pas l'exemple que lui avait donné Quintilien ; et nous sommes surpris que M. Fontanes, incapable de tomber dans ces excès par sa bonne éducation et par l'usage qu'il a du monde, paraisse ne les avoir pas remarqués dans M. de Laharpe, dont il ne cesse de parler avec des éloges qui ne lui ont pas été rendus, mais dont il a su très-bien se passer.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de terminer cet article par un des morceaux qui nous paraît honorer le plus la manière de penser de M. Fontanes, et qu'aucun Français, s'il ne s'est point laissé égarer par de faux principes, n'a pu lire sans un vif intérêt. Il s'agit de cette loi bienfaisante qui, en rapprochant, par une sage tolérance, les différentes communions du Christianisme, et en les mettant toutes sous la protection tutélaire du gouvernement, rappèle dans ses temples, après un long exil, l'ancienne religion que l'anarchie avait proscrite. Cette loi, que M. Fontanes regarde avec raison comme une des preuves les plus éclatantes de la sagesse du héros de la France, et le magnifique spectacle qui en a suivi la promulgation, offraient à l'éloquence de l'au-

teur une matière aussi neuve que brillante. Voici comment il s'exprime :

« Parmi tant de spectacles extraordinaires qui » ont, depuis quelques années, épuisé la sur- » prise et l'admiration, il n'en est point d'aussi » grand que ce dernier. La tâche du vainqueur » était achevée ; on attendait encore l'œuvre du » législateur. Tous les yeux étaient éblouis, tous » les cœurs n'étaient pas rassurés ; mais, grâce à » la pacification des troubles religieux, qui va » ramener la confiance universelle, le législateur » et le vainqueur brillent aujourd'hui du même » éclat.

» Ainsi donc l'historien Raynal avait grand » tort de s'écrier, il y a moins de trente ans, » d'un ton si prophétique : *Il est passé le temps » de la fondation, de la destruction et du re- » nouvellement des empires! Il ne se trouvera » plus l'homme devant qui la terre se taisait! » On combat aujourd'hui avec la foudre pour » la prise de quelques villes, on combattait » autrefois avec l'épée pour détruire et fonder » des royaumes. L'histoire des peuples mo- » dernes est sèche et petite, sans que les peu- » ples soient plus heureux.*

» Avant la fin du siècle, il a pourtant paru » cet homme dont la force sait détruire, et dont » la sagesse sait fonder! Les grands événements » dont il est le moteur, le centre et l'objet,

» semblent si peu conformes aux combinaisons » vulgaires, qu'on ne devrait point s'étonner que » des imaginations fortement religieuses crus- » sent de semblables desseins dirigés par des » conseils supérieurs à ceux des hommes.

» Plutarque, dans un de ses *Traités philoso-* » *phiques*, examine si la fortune ou la vertu » firent l'élévation d'Alexandre; et voici à peu » près comme il raisonne et décide la question : » *J'aperçois*, dit-il, *un jeune homme qui* » *exécute les plus grandes choses par un ins-* » *tinct irrésistible, et toutefois avec une raison* » *suivie. Il a soumis, à l'âge de trente ans, les* » *peuples les plus belliqueux de l'Europe et de* » *l'Asie : ses lois le font aimer de ceux qu'ont* » *subjugués ses armes. Je conclus qu'un bonheur* » *aussi constant n'est point l'effet de cette* » *puissance aveugle et capricieuse qu'on appèle* » la Fortune : *Alexandre dut ses succès à son* » *génie et à la faveur signalée des Dieux. Ou* » *si vous voulez*, ajoute encore Plutarque, *que* » *la Fortune ait seule accumulé tant de gloire* » *sur la tête d'un homme, alors je dirai, comme* » *le poète Alcman, que la Fortune est la fille* » *de la Providence.*

» On voit par ces paroles, continue M. Fon- » tanes, combien étaient religieux tous ces graves » esprits de l'antiquité. L'action de la Provi- » dence leur paraissait marquée dans tous les

» mouvements des Empires, et surtout dans » l'âme des héros. *Tout ce qui domine et ex-» celle en quelque chose,* disait un autre de » leurs sages, *est d'origine céleste.* Le rétablis-» sement du culte leur eût paru l'affaire la plus » importante de l'État. »

Ceux qui savent juger ne s'étonneront ni de l'étendue que nous avons donnée à cet article, ni que nous ayions placé au rang des meilleurs écrivains qui nous restent l'homme qui pense avec cette sagesse, et qui s'exprime aussi noblement.

FONTENELLE (BERNARD LE BOUVIER DE), de l'Académie Française et de celle des Sciences, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757; le premier qui, dans le siècle de Louis XIV, fit succéder le bel esprit au génie, et en effet l'un des plus beaux esprits qui aient existé.

Il s'essaya d'abord dans les arts d'agrément, mais avec peu de succès. Tous ses ouvrages dramatiques, à l'exception de l'opéra de *Thétis et Pélée*, sont aujourd'hui inconnus. Ses lettres du chevalier d'Her***, fort au dessous de celles de Voiture, auraient dû, pour sa gloire, être supprimées du recueil de ses ouvrages. Ses Églogues pétillent de traits ingénieux et fins, et sont par conséquent bien éloignées de la naïveté du genre pastoral. Il y a, dans ses Dialogues des Morts, beaucoup de pensées brillantes, mais

qui ne soutiènent pas toujours l'analyse; et d'ailleurs le choix de ses interlocuteurs offre souvent des contrastes trop recherchés. On est étonné, par exemple, de voir Alexandre-le-Grand et Phryné discourir ensemble de leurs conquêtes : ce n'est pas là l'esprit de Lucien.

En général, on ne doit lire Fontenelle, et principalement ses premiers ouvrages, qu'avec précaution, et lorsqu'on a le goût formé par l'étude des bons modèles. Il a, comme Pline et comme Sénèque, des défauts attrayants, surtout pour la jeunesse. Ses pensées sont fines, délicates; mais il les gâte souvent par une afféterie de style qui tient du néologisme et du précieux. Il les habille, pour ainsi dire, trop bourgeoisement, et cela dans l'intention de paraître plus aisé dans sa manière d'écrire : aussi Fontenelle aura-t-il toujours contre lui le fâcheux préjugé de n'avoir inspiré beaucoup d'estime ni à Boileau, ni à Racine, ni à Rousseau, ni enfin à quelques autres excellents esprits : il faut convenir même que ses défauts paraîtront, à tous les connaisseurs, assez heureusement caractérisés dans cette épigramme de Rousseau, quoiqu'il y ait de l'exagération, comme dans la plupart des plaisanteries :

Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment

Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle
Il brille encor malgré son poil grison ;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais ce que Rousseau n'a pas dit, c'est que Fontenelle était aussi recommandable dans les sciences, qu'il l'était peu dans les arts d'agrément. Ce n'est pas que, même dans la partie des sciences, on doive encore le mettre au nombre des génies inventeurs : il a emprunté le fond de son *Traité des Oracles* du savant médecin Vandale, et l'idée de son livre de la *Pluralité des Mondes*, de *Cyrano* de Bergerac, auteur plein d'imagination, et qui eût été plus célèbre s'il avait su la régler.

On ne peut nier que Fontenelle n'ait fort enrichi les sources dans lesquelles il a puisé. Né avec un esprit lumineux et méthodique, plus étendu que profond, mais qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il a mis le premier les sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Il a jeté de la clarté sur les matières les plus obscures, et il en a fait disparaître l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait souvent avec trop d'abondance.

Son *Histoire de l'Académie des Sciences*, et les Éloges qu'il a faits de plusieurs académiciens

célèbres, immortaliseront son nom, qui aurait pu ne pas échapper à l'oubli, s'il n'eût sacrifié aux sciences la manie qu'il avait pour le théâtre et pour les ouvrages galants, quoique personne, peut-être, n'eût eu plus éminemment que lui ce qu'on appèle bel esprit.

C'est pour en avoir eu trop qu'il se joignit, dès sa jeunesse, aux détracteurs des anciens : c'est sans doute par la même raison qu'il fit, contre *Athalie*, une épigramme qu'il est à souhaiter que l'on oublie pour sa gloire. L'honneur qu'il avait d'être neveu du grand Corneille, ne lui donnait pas le droit d'être injuste envers Racine.

Fontenelle a vécu près de cent ans. Il dut à une absence totale de passions une philosophie pratique qui le préserva du malheur plutôt qu'elle ne le rendit heureux, mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités et de la douleur. Sa longue carrière n'a pas peu contribué à affermir sa réputation ; il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis ; et il vit se former sous lui ce siècle de philosophie, dont on peut le regarder, en quelque sorte, comme le patriarche, et qui, par reconnaissance, n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU (Nicolas), né près de Neuf-Château en Lorraine,

en 1752. Homme de lettres, devenu homme d'état par une de ces destinées singulières dont on ne voit d'exemples que dans les révolutions. Après avoir été l'objet d'une persécution très-injuste qui lui fut commune avec les comédiens, à l'occasion d'une pièce de théâtre (1), qui ne pouvait fournir aucun prétexte à la plainte, on le vit passer à la place de ministre de l'intérieur; il fut ensuite un des cinq Directeurs qui gouvernaient la France, et de là porté pour la seconde fois au même ministère, où il essuya une nouvelle persécution plus injuste encore; il en fut consolé par le regret général qu'excita sa retraite; ce regret est le plus bel éloge que puisse désirer un ministre, et il le méritait. Tant de vicissitudes l'ont conduit enfin à la place qu'il occupe aujourd'hui au sénat conservateur, qu'il a eu l'honneur de présider; et cette place, devenue la récompense de ses services, semble désormais fixer invariablement sa fortune.

Sa première jeunesse, par les dispositions prématurées de son esprit, et par une foule de cir-

---

(1) Cette pièce que M. François avait imitée en vers de la *Paméla* de Goldoni, n'était, comme *Nanine*, qu'un sujet emprunté du roman de *Paméla* par Richardson : elle a été reprise depuis avec succès, quoiqu'elle eût, et qu'elle ait encore, dans cette même *Nanine*, une rivale très-dangereuse, et qui est restée jusqu'à présent maîtresse de la scène.

constances qui la rendirent remarquable, annonçait en quelque sorte la singularité de sa destinée. A treize ou quatorze ans, il était déjà membre de plusieurs académies ; et Voltaire, en 1765, lui fit l'honneur de lui adresser ces vers qu'il dut regarder comme le plus flatteur des encouragements :

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant ;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrein languissant
Est dégarni des dons de Flore ;
Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant ;
Si des Grâces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore :
Tout cela peut m'humilier,
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

D'après de si heureux commencements, il était difficile de prévoir l'essor que prendrait avec le temps un jeune homme qui montrait autant d'esprit ; mais sa réputation littéraire, nécessairement contrariée par les vicissitudes de sa fortune, ne put s'accroître autant que ses premiers succès semblaient l'annoncer. Celui de ses ouvrages qui nous donnait le plus d'espérance, périt malheu-

reusement dans un naufrage que fit l'auteur à son retour du Cap Français, où il avait été nommé procureur général du conseil supérieur de cette colonie. Cet ouvrage, que tout doit faire regretter, était une traduction en vers du *Roland furieux* de l'Arioste, traduction que nous lui avions conseillé de faire, et qui était très-avancée. Cette perte dut l'affliger, d'autant plus qu'elle est irréparable. Mais M. François n'en a pas moins rempli une carrière très-brillante; et ce qu'il peut avoir perdu de gloire comme littérateur, est très-avantageusement compensé par celle qu'il s'est acquise comme homme public. Les seuls Mémoires de sa vie, assez curieux pour appartenir un jour à l'histoire, lui assurent une célébrité au moins égale à celle que pouvait lui promettre sa traduction de l'Arioste.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND (ROI DE PRUSSE). Ce prince, qu'une destinée singulière appelait à tous les genres de gloire, a composé dans notre langue, quoiqu'elle ne fût pas sa langue maternelle, plusieurs ouvrages en vers et en prose, qui lui auraient fait, même en qualité d'homme de lettres, une réputation très-brillante: mais quand il ne resterait de tous ces ouvrages que sa Correspondance avec Voltaire, elle suffirait seule pour donner une très-haute idée de son esprit, et pour le mettre au rang de nos plus

célèbres écrivains français. Tel est du moins le jugement que nous en avons porté dans notre édition de Voltaire, tome 52 : jugement qui ne paraîtra point déplacé dans cet article, et que nous nous permettons de remettre sous les yeux du public.

« Cette longue Correspondance, unique peut-» être dans les fastes du monde, entre un homme » de lettres et un roi, méritait bien d'être trans-» mise à la postérité. Voltaire, par son génie et » par l'éclat de sa réputation, avait franchi l'im-» mense intervalle que supposait le préjugé entre » un simple particulier et un monarque ; mais le « monarque avait franchi de même l'intervalle » non moins grand, qui sépare le vulgaire des » rois de la classe des hommes de génie.

» Si quelques hommes ont mérité l'attention » de leur siècle et celle de l'avenir, c'est incon-» testablement Voltaire et le roi de Prusse. Plus » on réfléchira sur la singularité de leurs rap-» ports, plus on reconnaîtra que ces deux hommes » devaient se chercher, et qu'ils étaient faits l'un » pour l'autre. Leur caractère une fois donné, » il eût été facile de prévoir, non seulement la » force du penchant qui agirait réciproquement » sur eux, mais les querelles plus ou moins vives » qui résulteraient de la trop grande conformité » de leurs passions, enfin l'influenee prédomi-» nante de cette sympathie qui tendrait toujours » à les rapprocher.

» Réunis par le même amour pour la gloire, » dont tous deux étaient également avides, ce » sentiment devait nécessairement faire naître » entre eux quelque rivalité : mais le calme qui » succédait bientôt à ces légers orages, et le » besoin mutuel qu'ils avaient l'un de l'autre, » ne tardaient pas à les réconcilier.

» C'était un des phénomènes réservés à notre » siècle, que l'existence simultanée de ces deux » hommes rares : l'un qui n'eut point d'égal, ni » en renommée ni en génie, parmi ses contem- » porains ; l'autre, qui eut la même gloire parmi » les rois, et qui mérita en même temps un » rang distingué parmi les gens de lettres.

» Ce qui est digne surtout d'être observé dans » cette Correspondance, c'est qu'elle est infini- » ment plus curieuse que celle de Voltaire et de » d'Alembert, quoique cette dernière semblât » promettre un plus grand intérêt ; et qu'en géné- » ral les lettres du roi de Prusse peuvent non » seulement soutenir la comparaison avec celles » de Voltaire, mais qu'elles l'emportent souvent » par le fond et même par la forme. Il est vrai » qu'entre un roi et un simple particulier l'avan- » tage est toujours à celui qui peut tout se per- » mettre. Voltaire, avec toute sa supériorité, » avait à la fois l'intention de flatter et la crainte » de déplaire : on sent combien il était difficile

» que, dans cette situation gênée, il fût toujours » égal à lui-même. »

Nous avons dit, à l'article Duclos, que le roi de Prusse, désabusé de la secte philosophique, malgré l'appui que daignait lui prêter Voltaire, ne parlait d'elle, dans les dernières années de sa vie, qu'avec la dérision la plus amère : aussi le marquis d'Argens, parfaitement instruit de ses sentiments, ne dissimulait pas le dédain qu'il avait pour elle dans ce passage vraiment curieux d'une lettre qu'il écrivait à ce prince le 2 juillet 1760.

« J'ai l'honneur d'envoyer à votre majesté le » seul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie » des *Philosophes*. Diderot et Rousseau y sont » les plus maltraités. Il est vrai que le premier » n'est qu'un diseur de galimatias, et le second » révolte par les paradoxes étranges qu'il em- » brasse dans toutes les occasions. Votre majesté » se rappèle sans doute d'avoir lu les *Pensées* » *philosophiques* de Diderot; les choses les plus » triviales y sont dites avec une emphase ridi- » cule. Dans l'ouvrage de Rousseau sur l'éga- » lité des conditions, il y a non seulement des » sentiments singuliers, mais des opinions dan- » gereuses au gouvernement de tous les états. » Je plains d'Alembert de s'être associé à cette » troupe de fous. »

Le roi, par sa réponse simple et modérée,

fit assez voir qu'il n'approuvait pas les indécentes clameurs qui s'étaient élevées contre la pièce et contre l'auteur, sous le ridicule prétexte de venger la philosophie. « La comédie des *Philo-*
» *sophes*, dit-il, est assez bien faite ; mais il y
» a des allusions qui ne m'ont pas frappé, faute
» de connaître sur quoi elles portent, comme,
» par exemple, *jeune homme, prends et lis ; le*
» *père de famille*, *etc.* » C'est à peu près dans les mêmes termes que ce prince avait jugé la comédie du *Méchant*. Il y trouvait aussi quantité d'allusions qui lui étaient échappées, parce qu'étranger au ton de Paris, il ne pouvait en saisir ni l'à-propos ni les convenances.

Cependant le ridicule du théâtre, loin de corrigér la secte, n'ayant fait que l'enhardir à de nouveaux excès, le roi ne garda plus de mesure avec elle ; il alla même beaucoup au-delà de ce que nous nous étions permis dans cette comédie qui nous attira tant d'injures. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur ces fragments pris au hasard dans un dialogue où ce prince a choisi pour interlocuteurs trois des plus célèbres personnages du dernier siècle, le prince Eugène, milord Marlborough, et le prince de Litchtenstein : tous les trais en sont remarquables.

« Les encyclopédistes sont une secte de soi-
» disant philosophes, formés de nos jours. — A
» l'effronterie des cyniques ils joignent la noble

» impudence de débiter tous les paradoxes qui » leur tombent dans l'esprit. — Si quelque folli- » culaire a l'audace de les attaquer, ils le noyent » dans un déluge d'encre et d'injures ; ce crime » de lèse-philosophie est irrémissible. — S'ils » haïssent les armées et les généraux qui se ren- » dent célèbres, cela ne les empêche pas de se » battre à coups de plume, et de se dire souvent » des grossièretés dignes des halles; et s'ils avaient » des troupes, ils les feraient marcher les unes » contre les autres. — A leur avis, il faut penser » tout haut ; toute vérité est bonne à dire ; et » comme, selon leur sens, ils sont seuls déposi- » taires des vérités, ils croyent pouvoir débiter » hardiment toutes les extravagances qui leur » viènent dans l'esprit. — Ces soi-disant philo- » sophes ne sont que des polissons dont la vanité » voudrait jouer un rôle. — Ils veulent qu'on » étudie l'histoire à rebours, à commencer de » notre temps, pour remonter avant le déluge. » Les gouvernements, ils les réforment tous. La » France doit devenir un état républicain, dont » un géomètre deviendra le législateur (1), et

(1) Le Roi de Prusse n'exagérait pas les prétentions audacieuses de ces messieurs. Le géomètre d'Alembert avait eu l'orgueil ou la démence d'écrire à Voltaire. « Si vous » voulez savoir mon tarif, je trouve qu'un philosophe

» que des géomètres gouverneront en soumettant
» toutes les opérations de la nouvelle république
» au calcul infinitésimal. — On pourrait faire
» l'essai de leurs talents en leur donnant à gou-
» verner une province qui méritât d'être châtiée;
» ils apprendraient par leur expérience, après
» qu'ils y auraient tout mis sens dessus dessous,
» qu'ils sont des ignorants. — Mais des présomp-
» tueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon
» leurs principes, le sage ne se trompe jamais;
» il est le seul éclairé; de lui doit émaner la lu-
» mière qui dissipe les sombres vapeurs dans
» lesquelles croupit le vulgaire imbécille: aussi
» Dieu sait comment ils l'éclairent! un tas de
» polissons, soit par air ou par mode, se comp-
» tent parmi leurs disciples; ils affectent de les
» copier, et s'érigent en sous-précepteurs du
» genre humain, etc., etc. »

Nous avons employé des couleurs moins dures dans la comédie des *Philosophes*, et le goût

---

» vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un ministre, un mi-
» nistre qu'un intendant, un intendant qu'un conseiller;
» un conseiller qu'un jésuite, et un jésuite qu'un jansé-
» niste. » D'après ce singulier tarif, on voit que le philosophe d'Alembert se croyait au moins la seconde personne de l'État, en supposant (ce qui est douteux) qu'il fût assez modeste pour céder la première place à Voltaire, qui n'était que médiocrement géomètre.

nous le prescrivait : mais Voltaire qui eut tant de peine à nous la pardonner, ou qui en fit semblant, ne prévoyait guère qu'un jour sa livrée serait traitée avec un si profond mépris par le Salomon du Nord.

FRÉRET (NICOLAS), de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1668, mort en 1749; l'un des plus savants hommes qui ayent illustré la France, et l'un de ceux chez qui l'érudition fut la plus précoce. En 1714 il lut, à l'Académie des Inscriptions, un Discours sur l'*Origine des Français*, dont la hardiesse le fit mettre à la Bastille. Quelques années plus tard, l'administration eût été moins rigoureuse ; elle commençait à sentir que les sciences ne peuvent fleurir que par la liberté des opinions, et qu'elle-même était intéressée à s'interdire les actes de violence.

Depuis la mort de cet homme célèbre, on a imprimé sous son nom un ouvrage qui était resté long-temps ignoré, et que nous avons connu manuscrit. Les copies n'en étaient répandues que chez un très-petit nombre de curieux. C'est un *Examen des apologistes de la Religion chrétienne*, dans lequel le philosophe de Genève paraît avoir puisé les plus forts arguments de son *Vicaire Savoyard* contre la nécessité d'une révélation. Les *Lettres à Eugénie* et celles de *Thrasibule à Leucippe* sont

aussi attribuées à Fréret, et, comme l'*Examen des Apologistes de la Religion chrétienne,* elles restèrent long-temps inédites (1).

Les *Lettres de Thrasibule* sont d'une métaphysique très-hardie, et semblaient faites pour prêter des armes à l'hypothèse dangereuse de Spinosa. L'auteur s'était égaré par la philosophie; mais il est douteux qu'il eût destiné ces ouvrages au public, et c'est du moins une circonspection dont on doit lui savoir gré. Les épreuves de la religion ont été prédites; elles sont même entrées dans le système de son établissement, et il est annoncé qu'elles doivent servir à son triomphe : ce serait peut-être une raison pour se moins passionner contre ceux qui ont le malheur de fermer les yeux à sa lumière. Les ennemis les plus dangereux de cette religion ne sont pas ceux qui la combattent, mais les hypocrites scandaleux qui font semblant de la défendre.

FRÉRON (Élie-Catherine, et non Martin ni Jean, comme quelques-uns l'ont écrit), né

---

(1) M. Barbier, bibliothécaire de l'Empereur, et l'un de nos plus savants bibliographes, nous a assuré que les *Lettres à Eugénie* et l'*Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne* sont du baron d'Holbac, qui a fait beaucoup d'autres écrits du même genre. Quant aux *Lettres de Thrasibule*, rien ne prouve qu'elles ne sont pas de Fréret.

à Quimper en 1719, mort à Paris en 1776. Avec beaucoup d'esprit naturel, une éducation cultivée, un caractère facile et gai, et (quoi qu'en aient dit ses ennemis) des mœurs plus douces que ses ouvrages ne le feraient penser, il est devenu, très-justement peut-être, la fable de la Littérature, pour avoir essayé d'élever, aux dépens du peu de grands hommes qui nous restaient, des pygmées littéraires, indignes de toute réputation.

Depuis qu'il publia ses premières feuilles, en 1746, sous le titre de *Lettres de madame la Comtesse de* ***, il n'a cessé de juger tous les ouvrages de littérature, d'arts et de sciences qui ont paru. Un pareil métier exigerait un homme tel qu'il n'en existe pas, un homme universel, d'un savoir profond, d'un goût infaillible, et de l'impartialité la plus sage. Il est malheureux qu'en prenant précisément le contraire de ces qualités, on ait à peu près une idée juste des feuilles de ce journaliste, qui a fait ordinairement l'abus le plus déplorable de son esprit.

S'il se fût contenté de s'élever avec force contre cette manie du raisonnement si funeste à la raison, qui, sous le nom de *philosophie*, a fait à la nation l'irréparable tort de dénaturer son caractère en pervertissant ses mœurs; s'il n'eût livré au ridicule que l'intrigue et le manége de quelques usurpateurs de renommée, ou que l'or-

gueil démesuré de certains poètes lauréats qui, tout éblouis de leurs couronnes académiques, croyaient, par ces honneurs d'un jour, oubliés à jamais le lendemain, avoir atteint le sommet de la gloire, tous les honnêtes gens lui auraient applaudi, comme au vengeur du goût et des bons principes : mais il avilit ses louanges, en les prodiguant à des hommes obscurs ; il avilit ses critiques, en affectant de décourager de jeunes écrivains déjà distingués par d'heureux essais, et qui avaient cru pouvoir se dispenser de mendier ou d'acheter ses suffrages ; enfin, en attaquant, avec un acharnement aveugle, les Buffon, les Montesquieu, les Voltaire, etc., etc., il oublia la fable du *Serpent et* de *la Lime*, et ne sentit pas que la nation, insultée dans ses grands hommes, ne lui pardonnerait jamais cette injure.

Cet acharnement inexcusable contre les seuls écrivains qui ont illustré la France depuis le siècle de Louis XIV, et surtout contre Voltaire, est devenu, de nos jours, le signe de ralliement d'un parti capable de faire regretter Fréron, qui du moins écrivait avec esprit, et qui, en attaquant Voltaire, avait non seulement eu le courage de l'attaquer vivant, mais la bonne foi de convenir qu'il le savait par cœur ; ce qui était exactement vrai. Nos Zoïles d'aujourd'hui, plus prudents, n'ont attaqué ce grand poète qu'après sa mort ; et la fureur risible avec laquelle, en entassant

les uns sur les autres de misérables feuilletons, ils s'efforcent d'obscurcir sa gloire, nous rappèle une anecdote assez plaisante.

L'abbé Chauvelin, dont quelques-uns de nos lecteurs pourront se retracer la figure, très-petit de taille, ridiculement contrefait, et très-colère, comme le sont tous les bossus, menaçait, un jour, de sa canne qu'il agitait avec violence, le poète Roy, qui avait fait une épigramme contre lui, et qui, à son égard, était une espèce de géant: « Eh ! monsieur l'abbé, lui dit le poète d'un ton » moqueur, vous voulez donc me casser les » chevilles ? »

La colère de l'abbé Chauvelin pouvait en effet aller jusque-là : mais tous nos Zoïles réunis pourraient tout au plus se briser les dents, en essayant de mordre le piédestal de la statue de Voltaire.

C'est par un prétendu zèle pour la religion, que ces hommes, dont la religion désavoue les fureurs, se permettent, contre la mémoire de cet illustre écrivain, l'injure et la calomnie. Ces charlatans, soudoyés par un parti qui les méprise, ne savent pas que Voltaire a été moins funeste à la religion par ses ouvrages, qu'ils ne le sont eux-mêmes en se mêlant de la défendre; que la combattre n'est pas l'avilir; mais que si elle pouvait tomber dans le mépris, ce ne serait que par l'ignominie attachée au nom de ces ridicules apologistes. Nous connaissons plusieurs incrédules

qui n'ont eu le malheur de s'égarer dans la Foi, que depuis qu'ils ont vu la religion abandonnée à de pareils apôtres; et peut-être il serait temps que le Gouvernement fît cesser ce scandale. Les Bossuet, les Pascal, les Fénélon, voilà les défenseurs dont elle s'honore : mais les Gr....., les R.....u, les Sab....., les G......y, vengeurs de Dieu, rappèlent trop ces jours d'avilissement et d'opprobre, où, par la plus étrange des révolutions, nous avons vu, à la tête de nos magistratures, des hommes qui n'étaient devenus recommandables que par leur bassesse. Ce qui peut consoler, c'est que ces humiliants souvenirs n'iront à la postérité que confusément, et qu'elle ne connaîtra aucun de ces masques.

FURETIÈRE (l'abbé Antoine), de l'Académie Française, né en 1620, mort en 1688. Les mœurs communes de son temps sont peintes avec assez de naturel et de gaîté dans son roman bourgeois, qui cependant ne vaut pas le roman comique de Scarron.

Il fut exclu de l'Académie pour avoir fait le meilleur de ses ouvrages, son Dictionnaire universel. L'Académie prétendit avoir le droit exclusif de ranger les mots de la langue par ordre alphabétique, et, sur ce moyen victorieux, gagna le procès qu'elle avait intenté à Furetière. Ce dernier n'était pas, à beaucoup près, un

homme sans mérite, puisqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine et de Boileau : on sait même qu'il eut quelque part à la comédie des *Plaideurs*.

G.

GAILLARD (Gabriel-Henri), de l'Académie Française, né à Hotel dans le Soissonnais en 1725. Poète, orateur, historien, et, dans tous ces genres, d'une physionomie trop faiblement prononcée pour avoir droit à une grande célébrité ; recommandable pourtant pour sa vie laborieuse, et par l'esprit de sagesse et de modération qui règne dans tous ses ouvrages. Cet esprit lui valut l'estime publique et beaucoup d'amis : partage moins brillant que la gloire, mais qu'éclairés par une longue expérience nous croyons très-préférable à cette fumée enivrante dont se repaissent en espérance tant de petits écrivains condamnés à ne pas se survivre, et pour qui leur orgueil même est un arrêt de mort.

L'Histoire de Charlemagne et celle de François Ier sont les deux meilleurs ouvrages de M. Gaillard.

GARNIER (Robert), poète tragique, né à la Ferté-Bernard, dans le Maine, en 1546, mort en 1601. Ses tragédies, encore barbares, n'é-

taient, en grande partie, que des imitations serviles de celles de Sénèque; mais elles avaient beaucoup de mérite pour le temps. Les sujets étaient dignes du théâtre; les bienséances commençaient à s'établir; on s'approchait insensiblement des vrais modèles. On aperçoit quelquefois, dans Garnier, de beaux éclairs de poésie; et ceux qui lisent encore ses pièces, peuvent remarquer que Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien poète: c'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or.

GASSENDI (Pierre), né en Provence, dans un bourg du diocèse de Digne, en 1592, mort à Paris en 1656. Contemporain de Descartes, et né peut-être avec un génie plus philosophique que le sien, puisqu'il se livra moins à l'imagination qui est la folle de la maison, comme l'appelait sainte Thérèse, et qui fait presque toujours déraisonner la philosophie.

Quoiqu'il fût prêtre, et qu'il eût tenté de faire revivre la doctrine d'Épicure, il est remarquable qu'il essuya moins de persécutions en Provence, où cependant la superstition régnait encore, que Descartes n'en éprouva en Hollande. Sa vie édifiante lui servit de sauvegarde contre la calomnie.

Nous disions qu'à l'époque même de Gassendi,

la susperstition régnait encore en Provence. En effet, il fut le contemporain de ce malheureux Gaufrédy, curé d'une paroisse de Marseille, qui fut condamné au feu par un arrêt du Parlement d'Aix, sur une accusation de magie ; horreur que sans doute on ne reverra plus, mais renouvelée à Loudun, vingt-trois ans après, dans la personne d'Urbain Grandier.

Gassendi, fidèle aux atomes d'Épicure, qui avaient pour eux l'antiquité, et qui valaient bien au fond les cubes et la matière subtile de Descartes, eut l'honneur d'avoir, comme lui, un grand nombre de prosélytes. L'Europe se partagea en Cartésiens et en Gassendistes ; et peut-être s'applaudirent-ils l'un et l'autre d'avoir fait secte : ils oubliaient que la vérité n'en fait jamais.

GENEST (l'abbé Charles-Claude), de l'Académie Française, né à Paris en 1635, mort en 1719. Sa tragédie de *Pénélope*, quoique faiblement écrite, s'était soutenue au théâtre jusqu'à nos jours ; et la représentation en était encore très-suivie, quand la pièce était jouée par de bons acteurs. L'auteur a manqué cependant le trait de génie de son sujet, cette situation si sublime dans Homère, lorsqu'Ulysse, encore méconnu et caché dans son propre palais, sous l'apparence d'un malheureux étranger, sort tout-à-coup du voile dont le poète le tenait couvert, et s'annonce aux

amants de Pénélope par ces paroles terribles accompagnées de la mort :

Vous ne m'attendiez pas des rivages de Troye !

La tragédie de Pénélope était le seul ouvrage de l'abbé Genest qui eût conservé quelque réputation.

GENLIS (Madame DE), la même dont nous avions parlé, sous le nom de Sillery, dans la dernière édition de ces Mémoires, mais à qui nous rendons le nom qu'elle paraît avoir préféré.

En comparant ce que nous allons dire de cette femme célèbre avec ce que nous en avions dit alors, nous sommes forcés d'avouer qu'en parlant de quelques auteurs vivants, nous avons eu principalement à nous défendre de la double séduction de l'amitié et de la reconnaissance. Ce dernier sentiment surtout (et nous sommes loin d'en rougir) a pu nous emporter quelquefois au-delà du vrai, et nous dicter des éloges que l'on a pu soupçonner d'adulation ou d'un excès de bienveillance. Mais parvenus à la fin de notre carrière, et désabusés de bien des illusions par une longue expérience, nous nous sommes fermement promis de sacrifier à la vérité, ou du moins à ce qui nous paraît la vérité, tous les égards de complaisance qui, dans un âge plus facile à se laisser séduire, pouvaient avoir eu trop d'influence sur quelques-uns de nos jugements. Ce n'est pas que nous ayions la ridicule prétention de nous croire

infaillibles. Mais ayant assez marqué dans la littérature pour présumer sans orgueil que ces Mémoires pourront inspirer quelque confiance, et fortement pénétrés d'ailleurs de la pensée que c'est pour la dernière fois que nous parlons au public, nous osons déclarer qu'en revoyant cet ouvrage avec toute l'attention dont nous sommes capables, nous n'avons eu d'autre intention que d'y consigner, sans faveur et sans haine, nos véritables sentiments. Il n'y restera peut-être que trop d'erreurs, mais à notre insu, et nous assurons du moins qu'elles ne seront que des erreurs de bonne foi.

Lorsque nous fîmes, il y a plus de vingt ans, l'article qui nous étonne aujourd'hui, et que nous n'avons pas relu sans un peu de confusion, nous pensions devoir de l'amitié, de la reconnaissance même à madame de Genlis ; mais, quoique nos yeux ayent été dessillés, nous ne nous exposerons pas au reproche d'avoir profané l'autel où nous avions sacrifié. Notre première pensée avait été même de supprimer notre ancien article, et de ne le remplacer que par un silence absolu : mais madame de Genlis a trop de célébrité pour que notre silence n'eût pas été regardé, par elle-même peut-être, comme une espèce d'injure. Qui sait même comment des méchants auraient pu l'interpréter ? Nous nous réduirons donc à observer à son égard ce que nous nous sommes

prescrit envers tous ceux que nous avons pris la liberté de juger : la mesure de décence que doit avoir une critique honnête, et la plus exacte impartialité.

Parmi les femmes vraiment illustres du siècle dernier, il en est une qui les surpasse incontestablement toutes ; et quiconque a du goût, aura déjà nommé madame de Sévigné. Le sublime de sa gloire est d'avoir fait ces Lettres qui ne mourront jamais, sans avoir un moment eu la pensée qu'elle fit un livre. On a retenu de madame Deshoulières des vers agréables. On lit encore avec intérêt les Avis d'une mère à sa fille par madame de Lambert. Mais qui n'a pas lu et relu dans sa jeunesse les charmantes productions de madame de La Fayette, Zaïde et la princesse de Clèves? Qui n'a pas pris plaisir à se rappeler, dans un âge plus mûr, une foule de traits non moins heureux par le sens que par l'expression, échappés à son imagination brillante dans des ouvrages plus sérieux, et qui prouvent combien elle était digne d'associer ses pensées à celles de son illustre ami, le duc de La Rochefoucault? On vit avec étonnement, dans madame Dacier, toute l'érudition de son père, malheureusement accompagnée de quelques traces de pédantisme. Les *Lettres de madame de Maintenon* annoncent plus de solidité que d'agrément ; mais elle y laisse entrevoir cet esprit de coquetterie et d'intrigue

qui la conduisit à cette surprenante fortune que l'ambition la plus démesurée n'eût osé se promettre même en songe. Quelques anecdotes curieuses, racontées d'une manière vive et piquante dans les *Souvenirs de madame de Caylus*, firent désirer que sa mémoire lui en eût retracé un plus grand nombre, et prouvèrent que, beaucoup plus aimable que madame de Maintenon, sa tante, elle avait hérité de son esprit et non de ses préjugés. Tant d'exemples rassemblés dans un même siècle ne permettent pas de douter qu'à l'exception du génie, tous les dons de la nature ne soient à peu près également partagés entre les deux sexes. Il est à remarquer seulement qu'a madame Dacier près, toutes ces femmes d'un excellent ton et de la meilleure compagnie n'affichèrent aucune prétention.

Il n'en est pas de même de nos jours. La modestie a fait place à l'orgueil des prétentions de toute espèce; et, à force de devenir communes, leur excès même est à peine remarqué. Cependant les noms de madame de Grafigny, de madame du Bocage, de mademoiselle Riccoboni, dont les ouvrages sont bien véritablement d'elle (1),

---

(1) Nous en sommes persuadés maintenant; mais quelques personnes, qui se disaient bien instruites, nous en avaient fait douter. Au reste, nous avions toujours rendu justice à ses ouvrages; et ce qui nous persuade le plus

de madame Necker, de madame de Staël, sa fille, enfin de madame de Genlis, et de quelques autres femmes qui pensent toutes avoir les mêmes droits à la célébrité, auront peut-être aussi l'avantage d'être citées avec honneur dans les fastes de la littérature. Mais toutes ont pris l'affiche du bel esprit, toutes ont fait laborieusement des livres ; tandis que, sans y prétendre, madame de Sévigné, belle de ses propres charmes, et ne devant rien, absolument rien aux prestiges de l'art, avait fait, sans modèle, et dans un style dont elle seule a eu le secret, ces Lettres d'un caractère si original, où l'on ne sait ce qui domine le plus de l'imagination, du sentiment, de la finesse ou des grâces, et qui lui assurent à jamais la prééminence du genre épistolaire. Aucun homme, sans en excepter Voltaire, qui semblait avoir à commandement tous les esprits et tous les styles, n'est approché dans ses Lettres de ce naturel exquis ; et c'est dans une correspondance purement maternelle, avec madame de Grignan sa fille, que cette femme enchanteresse a développé tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus délicat en sensibilité et en expression : mérite qu'elle a su même allier quelquefois à des idées fortes et profondes, en paraissant tout effleurer. Et ces

---

qu'elle en est bien réellement l'auteur, c'est que personne ne lui eût cédé le mérite d'avoir fait *Ernestine*.

Lettres pouvaient demeurer inconnues ! Elles pouvaient périr ! Il n'était même pas sûr qu'elles eussent été conservées ; et madame de Sévigné était celle qui se doutait le moins qu'elles dussent l'être.

Madame de Genlis, au contraire, à laquelle il faut bien que nous soyions ramenés, a voulu concourir à tous les genres de gloire. Elle s'est montrée dans la carrière, moins en femme qu'en athlète robuste qui ne craignait pas de se mesurer avec les réputations les plus imposantes. En guerre avec Voltaire, surtout depuis sa mort, elle osa prétendre à l'universalité de ses talents, et soutenir qu'il n'avait jamais su varier ni sa manière ni son style. Institutrice des enfants d'un prince, elle se crut appelée à combattre, dans le philosophe de Genève, non seulement tous les principes de cet homme célèbre, mais ceux de Locke et de Montagne, embellis de son éloquence. La manie de juger tout le monde et d'assigner les rangs de la gloire ne lui devint pas moins familière qu'à M. de Laharpe. Elle osa même provoquer en champ clos, non plus tel ou tel adversaire, mais tout le parti philosophique, et se mettre, par un *Traité sur la Religion*, au rang des pères de l'Église. Elle a donné successivement de nombreux ouvrages sur l'éducation, une foule incroyable de romans, une compilation savante sous le titre des *Annales de*

la Vertu, des fables en rimes qu'elle a surnommées l'*Herbier Moral*, pour n'avoir rien de commun avec les fables de La Fontaine, et parce que les sujets en sont empruntés de la Botanique, enfin beaucoup de livres édifiants, des modèles d'oraisons, et même des heures. Tout cela réuni dans une édition complète, annoncée chez Crapelet, formera un nombre de volumes qui étonne l'imagination, mais qu'à la vérité on ne sera pas obligé de lire. Ce vaste recueil assure à son auteur un rang qu'on ne peut lui disputer parmi les plus féconds écrivains : mais ce fardeau n'est-il pas un peu lourd pour la réputation d'une femme qui a passé long-temps pour aimable, et qui pouvait, à moins de frais, acquérir le titre de femme célèbre? Nous avons lu plus d'une fois, et jamais sans plaisir, celui de ses ouvrages qui nous paraît le plus digne d'elle, son *Théâtre d'éducation*, qui lui a valu de très-jolis vers d'autant plus flatteurs pour elle qu'ils sont de M. de Laharpe, qui ne louait guère que ce qu'il avait fait. Nous nous plaisons à redire ici que ce *Théâtre*, le seul des ouvrages de madame de Genlis que nous ayions conservé, contient plusieurs petites comédies d'une invention heureuse, écrites avec beaucoup de naturel, de facilité, souvent même de grâce; que, sans annoncer, comme plusieurs autres de ses productions, la manie de régenter, les prinsipes de la plus saine morale s'y trouvent déve-

loppés et mis en action. Il est peu de familles qui ne puissent jouir de l'avantage de les faire lire, ou d'en permettre la représentation à leurs enfants. Il est même de ces pièces qui auraient pu mériter, à ce qu'il nous semble, les succès du théâtre : *le Magistrat*, par exemple, fait pour servir de leçon à l'une des classes de citoyens la plus importante à l'ordre public. Le superflu n'est pas toujours le signe de la vraie richesse ; et nous croyons que ce petit recueil, choisi dans les nombreux ouvrages de madame de Genlis, est le titre qui peut lui donner le plus de droits à l'estime de son siècle, et peut-être de la postérité.

L'esprit de justice qui a toujours présidé à ces Mémoires nous oblige d'ajouter que le grand usage du monde, et du monde choisi dans lequel madame de Genlis a toujours vécu, se fait remarquer dans tous ses ouvrages ; qu'elle y a conservé, à quelques négligences près, cette politesse de style qui appartenait au beau siècle de notre littérature ; et si, dans les sujets historiques qu'elle a travestis en romans, nous n'approuvons pas ce mélange adultère du mensonge et de la vérité, nous convenons que d'une aventure amoureuse qu'elle attribue à mademoiselle de Clermont, et qu'elle a publiée sous ce titre, elle a fait un opuscule charmant, et qu'on pourrait croire de madame de la Fayette.

Nous pensons que c'est à ce genre grâcieux que madame de Genlis aurait dû se borner, et nous ne concevons pas que l'auteur de cette jolie miniature ait pu se livrer au délire sombre et aux invraisemblances accumulées de ces romans pleins de mélancolie et d'ennui qu'une mode passagère a mis en faveur. Ces étranges modèles n'étaient pas faits pour tenter madame de Genlis, qui ne les a cependant que trop suivis dans son roman d'*Alphonsine*, et plus récemment dans celui qu'elle a intitulé *le Siége de la Rochelle*. Il faut laisser à l'Angleterre ces rêves de malade, comme les appèle Horace. C'est là que le spleen a pu les introduire, et c'est là qu'ils doivent rester.

GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), avocat au Parlement, né à Rennes en 1725, mort à Paris en 1788. L'un des hommes les plus éloquents dont le barreau français ait à se glorifier, et qui a prouvé que, dans nos temps modernes, l'éloquence pouvait se rapprocher de la dignité de l'ancienne tribune. Il a rarement écrit; il passe même pour constant que son imagination se refroidissait dans le silence du cabinet; mais personne n'a mieux parlé. Une figure noble, un son de voix majestueux et imposant, une action pleine de dignité, tels étaient ses dons extérieurs. L'énergie, la grâce, la sensibilité la plus ex-

quise réunie au plus beau naturel et à l'imagination la plus brillante, en avaient fait, sans le secours de l'art, le modèle de nos orateurs.

Souvent forcé par les circonstances à changer sur-le-champ l'ordre de ses moyens, et le plan de défense qu'il avait adopté, on l'a vu faire des effets d'autant plus surprenants, qu'ils ne partaient alors que de l'impulsion soudaine de son génie. Inspiré par le moment, il devenait au besoin sublime, pathétique, terrible; il entraînait les suffrages des juges, étonnés eux-mêmes de l'ascendant que prenait sur eux l'admiration publique.

GILBERT (Nicolas), né en Lorraine en 1750, mort à Paris en 1780. Cet écrivain, enlevé aux lettres par une mort extraordinaire et prématurée, semblait appelé au genre satirique, non, à la vérité, dans le goût d'Horace, mais dans celui de Juvénal. Il en avait la fougue, l'exagération, la violence. Il est vraisemblable qu'il avait méconnu long-temps le caractère de son esprit, car ses débuts poétiques sont de la plus grande médiocrité. C'est que, dans l'espérance de se faire des amis utiles, il avait cru devoir se plier au style adulateur. Désabusé de ce personnage, dont il s'acquittait de mauvaise grâce, et qui ne lui réussit pas, il s'abandonna enfin à son naturel caustique; et, quoiqu'il n'ait fait que deux

satires, on a retenu plusieurs de ses vers qui joignent au mérite de l'énergie une expression pleine de verve, et qui annonçait un poète. Tels sont ces vers mordants que leur mérite et l'orgueil de M. de Laharpe ont rendu proverbes :

> C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
> Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
> Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
> Tomba de chute en chute au trône académique.

Gilbert avait tenté le genre de l'ode, moins heureusement, il est vrai, que celui de la satire ; cependant il avait prouvé, par quelques strophes, que nos meilleurs poètes lyriques n'eussent pas désavouées, qu'il pouvait s'élever jusqu'à la haute poésie. Peut-être n'avons-nous pas dans notre langue un vers plus heureux que celui où il a caractérisé d'un trait l'ancienne et la nouvelle Rome :

> Veuve d'un peuple-roi, mais reine encor du monde.

Aux approches de sa mort, occasionnée par un accès de folie qui lui fit avaler une clef, abandonné de tout le monde, et pénétré de cet abandon, il fit ces vers touchants qui méritent d'autant plus d'être conservés, qu'ils annoncent une sensibilité qu'on ne lui eût pas soupçonnée, et qui doit donner des regrets sur la fin malheureuse d'un jeune homme qu'un peu plus d'expérience

et de maturité pouvait élever à un rang distingué parmi les gens de lettres.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu champs fortunés; adieu douce verdure,
Adieu riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois.

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux;
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

GINGUENÉ (Pierre-Louis), né à Rennes en 1748.

Quoiqu'il soit peu de littérateurs plus instruits, et d'un goût plus sûr et plus épuré, nous n'en avons parlé dans aucune de nos précédentes éditions, parce que ses ouvrages, n'ayant pas encore été recueillis, ne se trouvent que dispersés dans plusieurs écrits qui nous manquent. Ce n'est pas que nous ne les ayions presque tous lus dans leur temps avec beaucoup d'intérêt, et que nous ignorions la variété des talents et des connaissances de M. Ginguené. On a de lui différents Poèmes qui ont concouru pour les prix de l'Académie, et une belle Épître adressée à M. Le Brun sur le haut degré d'élévation où il a porté le genre de l'Ode.

Il a donné encore un assez grand nombre de Pièces agréables, insérées, chaque année, dans les recueils périodiques consacrés aux Poésies fugitives. Nous connaissions, mais seulement par son titre, la *Confession de Zulmé*, qui est une de ses petites pièces ; et, quoiqu'elle eût été souvent imprimée, quelquefois même défigurée dans plusieurs journaux, elle est pour nous toute nouvelle au moment où nous écrivons. Ce n'est à la vérité qu'une bagatelle ingénieuse, mais qui mérite d'être conservée par la fraîcheur et la grâce de son coloris.

Dufresny, dans ses *Amusements sérieux et comiques*, s'est fait un jeu de contrefaire la langue bizarre et surannée de Rabelais. Moins curieux d'en imiter le style, M. Ginguené, dans un petit ouvrage que les circonstances rendirent très-piquant, et qu'il intitula *De l'autorité de Rabelais dans la révolution*, prouva qu'il savait en saisir le caractère original, et l'esprit éminemment satirique.

Mais ce qui suffirait pour lui concilier l'estime et le suffrage de tous les gens de goût, ce sont les excellents articles de littérature et de critique dont il a enrichi quelques-uns de nos meilleurs journaux, et principalement celui qu'il avait fondé sous le titre de *la Décade philosophique* et *littéraire*, et qui a été continué depuis sous le nom de *la Revue*.

Parmi ces articles, nous avons distingué surtout sa critique du *Génie du Christianisme*, ouvrage porté, par un esprit de parti qui commence à décliner, fort au dessus de sa valeur. M. Ginguené en dévoile les inconséquences, les assertions hasardées, les contradictions fréquentes, osons dire même les absurdités qui se trouvent mêlées dans cette étrange production, à quelques détails très-brillants et à des pages vraiment éloquentes.

La Critique de la Correspondance Russe de M. de Laharpe, et des orgueilleuses prétentions qu'il y manifeste, n'est ni moins piquante, ni moins judicieuse, sous tous ses rapports : mais ce méchant ouvrage, publié si maladroitement par son auteur dans le temps où il affichait la dévotion et le repentir le plus amer de l'abus qu'il avait fait de ses talents, ne doit pas faire oublier ce que M. de Laharpe a fait de mieux, et ce qui lui donne de justes droits à une réputation qu'il conservera comme écrivain de goût, toutes les fois qu'il ne se laisse emporter par aucune passion, et surtout par celle d'un orgueil immodéré qui croyait n'avoir plus d'égaux.

A ces Critiques nous pourrions ajouter celle de la traduction en vers du *Paradis perdu* de Milton, par M. de Lille. Sans contester à ce dernier le mérite généralement reconnu de sa versification brillante, M. Ginguené y prouve, en homme qui connaît parfaitement l'esprit et la

langue du poète anglais, que le mot de *belle infidèle*, qu'on appliquait assez mal à propos à quelques traductions de d'Ablancourt, s'appliquerait beaucoup mieux à celle de M. de Lille, et que son génie n'est presque jamais en rapport avec celui de Milton.

Ces excellents articles (et il en est beaucoup d'autres qui ne leur sont pas inférieurs) feraient désirer qu'ils fussent rassemblés, et nous ont souvent fait regretter que le journal qui les contenait n'existe plus (1). Ce journal, nous l'osons dire, était celui où les lettres, la raison, le bon goût et les bienséances étaient le plus respectés.

A l'étude des langues savantes, M. Ginguené a su joindre une connaissance très-approfondie de la littérature anglaise, et surtout de l'italienne,

(1) Pour être entièrement justes, nous avouons cependant que le zèle des bons principes emporte quelquefois M. Ginguené trop loin, et c'est un défaut commun à toute espèce de zèle. Quoiqu'il ne lui arrive que rarement de tomber dans cet excès, nous avons remarqué avec peine des expressions trop dures qui lui sont échappées en parlant de quelques hommes d'un mérite reconnu, ou même d'un talent supérieur. Le ton de l'indignation peut n'être pas déplacé quand il s'agit d'humilier la médiocrité insolente : mais il est des réputations qui commandent des ménagements; et lorsqu'on relève les fautes des écrivains célèbres, on ne doit jamais oublier les égards qui leur sont dus.

dont il a fait un Cours qu'il va publier ; il a même écrit sur la musique en amateur très-éclairé : ce qui suppose dans tous les arts une éducation cultivée avec le plus grand soin.

Nous apprenons que c'est lui qui s'est chargé de l'édition des Poésies de M. Lebrun, son ami, et qui a été long-temps le nôtre. Personne n'est plus capable de diriger le choix des pièces qui doivent y être admises, et la gloire de M. Lebrun est en sûreté.

GIRARD (l'abbé Gabriel), de l'Académie Française, né à Clermont en Auvergne en 1678, mort à Paris en 1748. Ses Synonymes français, anatomie quelquefois un peu trop subtile de plusieurs mots de notre langue, sont très-estimés, et méritent de l'être. Ils apprennent aux jeunes gens à distinguer dans les mots, dont la signification paraît à peu près la même, des différences sensibles, et qui prouvent qu'à des yeux exercés il n'en est pas qui puissent être employés sans choix. C'est en effet de l'usage du mot propre que dépendent la justesse, l'énergie, et souvent les convenances du style. Le livre de l'abbé Girard est donc une découverte heureuse, et le résultat d'une métaphysique très-fine appliquée au langage. Presque tous ses exemples sont de la plus grande précision et du meilleur choix : cependant le même auteur a donné une gram-

maire écrite du style le plus maniéré et le plus bizarre.

Ses Synonymes ont été augmentés par Beauzée, qui s'est montré digne d'associer ses recherches à celles de l'abbé Girard.

GOLDONI (CHARLES), né à Venise en 1707, mort à Paris en 1792. Ce n'est point pour avoir fait disparaître les masques qui défiguraient la scène italienne, ni pour avoir été, dans sa patrie, le fondateur du vrai genre de la comédie, que nous lui donnons une place dans ces Mémoires, consacrés uniquement à la littérature française; mais par un événement dont nous ne connaissons pas d'exemple, Goldoni, qui ne s'était familiarisé qu'assez tard avec notre langue, a donné à notre théâtre, à l'âge de soixante-deux ans, la comédie du *Bourru bienfaisant* qui s'y soutient encore avec succès, et qui mérite l'accueil qu'elle y a reçu.

On doit ajouter Goldoni au petit nombre d'hommes célèbres à qui la nature a tracé leur vocation par une impulsion irrésistible. Après avoir essayé de plusieurs états qui pouvaient le conduire à la fortune, et dans lesquels il avait obtenu des distinctions qui semblaient devoir le détourner de la carrière du théâtre, son penchant l'a toujours ramené à cette même carrière où il s'est fait une grande réputation.

On a peu vu d'exemples, même chez les anciens, d'une fécondité plus surprenante. Dans une seule année il contracta l'engagement de fournir, à un des théâtres de Venise, seize comédies, et il tint parole. Presque toutes ces pièces eurent un succès brillant.

Né avec le génie de l'observation, et secondé du plus heureux naturel, cet excellent homme a remporté le prix de son art en Italie; et sa comédie du *Bourru bienfaisant* prouve qu'il n'aurait pas moins réussi en France.

Il a publié sa vie et l'histoire de ses productions dramatiques, en trois volumes, à l'âge de quatre-vingts ans, du même style dont La Fontaine eût écrit la sienne. Il y règne une simplicité naïve, et, si nous l'osons dire, une bonhomie qui ajoute à la haute estime qu'on doit à ses talents, le sentiment du plus vif intérêt pour sa personne. C'est vraiment l'homme de la nature, dans sa vie, comme dans ses ouvrages.

Sans vouloir affaiblir les éloges que nous avons cru devoir à la comédie du *Bourru bienfaisant*, nous ne pouvons nous dispenser de reconnaître que c'est au caractère original de Fréeport, dans la comédie de l'*Ecossaise*, que Goldoni fut redevable de l'idée de son principal personnage : mais la conduite de sa pièce, la vérité des situations, celle du dialogue, enfin les détails, sont à lui; et ce que n'a jamais fait Vol-

taire, quoiqu'il l'ait tenté plusieurs fois, non seulement Goldoni a fait une bonne comédie, mais ce qui est plus remarquable encore, une comédie purement écrite dans une langue qui n'était pas la sienne.

GRAFIGNY (Madame MARIE-FRANÇOISE D'APPONCOURT DE), née à Nancy en 1695, morte à Paris en 1758. Le premier ouvrage qu'on lui ait attribué, et qui n'est plus guère connu, est une *Nouvelle Espagnole*, insérée dans un recueil qu'on appelait le *Recueil de ces Messieurs* (1); le but moral de cette Nouvelle était de prouver que le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus.

Elle publia depuis les *Lettres Péruviennes*, roman dans lequel on trouve quelquefois du sentiment et de la passion, mais plus souvent une métaphysique alambiquée et précieuse, mise à la mode par quelques beaux esprits qui croyaient imiter le style de Fontenelle, et que Marivaux fit dégénérer en un véritable jargon.

Le grand succès des *Lettres Persannes* donna une sorte de vogue aux fictions de ce genre. On vit des *Lettres Turques*, des *Lettres Chinoises*, des *Lettres Juives*; mais aucun de ces

(1) On a conservé ce Recueil qui n'en valait pas trop la peine, dans une édition des Œuvres du comte de Caylus.

ouvrages n'étant soutenu du génie de Montesquieu, on remarqua bientôt qu'ils n'empruntaient leur faible mérite que de l'air étranger de leurs personnages, qui jète en effet un vernis de singularité sur ce qui ne serait que trivial par soi-même : telle est du moins, à l'occasion de quelques écrits de cette espèce, l'observation très-judicieuse de Voltaire.

L'accueil que fit le public au roman péruvien de madame de Grafigny, lui fit naître l'idée d'en composer un autre, mais sous une forme dramatique ; et ce roman, qui n'était au fond qu'une faible imitation de la *Gouvernante* de la Chaussée, et qu'elle appela *Cénie*, eut à la représentation le succès de faveur que devait avoir l'ouvrage d'une femme ; mais la *Gouvernante* prévalut, et *Cénie* ne fut jamais reprise.

La pièce fut jugée plus sévèrement à la lecture. On pouvait se croire ramené au temps des *Précieuses*, par ces phrases que nous prenons au hasard pour en citer quelques exemples : « La » jeunesse a quelquefois un instinct plus sûr que » l'expérience. — Les charmes d'une jeune personne s'embellissent de la décrépitude de son » mari. — La caducité d'un vieillard éternise la » jeunesse de sa femme. — La tendresse double » notre sensibilité naturelle, elle multiplie des » peines de détail dont la répétition nous accable. » On ne s'accoutuma ni à cet instinct

de la jeunesse, ni à ces charmes qui s'embellissent d'une décrépitude, ni enfin à cette tendresse qui double une sensibilité en multipliant des peines.

Si l'on demande comment une pièce écrite ainsi put obtenir quelque succès, ceux qui ont l'habitude du théâtre savent assez que les fautes de style échappent presque toujours à la représentation. Il y avait d'ailleurs dans *Cénie* un intérêt à peu près semblable à celui de la *Gouvernante;* et l'intérêt qui prévaut toujours sur les fautes dans les bons ouvrages, en fait souvent réussir de très-médiocres.

Madame de Grafigny eut moins de bonheur dans sa seconde pièce. La *Fille d'Aristide* ne fut jouée qu'une fois : le temps de l'indulgence était passé.

GRAND (Marc-Antoine le), comédien et auteur comique, dont il est resté au théâtre quelques pièces d'un sel un peu grossier, mais assez gaies. Il fit une comédie de *Cartouche*, représentée par ses camarades le jour même où ce misérable fut roué. Ces messieurs ne crurent point alors avilir leur profession, en jouant, dans cette abominable farce, des rôles de voleurs de grands chemins; et depuis ils ont refusé, sous prétexte de décence et pour maintenir la prétendue dignité de leur théâtre, la comédie des

Courtisanes, pièce utile aux mœurs, écrite avec une bienséance que le sujet semblait rendre impossible, et qui présentait peut-être, en ce genre, un modèle de difficulté vaincue. Il est vrai qu'ils en rougirent quelques années après, et qu'eux-mêmes demandèrent à l'auteur cette pièce imprimée depuis long-temps et jugée par le public. On n'a point oublié l'honneur qu'elle fit au talent de mademoiselle Contat, dont elle commença la réputation.

Le Grand, de qui nous aurions pu nous dispenser de parler sans cette singulière anecdote, mourut à Paris en 1728; il avait près de soixante ans.

GRANGE-CHANCEL (Louis de la), né dans le Périgord en 1678, mort en 1758.

Quoiqu'il ait fait plusieurs tragédies, dont quelques-unes se représentaient encore il y a quelques années, La Fosse, son contemporain, par la seule tragédie de *Manlius*, se montra très-supérieur, non seulement à ce poète, mais à tous ceux qui occupèrent la scène, depuis la mort de Racine jusqu'au moment où Crébillon et Voltaire parurent.

La Grange défigura presque toutes ses pièces par des intrigues romanesques que le mauvais goût a souvent renouvelées, et qui finiront par ramener l'art à son enfance. C'est principalement

à ce défaut et à la médiocrité de son style, plus faible encore que celui de Campistron, qu'il faut attribuer l'oubli où commencent à tomber les pièces de cet écrivain, qui n'a mis de vigueur et même de génie que dans son libelle des *Philippiques*.

GRÉCOURT (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH VILLARS DE), né à Tours en 1682, mort en 1743; auteur du poëme de *Philotanus* et de plusieurs contes licencieux. Il est à La Fontaine ce qu'un Satyre est à une Grâce.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), de l'Académie Française, né à Amiens en 1709, mort en 1777. Louis XV, en considération de ses talents, lui donna des lettres de noblesse, et le décora de l'ordre de Saint-Michel; mais le *Vert-Vert*, la *Chartreuse* et la comédie du *Méchant*, sont ses véritables titres d'honneur, et c'est par eux qu'il sera compris dans le petit nombre d'écrivains célèbres qui ont illustré leur patrie après les beaux jours du siècle de Louis XIV.

Nous n'avons jamais relu le *Vert-Vert* et la *Chartreuse*, sans partager le sentiment qu'éprouva Jean-Baptiste Rousseau lorsque ces deux ouvrages parurent. On sait qu'il ne balança pas à les annoncer comme un phénomène littéraire; et quand on se rappèle que ces deux charmantes produc-

tions, d'une originalité si piquante, et qui ne se ressemblent ni par le fond ni par la forme, étaient le premier essai d'un jeune jésuite, on a peine à concevoir que l'auteur ait eu le secret d'y réunir tout ce qu'on pouvait attendre du talent le plus exercé : grâces, légèreté, délicatesse, abandon, plaisanterie exquise, en un mot tout ce qu'on croyait n'appartenir exclusivement qu'à l'habitude de vivre au sein du grand monde et dans la société la plus choisie.

Cependant Rousseau, qui sentit si vivement le mérite de ces deux ouvrages, se garda bien de mettre le *Vert-Vert*, comme on s'est permis de le faire de nos jours (1), ni au-dessus, ni même à côté du *Lutrin*. Ce que l'un et l'autre peuvent avoir de commun, c'est la stérilité d'un sujet qui semblait ne rien promettre à l'imagination; mais Boileau fit du sien un poème qu'on serait tenté de croire impossible s'il n'existait pas ; osons dire même un chef-d'œuvre de poésie auquel on ne peut comparer aucun autre ouvrage de notre langue ; et le *Vert-Vert*, avec tout le charme que nous y reconnaissons, ne peut être

---

(1) Ce fut l'abbé Millot, successeur de Gresset à l'Académie, et de qui nous avons plusieurs morceaux d'histoire estimés, mais qui se connaissait peu en poésie, qui se permit ce parallèle, en adjugeant la palme au *Vert-Vert*. L'Académie le laissa dire ; mais personne n'eût été plus choqué de ce parallèle que Gresset lui-même.

placé qu'au premier rang de nos meilleurs contes.

Il est peu de poètes qui n'ayent commencé par essayer leur talent dans la tragédie ; il en est beaucoup moins qui ayent eu, comme Gresset, la sagesse de s'en tenir à leur première tentative, lorsqu'une fois ils ont connu la difficulté de l'art ; et combien la carrière des Corneille et des Racine doit effrayer quiconque n'y est pas appelé par le génie qui inspira ces grands hommes. L'*Édouard* de Gresset, inférieur à nos tragédies du second ordre, ne promettait à son auteur que des suffrages de société ; mais il y a loin de ces suffrages à la gloire, et il eut le mérite de le sentir.

Les succès de la Chaussée, dans l'espèce de comédie sérieuse dont il est regardé comme l'inventeur, firent naître à Gresset l'idée de tenter ce genre alors très-accueilli, et dans lequel il n'obtint cependant qu'un succès médiocre par la comédie de *Sidnei*. Si cette pièce, dont le sujet parut trop sombre et trop étranger à nos mœurs, est moins intéressante que *Mélanide* et que quelques autres drames de la Chaussée, l'auteur eut du moins l'avantage de prouver qu'il lui était très-supérieur dans l'art d'écrire, et que s'il eût continué de s'exercer dans le même genre, il en serait devenu le modèle. Heureusement le bon goût le décida en faveur de la bonne comédie pour laquelle il était né, et dont peut-être il eût

été le restaurateur, si les principes religieux qu'il avait puisés chez les jésuites, et qui reprirent tout-à-coup sur lui un nouvel empire, ne l'eussent détourné trop tôt de la carrière du théâtre.

La comédie du *Méchant*, qui, avec le *Vert-Vert*, la *Chartreuse*, et un petit nombre d'autres ouvrages, portera son nom à la postérité, eut le plus grand succès, et le méritait surtout par le charme du style, le naturel, la finesse et la vivacité du dialogue.

Ce n'est pas que nous comparions cette comédie aux chef-d'œuvres du *Tartuffe* et du *Misantrope* : il y a de ces pièces au *Méchant* un intervalle immense : nous ne la comparerons pas même à la *Métromanie*; et nous ne dirons point, comme on l'a dit à l'Académie, et comme le répètent quelques esprits bassement jaloux, que ces deux dernières pièces ont fermé parmi nous la carrière de la comédie (1). Il est toujours fâcheux de circonscrire ainsi les bornes des arts, et de décourager des talents qui peut-être n'attendent, pour se montrer, que des circonstances favorables.

Le sujet de la *Métromanie* présentait infini-

---

(1) Il en a paru de postérieures, qu'on voudrait bien faire oublier, quoiqu'on ait la maladresse d'en rappeler d'autant plus le souvenir, qu'on affecte d'en moins parler.

ment plus de difficultés à vaincre que le caractère du *Méchant*, qui ne dut pas coûter de grands efforts d'invention, après la comédie du *Médisant* de Destouches : pièce (il faut en convenir) qui paraîtra toujours avoir servi de modèle à Gresset, et qui du moins lui facilita beaucoup les moyens de mieux faire.

Quoi qu'il en soit, la comédie du *Méchant* n'en doit pas moins être regardée comme une des productions les plus distinguées de notre siècle : tant il suffit d'exceller dans quelques parties d'un art difficile, et qui le devient chaque jour de plus en plus, pour mériter, dans cet art-là même, une très-grande réputation.

Nous l'avons déjà dit, la partie dans laquelle Gresset excella principalement, fut celle du style ; et c'est une nouvelle preuve de l'opinion où nous sommes, que le style est précisément ce qui fait vivre les ouvrages de génie. Beaucoup de vers du *Méchant* devinrent proverbes dès leur naissance; cependant il y a très-loin encore du style de cette pièce à celui du *Misantrope*. Un peu gâté par le ton du jour, qui ne sera pas celui de la postérité, le style du *Méchant* nous paraît, si nous l'osons dire, trop du moment; et la vivacité de ses couleurs, plus brillantes peut-être que naturelles, peut, avec le temps, perdre, beaucoup de son éclat. Il est dans tous les arts des beautés inaltérables, parce qu'elles appar-

tiènent à tous les âges, et qu'elles sont faites pour réunir tous les goûts : mais il en est aussi de purement locales, et qui ne sont adaptées qu'au goût particulier d'une nation, souvent même à telle ou telle époque de ses usages et de ses mœurs. Le poète qui veut plaire à son siècle, ne doit pas négliger ce genre de beautés : mais s'il veut plaire à la postérité, il ne doit pas non plus s'y renfermer de manière que ses comédies dégénèrent en vaudevilles. Ce n'est que par des traits vigoureux et fortement prononcés, tels que Molière savait les saisir dans la nature ; ce n'est que par des vers moins brillants de mots, que pleins d'énergie et de sens, qu'on peut se flatter de parvenir sans déchet à la postérité la plus éloignée.

Après le grand succès du *Méchant*, soit que l'auteur craignît de compromettre sa gloire dans un nouvel essai, soit qu'il ait cru de bonne foi la comédie incompatible avec ses principes religieux, il abjura solennellement le théâtre, et parut même se reprocher vivement l'espace très-court qu'il y avait consacré. Ce repentir eût été plus édifiant si Gresset eût achevé de constater sa supériorité dans ce genre par un plus grand nombre d'ouvrages. On fut étonné qu'un homme qui s'était voué aux Muses dans la solitude et dans la vie austère du cloître, eût renoncé à leur culte au milieu des séductions du grand

monde. C'est ce qui fit dire plaisamment à Voltaire :

> Gresset, doué du double privilége
> D'être au collége un bel esprit mondain,
> Et dans le monde un homme de collége.

Mais il est possible que cet agréable écrivain, né avec une sensibilité douce et beaucoup d'amour pour la retraite, rapproché d'ailleurs par son caractère de cette indolence philosophique qu'il a tant de fois célébrée, et porté à la dévotion par ses premières habitudes, n'ait pas conservé pour les arts cette impulsion vive et forte qui est la marque distinctive du génie. Il se peut qu'il ait été rebuté du spectacle de nos querelles littéraires, et plus encore de cet esprit d'intrigue nécessaire aujourd'hui à quiconque veut se procurer le suffrage de ces cotteries qui semblent avoir acquis le droit de disposer exclusivement de la renommée. Gresset avait trop de mérite pour se plier à ce vil manége, et n'avait peut-être pas assez de ressort dans son caractère pour acheter la gloire par de longs travaux et par les efforts continuels qu'elle exige de ceux qui ont le courage de l'aimer avec passion.

Quoique Gresset fût infiniment supérieur à cette classe d'écrivains qui se piquent de bel esprit, sans se douter combien cette prétention est voisine de la sottise ou même du ridicule, nous croyons cependant qu'il avait plus d'esprit

que de génie. Si l'on observe qu'il flotta longtemps incertain de la carrière à laquelle il devait donner la préférence, qu'il s'essaya d'abord dans la tragédie, ensuite dans le genre de la comédie sérieuse, et enfin dans la vraie comédie, où il ne s'est montré qu'une seule fois, on en conclura qu'il n'a pas été entraîné irrésistiblement, et par un caractère qui lui fut propre, vers un genre déterminé. Il est vrai qu'avant de tenter la carrière du théâtre, il avait prouvé, par le *Vert-Vert* et par la *Chartreuse*, qu'il était né pour les grâces : aussi c'est à ce genre facile et grâcieux que nous croyons qu'il avait été appelé spécialement par la nature ; c'est le genre dont il avait le génie, puisque c'est celui dans lequel il s'est annoncé avec le plus d'éclat, et que depuis il n'a pas eu de succès plus réel et plus brillant. En effet nous osons dire que le *Vert-Vert* lui appartient davantage, et qu'il est en lui-même un ouvrage plus original que la comédie du *Méchant*, quelque mérite que nous reconnaissions d'ailleurs dans cette pièce.

Il lui manquait cette vigueur de génie qui fait faire habituellement de grandes choses, quoiqu'il ne fût pas incapable de s'élever quelquefois jusqu'à elles ; mais il avait cette heureuse facilité qui semble créer de rien, et qui répand des fleurs sur les sujets en apparence les plus stériles. C'est précisément ce qui caractérise le *Vert-Vert* et la

Chartreuse, qui sont ses meilleurs ouvrages. On peut y ajouter encore, mais sans les mettre au même rang, son *Carême impromptu* et son *Lutrin vivant*, productions badines auxquelles on ne saurait refuser le mérite d'une narration vive et piquante, et l'art de lutter avec grâce contre des difficultés qui semblaient insurmontables.

N'oublions, pour sa gloire, ni l'*Epître* à sa sœur, pleine d'une sensibilité douce et tendre, ni celle au père Bougeant, dont le début est si grâcieux, ni les *Ombres*, qui rappèlent en plusieurs endroits le badinage ingénieux de la *Chartreuse*; mais avouons qu'on ne retrouve son talent ni dans l'ode qui exigeait un pinceau plus vigoureux que le sien, ni dans sa traduction des *Eglogues de Virgile*. Personne n'a porté plus loin que lui, dans ses bons ouvrâges, l'art d'enchaîner harmonieusement ses vers, mais il y sacrifia souvent la précision; et si la poésie en est toujours élégante et facile, il faut convenir qu'elle est quelquefois un peu traînante, négligée et verbeuse : c'est l'abondance, ou plutôt la surabondance d'Ovide.

Nous croyons convenable de remarquer que, né en 1709, et par conséquent quelques années avant la mort de Louis XIV, Gresset semble appartenir encore au beau siècle de ce prince.

Il est d'une destinée singulière que presque tous les hommes célèbres qui ont jeté de l'éclat

sur l'âge où nous vivons tenaient encore, du moins par la date de leur naissance, à cette époque de gloire. Non seulement les Voltaire, les Crébillon, les Montesquieu, les Buffon, et l'éloquent citoyen de Genève, mais dans une classe plus ordinaire, Destouches, la Chaussée, Marivaux, Boissy même, qui serait de nos jours un homme remarquable, ont vécu plus ou moins de temps avant la mort de ce monarque : tellement que si l'on ne comprenait dans la liste des écrivains du siècle de Louis XV que ceux qui sont nés depuis son avénement au trône, on serait effrayé de la sécheresse de cette liste; à peine saurait-on par qui la commencer : cependant nous osons nous vanter orgueilleusement de nos prétendus progrès; et nous nous permettons quelquefois de parler légèrement du siècle des arts et du génie!

GROSLEY (Pierre-Jean), de l'Académie des Inscriptions, et de la Société royale de Londres, né à Troyes en 1718, mort en 1785. Il avait conservé, au milieu de la frivolité et de la licence qu'avait amenées l'époque désastreuse de la régence, le goût de l'érudition, et peu de personnes ont porté plus loin l'amour de l'étude et l'étendue de leurs connaissances. Sage économe d'une fortune modique, il avait trouvé le moyen d'enrichir la ville de Troyes de plusieurs monu-

ments consacrés à la gloire des hommes célèbres de sa province. Il a donné jusque dans son Testament, qu'on a publié, et qui méritait cet honneur, une dernière preuve du caractère original de franchise qui l'avait rendu cher, non seulement à ses amis, mais aux étrangers qu'il avait jugés dignes de sa correspondance.

Riche de sa modération, il avait fait des voyages dispendieux en Italie et en Angleterre. Il a publié ses observations, et prouvé qu'il savait connaître les hommes. A quelques inexactitudes près, son *Voyage*, intitulé *Londres*, passe pour ce que nous avons de meilleur sur cette ville que Voltaire appèle

Le magasin du monde et le temple de Mars.

GUÉNÉE (l'abbé Antoine), né aux environs de Sens, mort en 1807. Les vrais amis de la gloire de Voltaire étaient affligés de son acharnement contre la Judée, et, pour en parler comme les gens du monde, de tous ces articles de juiverie qu'il a répandus avec tant de profusion dans cette partie de ses *OEuvres*, à laquelle l'édition de Beaumarchais a donné si improprement le nom de *Théologiques*.

Nul peuple n'est méprisable aux yeux de la vraie philosophie, et la nation juive nous paraît plus qu'aucune autre porter un caractère qui la

rend digne d'être observée, n'eût-elle que l'avantage d'être incontestablement la mère de deux religions qui couvrent la face du globe : la chrétienne et la musulmane.

Dans l'état même d'abaissement et d'humiliation où ce peuple est descendu, il aurait encore des droits, non seulement aux égards de la philosophie, mais à la reconnaissance des nations, par la seule découverte des lettres de change. Jamais l'industrie ne tira de l'oppression une ressource plus heureuse. On sait que les lettres de change sont au commerce ce que la boussole est à la navigation.

Sous le nom de quelques juifs portugais, M. l'abbé Guénée répondit à Voltaire. Nous ne croyons pas que ces juifs ayent toujours raison; mais il était difficile d'opposer à cet illustre écrivain plus de modération, plus de politesse, et souvent une force de preuves qui approchent plus de l'évidence.

GUILLARD (Nicolas-François), né à Chartres en 1752. Nous avions parlé, dans la précédente édition de ces Mémoires, de la vive impression qu'avait faite sur nous, à la seule lecture, un de ses ouvrages lyriques, intitulé *la Mort d'Adam*, imité d'une tragédie allemande de Klopstock, du même titre. Nous étions alors du jury de l'Opéra, et ce fut le célèbre M. Le

Sueur, auteur de la belle musique des *Bardes*, qui nous lut cet ouvrage dont nous avons été privés long-temps par une fatalité inexplicable, et qui va enfin être représenté.

Ce poëme, dont le souvenir nous est encore très-présent, nous paraît un de ceux dont M. Guillard doit le plus se féliciter; et quel charme n'y ajoutera pas la musique de M. Le Sueur ! Mais nous serions injustes envers M. Guillard si nous ne reconnaissions pas que, depuis plusieurs années, il est le principal soutien de la scène lyrique. Il a fait, avec Gluck, *Iphigénie en Tauride ;* avec Sacchini, *Chimène*, *Œdipe à Colonne*, *Arvire et Evélina*, et les *Horaces*, avec Saliéri. Tous ces ouvrages ont réussi ; il en a donné, sur la même scène, beaucoup d'autres ; et si le génie des musiciens par qui ses talents ont été secondés a eu grande part à ses succès, il y aurait de la mauvaise foi à lui disputer le mérite de les avoir heureusement inspirés par ses ouvrages.

Depuis Quinault, fondateur du genre (car on doit regarder comme le fondateur d'un art celui qui en est resté le modèle), aucun auteur lyrique n'a été plus fécond que M. Guillard. Cette fécondité et ses succès dans un genre où J. B. Rousseau et Voltaire lui-même n'ont rien produit qui fût digne de leur réputation, sont certainement des titres d'honneur ; et nous ne concevons pas que le principal soutien, comme

nous l'avons déjà dit, d'un de nos plus beaux spectacles, n'ait pas encore obtenu les faveurs de l'Institut national, qui n'est pas ordinairement si sévère, et qui a tant de choix à se reprocher.

GUYMOND DE LA TOUCHE (CLAUDE), né en 1729, mort en 1760; connu par une tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont le style est incorrect et dur, mais dans laquelle il y a des situations très-intéressantes, et quelques morceaux qui font juger que cet écrivain ne manquait pas de force tragique. Il est seulement singulier que tous les auteurs qui ont traité ce sujet n'ayent pas adopté la belle reconnaissance d'*Iphigénie* et d'*Oreste*, telle qu'Aristote nous l'a conservée d'après un ancien poète grec. Oreste, prêt à être immolé, se retourne du côté de Pylade, et lui dit ces paroles si naturelles et si touchantes qui sont entendues d'Iphigénie :

Quelle fatalité poursuit le sang d'Atride !
C'est ainsi que ma sœur expira dans l'Aulide.

Aucune reconnaissance n'eût été plus pathétique et plus vraie ; et c'est une observation que nous nous rappelons d'avoir fournie à un journaliste qui a rendu compte de la tragédie de Guymond de la Touche.

H.

(1) HANNETAIRE (Nicolas d'), né à Grenoble en 1720, mort à Bruxelles en 1780, neveu du célèbre Servandoni, connu dans toute l'Europe par son excellent goût d'architecture, et par les grandes et magnifiques conceptions qu'il a déployées dans son art.

Entraîné par une passion vive et par un talent décidé pour le théâtre, le jeune d'Hannetaire se fit comédien, et sacrifia la brillante éducation qu'il avait reçue à cette profession qu'il honora du moins par sa probité et par ses mœurs. C'est à lui que nous adressâmes, d'après l'invitation pressante qu'il nous en fit, une lettre assez curieuse, et qui a été insérée dans quelques éditions de nos *Œuvres*, sur le préjugé qui existait en France contre l'état de comédien. Notre opinion fut sévère, mais il

---

(1) Nous rétablissons ici, avec quelques changements, cet article que l'amitié nous avait fait insérer dans nos anciennes éditions, et qui a été copié presque mot pour mot, ainsi que plusieurs autres articles de ces Mémoires, par des compilateurs pour qui tout est de bonne prise, et qui n'ont pas eu l'attention de nous citer. Si nous consignons ici cette réclamation que nous pourrions renouveler souvent, mais que nous ne renouvellerons pas, c'est qu'il nous paraîtrait dur d'être soupçonnés de plagiat pour avoir été en proie à des plagiaires sans pudeur.

avait exigé de nous de lui dire, sans aucun ménagement, ce qui nous paraîtrait la vérité ; et la justice que nous venons de rendre à son caractère moral prouve qu'il était digne de l'entendre.

Chargé de la direction des spectacles de Bruxelles, il leur donna pendant plus de vingt ans un degré de perfection qui eût étonné la capitale même : c'est qu'au lieu de faire de la comédie un métier de routine, il l'avait étudiée en homme de lettres.

Avant lui, Rémond de Sainte-Albine et Riccoboni avaient donné sur l'art du théâtre des Leçons pleines de goût, auxquelles il eut le mérite d'en ajouter d'autres dans un ouvrage intitulé *Observations sur l'art du comédien.* Ces trois ouvrages devraient être médités par tous ceux qui se croyent appelés à former des sujets pour la scène, et nous n'exagerons pas en disant qu'ils sont à peine connus de la plupart de nos acteurs. Le célèbre Garrick, à qui d'Hannetaire avait envoyé ses *Observations*, en sentit mieux le prix ; et, pour en témoigner sa reconnaissance à l'auteur, il lui fit passer une belle médaille d'or qui venait d'être frappée à Londres en l'honneur du même Garrick. Cette médaille le représente très-ressemblant : on voit au revers Thalie, Melpomène et Polymnie, avec cette légende, *Il les réunit toutes trois ;* légende flatteuse, et qui ne pouvait convenir en Europe qu'à cet acteur uni-

versel et inimitable. D'Hannetaire méritait de Garrick cette marque d'estime, mais il ne devait l'attendre que d'un homme aussi supérieur à son état.

HARDION (Jacques), de l'Académie des Inscriptions, dans laquelle il fut admis très-jeune, et ensuite de l'Académie Française, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1766.

On a de lui, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, plusieurs *Dissertations* qui méritent d'être consultées. Il avait commencé l'*Histoire de l'origine et des progrès de la Rhétorique dans la Grèce*, mais il fut obligé d'interrompre cet ouvrage, déjà très-avancé, pour se livrer tout entier à l'éducation des jeunes princesses, filles de Louis XV, qui fut confiée à ses soins, à leur retour de l'abbaye de Fontevraut, où elles avaient passé leurs premières années. Ce fut pour l'instruction de ces princesses qu'il composa une nouvelle *Histoire poétique*, un *Traité de l'Eloquence et de la Poésie française*, et enfin un *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont il a paru dix-huit volumes.

Un caractère doux et prévenant, des mœurs vertueuses, furent son principal mérite. Homme estimable, et non homme supérieur, ses productions annoncent des connaissances variées, une littérature saine, mais des talents pour ainsi dire

indécis ; peu de vues, peu d'élévation, peu de caractère.

Il a eu pour successeur à l'Académie Française un écrivain célèbre en plusieurs genres (1), et particulièrement dans celui des Éloges. Lui-même, sous plus d'un rapport, en a mérité beaucoup ; nous souhaiterions seulement qu'on pût dire de lui qu'il a conservé le bon goût de l'éloquence : c'est ce que nous examinerons à son article.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), né à Paris en 1715, mort en 1771 ; célèbre par son livre *De l'Esprit*, qui lui attira une violente persécution, et dans lequel il serait très-injuste de ne supposer que des erreurs.

On trouve dans une longue préface mise à la tête de son *Poème du Bonheur*, plusieurs anecdotes intéressantes sur sa vie ; mais on aurait dû, pour sa gloire, supprimer ce *Poème*, ouvrage de la plus triste médiocrité, et qui n'annonce aucune espèce de talent pour la poésie.

L'auteur de cette Préface, qui paraît très-attaché non seulement à la personne d'Helvétius, mais à ses opinions, aurait pu se dispenser d'y placer quelques faits qu'on est tenté de révoquer

(1) Thomas, auteur des Éloges de Sully, de Descartes, de Marc-Aurèle, etc., etc.

en doute par égard pour la mémoire de cet homme célèbre. Est-il bien avéré, par exemple, que ce philosophe ait dansé publiquement à l'Opéra, sous le nom et le masque de *Javillier*; et qu'il ait été applaudi comme ce danseur avait coutume de l'être? Nous avons entendu souvent attribuer cette aventure au marquis du Roullet; le même qui donna long-temps après à ce théâtre *Iphigénie en Aulide* et *Alceste*, et qui avait été dans sa jeunesse un des hommes les mieux faits que nous eussions vus. Ce trait de fatuité n'avait rien d'incroyable dans ce qu'on appelait alors un petit-maître : Helvétius jeune aurait-il été capable de la même folie? C'est ce que nous nous garderons bien d'affirmer, et ce qui, en supposant le fait vrai, était peu digne d'entrer dans l'histoire d'un philosophe.

Nous avons encore plus de peine à croire qu'à l'âge d'environ vingt-sept ans, qui n'est plus l'âge de l'étourderie, Helvétius, qu'on nous représente d'ailleurs comme très-prématuré, ait voulu exciter une sédition à Bordeaux. Il nous semble que de pareilles anecdotes pouvaient être supprimées sans conséquence pour l'honneur de la philosophie.

Nous savons plus de gré à l'éditeur du *Poème du Bonheur* de nous avoir transmis un grand nombre de traits de bienfaisance, qui rendent la mémoire d'Helvétius infiniment respectable.

La plupart de ces traits étaient connus, et ce fut l'estime générale qu'il s'était acquise par ces actes de vertu, qui le mit à couvert de l'orage que le livre *De l'Esprit* avait soulevé contre lui. C'est à ces faits que l'écrivain de sa *Vie* aurait dû se borner; mais il devait craindre d'en affaiblir la certitude, en les mêlant à d'autres faits trop évidemment hasardés.

Si l'on en croit le même éditeur, dans le temps même où le livre *De l'Esprit* causait à son auteur les plus vives inquiétudes, un cardinal lui écrivait qu'*on ne concevait point à Rome la sottise et la méchanceté des prêtres français*. Il n'est pas impossible, à la rigueur, qu'un cardinal, au fond de son âme, n'eût cette idée de nos prêtres, mais il n'est pas vraisemblable qu'il l'eût exprimée aussi ouvertement : on ne reconnaît là ni la circonspection italienne, ni celle d'un chef de l'Eglise. L'éditeur ne donne pour garant de cette anecdote que son propre témoignage; il se croit dispensé, dit-il, de nommer ce cardinal, parce qu'il est encore vivant : nous osons lui répondre qu'il en est en effet d'autant plus dispensé, que, même en le nommant, il ne nous persuaderait pas.

En nous permettant ces observations sur le zèle indiscret de cet éditeur, nous sommes loin de vouloir porter la moindre atteinte à la mémoire d'Helvétius. Non seulement nous rendons,

avec le public, la plus exacte justice aux qualités morales de ce philosophe, mais nous reconnaissons qu'à beaucoup d'égards le livre *De l'Esprit* est une des productions les plus distinguées de notre siècle. Nous avons déjà dit qu'il serait injuste de n'y chercher que des erreurs. Il y en a sans doute dont l'auteur ne soupçonne pas tout le danger : telle est, entre autres, cette maxime fondamentale du livre, « que l'intérêt personnel » doit être l'unique base de la morale ; » maxime qui détruirait toute vertu. Nous ne lui opposerons ni des textes de l'Evangile, qui feraient sourire dédaigneusement nos soi-disant philosophes, ni des phrases empruntées des mandements de nos évêques : nous nous en tiendrons à l'autorité d'un philosophe qui n'était pas chrétien, puisqu'il a précédé la naissance du christianisme, qui n'était pas même de la secte de Platon, et qu'on n'a jamais accusé d'être ni superstitieux ni absurde. Cicéron, dans un de ses meilleurs ouvrages, dans son livre *Des Offices*, reconnaît expressément qu'on ne peut, sans anéantir la morale, établir l'intérêt personnel comme le mobile des actions humaines. Il avoue que cette opinion avait eu pour partisans quelques-uns de ces esprits qui ne se plaisent que dans les paradoxes ; mais il n'en dissimule pas le danger, comme on le verra dans ce passage : « *Sunt* » *nonnullæ disciplinæ quæ officium omne per-*

» *vertunt. Nam qui summum bonum sic insti-*
» *tuit, ut nihil habeat cum virtute conjunctum,*
» IDQUE SUIS COMMODIS, NON HONESTATE METI-
» TUR, HIC, SI SIBI IPSE CONSENTIAT, ET NON
» INTERDUM NATURÆ BONITATE VINCATUR, NEQUE
» AMICITIAM COLERE POSSIT, NEC JUSTITIAM, NEC
» LIBERALITATEM : *fortis verò, dolorem summum*
» *malum judicans; aut temperans, voluptatem*
» *summum bonum statuens, esse certè nullo*
» *modo potest.* »

Mais si c'est une opinion dangereuse de n'admettre en morale d'autre principe d'action que l'intérêt personnel, cependant, comme il n'est que trop certain que la presque totalité des hommes ne se détermine guère que par ce motif, le législateur éclairé doit les voir, non tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont, et par conséquent doit toujours chercher les moyens de concilier l'intérêt particulier avec l'intérêt général, en les dirigeant sans cesse l'un vers l'autre. C'est une vérité précieuse qu'Helvétius développe admirablement dans son livre ; et si elle n'en rachète pas toutes les erreurs, elle peut les lui faire pardonner, sinon au tribunal des théologiens, dont l'empire n'est pas de ce monde, du moins à celui des hommes d'état.

Nous pensons avec ce philosophe, que la législation qui contribuerait le plus au bonheur de l'humanité, précisément parce qu'elle s'adapte-

rait le mieux à la nature de l'homme, serait celle qui, par une sage distribution des récompenses et des peines, de la gloire et de l'infamie, saurait unir de la manière la plus forte l'intérêt personnel à l'intérêt social.

Il faut consulter l'ouvrage même, pour voir avec quelle progression lumineuse l'auteur a traité cette partie intéressante, et combien il paraît être inspiré par la passion du bien public. On trouve d'ailleurs, dans ce même livre, des aperçus très-fins sur les différentes idées qu'on attache au mot *esprit*. L'auteur est clair, souvent précis, toujours méthodique; ses exemples sont heureusement choisis; et du moins, sur ces objets, les erreurs seraient absolument sans conséquence.

Voltaire, dans une analyse rapide qu'il a faite du livre *De l'Esprit*, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, y relève, avec un dessein très-marqué de rabaisser l'ouvrage, plusieurs fautes qui nous paraissent très-légèrement observées. Cette critique très-superficielle est, en général, peu digne de lui. A l'exception du paradoxe insoutenable, par lequel Helvétius prétend que nous naissons tous avec une égale aptitude au génie, elle ne tombe sur aucune des erreurs essentielles du livre, quoique Voltaire y accumule des objections qui seraient faciles à réfuter: mais ce qui nous étonne, c'est que cette critique

se concilie mal avec les témoignages d'estime et d'amitié que Voltaire, si l'on en croit l'éditeur que nous avons cité, ne cessait de prodiguer à l'auteur. Selon lui, Voltaire n'était, pour ainsi dire, occupé qu'à diriger les études d'Helvétius, à l'encourager, à le soutenir, à le consoler ; il en cite même ces vers qui, s'ils ne sont pas très-flatteurs pour la nation, sembleraient en effet inspirés par l'amitié :

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnaissance ;
Votre livre est dicté par la saine raison,
Partez vîte, et quittez la France.

Nous n'avons pas la clef de ces singulières contradictions. Était-ce un des usages de la nouvelle philosophie de se donner réciproquement des louanges, et de les désavouer ensuite lorsqu'on croyait n'avoir plus de raisons de se ménager ? Nous avons été à portée de juger qu'Helvétius n'avait pas pour Voltaire une amitié bien tendre ; nous avons lieu de douter que celle de Voltaire pour lui fût bien sincère : ce serait à l'éditeur du *Poème du Bonheur* à nous donner les lumières qui nous manquent pour accorder ce qu'il raconte avec ce que nous savons, et avec la critique dont nous venons de parler. Voltaire la termine en disant que ce livre, *dicté par la saine raison*, comme il l'appelle dans les vers qu'on vient de lire, « est un peu confus, qu'il manque de mé-

» thode, et qu'il est gâté par des contes indignes
» d'un livre de philosophie. »

Nous avons dit que cette critique, quoiqu'elle ne fût pas très-ménagée, n'attaquait cependant aucune des erreurs fondamentales du livre. En effet, dès les premières pages, Helvétius nous semble s'égarer dans une opinion inconciliable avec la saine métaphysique, et dont Voltaire ne fait aucune mention. Il y établit pour principe, que la sensibilité physique est à la fois l'unique source de nos idées et de nos jugements, et qu'enfin *juger n'est que sentir*.

Ceux qui voudront voir une réfutation de ce paradoxe, et de quelques autres erreurs du même ouvrage, la trouveront dans l'Emile du philosophe de Genève. Loin d'attaquer d'une manière offensante l'auteur qui était alors persécuté, il porte l'attention jusqu'à ne pas le nommer ; et s'il le désigne, c'est en lui disant : « Tu veux en vain
» t'avilir, ton génie dépose contre tes principes;
» ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et
» l'abus même de tes facultés prouve leur excel-
» lence en dépit de toi. »

La forme de ces Mémoires ne nous permet pas de donner plus d'étendue à nos réflexions sur le livre *De l'Esprit*. Nous en avons dit assez pour prouver qu'en y reconnaissant des erreurs, nous sommes loin cependant de refuser à son auteur les éloges qui lui sont dus. En revoyant son ou-

vrage avec une attention plus sévère, il aurait pu s'épargner de grands chagrins; mais tel qu'il est, nous le regardons comme une production d'un ordre supérieur. Le style en est souvent embelli par une imagination très-brillante: il a surtout, comme nous l'avons déjà dit, le mérite de la clarté. Voltaire reproche à l'auteur de manquer de méthode; nous sommes persuadés, au contraire, qu'en partant des principes qu'Helvétius établit dans le premier chapitre de son premier Discours, principes qu'à la vérité on peut lui contester, et que nous n'approuvons pas, les conséquences qu'il en tire sont parfaitement bien enchaînées, et qu'il est peu d'ouvrages dont toutes les parties forment un ensemble plus méthodique.

Si l'on recherche comment Helvétius a pu tomber dans les erreurs qui l'ont rendu suspect de favoriser le matérialisme, qui est le renversement de toute morale, c'est qu'entraîné par une soif trop ardente de célébrité, il crut ne pouvoir y parvenir qu'en s'affiliant à la secte qui paraissait alors disposer exclusivement de la renommée. Séduit par les adulations des prétendus philosophes, et par quelques-unes de ces maximes qu'ils savent adroitement *jeter au péuple*, comme Diderot a eu l'orgueil de le dire, pour lui apprendre à respecter leur philosophie; abusé d'ailleurs par les grands mots de vertu, de tolérance, d'hu-

manité, qu'ils faisaient retentir avec tant d'affectation aux oreilles de la multitude, mais pour se dispenser d'être humains, tolérants et vertueux, Helvétius, dans la droiture de son cœur, se livra à l'esprit de sa société, sans en soupçonner le manége. Sa propre honnêteté lui fit illusion : on s'accoutume si aisément à penser comme ceux que l'on croit ses amis ! Mais à peine fut-il persécuté, qu'il vit disparaître l'enthousiasme de ce même parti, qui n'avait cherché qu'à se donner de l'éclat en faisant sa conquête, et qui ne tarda pas à l'abandonner. Le seul Duclos, homme d'une probité rare, d'une franchise austère, et peut-être un peu dure, mais digne, par ces qualités mêmes, d'inspirer et de ressentir un véritable attachement, lui resta fidèle. Il avait été trompé comme lui par l'extérieur imposant dont la nouvelle secte avait eu l'art de se couvrir dans son origine : mais son illusion s'était dissipée par degrès, lorsqu'il avait vu ces tartuffes de philosophie, trop enivrés de leurs premiers succès, se livrer sans ménagement à leurs principes anarchiques, prodiguer l'injure et la calomnie en parlant de tolérance, se précipiter, en un mot, d'excès en excès.

A chaque nouvelle scène d'égarement, d'impudence et de fureur que donnaient ces prétendus sages, on entendait dire à Duclos, longtemps avant sa mort : « Ils en feront tant, qu'ils

» finiront par me faire aller à la messe ». Mais le caractère d'Helvétius s'était aigri. Ulcéré par les persécutions que, d'un autre côté, les tartuffes de religion lui avaient fait éprouver, un fatal point d'honneur le retint dans le parti qu'il avait eu le malheur d'embrasser. On vit cet homme, si bienfaisant et si doux, se répandre en invectives les plus amères contre sa propre patrie, dans un nouvel ouvrage intitulé *De l'Homme et de ses facultés :* ouvrage qu'on aurait dû laisser dans l'oubli, et que sans doute il eût sacrifié lui-même, s'il n'eût pas été enlevé à ses amis par une mort imprévue et prématurée, à l'âge de cinquante-six ans.

« Ma patrie, disait-il dans ce livre que nous » ne citons qu'à regret, a reçu enfin le joug du » despotisme; elle ne produira plus d'écrivains » célèbres. Le propre du despotisme est d'é- » touffer la pensée dans les esprits, et la vertu » dans les âmes.

» Ce n'est plus sous le nom de *Français* que » ce peuple pourra de nouveau se rendre célèbre. » Cette nation avilie est aujourd'hui le mépris » de l'Europe : nulle crise salutaire ne lui rendra » la liberté. C'est par la consomption qu'elle pé- » rira. La conquête est le seul remède à ses » malheurs, etc. ».

Ces prédictions sinistres ont été bien glorieu-

sement démenties par les événements ; mais comment Helvétius, comment le meilleur des hommes s'est-il permis ces violents outrages contre une patrie qui l'aimait, et à laquelle sa famille et lui-même étaient redevables de leur fortune ? N'en accusons que l'esprit de la secte dont il était entouré, et dont il avait eu la faiblesse d'épouser les opinions.

Nous avons déjà témoigné nos regrets sur l'espèce d'injure qu'on a faite à sa mémoire, en publiant le *Poème du Bonheur,* ouvrage absolument indigne de lui. L'éditeur de ce poème nous a fourni lui-même, sans y penser, la preuve la plus forte que ce philosophe n'était né, ni avec le talent, ni même avec le sentiment de la poésie. Il nous révèle qu'Helvétius avait l'habitude de dire beaucoup de mal de Boileau. Cette maladresse, échappée au zèle de cet éditeur, nous indique la véritable cause de cette foule de tours vicieux, de constructions peu naturelles, d'expressions impropres, d'incorrections de style et de langage dont ce poème est rempli ; elle nous apprend pourquoi l'auteur, dont la prose est souvent très-séduisante, se trouve si différent de lui-même lorsqu'il écrit en vers ; en un mot, elle nous explique notre ennui.

Mais ce poème n'étant qu'une simple ébauche, et n'ayant paru qu'après la mort de l'auteur qui l'aurait peut-être supprimé, ne peut porter d'at-

teinte à la réputation qu'il a méritée d'ailleurs par le célèbre ouvrage dont il a si cruellement expié les fautes, et qui, malgré ces fautes, laissera dans la postérité un long souvenir.

HÉNAULT (Charles-Jean-François), de l'Academie Française et de celle des Inscriptions, président honoraire de la chambre des enquêtes, né à Paris en 1685, mort en 1770.

Son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, dont on fit rapidement plusieurs éditions, et qui fut traduit en italien, en allemand et en anglais, est, de tous ses ouvrages, celui qui a le plus contribué à sa réputation. C'est pour les savans une table bien faite, qui leur rappelle à l'instant ce qui pouvait être échappé à leur souvenir; c'est pour les autres une instruction élémentaire très-utile; et si cet Abrégé ne présente pas toujours de grandes vues, s'il n'est pas exempt d'erreurs, il n'en est aucun du moins, parmi la foule d'imitateurs qu'il a produits, où les faits ayent été mieux discutés, placés dans un ordre plus convenable, et où l'on trouve plus de réflexions judicieuses, exprimées avec précision. Ce livre cependant commence à décroître insensiblement dans l'opinion publique, moins encore par les fautes essentielles qu'on peut lui reprocher, que par les éloges exagérés qu'on en fit à sa naissance.

Dans un siècle devenu trop favorable aux

abrégés par l'habitude de négliger les sources, et par un commencement d'ignorance, on se permit de dire que la manière du président Hénault était celle qu'à l'avenir il faudrait adopter de préférence pour écrire l'histoire. C'était, en quelque sorte, conspirer contre la majesté d'un genre qui a immortalisé chez les Grecs, les Thucydide et les Xénophon, et chez les Romains, les Tite-Live, les Salluste et les Tacite. Une anatomie bien faite peut avoir sans doute quelques droits à l'admiration ; mais elle ne présente toujours qu'un corps dépouillé de vie, et dénué de tous les agréments extérieurs dont la nature avait eu soin de l'embellir. On ne pardonne pas à l'abréviateur Justin de nous avoir fait perdre l'*Histoire universelle* de Trogue Pompée ; et si nous avions une excellente Histoire de France, il faudrait bien se garder de croire que l'Abrégé du président Hénault pût y suppléer, ou consoler nos neveux de l'avoir perdue.

Cet Abrégé d'ailleurs, quel que soit son mérite, n'est pas, à beaucoup près, exempt de fautes. Le seul règne de François II, qui n'a pas duré plus de dix-sept mois, mais qui donna lieu à des événements très-importants, en fournirait plusieurs exemples. C'est ce que nous avait prouvé jusqu'à l'évidence le savant et modeste Don Poirier, bénédictin célèbre sous l'ancien gouvernement, attaché depuis, en qualité de con-

servateur, à la bibliothèque de l'Arsenal, membre de l'Institut, et l'un des hommes qui possédait le mieux notre histoire.

On trouve aussi dans ce même Abrégé quelques principes non seulement hasardés, mais qui ne permettent pas de douter que l'auteur, s'il eût vécu dans le temps de la Ligue, et qu'il eût été conséquent à ces principes, n'eût pas été fort éloigné des sentiments des ligueurs. Partout il établit la nécessité d'une seule religion dans l'État; partout il insinue que tout partage, toute innovation en cette matière, est un aliment de sédition et de discorde, capable de bouleverser les gouvernements. Il justifie l'intolérance par la conduite des païens mêmes, et par des exemples empruntés de l'Histoire de quelques anciennes républiques, qui croyaient leur salut intéressé à ne pas souffrir qu'il s'établît chez elles des religions étrangères. Telles étaient les raisons dont s'appuyait la Ligue: raisons dont une foule d'États, que la tolérance seule fait fleurir, semble démontrer la faiblesse.

Plus on découvrira que l'Abrégé chronologique manque de l'exactitude qui devait être son principal mérite, et des vues profondes qu'on y supposait, plus le jugement de la postérité deviendra sévère à son égard, et plus il perdra de son prix, comme tous ces ouvrages dont la célé-

brité n'a point eu de proportion avec leur valeur réelle. Cependant il serait injuste de ne pas reconnaître que, dans plusieurs de ses parties, cet Abrégé a mérité sa réputation; que si l'idée n'en appartient pas à l'auteur (1), il a su se l'approprier très-heureusement, et qu'enfin c'est, comme nous l'avons dit, un livre élémentaire dont on ne peut contester l'utilité.

Le mérite du président Hénault ne se bornait pas à ses connaissances historiques. On a de lui différents petits ouvrages en vers et en prose, et tout le monde sait encore sa jolie chanson:

Quoi ! vous partez, sans que rien vous arrête, etc.

A ne consulter que ces productions légères, le président Hénault n'était pas précisément un homme de lettres; c'était plutôt un homme de très-bonne compagnie, un amateur éclairé, qui se plaisait avec les gens de lettres, qui aimait à leur être utile, qui les secondait quelquefois, et que sa fortune avait mis à portée d'obtenir d'eux et des gens du monde une très-grande considération. Il la méritait par son esprit, par ses mœurs douces, par l'aménité de son caractère. Voltaire

(1) On croyait assez généralement que le plan de l'ouvrage avait été conçu par l'abbé Boudot, et que même il avait eu beaucoup de part à l'exécution.

en a donné une idée très-juste dans ces vers qui le peindront à la postérité.

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us*, pour un savant;
Et le Dieu joufflu de la table,
Pour un connaisseur si gourmand, etc.

Il était heureux pour les gens de lettres, en général très-peu récompensés sous le règne de Louis XV, que la fortune leur ménageât d'utiles appuis, tels que le président Hénault : cependant, comme il n'est pas de bien qui ne soit mêlé de quelques inconvénients, la bienveillance des amateurs est quelquefois un appât dangereux pour ces mêmes gens de lettres. On ne s'avise guère de leur disputer tout ce qu'ils font de médiocre, et ce qui ne peut leur rapporter aucune gloire; mais le public attribue souvent ce qu'ils font de bien à l'amateur qui passe pour les diriger. C'est ainsi que nous nous rappelons d'avoir entendu attribuer au président Hénault une tragédie de Fuzelier, intitulée *Cornélie*, et une autre tragédie qui n'est pas sans mérite, intitulée *Marius*, et dont l'auteur, nommé de Caux, a fait aussi une tragédie de *Lisimachus*. Toute la bienveillance du protecteur n'empêche pas que ces bruits ne s'accréditent : ce qui laisse encore dans l'indécision s'il est plus avantageux que nuisible aux gens de lettres de se mettre en quelque sorte,

sous la tutelle d'un homme qui leur dérobe, sans le vouloir, une partie de leur réputation.

Il est bien vrai que Fuzelier, dont nous parlions à l'instant, avait quelquefois travaillé en société avec le président Hénault. Il passe du moins pour constant qu'ils avaient fait ensemble, et avec Moncrif, une petite comédie intitulée *l'Oracle de Delphes*; mais ces travaux en société ont à peu près les mêmes inconvénients. Ce qu'il y a de meilleur dans ces ouvrages ne manque jamais d'être attribué à l'homme du monde, et l'homme de lettres est toujours coupable de ce qui s'y trouve de mauvais. C'est ce qui doit rappeler à tous ceux qui se mêlent d'écrire le conseil judicieux de Voltaire :

> Raisonneurs, beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
> Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.

Le président Hénault n'avait pas besoin de cette gloire empruntée, qu'il ne recherchait pas. Il avait eu le bon esprit de faire des Lettres l'amusement de son loisir; espèce de jouissance ignorée de la plupart des gens riches qui ne savent point se faire pardonner leur fortune, et qui paraissent ne pas connaître le prix de la considération personnelle. Mais son goût dominant l'attachait de préférence à l'histoire. Il avait eu même l'idée heureuse de faire de plusieurs morceaux de l'Histoire de France ce que Shakes-

pear avait fait de plusieurs grandes époques de celle d'Angleterre. Il en fit un essai dans une tragédie en prose, intitulée *François Second*, et qui contient les principaux événements du règne de ce prince. Ce genre d'ouvrage eût été très-convenable pour les maisons d'éducation, où l'on avait l'habitude de donner des représentations dramatiques. On eût fait tourner ces jeux au profit de l'instruction. La plupart des jeunes gens, rebutés de l'étude de l'histoire par la sécheresse avec laquelle nos Annales sont écrites, en auraient contracté le goût, et cette étude si nécessaire n'eût été pour eux qu'un amusement. Nous sommes toujours étonnés qu'on n'ait pas senti toute l'utilité dont pouvait être cette vue vraiment intéressante du président Hénault.

Ce n'est pas qu'à beaucoup d'égards cette tragédie ne nous paraisse avoir manqué son but. On est surpris de n'y trouver ni le chancelier de l'Hôpital qui eût donné tant de majesté à la scène, ni le conjuré la Renaudie qui eût jeté tant de chaleur dans ce drame, quand l'auteur n'eût conservé à ce chef de factieux qu'une partie du grand caractère et de cette éloquence mâle et rapide que M. de Thou lui a prêtés dans son histoire. Comment ces convenances sont-elles échappées à l'auteur? Comment, dans cette pièce même, s'est-il permis des anachronismes

dont il n'avait aucun besoin? Pourquoi, à la place des personnages intéressants que nous venons de nommer, et qui semblaient indispensables dans son sujet, a-t-il introduit le personnage inutile de Luc Gauric, et le personnage plus inutile encore de la Roche du Maine? Enfin par quelle bizarrerie, dans une tragédie intitulée *François Second*, ce monarque n'a-t-il pas même un rôle de représentation? Nous avouons que nous avons été singulièrement frappés de ces inadvertances.

Quoi qu'il en soit, le président Hénault eut le mérite d'allier l'amour des lettres à une fortune très-brillante, et ce dernier avantage n'a pas peu contribué à lui donner, pendant sa vie, une grande réputation. Il fut cher à la société, cher à ses amis, utile à beaucoup de gens de lettres; et son *Abrégé chronologique* sera longtemps un ouvrage indispensable.

HESNAUT (JEAN), mort à Paris en 1682. Il apprit, dit-on, l'art des vers à la célèbre madame Deshoulières. On a trop vanté son fameux sonnet sur l'*Avorton*, très-ingénieux, sans doute, mais trop surchargé d'antithèses; et l'on n'a point assez loué cet autre sonnet plein de vigueur et de courage, qu'il osa adresser à Colbert, persécuteur de ce Fouquet, si magnifique, si libéral, et si généralement regretté.

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux :

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux,
Contemple de Fouquet les funestes reliques;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chute, quelque jour, te peut être commune;
Crains ton poste, ton rang, la cour et ta fortune :
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice;
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

On connaît le commencement de sa traduction du poème de *Lucrèce*, qui fait regretter ce qui nous manque, et ce qu'il eut la faiblesse de brûler, au lit de la mort, par ordre de son confesseur.

Il avait une philosophie très-hardie, et il fit, à ce qu'on prétend, un voyage en Hollande pour conférer de ses opinions avec le fameux Spinosa, qui n'en porta pas un jugement très-favorable. Hesnaut s'aperçut de son indifférence, et renonça à la petite ambition de se distinguer par des idées audacieuses : le mépris d'un incrédule le réconcilia avec la religion.

HUET (Pierre-Daniel), de l'Académie Française, évêque d'Avranches, né à Caen en

1632, mort à Paris en 1721. Homme d'un savoir immense, mais plus vaste que profond, et qui doit être mis plutôt dans la classe des savants que dans celle des philosophes. Sa démonstration évangélique est forte d'érudition, mais faible de preuves; celle de Grotius a le même défaut. Le seul ouvrage philosophique que cet évêque ait donné, serait capable, s'il était mal entendu, de porter quelque atteinte à sa démonstration : c'est un *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, dans lequel il ne se montre pas moins sceptique que Bayle et la Motte le Vayer. Mais le scepticisme, comme ces deux derniers l'ont souvent prouvé, est peut-être l'espèce de philosophie qui conduit le plus naturellement la raison, lorsqu'elle n'en abuse pas, à se soumettre au joug de la foi, en démontrant à l'homme le néant et l'imbécillité de cette même raison.

I.

IMBERT (Barthélemi), né à Nîmes en 1747, mort à Paris en 1790. Il a rajeuni d'une manière piquante, dans son poème du *Jugement de Pâris*, une fable de la mythologie antique. On a de lui des Contes en prose et en vers, la plupart ingénieux; mais l'auteur ne sait pas être rapide, et rien n'émousse le sel d'un conte comme

une narration prolixe et traînante. C'est là qu'il faut se rappeler le conseil de Boileau :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

D'un joli conte à une bonne comédie l'intervalle serait immense ; cependant Imbert essaya de le franchir dans sa comédie du *Jaloux sans amour*, tombée d'abord, ressuscitée ensuite, et que nous n'en regardons pas moins comme un essai malheureux. C'est en comédie surtout que l'esprit est peut-être ce qu'il y a de plus opposé au talent. C'est du moins ce que Dorat avait prouvé , et ce qu'Imbert et beaucoup d'autres ont confirmé de plus en plus. Il nous semble d'ailleurs que, dans l'ordre des caractères , le *Jaloux sans amour* n'est véritablement que ce qu'une couleur fausse est dans l'ordre des couleurs.

L'auteur hasarda depuis un second essai très-mal accueilli ; mais il ne se nomma point. Nous respecterons son secret , en ne tirant point de l'oubli un ouvrage reçu de manière à n'en sortir jamais.

J.

JAUCOURT (Louis, chevalier de), né à Paris en 1704, mort en 1780. Nous parlerions de la noblesse et de l'ancienneté de sa maison ,

si le mérite personnel n'était pas très-supérieur à la chimère des titres, ou si nous pensions qu'un vrai philosophe voulût accepter de pareils éloges.

Au goût le plus vif pour l'étude, le chevalier de Jaucourt sut réunir une ardeur infatigable pour le travail. Sa vie célibataire et retirée, une heureuse constitution, le mépris du monde frivole, et la modération de ses désirs, ne firent que fortifier de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux sciences : aussi les cultiva-t-il presque toutes avec succès. La médecine et toutes ses branches, la philosophie et les belles-lettres, lui furent également familières. On est étonné du grand nombre d'articles fournis par lui seul à la première édition de l'*Encyclopédie* : mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est un désintéressement dont on connaît peu d'exemples. Qui ne croirait qu'après avoir tant concouru à l'*Encyclopédie*, le chevalier de Jaucourt en eût du moins retiré quelque avantage? Point du tout; on se contenta de lui en donner un seul exemplaire ; et à l'égard du reste, les généreux éditeurs crurent lui devoir sauver l'embarras d'un refus : c'est ce que nous savons de très-bonne part :

Sic vos non vobis mellificatis, apes.

Les écrits de cet auteur estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, et ne manque ni de correction ni d'élé-

gance. L'article *Paris*, dans l'*Encyclopédie*, nous paraît un des meilleurs de ce Dictionnaire. C'est une allusion fine et bien soutenue, que tout lecteur saisit sans peine. On y voit combien les mœurs de Paris se rapprochaient, avant les orages de la révolution, des anciennes mœurs d'Athènes: conformité singulière, déjà remarquée, et moins heureusement développée par d'autres écrivains.

Mais ce qui caractérise principalement les ouvrages du chevalier de Jaucourt, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'auteur. Il ne prêche point la vertu avec cette fausse chaleur à laquelle l'imagination a plus de part que le sentiment; mais il la fait aimer en imprimant à ses moindres écrits le caractère de la sensibilité et de la candeur: aussi n'a-t-il jamais été mêlé dans aucune de ces querelles scandaleuses qui ont déshonoré parmi nous tant de prétendus sages; il vivait en paix, sans prétention, avec un amour noble et désintéressé pour les sciences; vrai philosophe au milieu des charlatans qui s'en arrogeaient le titre.

Le plaisir avec lequel nous rendons justice à ses vertus prouve que, malgré les sujets de plainte que nous ont donnés plusieurs Encyclopédistes dont il était le collaborateur, la passion n'a aucune part à nos jugements.

JOBEZ (EMMANUEL), né à Morez, dépar-

tement du Jura, en 1783. Jeune homme plein de modestie et de la candeur la plus aimable, passionné pour les arts, et principalement pour la poésie, qui lui promet des succès brillants, s'il continue de s'y livrer avec cette émulation courageuse qui annonce à la fois le vrai talent et qui en assure la gloire. Nous en dirions davantage, si l'un de ses premiers essais, qui a été le plus généralement accueilli, n'était pas une Epître qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser.

JODELLE (ÉTIENNE), né en 1532, mort à Paris en 1573. Poète tragique, contemporain et ami de Ronsard. (*Voyez* l'article GARNIER.) Jodelle acquit, comme cet ancien poète, une assez grande réputation dans un siècle encore barbare. L'art de la tragédie et de la comédie fit sous lui quelques progrès. C'était déjà beaucoup que d'avoir quitté les ridicules mystères et les impertinentes moralités qui faisaient alors le fonds de nos spectacles, et de commencer à étudier, tant bien que mal, les anciens modèles. C'est ce qui valut à ce poète presque oublié cet éloge de Ronsard, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bien faible recommandation :

> Alors Jodelle heureusement sonna,
> D'une voix humble et d'une voix hardie,
> La Comédie avec la Tragédie;
> Et d'un ton double, ores bas, ores haut,
> Remplit premier le français échafaud.

K.

KÉRALIO (N.), de la ci-devant Académie des Belles-Lettres. On lui doit des traductions, soit de l'anglais, soit de l'allemand, de plusieurs ouvrages utiles, et qui appartiènent, pour la plupart, à l'Histoire naturelle, dont il a fait une de ses principales études.

Attaché au service de l'infanterie, où il avait obtenu le grade de major, il a publié des *Recherches sur les principes généraux de la Tactique*. Son *Histoire de la Guerre des Russes et des Turcs en* 1736, *terminée en* 1739 *par la paix de Belgrade*, paraît, d'après les plans et les cartes qui l'accompagnent, avoir été faite sur de bons Mémoires. Un de ses derniers ouvrages, est une traduction d'un discours anglais de Richard Price, sur *l'Amour de la Patrie*.

Sa fille, actuellement connue sous le nom de madame Robert, héritière d'une partie de ses connaissances et de sa passion pour l'étude, a traduit de l'anglais les *Voyages* très-curieux *de M. Swimburne dans les Deux-Siciles*. On lui doit aussi une *Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre*, puisée dans des sources originales et manuscrites qui n'étaient pas encore connues. Enfin, jalouse de la gloire d'un sexe qu'elle-

même honore par ses talents, elle a fait une collection, peut-être un peu trop volumineuse, des meilleurs ouvrages français composés par des femmes.

L.

LA BORDE (Jean-Benjamin de) né à Paris en 1734. Il naquit musicien, comme Pascal était né géomètre, et ce fut le célèbre Rameau qui développa ses brillantes dispositions ; mais le jeune La Borde avait à peine treize ans, que cet habile maître refusa de lui continuer ses leçons, parce qu'il n'avait plus rien à lui apprendre.

Souvent renfermé dans une chambre, dont il avait eu soin de faire condamner les jours, afin que son élève fût plus recueilli, Rameau l'invitait à préluder sur le clavecin, en lui disant : « Mon ami, faites-moi pleurer ; » et ce que les âmes froides auront peine à croire, les accords, après quelques instants, faisaient sur cet homme extraordinaire une impression si profonde, que les larmes coulaient de ses yeux en abondance. Nous le répétons, les âmes glacées qui n'ont éprouvé ni le charme des arts, ni la puissance de l'harmonie, pourront nous soupçonner d'exagération : mais c'est de Rameau même que nous tenons cette anecdote. Eh! qui eût osé contester à un pareil artiste cette sensibilité précieuse à la-

quelle nous devons sans doute les plus belles productions de son génie !

Bientôt des études plus sérieuses occupèrent son jeune élève, et ne lui permirent plus de donner à la musique que ses moments de récréation. Cependant les fruits de son loisir pouvaient à peine se compter. Sonates, Concertos, Symphonies, Motets, Chansons, Opéras, chaque jour voyait éclore de nouveaux ouvrages ; et si le véritable caractère de la bonne musique est de passer de bouche en bouche, nous n'en connaissons point qui ait été plus répandue que celle de La Borde.

A ses études succédèrent de longs voyages en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Espagne et en Italie. Partout il rechercha les plus habiles maîtres, et il eut l'avantage de les étonner. Locatelli à Amsterdam, Stamitz à Manheim, et le Sassone à Venise, furent ceux qu'il se félicita le plus de connaître, et qui peut-être contribuèrent le plus à le faire estimer dans sa propre patrie : car nous avons encore besoin, surtout en musique, d'être avertis du mérite de nos compatriotes par les étrangers.

Rappelé à Paris par sa famille, La Borde fut pendant quelques années fermier général et receveur général des finances (1) ; mais l'habitude de

---

(1) Un anonyme nous a contesté ces faits dans le Journal de Paris ; il prétend que La Borde ne fut jamais receveur

voir très-souvent Louis XV aux différents spectacles de ses petits appartements, lui fit abandonner ses projets de fortune. Il sut que ce prince désirait de se l'attacher, et il sacrifia les places les plus distinguées de la finance à celle de premier valet-de-chambre.

A la mort de Louis XV, La Borde chercha sa consolation dans la retraite, et dans le sein de ces mêmes arts qu'il avait toujours cultivés. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de rassembler dans un corps d'ouvrage tout ce qu'il avait extrait de ses lectures de trente années, sur la Théorie de la musique. Sous le titre modeste d'*Essai sur la Musique ancienne et moderne*, il donna, en quatre volumes *in*-4°, le traité le plus complet en ce genre qui eût encore paru. On est étonné des immenses recherches et de la

---

général des finances, et qu'il n'obtint la place de fermier général qu'après la mort de Louis XV; il en conclut que si nous sommes tombés souvent dans de pareilles erreurs, nos Mémoires ne méritent aucune confiance, et c'est puissamment raisonner.

Cet anonyme est très-mal instruit. Les faits sont exactement tels que nous les avons rapportés, et nous en étions parfaitement sûrs. Le frère de M. de La Borde et madame de Cramayel sa sœur existent tous deux, et nous ont permis de les citer comme témoins contre l'anonyme. Au reste, nous nous serions trompés sans conséquence sur des faits de ce genre dans des Mémoires sur la littérature.

foule d'anecdotes dont il a enrichi ce livre, écrit comme il doit l'être, c'est-à-dire avec une élégante simplicité, et qui ne laisse à désirer qu'un peu plus de méthode.

Supérieur aux préjugés de son art, il rejète comme des fables vaines tous ces prétendus prestiges attribués par l'ignorance à la musique des Grecs : musique très-informe encore, puisqu'à peine il en est échappé quelques débris, et qu'ils semblent très-éloignés de la perfection à laquelle les nations modernes sont parvenues.

Il avoue que, malgré tous ses progrès, elle ne peut être qu'une imitation très-bornée et tres-incomplète de quelques effets de la nature, et que son principal mérite n'est pas de peindre comme le prétendent quelques charlatans, mais qu'il se réduit à la seule expression. Ce sentiment de La Borde est aussi celui de Chabanon, qui, dans un ouvrage plein de goût sur la musique, a développé à la fois les vues saines d'un amateur très-instruit et les talents d'un écrivain distingué.

Enfin La Borde convient encore que les moyens de la musique, très-inférieurs à ceux de la poésie, ne lui permettent guère de s'élever qu'à des beautés purement arbitraires ; et il le prouve par les révolutions qui se succèdent constamment, d'une génération à l'autre, dans le goût public. Ce qui produisait, il y a vingt ans, l'admiration

la plus passionnée, paraît actuellement faible ou insipide. On chercherait donc vainement dans la musique ce point fixe du beau qui semble avoir été plus ou moins saisi dans les autres arts : elle ne doit donc ses plus brillants succès qu'à des beautés de mode et de convention.

Le *Dictionnaire de Musique* du célèbre citoyen de Genève contient, comme tous ses autres ouvrages, d'excellentes idées mêlées à de singuliers paradoxes. La Borde a fait pour ce Dictionnaire ce qu'il serait à désirer que l'on fît pour tous les écrits où ce philosophe (si lui-même n'a pas été la dupe de son imagination) semblerait s'être joué de ses lecteurs. La Borde en a fait le départ ; il a séparé l'or de l'alliage qui en altère la valeur.

Avant de publier le savant Essai dont nous parlons, l'auteur avait donné, soit en société, soit sur les principaux théâtres de la cour et de la ville, une foule d'ouvrages qui lui assurent un rang parmi nos plus féconds et nos plus habiles artistes. Il est à remarquer qu'il est un des premiers compositeurs qui ait introduit en France le véritable genre de l'Italie, les duo dialogués, les récits obligés, etc. etc. Son opéra d'*Ismène et Isménias*, composé en 1753, en est la preuve.

Indépendamment de son *Essai sur la Musique*, on doit à La Borde un grand nombre d'autres ouvrages, très-curieux, très-utiles, et qui attestent

tous le goût éclairé qu'il avait pour les lettres et pour les arts. On lui est redevable surtout de la magnifique collection des Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse et de l'Italie. C'est à ces nobles travaux qu'il employait une fortune souvent dérangée par ses entreprises mêmes, mais dont il ne pouvait faire un plus respectable usage.

Cet homme que ses talents aimables, ses mœurs douces, et la sûreté de son commerce, avaient rendu si cher à ses amis, fut comme le malheureux Bailly, une des victimes de l'anarchie révolutionnaire, en 1794.

LA BRUYÈRE (Jean de), de l'Académie Française, né près de Dourdans en 1639, mort en 1696. C'est le philosophe qui, après Molière, a le mieux observé et connu les hommes. Ses Caractères, écrits d'un style nerveux, et dont il n'y avait pas de modèle avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les mœurs, qui ait paru chez aucun peuple. Il ne disserte pas froidement et sèchement comme ses imitateurs; mais tout est animé, tout respire sous son pinceau. Il est redevable de sa noble énergie à la hardiesse avec laquelle il osa peindre les hommes qu'il voyait. Ce fut en vain que, pour lui nuire, ses ennemis publièrent des clefs satiriques de son ouvrage. Ces

libelles téméraires sont oubliés, et le livre de La Bruyère est demeuré comme un des beaux monuments du siècle de Louis XIV.

Quelques personnes reprochent cependant à cet auteur un ton trop décisif et trop dogmatique, des phrases trop coupées, un style trop sentencieux, trop recherché, qui a égaré quelquefois ceux qui l'ont pris pour modèle, tels que Fontenelle et Duclos; en un mot, elles le regardent comme le Sénèque français. Nous ne le jugeons pas avec cette sévérite; mais nous pensons qu'en effet il n'est pas exempt de quelques-unes de ces affectations, qui sont devenues plus sensibles dans ceux qui les ont imitées, sans avoir son génie.

LAFONT (N. de), né à Paris en 1686, mort en 1735. On lit dans le Dictionnaire de Moréri, que cet écrivain, jaloux de se faire une prompte réputation, fit de ses talents un mauvais usage en les consacrant au théâtre, pour lequel il fit voir de bonne heure qu'il avait malheureusement trop de génie. On ne pouvait guère rassembler plus d'absurdités en moins de paroles. Dans un siècle de politesse et de goût, il n'était plus permis de flétrir ainsi le plus beau des arts, et celui qui a contribué le plus à la gloire de la nation. C'est abuser aussi trop ridiculement du mot de *génie* que d'en attribuer à Lafont. C'était un homme

d'esprit et de plaisir, uniquement connu par la petite pièce des *Trois Frères rivaux*, bagatelle ingénieuse, et le seul de ses ouvrages qui soit demeuré au théâtre.

Il est à remarquer que, dans une autre de ses pièces, intitulée *Danaé* ou *Jupiter Crispin*, il semble avoir fourni à Saint-Foix le modèle d'une des plus piquantes scènes de l'*Oracle*. Danaé renfermée dans une tour depuis sa naissance, et n'ayant jamais vu d'homme, témoigne la surprise la plus naïve et la plus comique, lorsque Jupiter se présente pour la première fois à ses yeux. C'est l'étonnement de Lucinde quand elle aperçoit Charmant. Mais l'*Oracle* est un tableau digne de l'Albane, et la comédie de Lafont, dans laquelle Jupiter se travestit en Crispin, n'est qu'une caricature désavouée par le goût, et qui ne s'est point conservée. Saint-Foix a saisi dans cette farce une idée heureuse dont il s'est rendu maître en l'embellissant, et c'est ainsi qu'il convient d'imiter.

On a dérobé au même Lafont une pièce entière, sans qu'on se soit élevé, comme on le devait, contre un plagiat si hardi. La jolie petite comédie de Fagan, intitulée le *Rendez-vous*, n'est exactement qu'une copie de l'*Amour vengé*, que Lafont avait donnée au théâtre quelques années auparavant.

LAFONTAINE (Jean de), de l'Académie Française, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. On peut l'appeler le poète de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr, et fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres poètes.

A l'exemple du Corrège, qui s'écria qu'il était peintre à la vue d'un tableau de Raphaël, La Fontaine, à vingt-deux ans, se reconnut poète en lisant par hasard une Ode de Malherbe. Il l'était sans doute ; et ceux qui ne verraient en lui que le fabuliste naïf, et le conteur agréable, ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Toujours, sans paraître y penser, et selon que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions, tour à tour fines, délicates, grâcieuses, riches, brillantes, et souvent sublimes. Malheur à l'homme insensible qui aurait assez négligé ce poète inimitable, pour ne pas se rappeler sur-le-champ des exemples de ces différentes beautés! Ses instructions, proportionnées à toutes les classes de lecteurs, ne se présentent nulle part sous une forme aride et dogmatique : on croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire, et cependant personne n'a semé dans ses écrits un plus grand nombre de maximes vraies, ingénieuses et profondes : elles ne fatiguent jamais, parce qu'elles

viènent se placer naturellement dans ses récits. Il savait que la vérité avait besoin d'être ornée ; et, comme il le disait lui-même,

> Une morale nue apporte de l'ennui ;
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment. Tel est cet épilogue intéressant d'une de ses plus belles fables :

> Qu'un ami véritable est une douce chose !
> Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
> Il vous épargne la pudeur
> De les lui découvrir vous-même.
> Un songe, un rien, tout lui fait peur,
> Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Peut-on lire ces vers sans être ému ? Que trouvera-t-on à leur opposer dans La Motte, ou dans les autres singes de La Fontaine ?

Les contes de ce poète charmant n'ont pas eu de meilleurs imitateurs que ses fables. Il est vrai qu'il a emprunté la plupart de ses sujets de l'Arioste ou de Bocace, qui, eux-mêmes, devaient les leurs aux fabliaux de nos anciens Troubadours. Mais il semble que les Grâces ayent inspiré à La Fontaine leur gaîté naïve, tant ses contes respirent l'enjoûment, la délicatesse et la volupté.

Peut-être Despréaux aurait-il pu substituer le

nom de notre poète à celui d'Homère, dans ces vers qui n'en seraient pas moins heureux :

> On dirait que, pour plaire, instruit par la Nature,
> La Fontaine à Vénus déroba sa ceinture.

En effet il paraîtra toujours singulier que Boileau, dans son Art poétique, ait négligé de parler de la fable, et qu'on ne trouve dans ses vers aucun éloge de notre immortel fabuliste. Racine a gardé le même silence : ce qui étonne d'autant plus, que l'histoire nous témoigne l'amitié reciproque de ces trois grands hommes.

La simplicité de La Fontaine, sa modestie, sa candeur ingénue, auraient-elles donc affaibli, dans l'opinion de ses amis qui le voyaient de trop près, la considération qu'ils devaient à ses talents supérieurs ? Cette idée n'est peut-être pas sans vraisemblance. On sait que Racine et Boileau prenaient la liberté de s'égayer quelquefois aux dépens de leur ami. Mais un jour Molière, témoin de leurs jeux, Molière, à qui plus qu'à tout autre il appartenait d'apprécier ce poète de la nature, leur dit, au milieu de leurs saillies : « Messieurs, messieurs, ne raillez pas le bon » homme, il ira plus loin que nous ». Le bon homme était en effet un homme de génie qui n'a pas eu de successeur, et auquel il n'a manqué que d'écrire avec une correction et une élégance

continues, pour être compté parmi nos poètes du premier rang.

Qui croirait que, malgré sa douceur et sa bonté naturelle, La Fontaine se fût permis des satires et des épigrammes très-vives? Rien ne prouve mieux que l'acharnement de nos ennemis peut quelquefois nous communiquer un sentiment d'aigreur très-éloigné de notre caractère : aussi Jean-Baptiste Rousseau disait-il, en parlant des auteurs dont il avait été forcé de se venger :

Que si d'un seul légèrement frappé,
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Eh ! dites-moi, quand jadis La Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots, sur plus d'une matière,
Contre Lully, Quinault et Furetière,
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux,
Fut-il traité d'auteur calomnieux ?
Tout vrai poète est semblable à l'abeille.
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la Nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

LA FOSSE (ANTOINE DE), né à Paris en 1653, mort en 1708, auteur de la tragédie de *Manlius*. Il est surprenant qu'après avoir fait cette pièce, il en ait donné d'aussi médiocres que celles de

Corésus et de *Thésée*. Il est singulier encore que le même homme ait si malheureusement traduit les *Odes d'Anacréon*. C'est qu'il fut soutenu, dans la tragédie de *Manlius*, par la *Venise sauvée* d'Otway, modèle excellent, et dont il n'aurait pas dû s'écarter dans le dénoûment de sa pièce ; c'est qu'enfin il avait sous les yeux la *Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, chef-d'œuvre de narration historique, qui n'a pas été surpassé.

LA GARDE (PHILIPPE BRIDART DE), né à Paris en 1710, mort en 1767. Cet écrivain peu connu, quoiqu'il ait aimé avec passion les lettres et les arts, était un homme de beaucoup d'esprit. On le devinait par ses ouvrages, à travers un style diffus, précieux, guindé, souvent obscur, presque toujours bizarre ; mais on s'en apercevait bien davantage dans la société, où, dégagé de toutes prétentions, son esprit n'était jamais à la gêne. Alors non seulement il montrait du goût, mais des vues très-fines ; et sa conversation annonçait une excellente éducation et des connaissances très-variées.

Comme écrivain, nous nous serions dispensés d'en parler ; mais on croit communément que c'est à Le Kain principalement et à mademoiselle Clairon, qu'on doit l'établissement du costume à nos différents spectacles, et c'est vérita-

blement à La Garde que le public en est redevable. Cette partie avait été si ridiculement négligée, même au théâtre de la Nation, que nous nous rappelons d'avoir vu dans notre jeunesse la veuve de Pompée en grand panier, César avec un chapeau à la française garni de plumes; et l'on peut juger combien ce seul contre-sens détruisait toute illusion. On jouait en habits français des comédies grecques telles qu'*Amphitryon* et l'*Andrienne*; et les spectateurs, accoutumés à ce défaut de convenance, paraissaient même ne plus en remarquer la bizarrerie. La réforme de cet abus fut proposée par La Garde, et elle eut lieu d'abord à la cour en 1754, aux représensations de l'opéra d'*Alceste*. Rebel et Francœur, directeurs de ce spectacle, la firent passer à la ville, et enfin tous les théâtres l'adoptèrent.

Ce fut le même La Garde qui engagea la célèbre mademoiselle le Maure à rentrer au théâtre de l'Opéra, qu'elle avait quitté par humeur; et Paris lui dut par conséquent le plaisir d'entendre, pendant plusieurs années, la plus belle voix dont nous puissions nous rappeler le souvenir. La Garde avait d'ailleurs un goût particulier pour ordonner les fêtes, et il présida long-temps à toutes celles que Louis XV donnait dans ses petits appartements.

Il est l'auteur de la chanson grivoise si connue,

que quelques personnes croyent encore de Voltaire, nous ne savons trop sur quel fondement.

Malgré la bataille
Qu'on donne demain, etc.

Cette chanson est du nombre de celles que le peuple ne laisse pas mourir, et elle a survécu en effet à tous les ouvrages de son auteur.

LAHARPE (JEAN-FRANÇOIS DE), de l'Académie Française, né à Paris en 1740, mort en 1803.

Essayons de juger, sans prévention, sans aucun esprit de vengeance ou de ressentiment personnel, en un mot, en conservant le caractère d'impartialité qui a toujours distingué ces Mémoires, l'homme qui, s'étant érigé, de sa propre autorité, en juge universel de la littérature ancienne et moderne, s'est presque toujours dispensé, envers ses contemporains, des égards que lui prescrivait la décence.

M. de Laharpe s'est tour à tour livré à la poésie, à l'éloquence, et principalement à la critique. Dans ces différents genres on ne peut lui disputer le mérite d'un style élégant, pur et correct : mérite qui a été d'autant plus vivement senti, qu'il commençait à devenir très-rare.

La carrière du théâtre est celle qu'il parut d'abord affectionner de prédilection. Il y débuta

par la tragédie de *Varvick* ; et, malgré les défauts inévitables d'un premier essai, cette pièce eut un succès d'encouragement qu'elle dut aux belles scènes de son quatrième acte, et qu'on ne pouvait d'ailleurs refuser sans injustice à la jeunesse de l'auteur. Mais les spectateurs instruits parurent blessés de n'y trouver aucune trace du grand caractère de l'intrépide Marguerite d'Anjou, qui n'ouvre la scène avec un peu d'éclat au premier acte, que pour jouer ensuite le personnage d'une intrigante subalterne.

Une faute que nous croyons plus grave, parut les blesser encore davantage. M. de Laharpe s'est permis de faire mourir, en combattant pour le duc d'Yorck, le même Varvick qui fut tué en combattant contre ce prince, en faveur de la maison de Lancastre ; et nous doutons que les priviléges de la poésie puissent s'étendre jusqu'à dénaturer à ce point les faits historiques, surtout à une époque aussi rapprochée de nous que celle des deux partis qui, sous le nom de la *rose blanche* et de la *rose rouge*, firent couler en Angleterre, vers la fin du quinzième siècle, des flots de sang, ou dans les champs de bataille, ou sur les échafauds.

Quoi qu'il en soit, le succès de *Varvick* devint funeste à M. de Laharpe. Sa tête, échauffée d'orgueil, ne vit plus, dans la carrière du théâtre, que des lauriers faciles à cueillir ; et trois chutes

consécutives qu'il éprouva dans *Timoléon*, dans *Gustave* et dans *Pharamond*, loin de modérer cet orgueil, ne firent que le redoubler. Nous pouvons même avouer aujourd'hui, sans conséquence, que c'était à M. de Laharpe que nous avions appliqué intérieurement ce trait de la comédie du *Satirique* :

. . . Ce succès va le rendre insolent.

Nous avions dit auparavant dans la *Dunciade*, par un sentiment de bienveillance envers ce jeune homme, dont les prétentions audacieuses ne s'étaient point encore manifestées :

Et nous voyons l'équitable public,
Malgré Fréron, applaudir à Varvick.

Ces vers, supprimés depuis, quoique peu dignes de regret, lui laissèrent contre nous une impression de malveillance qui ne put être adoucie par un service très-important que le hasard nous mit à portée de lui rendre (1). Sa reconnaissance

---

(1) M. Le Brun qui nous a donné de si belles Odes, dont M. de Laharpe n'a pas senti le mérite ; M. Le Brun m'avait remis une lettre de la propre main de Voltaire, dans laquelle M. de Laharpe était accusé d'être l'auteur d'un libelle odieux, et la lettre finissait par ces mots : *Oportet cognosci malos.* L'intention de M. Le Brun était que je la rendisse publique. Elle eût porté à M. de Laharpe un coup d'autant plus sensible, qu'alors il n'était pas encore

du moins finit avec les remercîments dont il crut ne pouvoir se dispenser. Mais revenons à ses essais dramatiques.

---

de l'Académie, et que forcé, par cette lettre, à se brouiller avec Voltaire, et par conséquent avec tout le parti philosophique, le seul qui ouvrît à cette époque les portes des académies, il eût été, selon toute apparence, exclu à jamais de la faveur qu'il ambitionnait le plus. Le projet de M. Le Brun ne pouvait être le mien; j'ai pu, sans être méchant, me permettre, à l'exemple de Boileau, quelques malices; mais il s'agissait de nuire. Ma première pensée fut donc de faire connaître à M. de Laharpe lui-même la lettre de Voltaire, en lui promettant bien que je n'en abuserais pas; et ce fut l'abbé de La Porte, mon ami, qui se chargea de la lui faire voir. M. de Laharpe qui, depuis plus de quinze ans, ne s'était pas présenté chez moi dans la crainte de perdre la protection des philosophes, vint me faire les remercîments les plus affectueux et les plus tendres. J'allai le lendemain lui rendre sa visite; et, pour lui ôter toute inquiétude sur la lettre qui le tourmentait, je lui donnai ma parole, que je lui ai fidèlement tenue, de ne jamais la remettre à celui qui avait eu la pensée d'en abuser si cruellement contre lui. M. Le Brun me la redemanda souvent, et je parvins enfin à lui faire croire qu'elle était perdue. On peut voir, dans la *Correspondance russe* que M. de Laharpe vient de publier, quelle reconnaissance il m'a témoignée de ce service. Je ne me permettrai d'en relever qu'un seul trait. Il y dit, en parlant de ma comédie de l'*Homme dangereux*, qu'il n'est dangereux que par l'ennui; et il y ajoute, en note, qu'elle n'eut aucun succès. J'ose en appeler à tous ceux qui l'ont vu représenter. Quoique imprimée, et par conséquent

Les *Barmecides*, *Jeanne de Naples*, *Coriolan*, *Virginie*, moins malheureux que *Timoléon*, *Gustave* et *Pharamond*, furent loin cependant d'égaler le succès de *Varvick* : mais la chute des *Brames*, qui furent à peine achevés, lui parut si accablante, qu'enfin il abandonna la scène pour se livrer entièrement à la critique, devenue pour lui un besoin de vengeance, et d'ailleurs son véritable élément.

Un des ouvrages de M. de Laharpe que le

---

jugée plusieurs années avant sa représentation (ce qui est remarquable), elle fut applaudie au point que Molé, qui jouait le personnage du Satirique, fut interrompu, pour ainsi dire, à chaque vers, par les applaudissements qu'il méritait : ce qui est même très-plaisant, c'est que M. de Laharpe vint me dire, à la fin de la pièce, que, depuis les vers de Gresset, il n'en avait point entendu qui lui eussent fait autant de plaisir. Mais ce qui est encore beaucoup plus plaisant, c'est que Paul I[er], à qui M. de Laharpe prétendait que sa Gazette russe était adressée; Paul I[er], dis-je, sous le nom de Comte du Nord, était alors à Paris avec sa femme, et que les comédiens lui donnèrent précisément pour spectacle cette même pièce, que l'affluence y fut prodigieuse, et qu'il fut témoin des applaudissements qu'elle reçut. Ce n'est point par une misérable vanité que nous rappelons ici cette anecdote, ni pour imiter M. de Laharpe quand il rend compte de ses prétendus succès, mais pour prouver seulement qu'il se croyait permis même, devenu dévot, de laisser subsister dans sa Gazette les faits qu'il imaginait étant philosophe.

public accueillit avec le plus de faveur, et qu'il serait injuste d'oublier, c'est sa tragédie de *Philoctète*, traduction à la vérité très-faible du *Philoctète* de Sophocle, et dans laquelle sa poésie, dénuée de couleur, n'approche pas de la traduction en prose qu'en a donnée Fénélon, et qui est un des beaux ornements de *Télémaque*. Mais tel est le mérite du sujet, et l'avantage de travailler d'après un modèle tel que Sophocle, que cette pièce s'est soutenue au théâtre plus long-temps qu'aucun autre ouvrage de l'auteur. Il est vrai qu'elle dut en grande partie son succès (et M. de Laharpe en convient lui-même) au talent d'un acteur qui se surpassa dans le rôle de Philoctète, et qui sut donner à ce personnage un caractère dont le public, avant cette pièce, ne l'eût pas jugé capable, et que depuis il ne retrouva jamais, du moins au même degré.

Dans cette vicissitude de succès faibles et de chutes plus ou moins violentes, *Mélanie*, qui n'est à la vérité qu'un drame, mais qui nous paraît, quant à la partie du style, la production que M. de Laharpe a le plus soignée, mérite, par cette raison-là même, une attention particulière. Le style en est, d'un bout à l'autre, d'une élégance soutenue, et qui fait presque oublier la nullité d'action et les invraisemblances de la pièce. *Mélanie* prouverait donc que M. de Laharpe, en voulant s'élever à la hauteur de la

tragédie, avait méconnu son véritable talent, qui ne l'appelait qu'à la poésie tempérée, et c'est en effet le genre dans lequel il a le plus réussi. Ce fut donc une grande témérité de sa part que d'oser tenter le genre de l'Ode, et même de l'Ode dithyrambique. Il n'a fait, dans ces malheureux essais, que prouver son impuissance. On sent partout l'effort par lequel il tâche de s'agrandir, et cet effort même le rabaisse au-dessous de sa taille ordinaire. Ce n'est donc que par l'habitude qu'avait Voltaire de mêler toujours quelque raillerie à ses éloges, qu'il se permit de comparer le style de *Mélanie* au style de Racine. Il y aurait bien en effet quelque comparaison à faire entre le sujet d'*Iphigénie en Aulide*, et la manière dont M. de Laharpe a traité celui de *Mélanie*. Dans les deux pièces un père veut immoler sa fille, tandis qu'une mère et un amant s'opposent de tout leur pouvoir au sacrifice. Considérée sous ce rapport, malheureusement trop vrai, *Mélanie* ne serait, à proprement parler, qu'une espèce de parodie d'*Iphigénie*; et l'on sent à quelle prodigieuse distance M. de Faublas doit être d'Agamemnon; madame de Faublas, de Clytemnestre; et Monval, d'Achille. La dissonnance du style est au moins dans la même proportion : cependant nous aimons à répéter que M. de Laharpe n'a rien écrit de mieux que *Mélanie*.

Ce qui diminue le mérite de cette pièce, c'est qu'elle n'est guère qu'un tissu de longues conversations, et que le personnage de M. de Faublas est si révoltant, qu'il faut un acteur bien intrépide pour oser le représenter. Si un pareil caractère existe, il ne peut être qu'une exception odieuse aux sentiments de la nature, et il fallait du moins que sa dureté fût adoucie par quelques combats de l'amour paternel; mais rien n'émeut, rien ne balance sa froide atrocité. Le Curé, qui est le personnage de prédilection de l'auteur, promet à Mélanie des secours qu'il aurait le temps de lui donner, et qu'il ne lui donne pas; il se contente de la plaindre inutilement au lieu d'agir : mais ce qui blesse toute vraisemblance, Mélanie s'empoisonne à la fin de la pièce: on sait qu'elle est empoisonnée; elle-même en fait l'aveu à sa mère, et personne ne s'occupe de son danger, personne ne se met en devoir de la secourir, quoiqu'il y ait encore trois scènes assez longues, pendant lesquelles, avant que d'expirer, Mélanie ne cesse de parler à sa mère, à son père, à son amant : ce qui nous a toujours paru insupportable à la représentation.

Mais où cette jeune novice, qui ne prévoyait pas le matin sa résolution funeste, prend-elle le poison qui lui donne la mort? Un couvent, où la scène se passe, n'offre pas des

poisons à volonté : surveillée d'ailleurs comme elle doit l'être, ou par ses supérieures, ou par ses jeunes compagnes, Mélanie ne peut, sans miracle, trouver sous sa main cette triste et fatale ressource du désespoir. Aucune de ces invraisemblances ne paraît avoir inquiété M. de Laharpe.

Il nous reste une dernière observation à faire sur cette pièce, et qui malheureusement en affaiblit encore le mérite. *Mélanie* avait été précédée d'une tragédie de M. de Fontanelle, intitulée *Éricie*, ou *la Vestale*, qui est exactement le même sujet, et dans laquelle il se trouve une situation infiniment plus intéressante. Tout ce que M. de Laharpe a mis d'invention dans sa *Mélanie* se réduit donc à avoir osé mettre la scène dans un cloître, liberté hardie à laquelle la philosophie alors en règne avait préparé les esprits, mais que M. de Fontanelle n'avait pas cru devoir se permettre.

Si nous passons maintenant de la poésie à l'éloquence, nous retrouvons toujours dans M. de Laharpe la même impuissance de s'élever au grand. Ses *Éloges*, presque toujours couronnés par l'Académie, et parmi lesquels on doit distinguer surtout ceux de Racine et de Fénélon, offrent, en général, à quelque tache près d'enluminure académique (1), le style pur, élégant,

---

(1) Nous ne citerons qu'un exemple de cette vicieuse

souvent même fleuri d'un écrivain vraiment disert; mais vous y chercheriez vainement l'inspiration sans laquelle il n'est pas plus d'éloquence que de poésie, les grands mouvements qui décèlent l'orateur, et ce degré de chaleur qui suppose une âme fortement passionnée. Un plaisir froid, et qu'on n'est pas tenté de renouveler, est le seul sentiment qu'ils inspirent. Jamais on ne se sent ému, bien moins encore entraîné; en un mot, M. de Laharpe n'est pas moins éloigné de l'éloquence de Pascal, de Bossuet, ou du philosophe de Genève, qu'il ne l'est, en poésie, du sublime de Corneille, et, comme lui-même l'a très-bien dit, de la perfection désespérante de Racine.

La correction, l'élégance même de la diction, quand elle est dénuée de véhémence et de cha-

---

ostentation de style; il est tiré de l'*Éloge de Racine* : « Un siècle, dit M. de Laharpe, a ajouté aux lumières » d'un siècle; et c'est ainsi qu'en joignant et perpétuant » leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans » cesse, ont balancé la faiblesse de notre nature, et que » l'homme, qui n'a qu'un moment d'existence, a jeté, » dans l'étendue des âges, la chaîne de ses connaissances » et de ses travaux, qui doit atteindre aux bornes de la » durée. » On ne peut guère employer plus d'emphase, ni ouvrir une plus grande bouche pour dire une chose assez commune; mais ces phrases à prétention ne déplaisaient point aux Académies.

leur, n'est toujours qu'une médiocrité ornée ; et M. de Laharpe, malgré la pureté de son style, en est malheureusement la preuve et l'exemple. Peut-être une des principales causes du froid que l'on éprouve en lisant sa prose à prétention, et surtout ses vers, c'est le désir qu'il a eu de se rendre intéressant aux yeux de Voltaire, en affectant de paraître philosophe, sans avoir pour la philosophie, qu'il a abjurée depuis, une vocation bien déterminée. Il ne s'est point aperçu que Voltaire, doué d'une imagination brillante et de la sensibilité la plus exquise, avait presque toujours employé la philosophie en maître; qu'il avait su la fondre, pour ainsi dire, en sentiment, et l'embellir d'ailleurs des plus riches couleurs de la poésie : de manière que, sèche et aride dans la plupart de ses imitateurs, elle devient dans ses ouvrages une beauté qui n'est qu'à lui, qui lui donne parmi nos meilleurs écrivains un caractère à part, qu'elle est même le trait dominant de sa physionomie. Chez M. de Laharpe, au contraire, elle n'est qu'un ornement de placage, une espèce de morgue et d'affectation sentencieuse, incompatible avec l'éloquence dont elle paralyse les mouvements, et plus glaciale encore dans la poésie.

Il ne nous reste plus qu'à le considérer avec la même impartialité comme critique ; et nous remarquerons d'abord qu'en affectant beaucoup

de mépris pour le métier de journaliste, c'est pourtant celui qu'il n'a presque jamais cessé d'exercer, et vers lequel un attrait de prédilection paraît l'avoir constamment ramené. On sait qu'après s'être emparé long-temps des articles littéraires du *Mercure de France*, articles dont il a grossi l'édition très-incomplète, quoique déjà trop volumineuse, de ses *OEuvres*, il s'empara depuis, sans nul égard, et par le seul droit de conquête, des *Annales* de Linguet qu'il a si cruellement diffamé dans sa *Gazette Russe;* qu'enfin cette gazette elle-même n'est qu'un journal fait à la hâte, dont il a tiré un double salaire en le faisant imprimer assez mal à propos à Paris, après en avoir été payé à Pétersbourg. Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est que, s'il est permis aux poètes de feindre, l'auteur a beaucoup moins usé de ce privilége dans ses poésies que dans cette gazette, et qu'en n'y louant que lui seul, il y déchire à peu près tout le monde.

Enfin, comme le juge de la comédie des *Plaideurs*, toujours tourmenté de la manie de juger, il s'est érigé, en publiant ce qu'il appelle son *Lycée*, en juge souverain de tous les gens de lettres.

Dans cet ouvrage, devenu beaucoup trop long, on trouve, comme dans tous ses jugements littéraires, la pureté ordinaire de son style, des

principes de goût très-sains, quand il n'est animé (ce qui est très-rare) par aucune passion, un talent remarquable pour la discussion, une dialectique serrée et pressante : mais indépendamment de quelques erreurs un peu fortes dans lesquelles il est tombé sur la littérature ancienne, à commencer par Homère, on lui reproche avec raison presque tout ce qu'il a traduit, soit en vers, soit en prose. La négligence avec laquelle il a rendu plusieurs morceaux de *Oraisons de Cicéron contre Verrès*, ou des *Catilinaires*, est plutôt d'un écolier que d'un professeur de goût.

On lui reproche aussi la longueur démesurée de quelques articles, de celui de Sénèque, par exemple, qu'il commence par une digression sur Diderot, d'environ deux cents pages, tandis qu'il donne à peine quelques lignes à des objets plus importants. Ce n'est pas que dans cette prolixe digression, il n'ait presque toujours raison contre Diderot ; mais il devait plus que personne se rappeler cette judicieuse maxime :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Quoi qu'il en soit, M. de Laharpe aurait pu s'asseoir avec dignité dans la chaire de Quintilien, s'il eût su se défendre de la violence de son caractère, de son intolérante jalousie contre tous ceux qu'il regarde comme des rivaux de gloire, enfin du ton décisif, impérieux et tran-

chant qu'il a porté jusqu'à l'indécence envers plusieurs de ses contemporains qui lui sont très-supérieurs. On eût souhaité que l'usage du monde l'eût corrigé de cette morgue du pédantisme. Cette férule qu'il ne dépose jamais, comme Chénier l'a dit plaisamment, et cette âcreté bilieuse, lui conviènent d'autant moins qu'il n'est autorisé par aucun ouvrage bien éminent à cette affectation de supériorité qui étonne toujours quand elle ne révolte pas. Une image un peu familière, mais parfaitement juste, est ce qui nous paraît caractériser le mieux M. de Laharpe. C'est un homme d'une taille assez bien prise dans ses petites proportions, mais qui a le ridicule de se croire un colosse.

Comme écrivain, il a eu plus de célébrité qu'il n'en conservera. Son principal mérite est de n'avoir ni altéré ni dégradé la langue du beau siècle de Louis XIV. Il pourra même être cité dans le petit nombre de ceux qui en rappèlent le souvenir : ce qui prouve qu'il s'est nourri des bons modèles. C'est à ce titre, sans doute, que Voltaire, quoiqu'il estimât fort peu ses tragédies, avait bien voulu l'avouer pour un de ses élèves : mais il y a loin de cette célébrité à la gloire, et c'est ce que M. de Laharpe ne paraissait pas même soupçonner.

Nous avons dit que la correction, l'élégance même de la diction, quand elle est dénuée de

véhémence et de chaleur, n'est toujours qu'une médiocrité ornée; nous pouvons ajouter que tout ce qui n'est que médiocrement bien ne survit jamais, ou du moins ne survit pas long-temps à l'homme qui n'a pas su faire mieux. Une épigramme, de main de maître, complétera notre pensée, en réunissant, comme dans un foyer, tout ce que nous venons de dire d'un écrivain qui a mis dans ses prétentions beaucoup plus d'orgueil que n'en comportaient ses talents. On y verra le sort que doivent attendre tous ceux qui, séduits par une facilité trompeuse, et prenant bonnement, d'après un vers de M. de Laharpe, cette facilité pour *la grâce du génie*, osent aspirer à des succès trop évidemment au-dessus de leur portée.

Le *mieux* et le *bien* (1).

Le *mieux*, dit-on, est l'ennemi du *bien* :
Jamais le Goût n'a lmit ce faux proverbe.
C'était le mieux qu'osa tenter Malherbe;
Maynard fit bien, et Maynard ne fit rien.
Gloire à ce mieux, noble but du génie !
Il enflammait l'auteur d'Iphigénie,
Boileau, Poussin, Phidias, Raphaël.
Le bien timide est le mieux du vulgaire;
A feu Laharpe il ne profita guère,
Il en est mort : le mieux est immortel.

---

(1) L'épigramme est de M. Le Brun.

Le commentaire de M. de Laharpe sur Racine a paru depuis sa mort, que nous étions loin de prévoir quand nous composâmes cet article. Cet ouvrage, digne de lui, ne nous a laissé qu'un regret; c'est qu'il y prodigue à Luneau de Boisjermain presque autant d'injures qu'il donne d'éloges à Racine. Il est vrai que Luneau avait eu le malheur d'entreprendre, avant M. de Laharpe, une édition commentée de ce grand poète, mais dont le public avait fait justice depuis longtemps, et qui n'avait jamais eu assez de réputation pour que M. de Laharpe daignât s'en occuper si longuement; mais il était dans son caractère de s'emporter toujours contre quelqu'un; ce qui, malgré la pureté de son goût et la correction de son style, l'a exposé souvent à des reproches de pédantisme, qu'il a un peu mérités. A ce défaut près, son Commentaire nous a paru justifier l'opinion avantageuse qu'il avait donnée de ses principes et de sa littérature. La préface qu'il a mise à la tête d'*Andromaque* nous a surtout frappés comme un modèle de discussion critique; mais plus nous estimons l'ouvrage, plus nous avons été blessés des additions que les éditeurs se sont permis d'insérer à la fin des volumes, et dans lesquelles les jugements de M. de Laharpe se trouvent souvent contrariés avec beaucoup d'injustice. Etait-il donc de l'intérêt des libraires de décrier, en quelque sorte, l'ou-

vrage qu'ils présentaient au public? Ces additions ne contiènent d'ailleurs que des anecdotes peu curieuses et connues de tout le monde. On y trouve encore (ce qui, dans une édition de Racine, nous semble très-déplacé) presque toutes les critiques impertinentes que les ennemis de ce grand poète, les Devisé, les Subligny et Barbier d'Aucourt (que nous sommes fâchés d'y comprendre), ne cessèrent de renouveler contre ses chef-d'œuvres, et qui ne méritaient qu'un éternel oubli.

LAINEZ (Alexandre), né à Chimay, dans le Hainault, en 1650, mort à Paris en 1710. Esprit plein de vivacité et de feu, dont on a retenu quelques vers qui font regretter qu'on n'en ait pas recueilli davantage. La plupart n'étaient que des saillies heureuses, nées dans le plaisir, mais remarquables par un tour d'imagination singulier, qui l'eût rendu bien supérieur à Chapelle, s'il n'avait pas eu la plus grande indifférence pour sa réputation littéraire. Epicurien, comme ce dernier, mais un peu cynique, il ne faisait consister le bonheur que dans une indépendance absolue. Cependant, malgré son extrême dissipation, il avait su ménager assez bien le temps pour acquérir un grand nombre de connaissances. Très-instruit des langues savantes, il possédait encore celles des langues modernes

les plus riches en bonne littérature. Une curiosité inquiète lui avait inspiré dans sa jeunesse le goût des voyages, et en avait fait un excellent géographe. Dans un âge plus mûr, l'amour de la philosophie le conduisit en Hollande, uniquement pour y voir Bayle; espèce d'hommage d'autant plus flatteur pour ce philosophe, que Lainez était sans fortune, et que, né trop voluptueux et trop libre, son caractère était incompatible avec les soins qu'il eût fallu se donner pour se procurer plus d'aisance. Cependant il n'en était pas moins recherché par la meilleure compagnie, toutes les fois qu'il voulait bien se plier aux usages de la vie commune.

Tous les recueils ont conservé ses vers charmants à madame de Fontaine Martel. En voici de moins connus, et qui nous ont paru dignes de l'être par leur piquante singularité :

Un ruisseau m'endormait en tombant dans la Seine,
Mille oiseaux m'éveillaient et ranimaient ma veine,
Une aurore naissante éclairait un chemin
D'où le Zéphir et Flore avec leur douce haleine
Faisaient neiger sur moi la rose et le jasmin.
J'aperçus tout-à-coup la beauté que j'adore,
J'oubliai le ruisseau,
Je n'ouïs plus d'oiseau,
Je ne vis plus de Flore,
De roses, de jasmins, de Zéphir, ni d'aurore.

Lainez était de la même famille que le célèbre jésuite de ce nom qui fut le second général, et

pour ainsi dire, le fondateur du fameux régime de sa société.

LA LANNE (Jean-Baptiste), né à Dax, en 1772 (1). Il vient de publier, en un petit volume, une seconde édition d'un poème auquel il n'a donné que le titre modeste d'*Essai didactique sur le Potager*. Il y a joint un *Voyage à Sorèze*, en vers et en prose, et quelques poésies imitées de l'espagnol de Méleudez.

On doit d'autant plus d'encouragement à ce jeune poète, qu'il a su vaincre de bonne heure des difficultés qu'un talent plus exercé n'eût pas surmontées plus heureusement. A l'exemple de MM. De Lille, Fontanes et Castel, il a choisi, pour l'objet de ses travaux, la nature champêtre; et dans son *Essai didactique sur le Potager*, matière qui semblait rebelle à la poésie, il a prouvé, par des vers que ses modèles ne désavoueraient pas, qu'il n'est point de sujet tellement ingrat, qu'une imagination riante ne sache embellir : nous nous permetrons d'en citer quelques exemples.

L'auteur invite les cultivateurs à ne pas renverser l'ordre des saisons, en faisant éclore par

---

(1) Cet article a été inséré, en grande partie, dans le Journal de Paris du 17 brumaire an 11.

artifice des fruits prématurés qui manquent toujours de saveur:

Ces couches, près d'un mur, à grands frais élevées,
N'échauffent qu'à demi des tiges énervées :
Ce melon, sans couleur, sous la cloche hâté,
Attriste mon regard de son fruit avorté,
Qui, mûri du soleil, sans le secours du verre,
De ses bras tortueux embrasserait la terre.
La Nature indignée ouvre à regret ses flancs
Aux fruits que sur l'automne usurpe le printemps :
Chacun en sa saison tour à tour doit éclore;
Que Pomone ait Septembre, et que Mai soit à Flore.

Il ne veut au potager d'autres ornements que ceux qui ne contrastent pas trop avec la modeste simplicité qui en fait le charme. Il en exclut ce qu'il appelle

Le vain luxe de Flore.
L'oranger fastueux, la tulipe inodore,
Du potager fécond doivent être bannis :
J'exile aussi la fleur qui naquit d'Adonis,
Et celle qui d'Ajax et du jeune Hyacinthe
S'enorgueillit d'offrir la fabuleuse empreinte, etc.

Il veut surtout qu'on en écarte

Le buis inanimé,
Monotone bordure, asyle accoutumé
De l'insecte rampant, à figure hideuse,
Qui souille et corrompt tout de sa bave écumeuse;
Et dans le potager répandant son poison,
Se traîne, à pas tardifs, chargé de sa maison.
Cet insecte pourtant que notre orgueil écrase,
Des feux d'un double amour chaque printemps s'embrase;
Et goûtant des plaisirs aux humains inconnus,
Darde ensemble et reçoit l'aiguillon de Vénus.

C'est à la fois peindre en poète et caractériser

en naturaliste : on sait que le limaçon est hermaphrodite.

A cette bordure que l'auteur réprouve, il en substitue une plus agréable :

Pour remplacer du buis la stérile parure,
L'oseille vous fournit sa féconde verdure.
De sa tige épineuse et de son doux carmin
La fambroise parfume et blesse votre main,
Des plaisirs de la vie image trop fidèle.
En grappes de corail la groseille étincèle :
Alignez des fraisiers, mais surtout faites choix
Du fraisier embaumé qui fleurit tous les mois.
J'aime aussi qu'à son tour la rose virginale,
Sur un treillage ami se colore et s'étale.
La rose sied partout : c'est la reine des fleurs.
La violette en vain nous cache ses couleurs,
Son parfum la trahit : emblème du poète
Qu'un loisir studieux attache à la retraite,
Qui seul avec lui-même, et dans l'obscurité,
Mûrit long-temps sa gloire et sa célébrité.
Que ses bouquets touffus s'enlaçant en bordure,
Embrassent vos carreaux d'une verte ceinture.

Ce rapprochement de la violette qui semble se cacher, et du poète qui se voue à la solitude, nous paraît charmant. Nous n'y trouvons de trop que le mot de *célébrité* : il fallait s'arrêter à *mûrit long-temps sa gloire*, qui est une expression très-heureuse. La gloire est bien au-dessus de la célébrité : ce dernier mot n'est par conséquent qu'une redondance qui affaiblit la pensée.

A l'exemple de M. Castel, M. La Lanne brave avec raison le préjugé qui voudrait proscrire,

en poésie, les noms de nos légumes (1); il nous paraît même lutter avec avantage contre M. Castel, dans ces vers où il n'a voulu cependant que l'imiter :

Légumes nourriciers, oui, de vos noms divers
Si Phébus m'avouait, j'embellirais mes vers.
A ces noms ennoblis accoutumant l'oreille,
Ma muse vengerait le persil et l'oseille.
Peut-être, en ma faveur, le dédain désarmé
Sourirait dans mes chants au cerfeuil parfumé.
L'ail aux sucs irritants, l'épinard salutaire
Au censeur délicat pourrait ne pas déplaire;
Le navet, dont l'Auvergne ensemence ses monts,
Paraîtrait hardiment sans craindre les affronts.
La carotte offrirait sa racine dorée,
Et je peindrais la plante à Memphis adorée.
Le chou même, le chou, parure de mes vers,
Braverait le mépris ainsi que les hivers.

Tout n'est pas égal, à la vérité, dans ce petit poème; mais il annonce partout un talent distingué. L'auteur le termine par ces vers adressés à M. de Saint-Ange:

Ainsi dans ma retraite, aux rives de l'Adour,
J'occupais mes loisirs : quand les Plutus du jour
Sortis de la poussière, et non de leur bassesse,
Étalant sans pudeur leur sanglante richesse,
Sous la pourpre effrontée, et dans des chars dorés,
Signalaient au mépris leurs noms déshonorés;
Moi, disciple inconnu du Traducteur d'Ovide,
Qui daignais me servir et de maître et de guide,
Au sein d'une paisible et douce obscurité,
J'ornais l'asyle heureux que ma muse a chanté.

---

(1) *Voyez* l'article CASTEL.

On aime la justice que rend le jeune poète au traducteur d'Ovide, dont on a trop négligé le mérite ; on n'aime pas moins le mépris qu'il témoigne à ces Plutus du jour qui ont recueilli l'héritage sanglant des victimes de la révolution. Le style de l'auteur prend ici un caractère qui semble prouver qu'il n'aurait pas moins le génie de la satire, que le talent de peindre heureusement les beautés de la nature.

Le *Voyage de Sorèze*, remarquable surtout par une description très-brillante de tout ce que l'on découvre de la hauteur de Miélan, qui est un des plus beaux points de vue de la France, et par les jolis vers qui le terminent; enfin les poésies imitées de Mélendez, ne déparent point cet agréable recueil.

Nous apprenons que M. La Lanne est maintenant occupé d'un nouveau poème dont le sujet nous paraît offrir à ses pinceaux une matière très-riche. Il s'agit de peindre, dans nos oiseaux domestiques, une nature vivante, et par conséquent plus susceptible d'être embellie des couleurs de la poésie que les légumes de nos jardins (1). Nous l'invitons à se renfermer dans ce

---

(1) Ce poème a paru peu de temps après la dernière édition de ces Mémoires. Des difficultés heureusement vaincues, comme dans le poème précédent, des traits d'une sensibilité douce, des détails pleins de grâces, ont

genre qui lui a déjà fait beaucoup d'honneur, et surtout à ne pas imiter l'exemple de ces jeunes poètes qui ne savent rien sacrifier de ce qu'ils ont fait. Il est de petits ouvrages de circonstances que le mérite de l'à-propos a pu faire réussir dans la société, mais presque toujours indifférents au public; et c'est risquer d'affaiblir sa réputation, que d'allier imprudemment ces bagatelles à des ouvrages faits pour la postérité.

LA MONNOYE (Bernard de), de l'Académie Française, né à Dijon en 1641, mort à Paris en 1728 : critique très-savant. Il eut, comme Ménage, la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues; mais quelques-uns de ses poèmes français, entre autres celui du *Duel aboli*, qui remporta le premier prix que l'Académie ait distribué, sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage.

---

rempli toutes les espérances que nous en avions conçues. Au reste, ces deux ouvrages, quoique très-agréables, pris séparément, ne font que partie d'un tout que l'auteur se propose d'achever, sous le titre de *la Maison des champs*, et qui offrira pour sujets le Potager, les Oiseaux domestiques, la Bergerie et la Ferme. Ce sera, en quelque sorte, le *Prædium rusticum* de Vanière; mais l'exécution appartiendra en entier à M. La Lanne; et, d'après ce qu'il a déjà publié, nous osons lui promettre l'estime et les suffrages des vrais connaisseurs.

Les *Noëls bourguignons* de La Monnoye sont aussi estimés à Dijon, que les poésies languedociennes du chanoine de Goudouly le sont à Toulouse ; mais les jargons irréguliers de nos provinces, quoiqu'ils puissent fournir quelques expressions énergiques ou naïves, ne sont pas faits pour se naturaliser avec notre langue ; et nos poètes n'auront jamais à cet égard la liberté des Grecs qui employaient à leur gré les différents dialectes de leur pays.

LA MORLIÈRE (Charles-Jacques-Louis-Auguste, chevalier de), né à Grenoble, mort à Paris en 1785.

Quoique le petit conte ordurier, connu sous le nom d'*Angola*, ne fût qu'une imitation d'autres bagatelles du même genre, que la licence des mœurs avait mises à la mode, et qui furent remplacées par des contes moraux, sans qu'on en devînt plus honnête, cependant, comme on crut trouver dans *Angola* quelque usage du monde, et même une sorte d'esprit ; comme l'Avant-propos, surtout, parut d'un style assez léger, on disputa cet ouvrage à l'auteur qui ne prouva jamais depuis qu'il eût été capable de l'écrire ; il fit, au contraire, des romans d'un genre tout opposé, dont les titres même sont morts long-temps avant leur auteur.

L'habitude qu'il avait contractée de disserter

sur les pièces nouvelles, soit au parterre, soit dans les cafés, lui fit imaginer qu'il pouvait s'essayer dans la carrière dramatique. Il donna à la Comédie italienne *le Gouverneur*, qui n'eut qu'une représentation, et au Théâtre français la *Créole*, qui ne fut point achevée.

Accusé par la voix publique d'être plus audacieux que brave, et soupçonné d'avoir des relations secrètes avec la police, on s'obstina à lui appliquer, même en le nommant, ces vers de la comédie des *Tuteurs* :

. . . . . On le dit de ces aventuriers
Qui se font appeler marquis ou chevaliers ;
Espèce malfaisante, à l'intrigue livrée,
Tantôt du bel esprit arborant la livrée,
Tantôt dupant les sots par des airs importans ;
Dans la société dangereux charlatans,
Prodiguant leurs secrets pour épier les vôtres,
Fripons autorisés pour découvrir les autres :
Orateurs des cafés, où se forma leur goût,
Qui, partout rejetés, reparaissent partout ;
Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes,
Et laissant à leur dos payer leurs épigrammes.

La vérité est que si ce portrait ressemblait à La Morlière, ce n'était que par un pur hasard : jamais, avant la *Dunciade*, où il est un moment question de lui, il ne s'était offert à notre pensée que dans cette plaisanterie qui se trouve dans quelques anciennes éditions de nos Œuvres, sous le titre du *Coche de l'Ennui* :

N'a pas long-temps qu'aux fanges du Parnasse
Se promenait le pesant Dieu d'Ennui ;

Trois animaux, aussi mornes que lui,
Le front baissé, traînaient sa lourde masse.
Un La Morlière, énorme limonier,
Dans les marais embourbait la charrette,
A la Bricole on voyait Chévrier,
Et Baculard filait en arbalète.

LA MOTHE LE VAYER (François de), de l'Académie Française, né à Paris en 1588, mort en 1665. Philosophe sceptique comme Montagne, mais qui n'en a ni la sagacité, ni l'imagination, ni les grâces. Il est au contraire prolixe, diffus, embarrassé dans son style. Ce n'était pas moins un homme très-savant, qui partage, avec Montagne, Charron et Bayle, l'honneur d'avoir été souvent mis à contribution par la philosophie moderne. Il avait été précepteur du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il serait à désirer que l'éducation des princes fût ordinairement confiée à des philosophes; mais il faudrait bien se garder de prendre pour tels tous ceux qui s'en donnent le nom. La vraie philosophie ne met point d'enseigne; elle n'attaque les préjugés, et même les abus, qu'avec circonspection : elle n'est point turbulente, audacieuse, fanatique; elle ne s'attache pas uniquement à détruire : elle n'ôte pas aux criminels un frein nécessaire, aux méchants leurs remords, et enfin aux âmes honnêtes les espérances consolantes qui les fortifient dans la vertu. Le nom

de philosophe est aujourd'hui très-commun; mais la chose peut-être n'a jamais été plus rare.

LA MOTTE (Antoine Houdart de), de l'Académie Française, né à Paris en 1672, mort en 1731. Avec beaucoup d'esprit, il a contrefait Homère, Anacréon, Virgile, La Fontaine et Quinault, comme le singe contrefait l'homme. Il a substitué au naturel, au sentiment, aux grâces, l'art, le bel esprit et le jargon.

La plupart de ses vers ne sont pas moins froids, moins secs, moins durs que ceux de Chapelain. Sa prose, au contraire, est correcte, harmonieuse, séduisante; mais on doit avertir les jeunes gens de ne la lire qu'avec une extrême défiance; car dans tous ses discours, il ne cesse de tendre des piéges au goût de ses lecteurs, en mettant avec une adresse infinie leur amour-propre dans les intérêts de sa pensée. C'est ce qu'on remarque surtout dans ses *Réflexions sur la Critique*. Les paradoxes les plus singuliers y sont exposés de manière à s'en laisser surprendre, si l'on perd un instant de vue que l'auteur ne cherche à les établir qu'en faveur de ses ouvrages.

Personne n'eut peut-être plus d'esprit que lui. Aussi M. de Fontenelle disait-il que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir jamais été jaloux de M. de La Motte. Mais personne n'est en même

temps plus propre à marquer l'intervalle immense qui sépare le bel esprit du génie.

M. de Fontenelle disait encore, avec l'intention de le louer, qu'il voulut être poète, et qu'il le fut. En effet, M. de La Motte s'essaya dans tous les genres de poésie; mais le coloris, cette partie essentielle de l'art, lui manqua toujours : et c'est sans doute parce qu'il le sentit lui-même, qu'il prit enfin tant d'humeur contre la poésie. Il est le premier qui ait entrepris de mettre en vogue le ridicule projet de faire des tragédies et des odes en prose. Ses fables, quoique ingénieuses, sont aussi inférieures à celles de La Fontaine, que son informe Abrégé de l'Illiade est au-dessous du poème d'Homère.

Une des plus grandes erreurs de M. de La Motte, fut de croire que l'esprit seul tenait lieu de tout. Cette opinion l'égara dans le parti de Perrault et des autres détracteurs des anciens, dont il ne pouvait juger les ouvrages que sur le rapport infidèle des traductions.

On a répété souvent que les vers de La Motte étaient extrêmement pensés, et que même, en qualité de penseur, il devait avoir le pas sur Rousseau. Ceux qui ont voulu établir ce paradoxe, ont affecté de confondre le masque et le visage. La Motte emploie, il est vrai, avec recherche, le jargon et l'appareil de la philosophie; il en devient, pour ainsi dire, technique; en un

mot, il ne quitte jamais la fourrure doctorale et le ton dogmatique ; mais, aux yeux des connaisseurs délicats, il paraîtra toujours vide et sec à côté de Rousseau. Ce dernier a réellement dans ses ouvrages toute la saine philosophie, dont La Motte n'a que l'extérieur.

L'auteur des *Questions sur l'Encyclopédie* (article CRITIQUE) a cru prouver la supériorité de La Motte, en opposant quelques-uns de ses vers les mieux faits aux vers de Rousseau les plus négligés. Ce petit artifice n'en imposerait tout au plus qu'à des enfants. Avec une pareille méthode, il n'est pas de Zoïle qui ne vînt à bout de mettre le dernier de nos poètes au-dessus de Voltaire.

On doit placer La Motte au nombre de ces auteurs qui ont eu, de leur vivant, une réputation exagérée, et dont la postérité se venge ensuite en les rabaissant au-dessous de leur valeur.

La tragédie d'*Inès de Castro*, pièce dénuée de poésie, mais d'un effet prodigieux au théâtre, conservera cependant à cet écrivain une longue célébrité. Quelques-unes de ses comédies, et principalement celle du *Magnifique*, prouvent encore avec quelle souplesse, sans avoir le génie d'aucun genre, son bel esprit savait se plier à tout. Elles plaisent aux représentations et à la lecture.

LANDOIS (Paul), le véritable et très-obscur inventeur de ces tragédies bourgeoises, où l'on s'est avisé de noter la pantomime du théâtre, et où l'on a cru suppléer à l'intérêt par des décorations et de prétendus tableaux résultants des attitudes variées de chaque personnage. La *Sylvie* de cet auteur, empruntée du roman des *Illustres Françaises*, donna le premier exemple de ces minutieuses innovations. Elles ont été depuis ridiculement imitées et fastueusement vantées par Diderot. On sait que ce dernier mettait au rang des convenances théâtrales, qui devaient contribuer au succès de son *Père de Famille*, jusqu'aux papillotes d'un valet, et qu'il les a soigneusement notées dans la description du costume de ses acteurs.

La *Sylvie* fut sifflée en 1741, et le nom de son auteur ne se trouve cité nulle part; mais le triste genre des drames n'en a pas moins prévalu.

LANOUE (Jean Sauvé de), né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761; comédien, et auteur d'une tragédie de *Mahomet II*, pièce faiblement écrite, quoiqu'en général le style en soit ampoulé, ce qui n'est pas contradictoire; mais qui eut assez de succès, pour qu'on soit étonné qu'elle ne soit pas du nombre de celles que les comédiens représentent de temps en temps. Le personnage de l'Aga parut très-impo-

sant dans cette pièce, et contribua le plus aux applaudissements du public, déterminé encore à l'indulgence, parce que l'auteur jouait dans son propre ouvrage.

C'est à cette tragédie que Voltaire faisait allusion dans ces vers adressés à Lanoue, en lui envoyant une autre tragédie de *Mahomet*, bien supérieure à la sienne :

Mon cher Lanoue, illustre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point fait pour plaire.
Votre fils est un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il soit le chapelain du vôtre.

La *Coquette corrigée*, comédie du même auteur, eut moins de succès dans sa nouveauté, qu'elle n'en a eu de nos jours par le talent d'une actrice célèbre, qui l'a remise en faveur. Ce n'est pourtant qu'un ouvrage médiocre, quoique très-supérieur à la *Coquette fixée* de l'abbé de Voisenon.

Lanoue avait beaucoup d'esprit, du talent même ; cependant il était froid, et comme auteur, et comme acteur.

LA PLACE (Pierre-Antoine de), né à Calais en 1707. On lui doit l'utile traduction du *Théâtre Anglais*, et il est un des premiers qui

nous aient fait connaître les bons romans écrits dans cette langue : celui de *Tom-Jones*, surtout, l'un des meilleurs que l'Angleterre ait produits. On a du même auteur les tragédies de *Venise sauvée*, de *Jeanne d'Angleterre*, et d'*Adèle de Ponthieu*. *Venise sauvée* eut beaucoup de succès dans sa nouveauté ; mais elle a été moins heureuse à la reprise.

LA PORTE (l'abbé JOSEPH), né à Béfort en 1718, mort à Paris en 1779.

Il donna une leçon utile aux écrivains qui manquent de génie, en leur prouvant, par son exemple, que le métier de compilateur peut devenir pour eux une excellente ressource. Il a présidé aux éditions de plusieurs auteurs, entre autres, à celle de Crébillon le père, où la tragédie du *Triumvirat* fut mise à son rang, et à celle de Saint-Foix : mais la plus belle et la plus soignée de celles qu'on lui doit, est la dernière qui ait paru des *Œuvres complètes de Pope*, chez la veuve Duchesne, en 1779. Elle est infiniment supérieure aux éditions faites en Hollande, et par cette seule entreprise il eût bien mérité des lettres. Ses Annales dramatiques sont notre meilleur dictionnaire des théâtres : mais celle de ses compilations qui eut le plus de succès, et qui contribua le plus à sa fortune, fut son *Voyageur Français*. On a dit, avec justice, de cet ouvrage,

qu'il réunissait l'intérêt de l'histoire et du roman ; et véritablement il amuse et il instruit : cependant il eût été plus utile, si les libraires avaient eu le soin d'y joindre des cartes géographiques, dont la nécessité se fait sentir à chaque volume.

Un jugement sain, un esprit d'analyse très-méthodique, un commerce sûr et des mœurs très-douces, rendaient l'abbé de La Porte fort agréable dans la société. Il se plaçait lui-même, très-modestement, au rang qui pouvait lui appartenir parmi les gens de lettres ; et il prouva, par sa conduite, que le meilleur esprit est peut-être celui qui excite le moins d'envie, et qui conduit le plus facilement au bonheur.

LARCHER (N.), né à Dijon en 1726. Il a traduit de l'anglais plusieurs ouvrages utiles, et du grec, l'*Électre d'Euripide*, l'*Histoire d'Hérodote*, et la *Retraite des Dix-mille de Xénophon*.

L'éloge que fait d'Alembert de cet écrivain sage et laborieux, dans une des lettres de sa correspondance avec Voltaire, est remarquable : « Larcher, lui dit-il, qui vous a contredit sur je » ne sais quelles sottises d'Hérodote, est un ga- » lant homme, tolérant, modéré, modeste. » On reconnaît d'Alembert à la légèreté avec laquelle il parle d'Hérodote pour flatter Voltaire ; mais on voit avec surprise que du moins il avait

l'idée de ce que devrait être un vrai philosophe.

M. Larcher s'était en effet permis de relever quelques erreurs où Voltaire était tombé dans sa *Philosophie de l'Histoire*, qu'il venait de publier sous le nom de l'abbé Bazin. Il était possible que M. Larcher n'eût pas toujours raison : mais dans un écrit très-violent, intitulé *Défense de mon Oncle*, un neveu de l'abbé Bazin, c'est-à-dire Voltaire lui-même, vengea sa philosophie à sa manière, en prodiguant à M. Larcher des injures si grossières que nous nous abstiendrons de les répéter, et ne se douta pas que ce style servirait un jour de modèle aux Garasses qui, n'étant plus retenus par la crainte qu'il leur inspirait pendant sa vie, attendaient avec impatience le moment de se déchaîner contre sa gloire, dès qu'il ne pourrait plus se défendre.

Voltaire avait eu tort, sans doute, de recourir à des armes si peu dignes de son génie, et plus odieuses encore de la part d'un homme qui voulait passer pour philosophe; mais tel était l'esprit de la secte dont il s'était déclaré l'appui. Veut-on voir, à côté de ces emportements, la conduite d'un véritable sage ? Un homme pour qui Voltaire n'avait pas eu plus de ménagement que pour M. Larcher, croyant exciter ce dernier à la vengeance, vint lui proposer d'unir leurs ressentiments, et d'attaquer à leur tour Voltaire, par tous les moyens que pouvaient leur fournir les armes

qu'il leur avait données contre lui. M. Larcher, pour toute réponse, lui mit sous les yeux quelques plaisanteries excellentes, mêlées aux injures grossières du prétendu neveu de l'abbé Bazin, lui en fit remarquer le sel et la grâce, en rit lui-même en les relisant; et, congédiant son homme : « Vous voyez bien, lui dit-il, que je ne me sens pas » assez offensé pour me plaindre. « Cette anecdote, que d'Alembert savait, et qu'il raconte à peu près comme nous (1), était exactement vraie, et ne corrigea cependant aucun philosophe de l'habitude de dire des injures.

Sous le rapport des sciences, M. Larcher, qui en est le Nestor, est un des hommes les plus savants dont s'honore aujourd'hui la France. Sa traduction d'Hérodote, enrichie d'une foule de recherches non moins utiles que curieuses, prouverait seule l'étendue de ses connaissances. A l'âge de quatre-vingt-deux ans, il conserve une tête libre et saine, fruit de la simplicité et de l'honnêteté de ses mœurs.

Il est remarquable que l'orgueil et le caractère irascible des anciens savants, tels que les Scioppius, les Scaliger, les Saumaise, ayent fait place, parmi nos savants actuels, à la modestie la plus aimable, et que la colère et l'aigreur des pédants

---

(1) Lettre de d'Alembert à Voltaire, du 26 décembre 1772.

du quinzième siècle se soient réfugiées, de nos jours, dans la classe de nos prétendus philosophes, et malheureusement chez la plupart des gens de lettres.

LA ROCHEFOUCAULT (François, duc de), né en 1612, mort en 1680. Son petit livre *des Maximes*, composé de pensées détachées les unes des autres, mais liées entre elles par le rapport qu'elles ont à celle qui domine dans tout l'ouvrage, lui a fait un nom immortel.

Appelé par son rang à vivre à la cour, né parmi les troubles d'une guerre civile, à laquelle il prit part, et dont il a laissé des Mémoires, n'ayant observé les hommes que dans un temps d'orage, et, pour ainsi dire, dans le tumulte de leurs passions, M. de La Rochefoucault ne reconnaît d'autre mobile de nos actions que l'amour propre; et son livre est moins l'histoire que la satire du genre humain. Mais cette satire plaît, parce qu'elle flatte la malignité, et parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui donnant, avec le vice, un principe commun, qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif et précis que l'auteur a su donner à ses pensées, et parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme observé dans les grandes villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution ori-

ginelle et primitive, ou plutôt celui des conventions sociales? L'homme est-il né méchant? nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espèce qui l'entourait; mais placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent; organisés, non comme l'enfant robuste imaginé par Hobbes, mais au contraire nés timides et désarmés, plus faibles que méchants, plus dignes enfin de compassion que de haine. Le livre de la *Fable des Abeilles*, et le *Système* de M. Helvétius *sur l'intérêt personnel*, ne paraissent guère qu'un développement de l'ouvrage de M. de La Rochefoucault.

LAUJON (Pierre), né à Paris en 1727. On connaît de lui un grand nombre de chansons agréables, qui peuvent être placées à côté de celles de Panard, de Collé et de Favart, avec lesquels il travailla en société dès sa première jeunesse, et dont il saisit si bien la manière que, dans le genre propre à chacun d'eux, il se montra souvent leur émule. Aujourd'hui même, quoique octogénaire, et au-delà, il conserve encore le même talent, la même facilité, la même grâce; il est *chansonnier* enfin dans le sens que madame de La Sablière attachait au nom de *fablier* qu'elle donnait à La Fontaine.

Ce talent que Boileau n'a pas dédaigné de ca-

ractériser dans son *Art poétique*, en parlant du Vaudeville,

> Agréable indiscret, qui conduit par le chant,
> Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant,

ce talent n'est pas le seul qui ait distingué M. Laujon dans la meilleure compagnie où il a toujours vécu, et où nous l'avons vu très-recherché, sans qu'il ait jamais employé sa faveur qu'à obliger tout le monde.

Lorsque les grâces étaient encore de mode sur notre scène lyrique, et qu'elle n'avait pas abandonné son véritable domaine, c'est-à-dire les fictions d'*Ovide*, de l'*Arioste* et du *Tasse*, et le merveilleux que lui prêtaient ces fictions charmantes, pour se faire une triste ressource de nos plus belles tragédies qu'elle avilit en les dénaturant; lorsqu'une Pastorale ingénieuse pouvait encore y être admise, de l'aveu de Polymnie, qui ne s'attendait guère à voir un jour parodier sur son théâtre les accents de Melpomène, l'auteur d'*Églé*, de *Daphnis et Chloé*, de *Sylvie*, d'*Ismene et Isménias*, avait joui long-temps, à ce même théâtre, des succès les plus brillants. Nous nous rappelons encore le concours prodigieux de spectateurs qu'attiraient, dans notre jeunesse, les deux premières pièces que nous venons de citer, les nombreuses représentations qu'elles eurent, et les applaudissements qu'elles méritaient. Ce genre délicat et gracieux n'était point

alors traité de fadeur; et non seulement ces pièces plaisaient sur la scène, mais elles étaient lues (1), ce qui n'arrive guère aux opéras de nos jours.

M. Laujon, auteur de ces jolis ouvrages, a donné d'ailleurs, au théâtre qu'on appelait Italien, plusieurs pièces d'un autre genre qui n'ont pas moins réussi, et parmi lesquelles on doit distinguer l'*Amoureux de quinze ans*, comédie agréable, un peu imitée de *la Magie de l'Amour d'Autreau*, mais plus délicatement traitée, et qui n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa grâce.

Sa petite comédie *du Couvent*, représentée avec succès il y a quelques années (2), nous paraît d'un genre à peu près semblable aux petites pièces du Théâtre d'éducation de madame de Genlis, et nous confirme dans l'opinion où nous sommes que quelques-unes de ces pièces pourraient obtenir le même accueil.

On voit que M. Laujon a réuni plusieurs mérites. Marmontel, qui n'était pas toujours aussi

---

(1) On les lisait, parce que la musique du temps n'ajoutait qu'un faible mérite à l'agrément des paroles. Si l'on en excepte La Garde, qui a laissé de jolis duo que l'on chante encore, et qui fit la musique d'Églé, M. Laujon ne fut que médiocrement secondé par ses musiciens.

(2) Elle a été reprise depuis avec moins de faveur; les couvents n'existaient plus.

judicieux, disait de lui, dans une lettre que nous avons vue, qu'il était fait pour donner des leçons dans l'art d'observer en badinant les convenances les plus délicates : talent qui suppose à la fois une justesse d'esprit peu commune, et une finesse de sentiment et de goût non moins rare.

Le seul reproche qu'on serait en droit de lui faire, c'est d'avoir donné trop d'étendue au recueil qu'il a fait paraître sous le titre de ses *A-propos de Société*. Tout ce qui n'est qu'à propos de société doit se borner à un recueil très-court, et n'aura jamais qu'une existence éphémère.

Si le proverbe, *il vaut mieux tard que jamais*, peut s'appliquer ici, nous félicitons M. Laujon de la justice que l'Académie Française vient de lui rendre, en l'admettant enfin au nombre de ses membres.

LEBLANC (l'abbé Jean-Bernard), né à Dijon en 1709, mort en 17.....

Une tragédie d'*Aben-Saïd*, représentée avec quelque succès en 1734, et qui n'a jamais reparu depuis, est son ouvrage le plus connu ; mais en essayant de relire cette pièce, nous avons eu peine à nous rendre raison de l'espèce d'accueil qu'elle obtint dans sa nouveauté. Il est vrai que le public se laisse quelquefois séduire, ou par le talent d'un acteur, ou par une cabale adroitement disposée ; quelquefois même il se lasse de siffler,

et la tragédie d'*Aben-Saïd* put être représentée dans un de ces moments favorables.

Appuyé de ce succès, qu'il prit pour un titre de gloire, l'abbé Le Blanc postula trente ans, sans l'obtenir et sans jamais se rebuter, une place à l'Académie, qui n'était pas toujours si dédaigneuse, mais qui se piqua d'être inflexible.

On a du même auteur des *Lettres* sur les Anglais qui ne parurent pas très-françaises, un volume d'*Elégies*, un Poème sur les gens de lettres de Bourgogne, une traduction des Discours de David Hume. Tout cela ne fut guère lu dans son temps, et paraît aujourd'hui complétement oublié.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES.

Avant-propos de l'Éditeur. Page 1
Prospectus de l'Édition de Voltaire. 11
Éloge historique de Voltaire. 26
La Henriade. 63
OEdipe. 86
Mariamne. 89
L'Indiscret. 93
Brutus. 95
La Mort de César. 99
Zaïre. 101
Adélaïde Duguesclin. 105
Alzire. 107
L'Enfant Prodigue. 110
Zulime. 113
Mahomet. 115
Mérope. 118
La Prude. 120
Sémiramis. 122
Nanine. 125
La Femme qui a raison. 127
Oreste. 128
Catilina ou *Rome sauvée.* 130
L'Orphelin de la Chine. 132
Socrate. 135
Trancrède. 137

L'Écossaise.	pag. 139
Le Droit du Seigneur.	141
Olympie.	143
Le Triumvirat.	146
Les Scythes.	149
Charlot ou *la Comtesse de Givry.*	151
Les Guèbres.	153
Sophonisbe.	154
Les Lois de Minos.	156
Don Pèdre.	158
Le Dépositaire.	161
Les Pélopides.	163
Irène.	168
Agathocle.	171
Saül.	172
Opéras.	174
Samson.	177
Pandore.	180
La Princesse de Navarre.	182
Le Temple de la Gloire.	183
La Pucelle d'Orléans.	187
Variantes du poème de la Pucelle.	201
La Guerre civile de Genève.	204
Poésies Fugitives.	208
Le Temple du Goût.	211
L'Égalité des Conditions.	213
Le Poème de Fontenoy.	216
La Loi Naturelle.	218
L'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques.	221
Contes.	222
Lettres mêlées de Vers.	225
Romans.	228
L'Homme aux quarante écus.	233
La Princesse de Babylone.	234

Charles XII. pag. 237
Essai sur les mœurs et l'esprit des nations. 242
Siècle de Louis XIV. 248
Précis du siècle de Louis XV. 255
Histoire du Parlement de Paris. 256
Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand. 260
Annales de l'Empire. 263
Le Pyrrhonisme de l'Histoire. 265
Mélanges de littérature. 267
Remarques sur les Pensées de Pascal. 270
Les Pamphlets. 271
Les Éléments de la Philosophie de Newton. 274
Questions sur l'Encyclopédie. 279
Traité de la Tolérance. 284
Panégyriques, Sermons, Homélies. 286
Facéties. 287
Correspondance générale. 290
Correspondance avec d'Alembert. 307
Correspondance avec le Roi de Prusse. 312
Correspondance avec l'Impératrice de Russie. 315
Correspondance avec le Cardinal de Bernis. 318
Mémoires sur la vie privée du Roi de Prusse. 320
Jugements de Voltaire sur Molière. 330
Commentaire de Corneille. 332
Deux Paradoxes de Voltaire. 336
Idée générale du Commentaire de Voltaire sur Corneille. 341
Observations de M. Palissot sur les premiers essais dramatiques de Corneille. 351
Observations de M. Palissot sur l'injustice de Voltaire envers la tragédie de Polyeucte. 356
Observation de M. Palissot, sur la Préface mise par Voltaire à la tête de la suite du Menteur. 359

Préface de Voltaire sur la tragédie de Théodore. p. 361
Observation de M. Palissot sur la tragédie d'Héraclius. 363
Observation sur la comédie héroïque de Don Sanche. 366
Jugement de Voltaire sur la tragédie de Nicomède. 369
Lettre écrite par Voltaire à l'occasion de la tragédie de Pertharite. 373
Remarque de Voltaire sur la tragédie de Sertorius. 374
Examen de la tragédie de Sophonisbe. 378
Résumé de M. Palissot sur Corneille et sur son Commentateur. 380
Lettre de M. Palissot aux auteurs du Journal de Paris. 389
Avertissement de l'Auteur. 400
Avant-Propos. 401
Lettre à M. de Voltaire. 405
Triomphe de Sophocle. 409
Lettre de l'Auteur à madame Denis. 429
Lettre du même à M. d'Alembert. 430
Réponse de M. d'Alembert. 432
Lettre de l'Auteur à M. de Villette. 433
Réponse de M. de Villette. 439
Lettre de l'Auteur au même. 440

Fin de la Table.





